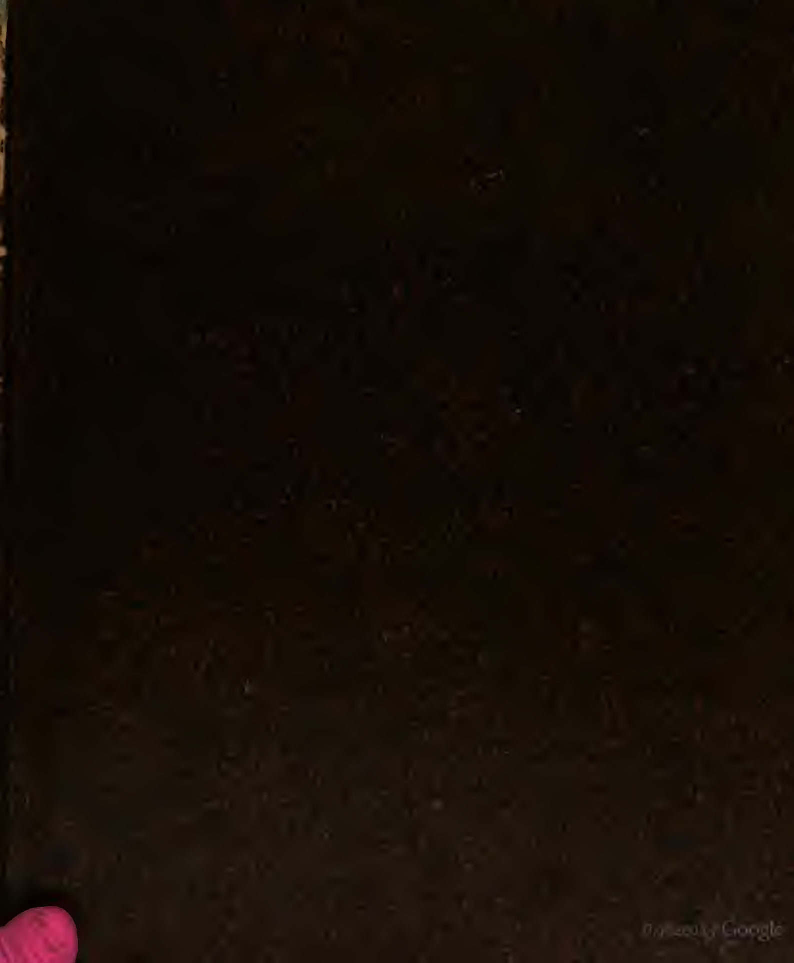
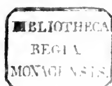


HISTOIRE
MILITAIRE ET POLITIQUE
DES
ROIS DE SUÈDE
DE LA
MAISON PALATINE
DE
DEUX-PONTS.

PAR
A. F. SKJÖLDEBRAND,
COLONEL ET CHEV. DE L'ORDRE DE L'ÉPÉE.

TOME PREMIER.

A STOCKHOLM,
DE L'IMPRIMERIE DE CHARLES DELÉN, 1807.


BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

HISTOIRE
DE
CHARLES X GUSTAVE.





HISTOIRE
DE
CHARLES x GUSTAVE.

CHAPITRE I.

Introduction. Plan de l'ouvrage.

Le titre de grand homme, prodigué à tant de mortels qui en furent indignes, ce titre, le plus glorieux de tous ceux que le respect des nations accorda aux Rois puissans, aux guerriers célèbres, aux ministres habiles, n'est dû qu'à ceux qui, doués d'un génie supérieur et d'un caractère héroïque, consacrèrent les efforts réunis de ces deux qualités au bien du genre humain ou de leur patrie, et dont la gloire n'est ternie ni par les moyens qu'ils ont employés, ni par l'usage qu'ils ont fait des succès qui couronnèrent leurs travaux.

Parmi ceux à qui l'on accorde ce titre sur la foi des historiens, ou en appréciant leur grandeur d'après l'éclat des événemens où ils jouèrent un rôle, on trouve malheureusement plus de monstres que de héros, plus de perfides que de sages politiques, plus de fléaux que de bienfaiteurs de l'humanité; et les triomphes qui les ont couverts de gloire, ont souvent été plus désastreux qu'utiles aux peuples de la terre.

Mais si les plus brillans succès ne sont pas des titres suffisans pour acquérir avec justice le nom de grand homme, les malheurs qu'il fut impossible de prévoir ou d'éviter, ne doivent pas en exclure ceux qui d'ailleurs ont fait tout ce qu'on peut attendre de la valeur, de la persévérance et de la prudence humaines, et dont la vie a été exempte de ces taches, qui offusquent l'éclat des plus belles actions.

C'est un vrai malheur pour l'humanité, que la plupart des historiens se soient imposé le devoir de louer les Princes dont ils écrivent la vie. La lecture de leurs ouvrages ne sert ordinairement qu'à exciter l'ardeur de s'illustrer par des actions éclatantes, indépendamment de leur utilité et de leur prix moral. Ne reconnaissant aucunement un devoir pareil, nous allons examiner d'après les principes établis ci-dessus, quel rang mérite dans la liste des vrais héros, le Prince dont nous devons écrire l'histoire militaire, et que nous ne pouvons nous abstenir de faire connaître sous les rapports moraux et philosophiques.

Charles Gustave, sans être né pour le thrône, y parvint sans crime; enlevé à son peuple au milieu de ses vastes projets, il avait déjà su rendre son règne de six ans l'un des plus mémorables que présente l'histoire. Si ses exploits ont dépassé l'idée que l'homme ordinaire se forme des choses possibles, sa conduite toujours noble et conséquente, sa fermeté, sa justice et les soins qu'il donnait pendant les alarmes de la guerre à l'intérieur de son royaume, ont rendu sa mémoire aussi chère aux Suédois, que sa

gloire fut brillante. Les avantages qui résultèrent de son règne furent l'affermissement d'un thrône disputé par une famille qui en était déchue avec justice, et la réunion des provinces méridionales, qui de ce côté donnèrent à la Suède la mer pour frontière.

Il ne nous reste donc qu'à examiner si Charles Gustave dut le succès de ses armes à ses talens, à sa bravoure, ou à ce concours de circonstances que nous appelons le hasard: si ce Prince sut tirer tout le fruit possible des événemens qui le favorisaient: si les moyens qu'il employa furent toujours également louables, et si son ambition n'avait pas enfanté des projets, dont la réussite eût été plus glorieuse qu'utile à la Suède. Après un examen si sévère, et en donnant quelque chose aux imperfections humaines, nous allons voir peut-être, s'il ne fut pas digne d'ajouter le nom de grand homme à ceux d'intrépide guerrier et d'habile politique. Mais si nous osons prononcer sur une question si délicate, ce ne sera qu'en nous appuyant sur des faits bien constatés, et notre jugement n'en sera que le simple résultat.

Gustave II Adolphe et Charles XII sont plus connus en Europe que Charles Gustave, non moins digne de l'être. Le premier avait paru sur un théâtre plus exposé aux regards du monde civilisé, et la guerre où il joua un rôle si imposant, intéressait plus ou moins toutes les puissances de l'Europe. Le second eut pour historien Voltaire. Charles Gustave fut moins heureux. Son historien, le Baron de Puffendorf, écrivit dans le siècle des in-folio. Son livre

eut d'abord le succès qu'il méritait; mais la grandeur du volume et des détails d'une longueur effrayante, sur-tout quand il s'agit des négociations, ont depuis découragé des lecteurs, qui auraient cependant trouvé des dédommagemens dans la richesse du sujet et la beauté du stile *). Un autre ouvrage, composé par Chemnitz et contenant les exploits de Charles Gustave avant son avénement au thrône, n'a jamais été imprimé, et le manuscrit en est perdu il y a long-tems **).

Loin de croire que ces contre-tems puissent être réparés par mes faibles efforts, j'ai seulement espéré, qu'en rendant, pour ainsi dire, plus accessible le récit des actions de Charles Gustave, je pourrais un jour procurer à ce héros un historien digne de lui. D'ailleurs, la destination primitive de cet ouvrage n'a été que de servir à l'intelligence des gravures publiées par ordre de S. M. le Roi régnant, d'après les tableaux de Lembke et les dessins pris sur les lieux par le Feld-Maréchal Comte de Dahlberg, fameux guerrier, savant et artiste, qui en suivant les carrières militaires de Charles Gustave, de son fils Charles XI et de son petit-fils Charles XII, et qui, honoré

*) Ceci regarde le livre latin écrit par Puffendorf lui-même: *de Rebus a Carolo Gustavo S. R. gestis*, et non les traductions qui ont paru après.

**) Les ouvrages manuscrits de Chemnitz, excepté deux, contenant les exploits de Torstenson et ceux du Prince Charles Gustave, se trouvent dans les archives de Suède. Voyez d'ailleurs Warmholtz Bibl. Sveo-Goth.

de la confiance de ces trois héros, eut le bonheur de partager la gloire de leurs plus beaux exploits *).

Lembke, excellent peintre de batailles, était attaché au service de Hédevig Eléonore, veuve de Charles Gustave; les tableaux, dont il s'agit ici, se trouvent au château royal de Drottningholm dans la galerie inférieure.

Si le succès de cette première tentative répond à mes souhaits, l'ouvrage sera continué sur le plan suivant.

Ce 1:r volume contient l'histoire de Charles X Gustave, jusqu'à la paix de Roskild, et les gravures

---

*) Le Comte Eric de Dahlberg était d'une extraction obscure; il perdit ses parens dès sa première enfance, et ne dut son élévation qu'à son application et à ses talens. Ayant passé très-lentement et très laborieusement par tous les grades du service militaire dans le corps du génie, il fut enfin Feld-Maréchal, Gouverneur de province et Sénateur; il mourut à Stockholm en 1703, âgé de soixante dix-huit ans.

On sait que le fameux passage du Belt sous Charles Gustave ne fut exécuté que par le conseil du Comte de Dahlberg. Sous Charles XI il contribua beaucoup au succès de la guerre, et particulièrement à celui de la bataille de Lund. Enfin, à l'âge de soixante et seize ans, il dirigea sous Charles XII le passage de la Duna, dont il avait donné le plan. Outre un nombre infini de desseins de batailles etc., de plans de forteresses, de châteaux etc., nous devons à ce même Comte de Dahlberg l'ouvrage intitulé *Svecia antiqua et hodierna*, représentant les édifices les plus remarquables de la Suède, soit dans les villes, soit à la campagne, avec les paysages qui les entourent: ouvrage magnifique, qui ne prouve pas moins le talent et le goût de l'auteur, que son activité infatigable.

représentent les principales batailles gagnées par ce Prince, sa marche sur les glaces du Belt etc. avec deux cartes, l'une de la Pologne, l'autre du Danemarc et des côtes méridionales de la mer Baltique. Le 2:d volume contiendra la fin de l'histoire de Charles X, ensuite un précis des événemens sous la minorité de Charles XI, l'acte par lequel ce Prince fut déclaré majeur, les fêtes et le carrousel données à cette occasion, enfin, comme explication des planches, une courte biographie des Seigneurs qui parurent au carrousel, et qui pour la plupart seront connus par l'histoire qui aura précédé. Les gravures seront en partie les mêmes qui se trouvent dans la description de ces fêtes, publiée par Klöckert Ehrenstrahl, peintre attaché, ainsi que Lembke, au service de Hédevig Eléonore, et de la main duquel on voit à Drottningholm un nombre de tableaux magnifiques. Le 3:me volume contiendra l'histoire militaire de Charles XI, et un récit abrégé des événemens après la paix de 1680 jusqu'à la mort de ce Prince: travail d'autant plus difficile, qu'il n'existe sur cette époque glorieuse pour la Suède aucun ouvrage d'une certaine étendue, et qu'il faudra en rassembler les détails dans les archives et dans plusieurs mémoires détachés. Les gravures seront copiées d'après les tableaux de Lembke, qu'on voit dans la galerie supérieure à Drottningholm, et les dessins du Comte de Dahlberg. Le 4:me volume contiendra l'histoire de Charles XII, dont les opérations seront éclaircies par des lettres de sa propre main et les journaux de ses officiers. Les gra-

vures seront copiées d'après quelques dessins pris sur les lieux et des tableaux de différentes mains représentant les principaux événemens militaires du règne de ce Prince.

Je suis bien loin de me dissimuler combien cette entreprise est grande et difficile; pour avoir le courage de l'achever, il faut que, détournant les yeux de la vaste carrière qu'il me reste à fournir, je ne les arrête d'abord que sur les détails, à mesure qu'ils se présenteront et d'après l'ordre que je me suis prescrit. Après avoir parcouru ainsi une suite d'événemens mémorables, j'oserai peut-être en contempler l'ensemble, combiner les causes et les effets, enfin tâcher d'apprécier les actions à leur juste valeur morale et politique.

CHAPITRE II.

Naissance de Charles Gustave. Minorité de Christine. Education et voyages de Charles Gustave, son retour en Suède et son départ pour l'armée.

Charles Gustave, fils aîné de Jean Casimir (de la maison de Deux-Ponts, Comte Palatin du Rhin, Duc titulaire de Bavière, Juliers, Berg et Cleves etc.) et de Catherine, petite-fille de Gustave Vasa et sœur cadette de Gustave Adolphe, naquit à Nyköping en Suède le 2 Novembre 1622. Le prêtre qui lui admi-

nistra le baptême, prétendait avoir vu son front couronné de rayons; mais ce qu'on peut avancer avec plus de vérité, c'est qu'on découvrit bientôt chez lui des qualités au dessus de son âge. Il fut élevé à Stockholm avec Christine, fille unique de Gustave Adolphe, plus jeune de quatre ans et confiée aux soins de sa tante Catherine, pendant l'absence de la Reine, qui suivait de loin en Allemagne les pas de son auguste époux. Il se forma bientôt entre ces deux enfans une tendre amitié, qui fit espérer à Jean Casimir que son fils pourrait un jour obtenir la main de Christine et monter par-là sur le thrône.

Gustave Adolphe, après avoir porté la terreur de ses armes dans le cœur de l'Allemagne, après avoir vaincu les plus grands capitaines de son tems, était mort au faîte de la gloire, et la victoire de Lutzen, qu'il avait remportée en expirant, n'avait pas consolé les Suédois de sa perte. Les Généraux formés par ses leçons et animés encore de son génie, les Baner, les Weimar, Torstenson, Wrangel, Horn et plusieurs autres soutenaient l'honneur des armes suédoises, tandis qu'Axel Oxenstjerna, seul à la tête de l'union des protestans, tâchait de concilier les intérêts des Princes qui avaient embrassé ce parti. Malheureusement pour la cause commune, l'animosité entre les réformés et les luthériens était presque aussi grande qu'entre ces deux sectes et les catholiques. Cependant Axel Oxenstjerna, par ses qualités imposantes, se montrait le seul homme capable de diriger vers le même but

tant

tant de ressorts différens, qui souvent semblaient tendre à des fins opposées.

Si jamais siècle fut fertile en grands capitaines et hommes d'Etat, ce fut celui de Gustave Adolphe et de la minorité de Christine. Il est vrai que souvent un siècle pareil est suivi d'un autre, où la nature semble se reposer des efforts qu'elle a faits pour produire des génies. Cependant c'est au changement des circonstances qu'il faut attribuer cette révolution, et il est incontestable que l'impression des grandes actions qui nous frappent dans la première jeunesse, doit influer sur le reste de notre vie, à moins que d'autres causes n'en amortissent l'effet.

Charles Gustave ne perdit pas le fruit des exemples qui se présentèrent à ses premiers regards. Pendant que tous ces événemens étonnaient l'Europe, jeune encore, il cultivait les lettres, et son esprit se développant peu à peu, avançait vers le point où il se montra supérieur à toutes les difficultés qu'il devait rencontrer dans la carrière glorieuse qui lui restait à fournir. Nous allons donner quelques détails de son éducation.

Après la mort de Gustave Adolphe, Jean Casimir perdit la direction des finances, qu'il avait administrées avec beaucoup d'honneur *). La Régence dé-

*) Il avait fourni en deux ans à Gustave Adolphe plus de quatre millions de riksdalers, et à la mort de ce Prince il y avait dans le trésor public une épargne de 800,000 riksdalers. Voyez Fant *Utkast till Sv. Hist.*

clara qu'il fallait nommer un Grand-Trésorier du royaume, place que Jean Casimir ne pouvait pas obtenir d'après les lois, n'étant pas né Suédois. Nous trouverons peut-être occasion d'éclaircir dans la suite les vraies raisons qui faisaient agir le Sénat. Gabriel Oxenstjerna fut nommé Grand-Trésorier, et depuis ce moment le Comte Palatin n'eut plus de part aux affaires publiques. Ayant demandé aux Tuteurs de la jeune Reine, comment ils trouvaient à propos qu'il élevât ses fils, il reçut pour toute réponse: que ce soin lui appartenait comme père, et qu'au reste c'était une affaire particulière qui ne les regardait pas.

Tous ces dégoûts n'empêchèrent pas Jean Casimir de veiller avec le dernier soin à l'éducation de ses enfans et sur-tout à celle de Charles Gustave, qui après avoir étudié jusqu'à l'âge de seize ans sous la direction de son gouverneur Jean Rosenhane et d'un instituteur Bengt Baaz, fut envoyé avec ce dernier à l'université d'Upsal, où il eut aussi pour précepteur Matthie Mylonius, dont nous parlerons dans la suite *). Afin d'éviter tout soupçon qu'il eût puisé dans la maison paternelle des principes contraires à la religion luthérienne, il fut confié aux soins de Jean Lennæus, professeur en théologie, et logé dans sa maison. Il existe encore des lettres de la Princesse Catherine à l'épouse de Lennæus, où cette tendre mère lui témoigne sa reconnaissance du soin qu'elle prenait de son fils.

*) Voyez Stjernemans Matrikel, Nobles Suédois N:o 31 Biörenklou.

Ce Prince avait montré, dès sa première jeunesse, un esprit juste et solide. Sa modestie, son maintien grave et sérieux lui donnaient quelque chose d'imposant, et son père même semblait le respecter encore plus qu'il ne l'aimait *). Enfin, après avoir étudié à l'université au delà de deux ans et prononcé un discours en latin, il obtint la permission de voyager, et le gouvernement assigna pour son entretien deux mille riksdalers par an sur le revenu de la douane de Norrköping.

Il parcourut le Danemarc, une partie de l'Allemagne, la Hollande et la France, s'appliquant à connaître les mœurs, le gouvernement, la puissance des nations, et sur-tout à étendre ses connaissances par le commerce des plus célèbres guerriers et hommes d'Etat. Il existe encore un journal, écrit de sa main en latin, où l'on voit les observations de ce jeune Prince sur les pays qu'il parcourut et sur les hommes remarquables qu'il fréquenta. Hugues Grotius, philosophe et savant très respectable, était alors Ambassadeur de Suède à la Cour de France; il s'appliqua particulièrement à instruire le jeune Prince de l'état de ce royaume et de ses liaisons avec les autres puissances de l'Europe. Un jour, en parlant de la maison d'Autriche et de sa puissance relativement à celle des Electeurs et autres Princes de l'Empire, Grotius pronostiqua que cette maison se maintiendrait tou-

*) Sic ut pater magis eum venerari quam amare videretur. V. Puffendorf de Reb. Gest. Car. Gust. pag. 603.

jours dans la dignité impériale. Il y a près de deux siècles qu'il fit cette prédiction.

Le Prince fit un voyage dans l'intérieur de la France et en Suisse, où il fut sur le point de périr dans le lac de Genève. Etant allé se baigner à un endroit appelé *les eaux vives*, il fut pris au pied par une herbe dangereuse; heureusement un pasteur des églises des vallées, nommé Jean Leger, qui était habile nageur, vint à passer à quelque distance et accourut aux cris des assistans. Il prit un couteau, et ayant fait le plongeon, coupa l'herbe qui déjà était entrée bien avant dans la chair par les efforts qu'avait fait le Prince pour se dégager. Il avait déjà tant avalé d'eau, qu'il n'en pouvait plus, et comme il serrait très fort son libérateur, ils allaient couler à fond tous les deux. Par bonheur ils se trouvaient sur un banc de sable, où Leger put avoir la tête au dessus de l'eau, et ayant repris haleine, ils gagnèrent enfin le rivage. Le Prince fit un beau présent à Leger, et voulut l'engager à son service comme secrétaire, puisqu'il savait les langues; mais l'ecclésiastique fut obligé par ses parens de renoncer malgré lui à cet offre *).

Après avoir parcouru la plus grande partie de la Suisse, Charles Gustave se rendit à Colmar, dans le dessein d'aller voir le fameux Bernard, Duc de Veimar. Mais il y reçut la nouvelle de sa mort et retourna bientôt à Paris, ayant pris un détour pour

*) Relation de Jean Leger. Voyez Mémoires concernant Christine, par Archenholtz. Tome III. pag. 150.

voir Marseille, Montpellier etc. Ce fut alors que Grotius lui conseilla de songer à entrer dans les affaires et de quitter le grand nombre de livres qu'il étudiait, en faisant un choix d'ouvrages nouveaux sur l'état présent de l'Europe *). En effet le Prince avait déjà fait des études très considérables, et outre les sciences qui tiennent généralement à l'éducation des Princes, il savait le latin, il parlait le français avec facilité, l'italien passablement, et l'allemand comme le suédois, sa langue maternelle **).

Tandis que Charles Gustave passait ainsi l'âge heureux de l'adolescence, les Généraux suédois, élèves de Gustave Adolphe, faisaient trembler l'Allemagne, et la malheureuse journée de Nördlingen avait été réparée tant par l'habileté et la constance inébranlable d'Axel Oxenstjerna, que par de nouveaux succès. Enfin, ayant voyagé un peu plus de deux ans, le Prince revint en Suède, brûlant du plus ardent désir d'aller partager les travaux et la gloire de ces braves guerriers qui combattaient encore pour la liberté de la religion. Mais ce ne fut pas sans difficulté qu'il obtint la permission de se rendre à l'armée.

En attendant il fit une course à Upsal, où il demeura quelques jours et logea chez son ancien hôte Jean Lennæus, qui lui était fort attaché, et qui depuis, ayant été fait évêque, contribua beaucoup à lui rendre favorable l'Ordre du clergé dans l'affaire

---

*) Itinéraire de Charles Gustave, qui se trouve dans les archives de Suède.

**) Puffend. de Reb. Gest. Car. Gust. p. 603.

de la succession. Après avoir reçu les complimens usités de la part des membres de l'université, Charles Gustave revint à la Cour, et le jour même de son arrivée, en se promenant avec la Reine dans un des jardins du château, il eut le malheur de se donner une nouvelle fracture à une jambe *), qu'il s'était cassée quelques mois auparavant, en tombant avec son cheval. Cet accident l'obligea de garder le lit près de deux mois, ce qu'il soutint avec beaucoup de patience. Après sa guérison, Jean Casimir, son père, vint à Stockholm de Stegeborg, où il faisait sa résidence ordinaire, et se présenta au Sénat **) pour remercier les Régens de l'intérêt qu'ils avaient toujours montré à son fils et particulièrement à cette dernière occasion. Il ajouta que Charles Gustave étant maintenant en âge de pouvoir servir l'Etat, il priait la Régence de l'employer de manière ou d'autre, afin qu'il pût trouver quelque occasion de témoigner sa reconnaissance des soins qu'on avait eus de sa jeunesse. Le Grand-Chancelier répondit, au nom de la Régence, par des complimens et des assurances de vouloir tout faire pour obliger le Comte Palatin et sa famille etc. On verra dans la suite si ces protestations étaient sincères. Cependant l'ardeur du jeune Prince triompha de toutes les difficultés qu'on avait l'habileté de faire naître en secret, et il passa bientôt

*) C'était en Avril 1641. Lettres de Benct Baaz au Comte Palatin Jean Casimir, publiées par Mr. C. Adlersparre, *Historiska Samlingar* (Recueil historique), Tome I. p. 206.

**) Ibid. p. 249.

en Allemagne avec un renfort de 8000 hommes, envoyé à l'armée. Ce fut là qu'il apprit l'art de la guerre sous Torstenson, un des premiers Généraux de ce siècle si fertile en grands hommes.

Torstenson était entré en Silésie, où il avait rejoint le corps qui y était déjà sous le Général Stålhandsk. Les Autrichiens sous l'Archiduc Léopold et Picolomini, avaient dans ces contrées des forces à peu près égales. Le Général suédois avait pris Gross-Glogau et mis le siége devant Schweidnitz. François Albert, Duc de Saxe-Lauenbourg, s'étant avancé avec un gros corps de cavalerie pour secourir cette place, fut battu à Zobtenberg et fait prisonnier lui-même, avec 87 officiers et 1100 hommes. Schweidnitz se rendit. Torstenson entra en Moravie, où il s'empara d'Olmutz, et ce fut là qu'il fut rejoint par Charles Gustave, qui commença sa carrière militaire par assister à une des batailles les plus mémorables de la guerre de trente ans.

Les événemens de cette guerre sont assez connus par un grand nombre d'ouvrages, composés par des personnes des deux partis. Cependant, comme il est de notre sujet de savoir quelle part y prit Charles Gustave, et la manière dont il envisagea les choses, nous allons donner un extrait des lettres qu'il écrivit à son père pendant le cours de ses campagnes. Ces lettres, dont les originaux se trouvent dans les archives de Suède, sont écrites à la hâte, au milieu des marches et des combats; nous n'avons pu les insérer toujours littéralement; mais en n'y faisant

que les changemens absolument nécessaires pour les rendre intelligibles, nous avons tâché de conserver la naïveté du stile; et souvent nous avons laissé comme elles sont, des expressions fautives, plutôt que de risquer d'en altérer le sens, en voulant les corriger. Quelquefois, pour éviter des longueurs, nous avons seulement inséré des extraits ou des abrégés de ces lettres.

CHAPITRE III.

Extrait des Lettres de Charles Gustave à son père, le Duc Jean Casimir, Comte Palatin du Rhin etc.

Pour donner quelque idée de la position délicate où se trouvait Charles Gustave avant son départ pour la guerre, ainsi que de ses sentimens et de la sagesse avec laquelle, si jeune encore, il sut éviter des pièges tendus par des politiques consommés, nous allons commencer par quelques morceaux détachés, qui jettent beaucoup de lumière sur les dispositions de la Régence envers la famille de Jean Casimir etc.

De Stockholm ce 1 Mars 1642.

- - - - - - - - - -

«Votre Altesse trouvera que mon désir d'aller à l'armée ne vient point de quelque gaieté de cœur; mais c'est pour m'évertuer dans des choses qui conviennent à ma naissance; puisqu'il me faut avouer que Dieu

Dieu m'a de nature donné un très grand désir de chercher ma fortune par l'épée».

De Stockholm ce 10 Mars.

«Au reste, l'occasion ne m'a jamais favorisé de voir Mr. le Grand-Chancelier, à cause de sa grandeur. Toutefois il faut se régler selon le tems, *nam vana èst sine viribus ira*».

De Stockholm ce 21 Mai.

«Je crois devoir avertir V. A. du tour qu'on commence à me jouer ici dans la prééminence. C'est qu'on ne me permet de conduire la Reine qu'en l'absence de la Régence *); mais aussitôt que ces Mrs. s'y trouvent, ce sont eux qui la vont conduire, ce qui est le vrai moyen de nous abaisser».

De Stockholm ce 10 Juin.

«Après avoir présenté les lettres de V. A. à la Reine, je suis allé ici de Svartsjö, pour prendre l'avis des Mrs. de la Régence touchant mon voyage à l'armée, ce qu'ayant fait hier, je les trouvai fort contents de cette résolution. M'ayant assuré de la cour-

*) Cette Régence, dont il est souvent question, était composée des cinq grands officiers du royaume: le Riks-Drotset (Chef de la justice), Pierre Brahe, qui venait de succéder à Gabriel Oxenstjerna Gustafson, le Riksmarsk (Connétable) Jacob de la Gardie, le Grand-Amiral Gyldenhjelm, le Grand-Chancelier Axel Oxenstjerna, et le Grand-Trésorier Gabriel Oxenstjerna.

toisie qu'ils voulaient me témoigner à cette occasion, ils résolurent d'envoyer deux Sénateurs à la Reine, pour arranger avec elle la pension qu'on voudra me donner pour un entretien honorable; cependant ils m'ont offert un vaisseau pour ma personne et un autre bâtiment pour mes chevaux, pour m'embarquer ici».

Dans plusieurs lettres précédentes Charles Gustave avait montré le désir de paraître à l'armée avec toute la simplicité compatible avec son rang. Il avait remontré à son père les inconvéniens d'un éclat qu'il ne pouvait pas soutenir long-tems, faute de moyens, et la jalousie que devait exciter un train plus magnifique que celui d'autres Princes ses cousins, réduits par les malheurs de la guerre à un état approchant de la misère. Enfin il partit de Baresund, près de Stockholm, suivi d'un petit bâtiment pour les chevaux. Bientôt une tempête de trois jours sépara ce bâtiment du vaisseau du Prince, qui fut obligé d'entrer dans un port de l'île de Gottland, jusqu'à ce que la tempête fût passée. Arrivé enfin à Wolgast, il y trouva l'ambassadeur Jean Oxenstjerna, fils du Grand-Chancelier, qui le combla de politesses et le logea dans son hôtel, pour lui procurer la société du Maréchal Horn, qu'il nomme un cavalier fort discret et modeste.

De Wolgast ce 5 Août.

«Mardi passé, mes chevaux, avec le navire de Norrköping, arrivèrent ici; mais ils sont fort blessés, à cause de la grande tempête; c'est pourquoi il faut que je fasse quelque demeure dans cette ville, en attendant les autres chevaux. - - - - Mr. Jean Oxenstjerna m'a conseillé de rester ici jusqu'à ce que tout mon équipage soit arrivé. Ce Seigneur a été fort soigneux d'apprendre mes intentions et le but de mon

voyage, disant que son père lui avait recommandé de s'informer très particulièrement sur ces objets, et de me demander si je voulais m'engager au service de S. M. Etonné de ces discours, je lui répondis que Mr. le Chancelier avait assez compris mon zèle pour le service de S. M. à n'en pouvoir douter, mais que j'avais résolu de ne pas m'engager avant d'avoir appris comment il faut se conduire à l'armée, et comment je pourrais avec honneur et réputation témoigner le désir que j'ai de rendre quelques bons services à S. M.

«Ne pouvant de cette façon savoir mon intention, il voulait m'assurer qu'il ne savait rien de la commission dont Götz et Lieutmar étaient chargés en Suède, si ce n'était de raccommoder l'affaire de la Reine Mère *). Mr. Mylonius **) m'en parla plus

*) La veuve de Gustave Adolphe, mécontente de la Régence, qui ne lui donnait aucune part au gouvernement, avait quitté secrétement la Suède et s'était rendue à Copenhague, escortée de quelques vaisseaux de guerre danois, qui l'avaient attendue près de l'île de Gottland. Cette démarche servit bientôt de prétexte à une guerre entre la Suède et le Danemarc.

**) Ce Mylonius fut, l'année suivante, nommé secrétaire de légation au congrès d'Osnabrug. Il avait été professeur d'éloquence à l'université d'Upsal, et précepteur de Charles Gustave. Ensuite ayant été employé dans plusieurs missions, ennobli sous le nom de Björenklou en 1647, et Président du gouvernement de Brême en 1653, il fut élevé à la dignité de Sénateur de Suède en 1664. Quoique toujours attaché à la maison d'Oxenstjerna, il jouit dans la suite de la confiance la plus intime de Charles Gustave, qui, après

particulièrement, me disant les discours qu'il avait tenus avec les officiers de Brandebourg, qui avaient été fort soigneux d'apprendre mes intentions et mes actions à la Cour. Il ajouta que les bruits communs étaient que les Brandebourgeois négociaient un mariage, mais que rien n'était effectué encore. Par tous ces doux discours il voulait me porter à lui découvrir plus particulièrement mes intentions; mais ne pouvant avoir autre réponse de moi, il me recommanda un homme à lui, nommé Joseph Sittler, qui avait été secrétaire pour la langue allemande à l'ambassade de la paix. Son but était sans doute de savoir par lui toutes mes correspondances *), et afin

la paix de Roschild, lui écrivit cette lettre mémorable, où s'excusant de ne pas avoir pris la ville de Copenhague, ce Prince allégue, entre autres raisons: que si les Rois de Suède étaient en possession du Danemarc, ils ne manqueraient pas d'y résider, et que, dans ce cas, la Suède ne serait regardée que comme une province de ce royaume. Si c'était vraiment la raison qui porta Charles Gustave à négliger la conquête de Copenhague, ce trait de patriotisme, unique dans l'histoire, suffirait pour couvrir ce Prince d'une gloire immortelle. Nous tâcherons, quand nous arriverons à cette époque, d'éclaircir autant que possible, par toutes les circonstances, si l'on peut avec vérité attribuer à Charles Gustave ce sacrifice sublime de la gloire militaire au bien du pays où il naquit et qu'il regardait comme sa patrie.

*) Il parait par les lettres suivantes, que ce Joseph Sittler servit le Prince très fidèlement, et fut bien regretté de lui après sa mort. Il se peut que Charles Gustave, se voyant entouré de piéges et averti par son père de se tenir sur ses gardes,

de me donner plus de goût pour sa personne, Mr. Mylonius me dit que cet homme était résolu de me servir par affection et sans recevoir de gages. Je m'excusai en disant que je ne pouvais pas prendre un homme en mon service, sans avoir des ordres de V. A. - - - Je prie V. A. de bien considérer la chose et d'écrire là-dessus à Mr. Jean Oxenstjerna. - - - Mr. Axel Lilje parle fort librement. Hier il m'entretint plus de deux heures dans ma chambre et me découvrit leurs intentions, qu'il blâme sincèrement. En particulier il me salua de la part de Mr. Ryning, m'assurant de son affection, disant qu'il savait des personnes qui étaient fort étonnées de la subite résolution de mon voyage, et s'excusant de ne pouvoir me déconvrir toute son affection, par la raison des tems. Il ajoutait que les conseils du feu Roi l'avaient mis dans les intérêts de V. A. et il espérait que les tems vont changer bientôt. Cependant il me conseillait de prendre bien garde à mes discours parmi des gens qui sont flatteurs, et dit enfin qu'il était bien-aise d'avoir pris cette résolution, espérant que Dieu me seconderait.

«Les affaires d'Allemagne sont en mauvais termes; tous les officiers, tant Suédois qu'Allemands, sont fort mécontents des nouvelles ordonnances qu'on fait pour les régimens, et des jeunes gens qu'on fait officiers. Mr. Wrangel a ordre de marcher tout seul avec l'infanterie, pour rejoindre l'armée aussitôt que

---

ait poussé un peu trop loin ses soupçons. On en trouvera bientôt d'autres qui paraissent mieux fondés.

possible, afin de pouvoir résister à l'ennemi, qui est résolu d'aller nous attaquer. Ainsi je ne sais que faire, mes chevaux n'étant pas encore rassemblés. Aussitôt que mon écuyer sera de retour de Stralsund, je prendrai son avis si je ne pourrais avec dix chevaux aller me joindre à l'infanterie, pour ne pas manquer des occasions qui se présenteront sans doute en peu de jours. Le reste de mon équipage pourrait venir après avec la cavalerie, qu'on attend avec impatience. Je ne sais que faire; car chacun observe ici mes actions et discours» etc.

De Wolgàst ce 10 Août.

«Depuis que je suis ici, j'ai par deux fois écrit à V. A. touchant mon état, qui est toujours le même; je suis obligé de rester ici jusqu'à ce que mes chevaux du second navire soient arrivés, car je ne pourrais rien faire à l'armée sans mon bagage dans un pays ruiné. Mr. le Maréchal (Torstenson) se retire toujours, pour nous approcher de plus près, en cas de nécessité; toutefois il a donné ordre à Mr. Wrangel de demeurer à Stettin avec l'infanterie, pour attendre la cavalerie. Les Finlandois sont presque tous ici, mais Mr. Gustave Baner n'est pas encore arrivé. Ainsi j'espère de voir bientôt une fort belle occasion, car l'ennemi est résolu, aussi bien que nous, de hasarder une bataille; cependant Mr. Léonard Torstenson garde la défensive et va prendre son poste à Landsberg (car le pays à l'entour de Crossen, où se trouve maintenant notre armée, est pour le présent tout-à-fait

ruiné) jusqu'à ce qu'il ait reçu les nouveaux renforts, qui consistent effectivement en 5000 hommes de pied et 2000 chevaux. - - - Au reste j'appris de quelqu'un qu'on sera bien aise de me voir à l'armée, et que le Maréchal m'est fort affectionné» etc.

De Stettin ce 1 Septembre.

«Mes dernières de Vegremunde auront appris à V. A. ma résolution d'aller ici; mais mon malheur est bien grand, puisqu'à mon arrivée le Major-Général Axel Lilje était déjà parti pour se joindre à la cavalerie suédoise. Sur cela Mr. Oxenstjerna me conseilla de rester ici, afin de pouvoir aller avec plus de sureté, me promettant qu'il ferait marcher les Finois, déjà arrivés à Penemunde, et avec lesquels je pourrais prendre le chemin le plus sûr, car hier j'appris qu'il y a entre Francfort et Landsberg un parti de 300 chevaux impériaux, qui font toujours des courses dans le pays, je ne sais à quelle fin. J'ai prié Mr. Oxenstjerna qu'il voulût bien me permettre d'aller demain avec le Duc François Henri à l'armée; mais *la ligue* est d'opinion contraire, de sorte qu'il faut que j'aie patience».

Il regarde ses chevaux comme perdus et plaint les pauvres gens qui étaient sur le même vaisseau etc.

De Stettin ce 4 Septembre.

Les chevaux ne sont pas encore arrivés. C. G. regrette la perte de plusieurs occasions d'aller à l'armée; et maintenant c'est plus difficile, à cause des partis ennemis qui infestent le pays. Il veut aller à Landsberg et delà le plus droit chemin à

Beutten. Toutefois il faut qu'il se gouverne d'après l'avis de Mr. Oxenstjerna. Il a pris à son service ce Joseph Sittler, recommandé par Oxenstjerna, et fort versé dans les affaires, ayant été instruit par Adler Salvius. Cependant il se réglera d'après les ordres qu'il attend de S. A. etc.

De Stettin ce 6 Septembre.

«Puisque je trouve une occasion de faire parvenir à V. A. une relation particulière de tout ce qui s'est passé, il faut que je commence par les premières occurences».

Le Maréchal Horn et Mr. Oxenstjerna avaient voulu obliger C. G. d'accepter une charge dans l'armée, et l'avaient sondé sur les dispositions qu'avait fait le Prince son père en cas de mort, promettant qu'eux et les Mrs. de la Régence tâcheraient d'appuyer très fortement ses volontés auprès de la Reine, *à cause de la proche parenté.* C. G. avait excusé S. A. de né pas avoir fait part à la Régence de ses affaires particulières, puisqu'elle était dans ce moment occupée de soins plus importans etc.

«Oxenstjerna voulut me donner le commandement de la cavalerie qui devait marcher à l'armée, de quoi je m'excusai, disant que ce n'était pas mon intention de m'engager sitôt. Il s'en étonna grandement et voulut me remontrer quel profit je pourrais trouver dans le service de S. M.; mais je m'excusai de nouveau sur ce que je ne savais encore rien de la guerre et principalement de la nôtre, c'est pourquoi je ne pouvais encore rien résoudre. Puis il commença à me recommander toute sa famille; me découvrant que la haine de S. M. la Reine Mère leur avait

avait été à un grand désavantage, puisqu'ils cherchaient à se maintenir par la faveur de S. M., mais étant frustré de cette espérance, il m'assura qu'il tâcherait par tous les moyens possibles de conserver les bonnes grâces de V. A. et de nous assister à toute occasion, *moyennant que nous nous assurions de leur inclination* *), de quoi je le remerciai et le réputai pour de vains discours; mais par-là je vis mieux son intention de m'employer à contrecarrer Léonard Torstenson et d'avoir par moi quelque pouvoir sur lui; mais je me garderai bien de me mêler dans leurs disputes. Toutefois je regrette que par de telles jalousies le bien public trouve de grands désavantages, car tout ce que le Maréchal commande, Mr. Oxenstjerna le contremande, et ainsi réciproquement; même il n'y a nulle correspondance entre eux deux, ce qui m'oblige d'être réservé dans mes discours et de bien expliquer les actions et intentions de l'un et de l'autre. Mr. Oxenstjerna me fait grande courtoisie et met beaucoup de modération dans ses discours avec moi, ce qui me donne à réfléchir; il paraît que toutes ses actions tendent à ne pas me permettre d'aller à l'armée, je ne sais à quelle fin. Du moment que j'arrivai ici, je voulus aller rejoindre Axel Lilje à Francfort. Alors il me conseilla de rester ici, disant qu'Axel Lilje était trop avancé et qu'il marchait à grandes

*) C'est à dire, si je ne me trompe: à condition que nous fassions tous ce qu'il faut pour gagner leur bienveillance, ou que nous nous laissions conduire par eux.

journees. Il me cachait que ce Major-Général était résolu de m'attendre à Breslau, où il s'est arrêté pour cet effet plus de six jours avec toute la cavalerie. Avant-hier j'étais résolu de suivre le Duc François Albert à l'armée; mais Mr. Oxenstjerna m'en détourna, disant que j'irais plus surement avec les cinq compagnies finoises; mais à cette heure il me fait dire que ces compagnies seront employées à défendre la Poméranie contre les invasions des Polonais. Sur cela j'ai pris la résolution d'aller trouver l'armée, seulement avec mes gens, ce qui l'obligea de donner ordre à la compagnie de Wirtemberg de me conduire; c'est pourquoi j'irai, s'il plait à Dieu, demain à Stargart, et delà à Landsberg. Mais je vois qu'il veut encore m'arrêter, sous prétexte de me donner des lettres à Mr. le Maréchal, je ne sais à quelle fin. Au reste j'avoue qu'il me caresse plus que jamais. Je prie Dieu qu'il veuille me faire *surmonter toute passion.*

Mr. l'Ambassadeur a formé dans ces jours un siége judicial ecclésiastique et politique à Stettin et à Stralsund, faisant *grande disposition* en Poméranie, ce qui augmente les jalousies entre le Maréchal et lui. Un grand nombre d'officiers mécontens font demeure ici, et chacun demande sa récompense.

A l'heure même Mr. Oxenstjerna vient me voir pour parler du mariage de la Reine avec l'Electeur de Brandebourg, ne croyant que cela puisse se faire, s'excusant envers moi, et m'assurant qu'il n'y était point intéressé et qu'il n'avait traité rien de pareil avec Lieutmar. J'en fus très étonné, ne sachant bon-

nement quel fondement pouvaient avoir ses discours, puisqu'il m'avait dit aussi que cela ne se pourrait pas sans le consentement des États, qu'il y avait à considérer quelques scrupules sur le mariage de la Reine, à cause de la succession, qui était tout-à-fait finie en sa personne. Il ajouta qu'il trouverait à redire que les enfans de la Reine pouvaient succéder sans quelque renouvellement de l'ancienne constitution *), et ainsi de suite; mais je ne lui répondis rien du tout, de quoi il s'étonna grandement, regardant à ma contenance. Par-là V. A. pourra bien connaître le tour qu'on veut me jouer; mais Dieu, à qui je me confie, pourra remédier à tout. Cependant mon premier soin sera de maintenir mon honneur; c'est pourquoi je partirai d'ici demain et voyagerai à grandes journées pour me trouver bientôt à l'armée, prenant avec moi Mr. Sittler».

Mr. Sualemberg, qui n'était point employé, mais seulement pensionnaire, avait en secret parlé très librement à C. G. du passé et sur-tout *des actions de la Reine Mère.* Il avait conseillé au Prince d'écrire à Torstenson, tant pour lui complaire que pour demander son avis sur le voyage, et au reste de ne pas s'attacher à l'un plus qu'à l'autre. Le Prince avait

*) Comme ce passage jette beaucoup de lumière sur les intentions du Grand Chancelier, il est nécessaire de l'insérer mot pour mot, malgré les fautes de langue qu'on y trouve. Le voici: *et qu'il aurait à redire si les enfans de la Reyne pouvoient succéder sans quelque renouvellation de vieux constitution.* Par ce mot de constitution il faut qu'il ait voulu désigner une partie des lois de la Suède, nommée Kungabalken, seule loi fondamentale qui existait alors dans ce royaume.

écrit au Maréchal par la voie du Duc François Henri, qui en sa faveur avait reçu de l'Ambassadeur 2000 R:rs.

«Ce Duc veut m'employer dans la dispute qu'il a avec Mr. le Maréchal; mais je m'en garderai bien, et c'est la raison pourquoi je ne suis pas allé avec lui. - - - - Les chevaux ne sont pas encore arrivés. - - - Monsieur (apparemment le Maréchal) ne m'a encore rien adressé. Les lettres de V. A. ne me sont pas encore rendues; je les crois interceptées; car ici l'on est fort désireux de savoir quelques nouvelles du mariage de ma sœur, lequel ne leur est point du tout agréable; c'est pourquoi je m'accommode à leur humeur et fais semblant de ne rien savoir encore».

C. G. va adresser ses lettres par l'entremise de plusieurs personnes, à Louis de Geer, car autrement elles seraient interceptées.

«C'est tout ce que je puis écrire à V. A. pour ce coup, car il y a tant de gens ici qui voudraient *me donner à Dieu*».

De Dam ce 8 Septembre.

Réception d'une lettre de S. A. Les chevaux sont arrivés à Penemunde le 4 du mois. C. G. a ordonné qu'on les lui amène à Landsberg, pour être plus près de l'armée.

«Hier j'arrivai ici, aujourd'hui mon bagage me joindra; demain, s'il plait à Dieu, je m'en vais à Stargard» etc.

De Landsberg ce 14 Septembre.

«Je partis de Stettin le 7 de ce mois, allant sur Dam et Stargard; puis j'arrivai le 12 à Landsberg et

écrivis d'abord à Mr. le Maréchal pour lui faire savoir mon état et le prier de bien vouloir m'assister de ses conseils. - - - J'attends mes chevaux qui vont marcher à grandes journées. - - -

Mr. Merbach, capitaine de cavalerie au régiment du colonel polonais, me fait dire le malheur qui lui est arrivé lundi passé à Wartzin, à deux lieues d'Ehrenberg, où je passai la nuit du 11 au 12 Septembre, ayant le dimanche passé, diné à un quart de lieue de Wartzin. Ce dit cavalier était résolu de me suivre à l'armée avec 20 chevaux de sa compagnie. Prenant toujours pour cet effet le même chemin que moi, et étant arrivé à Stargard, il fit avancer 15 chevaux avec tout son bagage un quart de lieue en avant de lui. Cette troupe étant arrivée au village de Wartzin, rencontra 25 cavaliers fort bien montés et tous avec leurs charges, lesquels disaient avoir ordre de me convoyer à l'armée, demandant où j'étais, quel chemin je prendrais, et si j'étais escorté de quelque cavalerie. Même ils s'enqueraient de ma figure, de ma taille, et si j'avais grand train. Les cavaliers de Merbach répondirent qu'ils ne savaient rien de moi, mais qu'ils croyaient que j'étais déjà passé, sur quoi les cavaliers inconnus tuèrent du premier coup quatre hommes, firent les autres prisonniers et pillèrent tout le bagage, de sorte que personne n'échappa, hormis le cousin du Rittmeister, qui vint lui raconter son malheur.

On n'a pu découvrir encore de quel parti sont ces pillards, puisqu'il est impossible que les Impéri-

aux se hasardent si loin; on croit que ce sont des Polonais, ou plutôt des 138 *), étant si bien montés. Mais cette rencontre ne m'empêchera pas de continuer mon chemin etc.

P. S. Je serai fort réservé dans mes discours, afin d'apprendre de quel parti étaient ces gens, souhaitant de pouvoir les rencontrer en plate campagne, pour *faire le devoir d'un cavalier*».

De Landsberg ce 19 Septembre.

«Mes chevaux sont arrivés etc. Joseph Sittler m'écrit qu'ils viendront avec les 600 Finois et un escadron de Stålhandsk, ce qui me fait douter si on ne me donnera la commission de les conduire à l'armée; mais j'espère qu'ils resteront en Poméranie pour empêcher le pillage du pays, de quoi je serai bien aise; autrement ma réputation courra grand risque, car je ne suis pas sûr de savoir les commander d'après les régles. J'espère que demain mes chevaux seront ici, après quoi je pourrais avancer ma marche à l'armée, ayant résolu de prendre le chemin le plus court et de me soumettre au cours de la fortune. De cette compagnie finoise de 130 chevaux j'ai fait trois troupes, et la quatrième de mes gens et de quelques passagers, ayant auprès de moi six chevaux de la compagnie du Marquis Charles Magnus, qui avaient été faits prisonniers à la dernière rencontre dans le

*) On trouve quelquefois dans ces lettres des mots en chiffre. Il serait peut être très intéressant de savoir déchiffrer celui-ci.

Palatinat. Avant-hier je fis battre la campagne ici à l'entour, pour savoir de quel parti étaient les voleurs, desquels j'ai parlé dernièrement; mais je n'ai pu avoir aucun autre avis, sinon que ces voleurs avaient passé l'Oder avec 60 chevaux combattans et un grand bagage, une lieue plus bas de Kustrin, ayant tué un grand nombre de passagers. Ainsi personne ne peut savoir de quel parti sont ces gens. A Stettin on croit que je suis *tout-à-fait capot* (que j'ai tout perdu) et que je suis par trois fois blessé» etc.

De Landsberg ce 22 Septembre.

Réception d'une lettre de S. A. arrivée de Sittler avec les chevaux dont il n'y a que deux de perdus.

«Je suis résolu d'aller, s'il plait à Dieu, demain à Francfort, et delà à Guben, car à l'heure même on vient me dire que le chemin de Crossen est rempli de partis, ce qui m'oblige de prendre des précautions et de garder la compagnie. On me dit que Görlitz est assiégé, ce qui me sera très avantageux pour pouvoir hâter mon voyage à l'armée».

De Francfort ce 27 Septembre.

«Avant-hier j'arrivai ici, où je trouvai le colonel Hack et le Rittmeister Rave avec 20 mousquetaires, qui me doivent accompagner à l'armée, laquelle demeure près des quartiers de Zitta et Friedland, et s'avancera vers la Bohème, ce qui m'a fait prendre la résolution de la suivre à grandes journées, malgré son éloignement et les partis qui battent la campagne» etc.

De Sora ce 1 Octobre.

«Depuis mes dernières je suis allé à Guben et delà à Sommerfeld, puis je suis arrivé ici hier, et à l'heure même de mon arrivée je fis écrire à Mr. le Comte de Thurm, commandant à Lauben, pour avoir quelques nouvelles de notre armée. C'est pourquoi je suis demeuré ici, mais j'espère que demain j'irai à Lauben, puisque un détachement, allant avant-hier sur le soir de notre armée à Zitta, m'assure qu'elle demeure toujours en présence de l'ennemi, si proche que les sentinelles pourraient se parler, et que les partis de l'ennemi font tous les jours des courses à l'entour de nous. Sur cette nouvelle j'envoyai deux officiers à Mr. le Maréchal Torstenson, pour l'avertir de mon état, le priant de vouloir me faire savoir à Lauben où je dois prendre ma marche. Ainsi j'espère par l'assistance divine de pouvoir bientôt me joindre à l'armée et voir les occasions qui pourraient se présenter.

P. S. L'ennemi demeure toujours entre Zitta et Friedland».

Il y a ici un espace de 23 jours, pendant lesquels C. G. n'a pas trouvé l'occasion d'écrire. L'Archiduc et Picolomini, qui après la mort de Wallenstein commandait sous ce Prince, ayant rassemblé toutes leurs forces, Torstenson n'avait pu ni pénétrer en Bohême, ni forcer l'ennemi à une bataille. Il prit donc le parti d'entrer en Saxe et d'assiéger Leipzig. Picolomini le suivit de près, et enfin la bataille s'engagea sur le même sol où Gustave Adolphe avait, onze ans auparavant, combattu avec tant de gloire. Nous allons voir dans la lettre suivante les détails de cette journée mémorable.

Du

Du Camp devant Leipzig ce 24 Octobre.

«La joie que j'ai d'avoir vu l'armée de S. M. triompher de ses ennemis, me fait omettre les particularités de mon voyage, afin de pouvoir tant mieux détailler à V. A. toutes les actions que j'ai observées dans cette chaude et très grande bataille. Le 20 du courant Mr. le Maréchal fit battre les murailles de Leipzig, mais sans effet. Le 21 il fut averti que le Comte de Buchheim s'était avancé avec l'aile gauche de l'ennemi jusqu'à Grim, et que le gros de l'armée était encore au delà de l'Elbe. Sur cela nous marchâmes avec toute la cavalerie, qui était de 48 escadrons, pour lever les quartiers de ce Comte de Buchheim; mais il s'était avancé jusqu'à une lieue de Leipzig, au delà d'une rivière; ainsi toute la journée se passa en escarmouches. Cependant il se retira à Grim, et nous restâmes toute la nuit en bataille avec la cavalerie, afin de pouvoir effectuer notre dessein à la pointe du jour. Pendant la nuit nous vîmes une très grande quantité de feux dans le camp ennemi, ce qui nous fit croire que toute l'armée impériale s'était avancée jusqu'à Grim. C'est pourquoi le Maréchal ordonna au Rittmeister Henschin d'aller avec 8 chevaux faire des prisonniers. Il fut de retour sur les deux heures de la nuit et nous rapporta la nouvelle que toute l'armée ennemie était effectivement à Grim, ce qui nous obligea de nous retirer à nos quartiers, pour nous joindre à l'infanterie et former la bataille. Cela fut fait le 22 Octobre, notre front étant dirigé

vers l'ennemi, en tournant le dos à la ville de Leipzig et ayant fait passer la rivière au bagage.

Mais notre armée n'était pas encore formée en bataille, quand on vint dire à Mr. le Maréchal que les Hongrois et les Croates avaient passé ladite rivière à Tauchsen, ce qui en partie obligea Mr. le Maréchal de la faire passer aussi à son aile gauche avec l'infanterie, pour s'opposer à l'ennemi. Mais l'aile droite avait ordre de rester en place, puisque le Major-Général Wrangel n'avait pas encore rejoint le gros de l'armée avec trois brigades qui avaient été logées dans les faubourgs de la ville. L'avant-garde de l'ennemi obligea ledit Wrangel de retourner sur ses pas et de repasser la rivière plus bas de la ville, pour nous joindre, et l'aile droite passa aussi la rivière plus haut. Cette retraite, qui encouragea l'ennemi, lui fit croire que nous n'étions pas résolus à combattre, et comme notre armée se retirait en ordre de bataille jusqu'au village nommé Breitenfeld, l'ennemi nous suivit le soir et passa la rivière. Le 23 le Maréchal fit l'ordre de bataille suivant: douze escadrons à chaque aile et trois cents mousquetaires, la droite commandée par le Major-Général Wittenberg, et la gauche par le Major-Général Slange; le corps de bataille consistait en cinq brigades et quatre escadrons, commandés par le Général Liljehök et le Major-Général Mortaigne; ce qui faisait notre front. La réserve du côté gauche, consistant en 8 escadrons, était commandée par le Major-Général Königsmark, et le même nombre d'escadrons formait celle de la droite

sous le Major-Général Stålhandsk. La réserve de l'infanterie, composée de quatre brigades et de quatre escadrons, était commandée par le Major-Général Wrangel. En cet ordre nous rencontrâmes l'ennemi, qui avait cinquante deux escadrons, huit escadrons de Hongrois, quatre de Croates, et quarante six canons. Avec une si belle armée l'Archiduc et Picolomini vinrent nous rencontrer en plate campagne avant que nous eussions pu former notre ligne, croyant qu'ils nous pousseraient à la première charge; mais Dieu nous inspira du courage et nous fit résister à leurs efforts. Le grand Maréchal Léonard Torstenson fit avancer les canons avec tous les corps de son armée et ordonna la charge. Le Major-Général Wittenberg attaqua, le premier, avec grand succès, étant assisté par le Major-Général Stålhandsk. Slange fit charger ses gens d'abord avec le même succès; mais la réserve de l'ennemi les repoussa et les mit en désordre. Slange ayant été tué, nous désespérions déjà de la victoire, quand Königsmark les rallia et les fit charger de nouveau; mais le front de l'ennemi soutint trois charges et nous attaqua vivement. Nos escadrons furent obligés de donner six ou sept fois avant de rompre ses rangs. Cependant notre infanterie étant exposée aux mousquetades et aux canonades de l'ennemi, fut obligée de se retirer en abandonnant ses canons; mais Dieu par sa sainte grâce, seconda les efforts de notre cavalerie, qui obligea l'infanterie ennemie d'aller se retirer dans un petit bois, étant abandonnée de toute sa cavalerie. Forcée

enfin par nos canonades et nos mousquetades de quitter ce bois, l'infanterie se rendit à discrétion. Dans ce bois le Général Liljehök quitta le monde avec grande renommée. Mr. Grubbe fut tué d'un coup de canon avec le cheval du Maréchal et le mien *) devant l'infanterie. Jean Baner fut tué à la première charge par la canonade. Les colonels Slive et Bibo sont morts, le Comte Gustave, Stålhandsk, Gustave Stenbock et Fritz Leve blessés, une très grande quantité d'autres officiers et soldats, en tout plus de mille hommes morts ou blessés. L'ennemi a perdu toute son infanterie au nombre de six mille combattans, beaucoup d'officiers, toute l'artillerie avec bagage et ammunition. Le Général Broy et le Baron de Soin, le colonel Nicolai, Munster et autres, morts. Le Général de l'artillerie suisse, le Comte de Wernemont, les colonels Ramf et Wachenscein, et autres Comtes, Barons et officiers, prisonniers, de quoi nous avons à remercier la bonté divine, qui par sa grâce a secondé les actions de Mr. le Maréchal Torstenson, cavalier de si grandes et belles qualités».

«P. S. La bataille fut douteuse 3 heures».

Le rapport de Torstenson, adressé à la Reine Christine, après la bataille de Leipzig ou de Breitenfeld, est un peu moins détaillé que cette lettre de Charles Gustave; mais les principaux événemens y sont racontés de la même manière.

On trouve chez Puffendorf (de Rebus Suecicis Lib. XIV pag. 485) une description de la même bataille, contenant plu-

*) Puffendorf ajoute que le même boulet tua le cheval de Rabenau, capitaine de cavalerie, et emporta la cuisse d'un secrétaire nommé Qvast.

sieurs détails intéressans. Nous allons traduire ce qui regarde le Prince dont nous écrivons l'histoire.

«Les chefs eurent beaucoup de peine à réparer le désor«dre, et Charles Gustave Comte Palatin, par sa bravoure et ses «efforts, contribua beaucoup à ramener au combat cette aile «qui commençait à plier». - - - - - - - - - - - - - - - -
«Les Impériaux se retiraient et se ralliaient dans une petite fo«rêt. Liljehök ayant pris un long détour avec quelques esca«drons, pour les tourner et leur tomber sur le dos, rencontra «le régiment des gardes de l'Archiduc, qui, à son approche, «prit poste au delà d'un fossé. Tandis que Liljehök, suivi seu«lement de quelques valets, s'avance vers eux, ses escadrons ne «pouvant passer le fossé ni attaquer avec la même célérité, l'en«nemi tua ou blessa un grand nombre de ceux qui s'empres«saient d'arriver. Charles Gustave, dont l'ardeur l'entraînait aux «endroits où le choc était le plus vif, et qui se portait par-tout «où l'on avait besoin de secours, prit aussi part à ce combat. «Liljehök se sentant mortellement blessé, lui recommanda sa «femme et ses enfans. Enfin ce corps autrichien ayant été mis «en déroute, Liljehök fut porté hors du tumulte du combat et «vécut jusqu'au soir, se consolant des douleurs de la mort par «l'assurance de la victoire qu'avaient gagnée ses compatriotes».

On ne saurait se lasser d'admirer la modestie de Charles Gustave, qui dans ses lettres ne dit pas un seul mot de ce qu'il a fait lui-même. Il n'avait alors que vingt ans, et c'était son premier coup d'essai.

Puffendorf attribue la déroute des Autrichiens aux Hongrois et aux Croates, mais sur-tout à l'aile gauche, qui n'étant pas encore bien formée au commencement de la bataille, se mit d'abord en désordre et ne put jamais se rallier, malgré les efforts de l'Archiduc, qui employa vainement des prières, des menaces et même des coups.

Du Camp devant Leipzig ce 2 Novembre.

«Depuis mes dernières du 24 Octobre, nous tenons la ville de Leipzig toujours assiégée etc. L'ennemi est allé en confusion se rafraîchir en Bohême;

mais j'espère que nous lui tiendrons bientôt compagnie. Quant à moi, je suis fort exposé, n'ayant pas mon bagage avec moi, de sorte que je suis obligé à me gouverner d'une étrange façon; cependant les courtoisies de Mr. le Maréchal et d'autres cavaliers me sont d'un grand secours, de quoi je leur suis infiniment obligé» etc.

Du Camp devant Leipzig ce 20 Novembre.

«Je suis encore privé de mon bagage, ne sachant bonnement où il est. Mes gens sont ici sans ordre, et le tems m'est trop court pour faire d'autres dispositions, étant occupé de diverses rencontres et choses. Mr. le Maréchal m'a prié de voir les lettres de la chancellerie de l'Archiduc et de Piccolomini, pour en tirer quelque information. L'ennemi se rallie en Bohème pour se joindre à Hatzfeld. L'Electeur de Saxe demande qu'il lui soit permis de garder la neutralité etc. Le Maréchal exige que les villes de Wittenberg, de Leipzig et de Magdebourg lui soient d'avance livrées comme sureté avant d'entrer en accord. Cependant la ville de Leipzig est toujours assiégée, et on espère de l'emporter bientôt, ce qui rafraîchira un peu l'armée fatiguée de travaux continuels».

De Leipzig ce 28 Novembre.

«Avant-hier le château de Leipzig, nommé Pleisbourg, nous fut livré par accord, et la ville se rendra aujourd'hui, la garnison électorale étant résolue de sortir sur le midi» etc.

P. S. «Hatzfeld et Piccolomini avancent contre nous; mais les Weimars *) nous feront en peu de jours bonne assistance. Mon bagage est à Luccau et sera ici à la fin de la semaine».

De Leipzig ce 28 Décembre.

- - - - - - - - -

«Quant à l'état de notre armée, il faut que j'en fasse en peu de mots quelque relation à V. A. La longue demeure que nous avons faite ici après la prise de cette place, a fait beaucoup de tort à notre cavalerie, à cause de la disette des fourrages; mais il était nécessaire d'établir de bonnes ordonnances dans cette ville, pour en tirer quelque avantage. Hier nous eumes la nouvelle de la prise de Kemnitz par les nôtres, ce qui nous est très avantageux pour l'état de la guerre. Toute notre infanterie est maintenant en marche, pour y aller et chercher l'ennemi» etc.

Qu'il nous soit permis d'observer ici une faute où sont tombés grand nombre de capitaines tant anciens que modernes: c'est de se livrer au repos après une bataille gagnée, au lieu de poursuivre l'ennemi et de le ruiner tout-à fait avant qu'il ait eu le tems de se reconnaître. Par le long séjour que fit Torstenson à Leipzig avec son armée, il paraît que cette fameuse bataille de Breitenfeld n'eut d'autres suites que la gloire des armes suédoises, l'encouragement des Princes alliés et la prise de quelques places, dont il fallut depuis abandonner une partie. Bientôt les débris de l'armée ennemie, réunis aux troupes rassemblées par Hatzfeld, furent capables de tenir tête aux vainqueurs. Mais avant de blâmer la conduite de Torstenson, il faudrait bien connaître l'état de son armée et savoir s'il lui était possible d'agir autrement.

*) Corps d'armée commandé ci-devant par Bernard Duc de Weimar.

Du Camp devant Friedbourg ce 30 Décembre.

«De Leipzig notre armée est allée à Rochlitz, à Henchen et enfin à la ville de Friedbourg, qui depuis hier se trouve assiégée de tous côtés. - - - - Aujourd'hui nous avons la nouvelle que deux cents chevaux ont levé les quartiers du colonel Funck, pendant la marche de ce cavalier pour se joindre à notre armée, ce qui nous apprend à être mieux sur nos gardes» etc.

Sans date, probablement du commencement de l'an 1643.

«Ces jours-ci nous n'avons eu autre chose à faire que de *réformer* les régimens et établir un nouvel ordre de marche. Mr. le Maréchal est allé d'ici à Buttstedt, pour prendre l'avis de Mr. le Comte de Guébriant et lui faire connaître l'état de notre armée, qui est extrêmement fatiguée. Mr. le Maréchal me prit avec lui, pour être présent à leur entrevue. Après de longs discours, et l'affaire ayant été débattue de part et d'autre, on fut d'accord de chercher l'ennemi et de s'assister mutuellement, en cas de besoin, pour le bien de la cause commune; cependant Mr. le Comte de Guébriant avoua franchement qu'il avait des ordres de garder les bords du Rhin et de ramener son armée en Alsace, pour faire la guerre aux Ducs de Bavière et de Lorraine. Cette considération l'empêchait de rester plus long-tems dans l'inactivité. Ce fut le résultat de cette entrevue, et sur cela les deux Généraux se séparèrent. Le Maréchal est très étonné qu'on

qu'on fasse si peu de cas de notre armée, et qu'on s'imagine qu'après une bataille gagnée, toutes les richesses du monde doivent se trouver entre nos mains. Au contraire, il arrive le plus souvent que, dans ces grandes rencontres, la plupart des soldats ne gagnent pour tout butin que des blessures, ce qui ne suffit pas pour contenter l'armée; *mais tant plus nous gagnons, tant plus grand est le mérite de toute l'armée,* et la récompense devrait y être proportionnée. Avant la bataille tout se réjouit dans l'espérance de détruire l'ennemi et d'acquérir de la gloire, mais après, il est bien difficile de remplir les justes prétentions de ces braves gens. Le Maréchal se trouve dans des difficultés incroyables pour ménager les esprits; il m'a par fois *remontré* son état et son chagrin du peu d'assistance qu'il reçoit, de quoi il me semble plus raisonnable de discourir que d'écrire (c'est à dire qu'il n'ose pas confier les détails à une lettre). Au reste on ne saurait assez louer le comportement de nos soldats et la grande patience avec laquelle ils savent supporter les fatigues et la privation de tous leurs besoins; mais il est très nécessaire de remédier bientôt à tous ces maux.

Mr. le Maréchal m'a parlé aussi de mes intérêts personnels, voulant connaître mes intentions. Il m'a demandé si je ne voulais pas l'assister et prendre quelque charge honorable dans l'armée. Là-dessus je lui ai répondu que je dépendais tout-à-fait de V. A. et que j'avais écrit pour avoir ses ordres; qu'au

reste j'avais résolu d'apprendre les principes de l'art de la guerre, avant d'accepter une charge considérable, pour ne pas m'exposer à la risée de tout le monde. Mais il persista toujours et m'offrit deux ou trois régimens avec de grands avantages, pour en faire l'escadron le plus considérable de toute l'armée. Je le laissai parler, sans rien répondre, voyant que ce n'était point mon fait. Enfin il me conseilla cordialement et de toute affection de me tenir auprès de sa personne, de tâcher de gagner la bienveillance de l'armée et de l'assister pour expliquer ses intentions, puisque sa charge ne lui permet plus de conserver les affections, *la charge étant suspecte au monde;* de quoi V. A. peut bien comprendre son intention et que j'aurai grand besoin de la bonne *information* de V. A. pour pouvoir m'accommoder aux volontés de ces gens; étant au reste très assuré de la bonne affection de Mr. le Maréchal et des autres cavaliers, de sorte que j'espère par l'aide divine de parvenir au but désiré, de devenir capable de bien servir S. M., la couronne de Suède et la cause commune. Me trouvant incliné à chercher ma fortune *par l'épée,* j'espère que le sort me sera propice, et j'agirai en vrai soldat tant qu'il plaira à Dieu de me conserver sain et sauf et de favoriser mes actions» etc.

P. S. «Je viens de recevoir la lettre de V. A. du 12 du mois passé, par laquelle j'apprends que la nouvelle de la bataille est arrivée en Suède. J'espère donc que ces Messieurs feront attention au mérite de tous ces cavaliers qui ont si bien rempli leur devoir.

Je regrette que mes lettres avec quelques détails de cette bataille ne soient pas encore parvenus à V. A. Les grandes faveurs de S. M. envers ma sœur aînée pour l'avancement de ses noces m'obligent de chercher toute occasion de me rendre utile à son service».

Du Camp devant Friedbourg ce 13 Janvier 1643.

C. G. accuse la réception des lettres de S. A. du 26 Nov. et du 10 Déc. Félicitations sur le mariage de sa sœur. Lettre de S. A. présentée au Maréchal et reçue fort *courtoisement*.

«Je m'estime très heureux d'avoir trouvé à l'armée un *si sage cavalier,* pour faire mon apprentissage sous sa conduite, étant toujours auprès de lui et à même d'observer sa grande *résolution* dans la compagnie de gens de diverses nations et d'humeurs différentes, ce qui me confond souvent l'esprit, n'étant pas accoutumé encore à traiter les affaires; mais j'espère par la grâce de Dieu de pouvoir tout observer pour mon instruction.

Quant aux nouvelles de l'armée, je vais les donner en peu de mots. Depuis notre arrivée devant cette ville, nous l'avons toujours tenue assiégée. Le 1 et le 2 de ce mois le Maréchal fit battre la muraille d'un côté, après quoi il fit tenter un assaut par cent mousquetaires avec leurs officiers; mais ils furent repoussés. L'après-midi du même jour le Maréchal y envoya cinq cents mousquetaires et officiers, commandés par le colonel Plettenberg et le lieutenant-colonel Laurent Lind. Ces cavaliers firent valeureusement avancer les soldats et passèrent les mu-

railles en faisant leur devoir avec beaucoup d'honneur. La brigade du Maréchal et celle de Wrangel étaient commandés pour les soutenir; mais la fosse (brêche) n'était pas assez élargie pour que les deux brigades pussent y passer, et ainsi les mousquetaires furent obligés de se retirer avec quelque perte. Le 7 de ce mois on nous apporta la nouvelle que la cavalerie ennemie s'avançait pour secourir Friedberg. Sur cela notre cavalerie s'approcha des bois de la Bohème, pour aller au devant de l'ennemi, ce qui l'obligea de se retirer. Le lieutenant-colonel Jordan fut envoyé à la poursuite des Croates, ce qu'il fit heureusement, et rapporta un bon butin. Aujourd'hui notre cavalerie est retournée au camp, pour continuer le siége. Mr. le Maréchal est fort incommodé de la goutte. Dieu veuille bientôt le remettre en bonne santé» etc.

Du Camp devant Friedberg ce 19 Janvier.

C. G. a reçu la lettre de S. A. du 17 Déc. Il suivra ponctuellement ses conseils et en attend de plus circonstanciés par le colonel Dorferling etc.

La ville est étroitement assiégée, mais sans succès. Mines découvertes, nécessité d'attaquer de vive force avec galerie. L'ennemi, toujours en ses quartiers, inquiète l'armée par ses partis, qui vont continuellement; on espère d'aller le chercher bientôt, pourvu que la santé du Maréchal soit rétablie. Vœux pour sa guérison etc.

Du Camp devant Friedberg ce 2 Février.

Réception des lettres du 7 Déc. et du 8 Janvier. Pension et argent pour les frais du voyage en Allemagne, accordés à la sœur aînée de C. G. Reconnaissance des bienfaits de la

Reine etc. C. G. s'applique sur-tout à conserver les bonnes grâces de la Reine et du Sénat, ainsi que la bienveillance du Maréchal et l'amitié des *cavaliers* de l'armée. Il demande les instructions de S. A. pour pouvoir tirer quelque fruit de l'expérience; il avoue que cette guerre est si funeste et remplie de misère de part et d'autre, qu'on n'a plus rien à souhaiter que de pouvoir s'en tirer avec honneur. Il se félicite encore d'avoir à faire son apprentissage sous un Général si sage et modéré que Mr. de Torstenson. *Je m'estime heureux*, dit-il, *d'être arrivé de son tems, car il me fait toute sorte de courtoisie et me traite amicalement.* Le Maréchal approuve la résolution de C. G. de ne pas accepter quelque charge avant de s'être assuré du consentement du Sénat; mais il lui conseille de commencer son apprentissage de la guerre *par les conditions.* Apparemment cela veut dire de passer par des grades inférieurs.

P. S. «Pendant le siége de cette ville, le grand nombre de mineurs de l'ennemi et les pluies nous causent de grands inconvéniens. Le Maréchal a changé par fois de résolution touchant le siége, mais il s'est décidé à le poursuivre et attirer l'ennemi à quelque combat. On dit que les Impériaux font leur rendez-vous à Brixen et s'avancent vers nous, ce qui m'empêche d'écrire plus au long, pour ne pas manquer le moment que le Maréchal prendra pour aller au devant d'eux».

De Dobeln ce 19 Février.

Le siége de Friedberg poussé avec vigueur et succés.

«Mais toutes nos espérances ont été détruites par la marche des Impériaux pour secourir la ville. Ils ont pris tout près de nous une position avantageuse pour nous couper les vivres et le fourrage, ce qui n'était pas difficile, le pays à trois lieues à la

ronde étant tout-à-fait épuisé par le séjour de deux mois qu'y a fait notre armée. La présence de l'ennemi nous oblige de rester continuellement sur nos gardes, ne pouvant pas faire quelque attaque, pour ne pas partager nos forces. Aussi les continuelles *plaies et misères* de la soldatesque ont-elles beaucoup contribué à nous faire lever le siége. Par toutes ces considérations le Maréchal s'est résolu de prendre sa route vers l'Elbe, de passer ce fleuve et de chercher de l'autre côté une position plus avantageuse, ou par quelque attaque considérable d'obliger l'ennemi à donner un combat en plate campagne, ou de gagner les devants pour entrer plus surement en Bohême. La considération que nous faisons de l'ennemi n'est due qu'à sa grande cavalerie».

Le contenu de cette lettre paraît appuyer l'observation que nous avons hasardée touchant le peu de suites de la victoire de Leipzig. Si Torstenson eût pu d'abord poursuivre l'Archiduc jusqu'en Bohême et détruire les restes de son armée, il serait venu facilement à bout des nouvelles levées de Hatzfeld, et les affaires eussent pris une face bien différente. Nous allons voir comme il répara cette faute, si c'en fut une.

De Stressen ce 24 Février.

«Depuis Döbeln notre armée s'est avancée vers l'Elbe par un très bon et très beau pays, et nous ne manquerons pas de vivres pour ces dix jours, pendant lesquels nous espérons que notre pont sera achevé, pour pouvoir passer l'Elbe et nous mettre *en posture* d'effectuer quelque chose d'important. L'ennemi fait aussi bâtir un pont à Pirne.

Quant à mon particulier, mes gens sont presque tous attaqués d'une maladie fort commune à l'armée» etc.

De Stressen ce 27 Février.

«Notre infanterie est dans ce moment en marche pour passer l'Elbe, et la cavalerie passera demain, s'il plait à Dieu. Le dessein de Mr. le Maréchal est encore très secret. Je crois qu'on attendra 1500 chevaux et 2000 fantassins venant de la Westphalie et de la Poméranie; cependant nous irons en quelque autre pays pour nous rafraîchir. Les forces de l'ennemi sont estimées à sept ou huit mille chevaux et quatre mille hommes d'infanterie en tout. On dit que toute son armée va passer aujourd'hui le pont de Dresde et s'avancera vers nous pour observer nos mouvemens. Je m'étonne que le colonel Dorfeling ne soit pas arrivé encore avec la réponse de V. A. que j'attends avec impatience; cependant le tems se perd. Le Maréchal me conseille toujours de ne rien faire sans le consentement du Sénat. *Quant à sa personne, il tâchera toujours de me faire toute sorte de contentement*».

D'Elsterwerde ce 9 Mars.

«Ayant appris par les lettres de V. A. la résolution de Mr. le Marquis d'aller en Allemagne avec Mme ma sœur, je me suis décidé d'aller à leur rencontre à Lubeck - - - aussi pour être plus près de la mer Baltique, afin de recevoir plutôt la réponse de V. A. sur ma très-humble demande d'obtenir la

permission de *faire le soldat réellement;* car en considérant cette guerre, je crois que l'affection de la soldatesque ne peut jamais se gagner que par les soins - - - en méritant de tems en tems d'avancer d'un grade à l'autre. L'habitude et l'expérience rendent l'homme plus aguerri que l'instruction et l'information des autres.

- - - - - - - -

Au reste je vais communiquer à V. A. les bonnes nouvelles de l'heureuse rencontre que nous avons eue, ces jours passés, à Senftenberg avec le Comte de Broy, qui avait passé l'Elbe avec cinquante chevaux de chaque régiment de la cavalerie impériale et la garde de l'Archiduc, en intention de faire lever nos quartiers; mais le jour l'empêcha de poursuivre son dessein. Ayant seulement commandé 400 chevaux pour aller surprendre nos fourrageurs, il se logea dans le faubourg de Senftenberg, en attendant la nuit pour faire réussir son projet. Cependant le Maréchal, averti de cette marche, fit avancer toute sa cavalerie pour le suivre en bon ordre à Senftenberg, et notre avant-garde, consistant en 200 chevaux, fut envoyée un quart de lieue en avant, pour reconnaître les ennemis. Ayant observé qu'ils marchaient et vivaient en toute sureté, cette avant-garde courut à bride abattue au faubourg, et nos troupes la suivirent au galop, de sorte que l'ennemi put à peine sauver quatrevingt chevaux; les autres ont été pris ou tués par nos dragons. Quatre capitaines de cavalerie

cavalerie sont faits prisonniers. Il y eut un nombre de morts. Les autres ont passé l'eau à la nage, et les quatre cents, qui étaient dehors, se sont sauvés en faveur de la nuit. Je crois que nos gens ont pris 600 chevaux pour leur butin».

De Wismar ce 26 Mars.

C. G. exprime sa joie de voir sa sœur, qui venait d'arriver à Wismar avec son époux.

De Wismar ce 3 Avril.

Cette lettre, qui est très longue, regarde principalement les affaires du beau-frère et de la sœur de C. G. Quant à lui-même, il souhaite encore de pouvoir entrer en service, et croit le plus convenable de prendre une compagnie dans un régiment, dont le chef a de la réputation et de l'expérience.

Réflexions judicieuses sur les moyens de gagner la bienveillance des soldats etc.

De Hambourg ce 12 Avril.

C. G. a reçu des lettres de son père avec sa résolution au sujet de son engagement dans l'armée. On peut juger par le reste de la lettre, que S. A. lui conseille de ne pas s'engager encore. C. G. promet d'obéir, mais se rappelle ce que le Maréchal lui avait dit à Leipzig, en lui offrant un régiment. Il y a un cartel dernièrement signé à Zittau, en vertu duquel les Princes, Comtes et personnes de toutes conditions seront relâchés contre des officiers du même grade qu'ils ont dans l'armée, pourvu qu'ils soient effectivement engagés. Mais dans le cas où se trouve C. G. pour le moment, s'il lui arrivait d'être fait prisonnier, on le ferait très difficilement relâcher, et il pourrait perdre ainsi tout le tems de sa jeunesse ainsi que les espérances de faire sa fortune. Ce sont ces remontrances du Maréchal, qui l'ont porté à insister si fort sur la nécessité d'avoir

une charge; mais puisqu'il sait enfin que le sentiment de la Régence y est contraire, il faut bien qu'il se contente pour quelque tems. Ce qui paraît le chagriner, c'est qu'il n'a pas l'occasion de rendre de si bons services qu'il aurait souhaité à S. M. et à la couronne de Suède. D'ailleurs, ajoute-t il, c'est impossible de gagner l'affection du soldat, sans vivre en compagnie avec lui, partager ses travaux et avoir soin de lui. Par ces considérations il est allé à Hambourg, pour demander les bons avis de Mr. Salvius, et pour avoir un homme qui pût prendre la direction de ses affaires et de ses gens. Son écuyer venait de mourir d'une pleuresie, et dans ce moment il apprend la mort de son secrétaire Sitler. Tout ses gens, tant Allemands que Suédois, ont été malades. Il ne sait pas d'où cela vient.

De Wismar ce 20 Avril.

Maladie de la sœur de C. G., espèce de délire, causé par sa grossesse. - - -

De Wismar ce 27 Avril.

Quoique la maladie de sa sœur continue toujours, il faut que C. G. se rende bientôt à l'armée, pour mettre ordre à ses affaires. C'est avec beaucoup de regret qu'il va quitter une sœur, pour laquelle il témoigne beaucoup d'affection. Ayant su que Gyntersberg est aussi malade, il suppose un grand désordre parmi ses gens. Il a été trois fois obligé d'acheter de nouveaux chevaux de trait. N'ayant aucune place dans l'armée, il ne peut jouir des avantages que trouvent les officiers dans les quartiers; il lui faut tout payer. Chaque palefrenier lui a coûté plus de 80 riksdalers. Cependant il faut qu'il se conforme aux volontés de S. A. et qu'il prenne patience quelque tems.

De Wismar ce 1 Mai.

C. G. prend la liberté de découvrir à S. A. ses sentimens et ceux de son beau-frère sur les propositions de mariage entre le Comte de Nassau et sa sœur Marie. Il fait sentir à son père combien il eût été avantageux pour leur famille que toutes ses sœurs fussent restées auprès de la Reine. Il a su que la jeu-

nesse s'est permis *des extravagances et des libertés* en présence de S. M., ce qui n'eût pu arriver si sa sœur aînée eût été présente.

«Je crois que la présence de mes deux sœurs sera le plus sûr moyen de tenir S. M. en bonne humeur et l'empêcher d'être détournée par les discours de nos malveillans. Souvent en jouant ou en riant, il peut s'élever quelque mécontentement qui laisse de l'aigreur dans l'esprit de la Reine; mais l'amitié et l'assistance mutuelle des deux sœurs peuvent remédier à cet inconvénient. Or quant à la personne du Comte de Nassau, je ne la connais que par oui dire, mais il est allié à Mr. le Maréchal Wrangel, ce qui donne lieu à plusieurs considérations, comme la mésintelligence entre le Grand-Chancelier et ledit Wrangel, sa dispute avec Gustave Horn, l'opinion du Comte Pierre (Brahe, Riksdrotz, ou chef suprême de la justice) et le peu de cas qu'on fait des Comtes, ce qui peut faire tomber en mépris notre maison, puisque ces gens ne font point de différence entre les personnes, aussitôt qu'ils trouvent l'occasion de jaser. En considérant le cas où se trouve notre famille, il est nécessaire pour son soutien de tenir le monde en Suède en bonne humeur, de ne pas caresser l'un plus que l'autre, afin d'éviter tout soupçon de partialité ou d'esprit de parti, comme si nous étions des personnes privées et intéressées, ce qui pourrait donner de la méfiance à la Reine et à ses ministres. C'est pourquoi il faut éviter toutes occurences qui pourraient mécontenter quelques personnes, et demeurer en ter-

mes neutres etc. Au reste je crois que ce qui est le plus contraire au Comte de Nassau, c'est la personne du Marquis (de Bade) Charles Magnus; j'ai appris par ma sœur aînée, son inclination pour ma sœur Marie et la résolution là-dessus de V. A., à laquelle ce Prince se confie etc. Cette considération m'oblige d'user de cette grande liberté et de remontrer à V. A. que, selon moi, il n'est pas encore tems de résoudre une affaire pareille - - - la jeunesse de ma sœur peut servir de bonne excuse» etc.

Nous avons inséré ces passages, d'ailleurs étrangers à notre sujet, pour faire voir quel était Charles Gustave dès sa jeunesse. Il faut se souvenir qu'il avait vingt ans quand il écrivit cette lettre, où, en profond politique, il traçait à son père la route qu'il avait à suivre pour conserver le crédit de sa maison etc.

De Dam ce 10 Mai.

L'Ambassadeur Oxenstjerna a offert à la sœur aînée de C. G. de demeurer à Wolgast etc.

De Crossenaer ce 18 Mai.

C. G. est arrivé en cet endroit avec Madame de Torstenson et le Général Stålhandsk, qui ayant rassemblé les troupes qui doivent se joindre à l'armée de Torstenson, a résolu de se mettre en marche le même jour, malgré le bruit que l'ennemi doit envoyer un gros corps de troupes pour lui couper le chemin. Le Marquis de Bade doit conduire son épouse à Wolgast et aller lui-même à l'armée de Weimar.

De Litta ce 11 Juin.

C. G. a été empêché d'écrire par des marches continuelles. Il a rejoint l'armée de Torstenson à Mellnick, où il trouva

le Maréchal en bonne santé et l'armée en assez bonne *posture.* Le Maréchal ayant pris l'avis des chefs des régimens, a résolu d'aller secourir Olmutz et de livrer bataille, en cas que l'ennemi voulût s'y opposer. Le 31 Mai l'armée avait passé près du camp Impérial en ordre de bataille; mais on ne l'avait pas attaquée. Sur le soir les Croates voulurent piller le bagage; le Général Stålhandsk et C. G. avec 150 chevaux, marchèrent pour les repousser; mais la grande supériorité du nombre des ennemis les obligea de se retirer par un passage si étroit, qu'ils furent sur le point d'être pris. Le lendemain l'armée s'avança à Bohemisch et à Brode; puis à Collin, Kuttenberg, Chrudin, Mauthe, Litonitz, Swilla, Tribau, Muglitz et Litta. On avait trouvé dans ce pays beaucoup de bled et de bétail, et le Maréchal espérait de pouvoir remonter sa cavalerie, qui en avait grand besoin. La guerre étant transportée dans les Etats héréditaires de l'Empereur, Torstenson espérait par-là le forcer à une paix raisonnable. Torstenson résolut d'amasser des magasins à Olmutz et à Litta, pour pouvoir s'y retirer en cas de besoin, et forcer l'ennemi à rester toujours en campagne, ce qui devait ruiner son armée. Les Wallaques et les Hongrois, ayant promis de se joindre aux Suédois, pourraient leur être d'un grand secours dans ce pays montagneux.

Affaires particulières de C. G. Huit jours avant son arrivée le feu avait détruit la plus grande partie de son bagage, dix chevaux sont morts pendant ces marches, et les chevaux de main malades. Gyntersberg seul a pris soin de ses affaires pendant son absence.

Au moment de son arrivée C. G. a montré les lettres du Grand-Chancelier, du Comte Pierre Brahe et du Grand-Amiral, au Maréchal Torstenson, qui a été fort étonné et embarrassé sur le parti qu'il fallait prendre. Mais afin que les accidens qui pourraient arriver à C. G. ne puissent lui être imputés, le Maréchal a communiqué l'affaire aux Majors-Généraux. L'armée étant sur le point de s'engager avec les ennemis, chacun était sujet aux vicissitudes de la fortune, et si C. G. était fait prisonnier, dans le cas où il se trouvait, il serait difficile de le rançonner. Tous ses amis lui conseillèrent de prendre du moins le titre d'une charge dans l'armée. Il refusa le régiment de

Courlande et n'accepta que la charge de capitaine de la première compagnie dans le régiment de Torstenson, cavalerie, afin de pouvoir plus facilement s'en démettre, si son père le trouvait mauvais. Il finit par prier S. A. d'excuser la hardiesse de cette démarche avant d'avoir reçu ses ordres.

Kremsir ce 21 Juin.

Depuis la dernière lettre de Litta, l'armée s'est avancée jusqu'à Bossnitz, et puis à Kremsir. Ayant ruiné et pris cette ville, le Maréchal a fait reposer son armée huit jours pour observer d'autant mieux la contenance des ennemis. Les Wallaques se sont présentés pour suivre l'armée; ainsi l'on espère que cette affaire sera avantageuse etc.

Du Camp de Dobitschau ce 4 Juillet.

\- - - - - - - -

«L'armée est en bon état, le Maréchal a pris le château de Dobitschau et la ville de Prerau. Il a retranché son camp ici, et l'ennemi en a fait autant à une lieue de distance. Le jour précédent il y eut une petite rencontre, où l'on poussa les sentinelles, et l'affaire finit par des escarmouches».

Du 28 Juillet.

\- - - - - - - -

Ragotzi s'est approché de l'armée. Gallas doit avoir passé le Danube à Ens pour se joindre à l'Archiduc.

Ayant su qu'il doit bientôt être appelé en Suède par S. M., C. G. espère de s'assurer bientôt en personne de la bonne santé de son père. En attendant il remet à S. A. de juger de ce qu'il sera à propos pour lui de faire.

Du Camp de Mostenitz ce 19 Août.

\- - - - - - - - -

«La semaine passée l'ennemi vint nous prendre quelques chevaux de bagage à une lieue d'ici, et aujourd'hui il comptait faire la même chose; mais cela ne lui réussit pas. Hier le Comte de Buchheim passa nos quartiers à une lieue de distance avec 1500 Hongrois et Croates et 300 Allemands, apparemment pour aller en Silésie et y former une armée; mais ses desseins sont encore très secrets. Le Maréchal, averti de cette marche, alla les chercher, mais ne put les attraper qu'à trois lieues d'ici. Le Comte de Buchheim voyant le gros de nos troupes, voulut faire sa retraite en bon ordre, mais les Hongrois prirent d'abord la fuite, et les nôtres les poursuivirent plus de deux lieues, de sorte qu'ils furent fort maltraités et dissipés. Le Comte n'avait de reste auprès de lui que 500 chevaux; les autres furent pris, tués ou divisés de sa troupe. Maint brave cheval mourut dans cette poursuite».

C. G. perdit celui qu'il avait reçu après la bataille de Leipzig, et qui avait été pris à cette occasion. Ce cheval avait appartenu à l'Archiduc qui l'avait monté pendant toute la bataille, et ce Prince avait offert une somme d'argent pour le ravoir; C. G. voulait lui en faire présent, à condition qu'il lui écrivît un mot de lettre; mais l'affaire en resta là.

Du Camp de Langendorff ce 10 Sept.

«Le Maréchal a résolu de passer le camp Impérial, pour entrer plus avant dans la Moravie et emporter la ville de Brunn. Mais l'ennemi, voyant

cette marche, se mit à le suivre et se logea quelques jours près de lui sous une haute montagne. Puis il passa la rivière de Suarta, secourut la ville et nous obligea d'abandonner cette entreprise par de certaines raisons que le Maréchal *a conçu dans son esprit* de la conservation de son armée et de la difficulté de forcer l'ennemi à combattre, à cause des montagnes. Toutefois cette marche nous a fait un grand profit, et nous avons défait quelques partis de l'ennemi, qui ne s'y attendait pas. Depuis Brunn jusqu'à Wische, Brosnitz et Olmutz, nous avons tous espéré de voir une occasion; mais les actions de l'ennemi prouvent qu'il n'est pas incliné à combattre contre nous. D'Olmutz le Maréchal a pris sa route vers Langendorff, pour attaquer le château d'Eulenbourg. Dans peu de jours j'espère de voir l'issue de ce dessein».

Quant aux affaires particulières, C. G. se plaint toujours d'être mal servi. L'ennemi lui a pris en quinze jours douze chevaux et ceux de son carosse avec son cocher. Retard de son nouveau maître d'hôtel, dépenses continuelles, emprunt de 600 riksdalers.

P. S. C. G. est terriblement travaillé d'une fièvre double tierce, qu'il espère cependant de surmonter bientôt par la grâce de Dieu.

Du même endroit ce 15 Sept.

«L'armée est toujours en cet endroit devant le château d'Eulenbourg. L'ennemi a pris celui de Merou par assaut et par le moyen de ses feux d'artifice».

Du

Du Camp du petit Glogau ce 8 Octobre.

«L'armée est toujours ici pour attendre les nouvelles de Cracau (Général Autrichien) et de l'issue des opérations de Königsmark. Je crois que nous marcherons demain à Oppellen ou Traubhutberg».

Neukirch ce 14 Octobre.

«Du petit Glogau, le Maréchal avança directement avec son armée sur la rivière de Neuss pour la passer; puis sur Grotka et Strelen; enfin il vient de se loger près de Breslau et à une lieue et demie à la ronde. Le Maréchal a fait déloger son armée pour la rafraîchir un peu et attendre des nouvelles de l'issue que prendra la guerre entre Königsmark et Cracau, dont dépend l'avantage des deux armées. Les Impériaux se trouvent à l'entour de Frankenthal et de Schweidnitz. Je crois que l'ennemi serait bien aise de prendre ses quartiers d'hiver en Bohème; toutefois on ne saurait bien pénétrer ses desseins; peut-être une partie de l'armée doit-elle aller seconder le Général Cracau. Tornschild, gentilhomme envoyé par la Reine au Maréchal, est encore ici».

Affaires particulières. Sven Jönsson, un des domestiques suédois morts pendant cette guerre, a laissé une femme dans la misère. C. G. la recommande aux bonnes grâces et à la protection de S. A.

D'Auris ce 23 Octobre.

Détails sur la personne et les affaires du Landgrave Frédéric (cadet de la maison de Hesse), qui a demandé en mariage

une des sœurs de C. G., et qui a reçu le consentement de S. A. Sans faire tort aux belles qualités du Landgrave, C. G. conseille à son père de différer les noces en attendant de meilleures circonstances etc.

De Hundsfelt ce 30 Octobre.

«L'armée a toujours été en marche, en suivant le bord de l'Oder. Ayant enfin passé ce fleuve aussi bien que l'ennemi, le Maréchal a pris la résolution d'avancer jusqu'à Glogau pour s'assurer du passage en Poméranie, et par ce moyen empêcher que le Major-Général Cracau ne reçoive du secours. Toutefois, je crois que le Maréchal n'est pas encore bien décidé sur le parti qu'il va prendre».

Le Maréchal a offert encore à C. G. le régiment de Courlande, qu'il a accepté enfin par le conseil de ses amis, pour ne pas désobliger le Maréchal, et puisque tout le régiment paraît le désirer. Il espère que S. A. approuvera cette démarche.

De Grand Glogau, sans date, en 1643.

L'armée a passé l'Oder. C. G. croit qu'on va passer Crossen, pour voir l'issue des affaires de Cracau, et qu'après cela on prendra les quartiers d'hiver, pour recruter les régimens très fatigués de cette marche continuelle. Il souhaite aussi de pouvoir remonter son régiment, après quoi il croit pouvoir rendre de bons services et acquérir de l'honneur.

De Fraustadt ce 1 (Novembre).

C. G. a reçu des lettres et se rejouit de voir que S. A. approuve ses démarches. Il aurait souhaité d'avoir un régiment d'infanterie, pour apprendre aussi ce service qu'il regarde comme le fondement de l'art de la guerre. Il espère en avoir un avec le tems; en attendant il fera tout son possible pour observer, en cas de siéges, les actions des Généraux d'infanterie.

Son maître d'hôtel est arrivé, et il espère qu'il pourra mettre ordre à ses affaires. Le dernier des chevaux qu'il avait amené de la Suède, est mort; il l'avait reçu de Louis de Geer.

«L'armée a passé l'Oder, et puisque Cracau a trouvé moyen de s'échapper, le Maréchal a résolu de passer l'Elbe, pour mettre ses troupes en quartiers d'hiver et rafraîchir l'armée. Mais comme l'ennemi pourra faire de même, je crois qu'il pourra se présenter quelque bonne occasion de combattre. J'ai appris de la Poméranie que le Landgrave a pris les canons de Cracau pendant sa marche et qu'il l'a poursuivi avec 600 chevaux. J'attends avec impatience de voir le Landgrave arriver à l'armée, ayant su qu'il doit avoir quelque commandement à me porter de la part de V. A.

Le Maréchal est fort incommodé de la goutte, et je pourrais dire bien des choses de nos affaires; mais je crains que mes lettres ne soient pas rendues à V. A. L'ennemi a intercepté beaucoup de lettres» etc.

De Luckau ce 22 Novembre.

«L'armée a passé quelques rivières pour s'approcher de l'Elbe, en traversant des pays dévastés et déserts, en suite de quoi la cavalerie est beaucoup diminuée et fatiguée; mais un bon quartier pourra y remédier. Avant de passer l'Elbe, je crois que l'armée se reposera quelques jours, à l'entour de Wittenberg et de Kostnitz. Ces jours-ci, le Comte de Broy (ou Bryai. Voyez Theatr. Europ. Tome V.) s'est approché avec ses troupes pour faire lever nos quar-

tiers; mais il s'en est retourné sans rien effectuer. Königsmark nous a rejoints, mais ses troupes ont marché de nouveau en Missnie et passé l'Elbe à Torgau. Le Landgrave viendra en peu de jours de Kustrin à l'armée, et j'espère qu'il va me faire présent d'un beau cheval».

C. G. avait eu le dessein d'aller voir sa sœur à Wolgast, et de rendre visite à l'Electeur de Brandebourg; mais les devoirs de sa charge ne l'ont pas permis.

Des lettres du Grand-Amiral, écrites avec franchise, lui font désirer de savoir la fin de la diète etc.

P. S. «Le tems ne me permet pas de découvrir à V. A. toutes les choses qui se sont passées pendant cette marche; elles sont telles que je prie le bon Dieu de nous préserver de quelque malheur».

De Comitz ce 29 Novembre.

C. G. a fait la connaissance du Landgrave Frédéric, qui a reçu le consentement de S. A. pour son mariage avec la Princesse sa fille. C. G. se loue de l'amitié de ce Prince et fait des vœux pour la prospérité de ce mariage.

De Dessau ce 30 Novembre.

C. G. est allé ici pour rendre visite au Prince Jean Casimir d'Anhalt. Complimens de sa part à S. A. Il a vu aussi le Landgrave Herman avec son épouse et sa sœur.

La joie qu'il a eue de voir ses cousins a été troublée par la mauvaise nouvelle de la défaite de l'armée de Weimar, ce qui lui fait craindre de mauvaises choses de tous côtés, principalement du Roi de Danemarc et d'autres *jaloux de la grandeur de la couronne de la Suède.*

De Zerbst ce 1 Décembre.

«Etant de retour à l'armée, j'apprends du Ma-

réchal que le Marquis de Bade (beau-frère de C. G.) a été présent à la dernière rencontre des Weimariens, et que personne ne sait ce qu'il est devenu».

P. S. Puisque 110 (le Danemarc) fait la guerre à la Suède, C. G. demande un conseil paternel sur la conduite qu'il doit tenir et en quel endroit il pourrait rendre les plus grands services à l'état. Il paraît par ceci qu'après avoir fait son apprentissage de la guerre, il se sent capable de commander les troupes pour la défense de la Suède.

P. S. *de Lindau.* «Depuis Zerbst l'armée a été continuellement en marche jusqu'ici. J'espère que V. A. apprendra en peu de jours des choses remarquables de cette marche» etc.

De Kyl ce 22 Décembre.

«La marche a été fort heureuse jusqu'à ce pays-ci. La cavalerie a un peu souffert en marchant 6 à 7 lieues par jour; mais j'espère qu'on trouvera ici moyen de la remonter. Le Major-Général Wrangel est resté en arrière pour conduire l'infanterie et l'artillerie. On espère qu'il sera bientôt ici.»

Prise de la forteresse de Christianpriis. L'infanterie a fait un bon butin. Le pays de Holstein est destiné pour les quartiers d'hiver, ce qui console les soldats après tant de fatigues. Le régiment de C. G. est placé autour de Slesvig. Il demeure lui-même ordinairement à Eschelmark, pour être à portée de veiller sur ses cavaliers. Si l'on reste quelque tems en ces lieux, C. G. espère de faire voir un beau régiment vers le printems. Douglas est allé en Jutland avec quelques troupes, pour ruiner les six compagnies et les nouvelles levées du Roi de Danemarc. - - -

C. G. demande encore à S. A. des conseils sur la conduite qui lui convient dans le cas présent par rapport à la guerre avec les Danois etc.

On peut voir dans le Theatrum Europæum (T. V. pag. 203 etc.) les détails de cette marche étonnante. Le Maréchal avait si bien gardé le secret sur ses intentions, que personne ne s'en était douté avant de les voir effectuées. Il est dit que l'armée fit cent milles d'Allemagne en quinze jours. Aussi peut-on voir par les suites combien son entrée dans le Holstein avait été inattendue.

De Kyl ce 2 Jânvier 1644.

Difficulté d'écrire, toute correspondance avec la Suède coupée, le Maréchal occupé de diverses affaires, *de contenter* les ambassadeurs des Princes d'Allemagne etc. Il va faire une nouvelle disposition des quartiers, pour les élargir, dans le Jutland. Il part demain pour Eckelfort. A Colding le Roi de Danemarc fait rassembler des troupes pour y prendre quelque poste. (On sait que ces troupes y furent battues, et que le Maréchal Bilde qui les commandait, s'étant retiré dans l'île de Funen, fut obligé de capituler avec 4500 hommes. Tout le Holstein et le Jutland, excepté les places de Gluckstadt et de Crempe, se soumirent aux Suédois.)

De Hambourg ce 24 Janvier.

C. G. a vu Louis de Geer qui lui a donné des nouvelles de S. A. et lui a communiqué ses volontés. - - - Nouvelles de la victoire de Middelfart. Le Maréchal compte aller à Femern avec ses troupes, et C. G. doit le suivre.

De Caden ce 2 Février.

C. G. a été malade, mais il est rétabli. L'armée est en bon état; Axel Lilje part pour traiter avec l'Electeur de Saxe; l'armée doit marcher plus avant dans le pays, ce qui augmentera la difficulté d'envoyer des lettres.

De Wolgast (la date perdue).

Affaires de la sœur de C. G. Le Marquis Charles Magnus est en peine pour avoir quelque *assurance;* mais C. G. ne veut pas s'en méler.

De Hadersleben ce 20 Mai.

Affaires particulières. Le Maréchal a promis à C. G. de le garder auprès de sa personne avec un escadron de son régiment, s'il entreprendra quelque chose. Les navires de Louis de Geer sont au havre de Rypen, et ceux du Roi de Danemarc au dehors de Gluckstadt faisant des courses vers Rypen et Rendsbourg; mais on espère que la saison sera avantageuse aux Suédois, pour avoir du fourrage et former un corps de troupes contre l'ennemi. Le régiment de C. G. est logé à Tonderen pour garder le port etc.

De Hadersleven ce 13 Juin.

Point de nouvelles de la Suède. La flotte suédoise enfin arrivée près de Bornholm, après avoir été attendue avec impatience pour pouvoir mieux poursuivre cette guerre danoise. C. G. croit que le Maréchal saisira cette occasion pour entreprendre quelque chose d'extraordinaire. L'armée est encore *délogée;* ordinairement C. G. se trouve avec son régiment à Tonneren. Le Roi de Danemarc est devant le port de Rypen avec une partie de ses principaux navires. On croit qu'il s'en retournera bientôt en Selande.

L'ambassadeur de France Mr. de la Thuillerie doit partir le lendemain pour Funen et la Selande; ensuite il ira en Suède y négocier la paix entre les deux couronnes.

Hadersleven ce 17 Juin.

«Le départ de l'Ambassadeur a été différé pour obtenir les suretés du passage. Il part aujourd'hui. Demain le Maréchal ira voir Fleming, pour lui parler des choses qui pourront se pratiquer. Le Roi de

Danemarc se trouve encore avec une partie de ses navires au havre de Rypen».

De Christianpriis ce 25 Juin.

«Le Maréchal a fait une course ici bas pour parler à Mr. de Fleming et voir notre flotte; nous verrons bientôt quelque combat naval, car le Roi de Danemarc peut bien avoir passé le Sund. Ces jours passés Mr. le Maréchal, averti que Bauer était avec ses troupes à Husem, s'y rendit avec quelques régimens pour le surprendre; mais Bauer ayant découvert ce projet, se retira dans les fosses dans la - - - ainsi notre cavalerie ne pourra rien effectuer».

De Ratzebourg ce 14 Août.

C. G. espère que S. A. aura appris par Mr. Wrangel quelques particularités des choses passées dans l'armée et la flotte; ainsi il ne fera qu'excuser son long silence, ayant été toutes ces douze semaines occupé et en action. Couriers interceptés; nouvelles de la Suède.

«Il y a 15 jours que toute l'armée suédoise s'est réunie devant Gottorp. Le Maréchal a passé l'Eider à Rendsbourg. Le Colonel Hocking conduisit malheureusement un parti, fut tué lui-même ainsi que le Lieutenant-colonel Jacob Jöranson, un capitaine de mon régiment, quelques lieutenans et quelques cavaliers; quelques-uns furent faits prisonniers.

De Rendsbourg le Maréchal tira tout droit par le grand chemin et en bon ordre sur Niemustez, ayant envoyé en avant trois régimens de cavalerie avec le bagage;

bagage; mais l'ennemi nous suivait toujours dans l'intention de nous attaquer dans quelque défilé. Cependant le Maréchal ayant tout prévu, ne lui en donna pas l'occasion. De Niemustez nous allâmes sur Segeberg et Oldesloe, et nous passâmes la Trave. L'ennemi s'approcha de si près qu'on se canonna de part et d'autre toute la journée. De notre côté six hommes furent blessés. La nuit le Maréchal se mit en marche, et continua vingtquatre heures de suite pour gagner ce pays et la campagne, et pour faire ainsi une course dans l'Empire au devant des Impériaux» etc.

De Ratzebourg ce 19 Août.

Lettre de recommandation à S. A. pour le porteur, le Lieutenant-colonel Carl Hindricson, homme vertueux, auquel C. G. a de grandes obligations pour son attachement sincère etc.

De Boitzenbourg ce 28 Août.

«Nous avons été en marche continuellement depuis Ratzebourg jusqu'à Schwerin, et delà jusqu'ici. L'ennemi voyant que nous étions à Ratzebourg, a passé l'Elbe à Lauenbourg; mais nous n'avons pu le poursuivre, à cause des provisions qui n'étaient pas encore arrivées de Lubeck et de Wismar; ce qui nous arrêta quelques jours. Enfin le Maréchal fit préparer un pont à Domitz pour y passer l'Elbe; mais il ne put être construit, à cause des canonnades de l'ennemi. Avant-hier, l'ennemi ayant marché vers Magdebourg, le pont fut achevé et l'armée est en marche pour passer ce fleuve tant à Domitz qu'ici. C'est

encore un secret, de quel côté le Maréchal va marcher après» etc.

D'Oldenstedt ce 8 Septembre.

Le Maréchal a passé l'Elbe et prendra sa route plus avant dans l'Empire, afin de s'engager avec l'armée impériale, qui a repassé l'Elbe à Magdebourg. Quelques troupes de cavalerie et quatre régimens d'infanterie sous Helmet Wrangel retourneront en Jutland, pour y faire la guerre au Roi de Danemarc. Nous espérons d'être bientôt réunis à Königsmark, qui va nous amener de belles troupes. Nous attendons avec impatience d'apprendre les opérations de notre flotte réunie avec celle des Hollandais» etc.

De Helmstedt ce 20 Septembre.

«Puisque nous sommes tous dans l'espérance de voir les Autrichiens nous livrer bataille, j'ai voulu, par la voie du Major-Général Stenbock, instruire V. A. de la grande résolution de notre Maréchal, dont Stenbock pourra faire une plus ample relation».

Du Camp devant Bernbourg ce 29 Octobre.

«Ces jours passés la nouvelle de la défaite de la flotte danoise nous a grandement réjouis. Nous sommes encore campés à la vue de l'ennemi. Ainsi de petites rencontres se présentent continuellement. Nous espérons de l'obliger de marcher, par manque de fourrage. Königsmark s'est logé avec quelques troupes à Aschersleven, d'où il pousse ses partis à l'entour du camp impérial.

Ces jours passés les Impériaux ont pillé le pauvre Duc de Pletske; c'est une pitié de voir la ruine de ce beau pays d'Anhalt. La maxime des Impériaux est de ruiner les provinces de l'Empire» etc.

Du Camp de Bernbourg ce 3 Novembre.

«Lundi passé de bon matin, le Maréchal fit pousser la garde impériale dans les retranchemens, pour avoir quelques prisonniers, par lesquels on pouvait juger de la contenance de l'ennemi. On en prit quelques-uns et ils dirent qu'un grand convoi était sorti du camp pour aller à Magdebourg. Sur les 8 heures du jour le Maréchal reçut la nouvelle qu'un parti impérial était allé avec tous les fourrageurs piller Eisleben. Aussitôt Mr. le Maréchal fit monter sa cavalerie et marcher cinq cents mousquetaires, laissant dans le camp toute son infanterie et quatre régimens de cavalerie. Il passa la Salle à Pleutske, pour se mettre au devant des fourrageurs et les empêcher de retourner à leur camp. Après cela le Maréchal prit sa marche sur Scauditz; mais l'approche de la nuit nous empêcha de poursuivre nos desseins. Le Lieutenant-colonel Donep, qui commandait 500 chevaux et autant de dragons, pour garder les fourrageurs, fut averti de la marche du Maréchal et se cacha dans une profonde vallée avec tous ses gens; de sorte que nous ne pumes le trouver pendant la nuit. Le Maréchal s'arrêta à Alsleven pour attendre le jour. Cependant Gallas jugeant ses fourrageurs perdus, résolut de saisir cette occasion de s'échap-

per à Magdebourg et marcha toute la nuit, laissant en chemin un grand mortier et un canon. Le Major-Général Mortaigne avertit le Maréchal de cette marche par un signal de quelques coups de canon. Le Maréchal retourna aussitôt vers son camp, où nous arrivâmes mardi passé de très bon matin; et lorsque nous fumes rentrés, tous les fourrageurs de l'ennemi, ignorant la marche de l'armée, s'acheminaient avec négligence, pour entrer dans le camp impérial. Nous allâmes à leur rencontre et les mîmes d'abord en confusion; de sorte que la plupart des troupes et des fourrageurs furent pris; le reste se dispersa dans le pays. Un lieutenant-colonel, deux majors, quelques capitaines de cavalerie et d'infanterie furent faits prisonniers. Nous espérons que Gallas ne nous échappera pas si facilement, et qu'en chemin nous pourrons l'attraper».

Ici il manque malheureusement une lettre, où C. G. avait donné à son père les détails de l'affaire de Guterbock. On sait que Gallas s'était avancé pour enfermer Torstenson, en occupant l'isthme du Jutland; déjà il était entré dans le Holstein et s'était joint à un corps de Danois, quand Torstenson, par une manœuvre admirable, le prevint et le poussa le long du bord de l'Elbe jusqu'au camp de Bernbourg. Alors ayant passé la Saale, Torstenson se porte sur ses derrières et lui coupe la communication de la Saxe et de la Bohême. Nous avons vu par la lettre précédente comme il trouva l'occasion de sortir de son camp, où déjà la famine commençait à se faire sentir, pour se retirer à Magdebourg. Le vigilant Torstenson l'atteint à Guterbock le 23 Novembre, taille en pièces toute sa cavalerie et ruine le reste de son armée, après quoi il entre en Bohême avec une armée de 15,500 hommes et 80 pièces de campagne.

De Born ce 7 Décembre.

C. G. se rapporte à ce qu'il a dit dans la précédente de Guterbock.

«Tous les dragons et cavaliers ont été obligés de servir; mais les officiers restent prisonniers. Après cette prise le Maréchal a fait déloger son armée dans la Misnie et le Voigtland et du côté de la Bohème. Tous nos régimens sont dans ce moment en marche, pour se *loger;* l'aile droite sous le Major-Général Goldstein, ira à Anneberg et Marienbourg, pour s'emparer de toutes les villes de ces cantons. Nous espérons de trouver à remonter notre cavalerie. Le Maréchal demeurera quelque tems à Zerbst. Je suis maintenant en marche avec Mr. Goldstein, *pour le bien de mon régiment.* Depuis trois mois nous n'avons eu de nouvelles de la Suède.»

De Marienbourg ce 22 Décembre.

Il y a quelques jours que le Landgrave a été fait prisonnier par un parti de Saxons. C. G. en est fort affligé et fort en peine pour coopérer à sa délivrance. Il a envoyé un trompette pour savoir son état.

«La cavalerie est ici délogée aux environs de la frontière de la Bohème. On espère que le Maréchal fera bientôt avancer l'armée dans les pays héréditaires de l'Empereur. L'ennemi rassemble toutes ses forces, ce qui pourra nous donner quelque belle occasion, dans laquelle Dieu veuille nous assister. Gallas est encore à Magdebourg, son infanterie se ruine et diminue de jour en jour. On dit que Hatzfeld

fera sa charge (va lui succéder) en Bohème. Point de nouvelles de la Suède».

De Zerbst ce 2 Janvier 1645.

«Je me suis rendu ici de Marienbourg par ordre du Maréchal de me trouver auprès de lui. Je l'ai trouvé fort indisposé, mais grandement occupé à distribuer ses forces pour le bien de la couronne et à dépêcher tous ses Généraux pour les mettre en action. Königsmark fera la guerre aux Danois, avec le Général Wrangel. Le Général Gise a résolu d'attaquer Heildrung avec des troupes Hessiennes. Axel Lilje, qui viendra bientôt ici, doit former un corps en ces cantons, pour observer l'Electeur de Saxe. Aujourd'hui le Maréchal a dépêché Wittenberg, Mortaigne et Douglas, pour faire marcher l'armée en Bohème. Le Maréchal les suivra en peu de jours et aussitôt qu'il sera un peu remis de sa maladie. Par ordre du Maréchal je demeure auprès de lui avec Eschen, pour lui tenir compagnie. L'ennemi rassemble toutes ses forces, mais j'espère que Dieu nous assistera etc. J'apprends que la Reine va prendre le gouvernement». Souhaits à cette occasion.

De Zerbst ce 9 Janvier.

C. G. s'est donné beaucoup de peines pour la délivrance du Landgrave. Ce Prince avait demandé son congé au Maréchal et l'avait obtenu; en allant à son régiment avec le Prince d'Altenbourg, il fut pris par un parti de Saxons de Zwickau. C. G. s'efforce d'appaiser le Maréchal, qui est très offensé de ce que le Landgrave se soit adressé à d'autres qu'à lui, pour obtenir sa délivrance. Le Maréchal a enfin cédé aux persuasi-

ons de C. G., qui a envoyé proposer à l'Electeur de l'échanger contre le Colonel Gersdorff. C. G. souhaite que le Landgrave veuille se régler un peu d'après la volonté du Maréchal, pour être plus aimé et estimé des officiers, et qu'il modère la liberté de ses discours.

De Caden ce 23 Février.

C. G. a été grandement travaillé d'une fièvre chaude et d'une fluxion de tête; mais il s'est un peu remis.

«On attend toujours Axel Lilje pour apprendre des nouvelles de la Suède, où les Danois pourront causer des incommodités par leurs invasions. On pourra bien faire la paix; mais la haine restera toujours chez les Danois, et ils chercheront l'occasion de se venger.

J'ai appris qu'on va envoyer en Suède un régiment de cavalerie, et j'aurais souhaité que ce fût le mien; je crois qu'étant bien aguerri et accoutumé aux fatigues, il pourra rendre de bons services; mais il y a des raisons pourquoi on ne veut pas faire entrer des troupes allemandes en Suède.

Nous marcherons bientôt plus avant dans le pays pour prendre quelque poste. Les Bavarois se sont joints à Hatzfeld. Le Maréchal se porte un peu mieux. (C'était la veille de la bataille de Jankowitz.) Le Landgrave sera ici dans peu de jours».

On sait que l'Empereur, craignant pour ses pays héréditaires, se rendit lui-même à Prag pour animer le peuple à la défense et pour mettre plus d'ensemble dans les opérations. Il ordonna à Hatzfeld de rassembler toutes les forces de l'Autriche ainsi que de la Bavière, et bientôt ce Général se trouvait à la tête d'une armée redoutable, composée des troupes Hon-

groises sous Götz, de 5000 Bavarois et des débris de l'armée de Gallas, outre les nouvelles levées. L'Empereur, comptant sur la supériorité de ses forces et sur-tout de sa cavalerie, qui avait 3000 hommes de plus que celle des Suédois, donna ordre à Hatzfeld de chercher la bataille, et Torstenson ne demandait pas mieux. Nous allons voir dans la lettre suivante l'issue de ce fameux combat.

De Wasalowitz ce 28 Février.

«Il eut été de mon devoir de donner à V. A. une plus ample relation de notre marche jusqu'à la Mulde; mais quelques considérations me font omettre les particularités. Il me reste donc à dire à V. A. que depuis la Mulde Mr. le Maréchal s'est avancé vers Votitz aussi bien que Hatzfeld, qui a pris le chemin de Tabor. Le 24 Févr. nous nous sommes campés à l'entour de cette ville de Votitz et vers Janco, à la vue de l'ennemi. Mr. le Maréchal fit avancer l'aile droite et tout son corps de bataille pour gagner une montagne, et pour ainsi faire passer son bagage et prendre notre marche plus avant. Mais l'ennemi voyant notre résolution, tâche aussi de gagner cette montagne, de sorte que Götz nous rencontra sur la *colline* (pente) de cette montagne avec ses troupes et vingt cinq escadrons qui, après un furieux combat, furent repoussés par dix escadrons et une brigade des nôtres, de sorte que l'ennemi fut obligé de se retirer *sur son corps* et de quitter son canon avec la plus grande partie de son ammunition. Cela obligea l'ennemi de changer son ordre de bataille et de chercher de gagner les montagnes pour prendre une position

position plus avantageuse. Mais nous le suivions toujours en bon ordre. Sur le midi les deux armées s'étaient jointes de si près qu'il fallut combattre. Ce combat dura plus de trois heures, de façon que chaque cavalier faisait son devoir avec une résolution digne d'estime et rarement égalée dans toutes les batailles qui se sont données en Allemagne. Chaque escadron a été obligé de charger ce jour-là six à sept et jusqu'à huit fois. Parmi les actions de cette journée, celle de Jean de Werth et de Mercy mérite d'être observée. Ils gagnèrent la campagne pour tourner notre ordre de bataille et s'approcher de notre bagage, ce qui devait nous troubler dans l'exécution de notre dessein; mais notre aile droite, après avoir repoussé les troupes qui lui étaient opposées, retourna sur ses pas et fit galoper les troupes de Bavière et de Jean de Werth, par diverses charges et par l'assistance divine, si bien que Dieu a voulu nous bénir par une victoire plus signalée et plus sanglante que celle de Leipzig» etc.

P. S. Quantité d'officiers des nôtres sont blessés. Tous les officiers de mon régiment sont *blessés et morts;* quant à moi, je suis, grâces à Dieu, en bonne santé».

On peut voir dans le Theatrum Europæum T. V. pag. 672 etc. tous les détails de cette journée mémorable. Il y a une relation que le Général Hatzfeld, fait prisonnier par les Suédois, crut devoir envoyer à l'Empereur, pour s'excuser de la perte de la bataille, en jetant la faute sur la précipitation avec laquelle Götz avait commencé l'attaque, sans attendre ses

ordres. Götz était mort et ne pouvait pas se défendre. Il y a aussi une lettre du Maréchal Torstenson au Commandant de Stralsund, et enfin une relation très circonstanciée par un officier suédois, avec des plans de la bataille, dessinés par Mr. Mardefelt, Quartier-Mestre Général de l'armée suédoise.

D'Iglau ce 2 Mars.

«Ces jours passés je fis à V. A. une petite relation de notre dernière bataille; mais craignant que cette relation puisse courir quelque hasard pour parvenir à V. A., je crois de mon devoir de lui donner encore quelques particularités. Le 23 de Février, Mr. le Maréchal, marchant de Votitz sur Janco, apperçut l'arrivée de l'armée impériale à cette ville de Janco. Sur le soir le Maréchal *considéra* (alla reconnaître) la situation du pays et la contenance de l'ennemi, sur quoi il jugea le plus à propos de passer plus avant dans le pays pour gagner la campagne, et alors marcher selon sa commodité. Il fit donc marcher toute son armée le 24 de bon matin, pour gagner une montagne et assurer la marche de notre bagage. Mais l'ennemi, voyant notre dessein, tâcha de gagner la même montagne, si bien que notre avant-garde et celle de l'ennemi se rencontrèrent sur la pente de ladite montagne. Le terrein fut donc disputé par un furieux combat; enfin, par la grâce de Dieu, Götz et le Comte de Broy avec leur aile droite furent repoussés par dix escadrons de notre aile droite, quatre escadrons de notre gauche et une ou deux de nos brigades, de sorte que Götz fut tué et l'ennemi obligé de se retirer en nous laissant la plus grande

partie de son canon et de son ammunition. Nous le suivîmes toujours en bon ordre; l'ennemi tâcha donc de gagner le grand bois, de façon qu'il fallut passer les plaines à l'entour de Janco, où nous fûmes si près de l'ennemi *avec notre bataille*, qu'il fallut combattre. Notre aile gauche, commandée par le Major-Général Douglas, commença le combat avec l'aile droite des Impériaux, commandée par le Comte de Broy, et l'affaire fut fort disputée des deux côtés, car l'ennemi se rallia toujours auprès d'une brigade de son infanterie, laquelle fut enfin totalement défaite, et sur cela l'aile droite des Impériaux prit la fuite. L'infanterie combattit toujours dans un petit bois, et chacun observait bien son poste et gardait ses avantages; aussi, des escadrons qui furent repoussés, quelques-uns se ralliaient toujours auprès de l'infanterie. Notre aile droite, commandée par les Généraux Wittenberg et Goldstein, attaqua l'aile gauche des ennemis, commandée par Jean de Werth, Mercy et Frauditz. Avant que cette aile gauche en fût venue aux mains avec les nôtres, Mercy et Frauditz, aussi bien que Jean de Werth, firent sa réserve, galopèrent tout droit à notre bagage, et se mirent avec neuf escadrons en posture de charger notre ligne par le flanc droit. Mais notre aile droite, après avoir par un furieux et bien disputé combat, repoussé les premiers de l'aile gauche des ennemis, revint et chargea lesdits neuf escadrons de Jean de Werth, de façon qu'ils furent obligés de quitter notre bagage et nos canons qu'ils avaient pris, et ainsi Dieu a voulu nous bénir

par une victoire d'abord très disputée et douteuse, mais enfin bien signalée et sanglante, de quoi nous avons à remercier la bonté divine» etc.

P. S. «Iglau et Neuhus sont déjà en notre pouvoir.

La grande prudence et valeur de Mr. le Maréchal Torstenson ont paru bien clairement, lorsqu'il a rétabli nos affaires déjà troublées.

De Krems ce 22 Mars.

«D'Iglau le Maréchal marcha sur la ville de Snaim, qui se rendit d'abord, et depuis sur Krems. Le bagage des Impériaux s'était retiré aux environs de cette ville parmi les vallées et les montagnes; ce qui ne nous empêcha pas de la piller et de nous en rendre maîtres, ainsi que de deux ou trois mille chevaux. La ville de Stein fut prise par assaut, et toute la garnison passée au fil de l'épée. Le 16 Mars le Général Wittenberg prit les troupes de l'aile droite et marcha tout droit à Vienne, en intention de pouvoir attraper le Général Wallenstein en deça du Danube. (Ce n'est pas le fameux Wallenstein, Duc de Friedland; il y avait long-tems que cet ambitieux avait été massacré par ordre de l'Empereur.) Mais ce Général fut averti de notre marche et passa le pont de Vienne pendant la nuit. Sur cela Wittenberg retourna incontinent, mais le Major-Général Mortaigne continua toujours, durant la maladie du Maréchal, de canonner Krems, de sorte qu'il fit une brèche. Là dessus le Colonel Rantz, Commandant de la ville, demanda un accord, mais fut obligé de se rendre à discretion. Trois cents mous-

quetaires furent obligés de servir, et tous les officiers furent faits prisonniers» etc.

Du Camp devant Brinn ce 26 Avril.

Le Maréchal est maintenant en action pour s'emparer de cette ville de Brinn, afin de purger entièrement le pays de toutes garnisons impériales. Ragoczi est avec ses troupes en notre voisinage, ce qui pourra nous résoudre à entreprendre quelque chose de remarquable. Hier Mr. le Baron d'Avaucour est arrivé ici en retournant de son voyage en France, et par cette voie nous avons eu quelques lettres de Hambourg. Tout est donc en bons termes dans le Duché de Brême. Nous avons été informés des nouvelles ordonnances de S. M. en Suède et comment les affaires se changent de tems en tems. Tout cela me fait considérer s'il ne serait pas convenable que je fasse un voyage en Su de, suivant les avis de mes amis. Je ne voudrais pas manquer les occasions de voir S. M. triompher dans les commencemens de son illustre règne, ni de m'informer de l'état actuel des affaires en Suède, afin de m'appliquer à mériter les bonnes grâces de S. M. Je trouve de grands inconvéniens de quitter l'armée, ayant résolu d'apprendre dans ma jeunesse l'art de la guerre, ce qui demande une longue expérience et une observation suivie des événemens qui se présentent de tems en tems. Ces considérations me troublent l'esprit et me font demander les conseils paternels de V. A., voulant surtout suivre ses ordres et les volontés de la Reine».

De Kalitz ce 22/12 Mai.

«Les troupes du Duc de Transilvanie, sous le commandement de Bachos Gabor, se sont approchées si près de nous, que le Maréchal a été obligé d'envoyer le Major-Général Douglas, et de me commander avec 400 chevaux, pour nous joindre aux 8000 Hongrois, afin de leur apprendre notre manière de faire la guerre, pour pouvoir observer les occasions et ne rien hasarder à leur désavantage, avant que le Maréchal puisse les assister réellement, après avoir gagné Brinn, dont le siége continue toujours. Par ces motifs Mr. Douglas a fait camper les Hongrois aux environs de cette ville en un poste avantageux, jusqu'à ce que nous puissions avoir quelques régimens de notre armée, pour résister aux forces impériales, qui sont presque toutes passées en deça du Danube à Presbourg, pour nous mettre en action avec eux. Deux armées du Duc de Transilvanie sont aussi en marche pour nous approcher, de sorte que si Dieu veut nous donner la ville de Brinn, nous entreprendrons par la grâce de Dieu quelque chose de remarquable pour obtenir une paix générale» etc.

Nous avons vu Torstenson agir d'une manière si admirable qu'il y en a peu d'exemples dans l'histoire ancienne et moderne. Nous l'avons vu, après la bataille de Jancovitz, profiter de tous ses avantages, et par une marche très rapide s'approcher de la capitale de l'Empire, où son armée fut renforcée par des troupes considérables de Hongrois et de Transilvaniens. Cependant il s'arrête devant la ville de Brinn, où pendant la longueur d'un siége qu'il fallut lever ensuite, il donne le tems à ses ennemis de rassembler toutes leurs forces et à ses nouveaux

alliés de se raccommoder avec l'Empereur. Bientôt la supériorité décidée des armes suédoises n'existe plus, et il fallait encore s'exposer aux hasards d'une bataille pour la rétablir *). Ce n'est pas que je veuille tâcher de diminuer le mérite de Torstenson, qui peut-être surpassait tous les Généraux de son tems. C'était la manière d'agir de ce siècle; et delà ces guerres si longues, où il périssait plus d'hommes par la misère et les fatigues que par les combats. Il est vrai cependant que la défaite de l'armée Weimarienne avait beaucoup contribué à empêcher les suites décisives qu'aurait pu avoir la bataille de Jancowitz, comme nous allons le voir par la lettre suivante.

Du Camp devant Brinn ce 20/18 Mai.

Le Landgrave compte de faire un voyage en Suède, et veut persuader à C. G. de le suivre; mais il n'y est pas disposé, puisque diverses occasions et rencontres pourraient se présenter.

«Mr. le Maréchal est toujours occupé à l'attaque de la ville de Brinn, et nos approches sont bien avancées. L'ennemi encouragé par la défaite des troupes Weimariennes, rassemble toutes ses forces pour nous faire la guerre. L'Archiduc Léopold et Buchheim avaient passé le Danube à Presbourg, pour inquiéter le Duc de Transilvanie; mais sur l'avis qu'ils eurent de notre jonction avec Bachos Gabor, ils sont promp-

*) On peut voir dans l'ouvrage de Pufendorff de Reb. Svec. l'état déplorable de l'armée devant Brinn. - - - *Peste infectis legionibus, quæ cum Duglassio upud Ragozium fuerant, eoque seorsim tendentibus; reliqui ob intemperantem pomorum et uvarum usum profluvio alui correptis.* Et plus loin: *Equitatus Svecicus octo millibus adhuc constabat, sed peditatus ob multa præsidia, continuos labores et grave Brinæ obsidium, ad bis mille quingentos decreverat.* Pag. 565. Schiller prétend qu'il y avait 15,000 hommes d'infanterie quand Wrangel prit le commandement. Geschichte des 30:jährigen Krieges Tom. 2. pag. 454.

tement retournés sur leurs pas. Aujourd'hui Mr. Eschen s'en va trouver les députés de l'Empereur à Mistelbach, pour traiter du renouvellement du cartel, de la liberté des messagers et du commerce. L'Empereur va tout ratifier.

Nous attendons ici d'apprendre quelques particularités du traité pour la pacification entre la Suède et le Danemarc; mais je crois que cela se fera mieux par les armes victorieuses de S. M., lesquelles Dieu veuille bénir» etc.

Du Camp devant Brinn ce 5 Juin.

Réception des lettres du 11 Mars, contenant la résolution prise par S. A. sur les propositions de mariage du Comte Magnus Gabriel de la Gardie à la Princesse Marie Euphrosine, sœur de C. G. Mr. l'Amiral lui a communiqué la même chose. Il se rejouit de savoir que la Reine *est en son estrée* *) *et en quelque authorité.* Ayant consulté le Maréchal, il est sur le point de faire un voyage en Suède etc.

P. S. «Ce siége continue toujours avec des mines et contremines. La forteresse sur le pont de Vienne a été emportée par les ennemis, et cela par trahison ou rebellion des vieux soldats impériaux qui se trouvaient au service de S. M. de Suède».

Du Camp devant Brinn ce 25 Juin.

«Nous sommes toujours à attaqner Brinn et attendre l'arrivée de Ragotzi, qui doit être déjà à Trenschin.

*) Ce mot m'est inconnu; apparemment le Prince aura voulu dire que la Reine s'est mise sur un pied qui convient à son rang et à ses qualités.

schin. L'ennemi rassemble des troupes de tous ses quartiers, de sorte que nous espérons de nous mettre bientôt en campagne avec lui. - - - Le Maréchal a été incommodé de la goutte, mais il s'est remis» etc.

De Brinn ce 21 Juillet.

Longueur du siége, mines et contremines, espérance d'emporter la place en faisant une brêche par le gros canon.

«Ragotzi s'approchera de nous, et quoique l'ennemi se rassemble de toutes parts, nous espérons de faire quelque chose de considérable avec cette armée confédérée; nous espérons aussi quelque bon succès des troupes Weimariennes et de Königsmark contre les Bavarois».

De Mistelbach ce 20 Août.

«Depuis mes dernières le Maréchal a tenu une conférence avec le Prince de Transilvanie à Inspruck, et a appris les raisons de ce Prince de faire la paix avec l'Empereur des Romains, pour obéir aux ordres qu'il avait reçus du grand Turc, de quoi je pourrais un jour faire de vive voix une plus ample relation à V. A. Sur cette affaire et par diverses considérations le Maréchal a quitté le siége de Brinn, et a fait marcher son armée en ces quartiers pour être plus proche de l'armée impériale et se mettre en action avec elle, ou observer ses intentions. Cependant on travaille à mes dépêches etc. Nous avons su par Vienne que la paix avec le Danemarc est faite; j'at-

tends la confirmation de cette nouvelle pour en féliciter S. M. la Reine» etc.

P. S. «Nous marcherons demain jusqu'à Cornenbourg, pour empêcher l'ennemi de prendre poste en deça du Danube, et cependant Mr. Königsmark prendra sa marche près de nous; de sorte que je pourrai plus surement poursuivre mon intention».

De Greiffenberg ce 3 Novembre.

«Enfin j'ai commencé mon voyage le dernier Octobre» etc.

Il se trouve encore un très grand nombre de lettres de Charles Gustave à son père; mais le Prince ayant quitté l'armée, ses lettres n'ont plus le même intérêt. C'est pourquoi nous en finissons ici l'extrait, pour reprendre le fil de l'histoire.

CHAPITRE IV.

Détails de la guerre avec les Danois. Règne de Christine. Paix de Brömsebro. Charles Gustave demande la main de Christine. Départ de ce Prince pour l'armée. Paix d'Osnabrug. Charles Gustave déclaré héritier de la couronne de Suède. Son séjour à l'île d'Öland. Intrigues à la Cour de Christine. Son abdication. Couronnement de Charles Gustave.

Avant de faire connaître les événemens qui suivirent le retour de Charles Gustave à Stockholm, nous

allons remonter un peu plus haut, pour donner quelque idée de la guerre entre les Suédois et les Danois, guerre entreprise au milieu de celle d'Allemagne, et de laquelle nous avons vu seulement la part qu'y prit le Maréchal de Torstenson.

Christian IV, Roi de Danemarc, avait donné plusieurs sujets de mécontentement au gouvernement de Suède; il avait établi à Rudens une douane qui mettait à contribution tous les vaisseaux suédois allant en Poméranie; et d'ailleurs la douane du Sund avait donné lieu à plusieurs différends entre les deux royaumes. Le Comte Pierre Brahe dans son journal, pièce très authentique, assure que sous prétexte de cette douane, les Danois exerçaient dans le Sund une espèce de brigandage *). Parmi les remarques de la propre main de Christine sur l'histoire de son règne, on trouve le passage suivant: *De toutes les nations, les seuls Suédois, de tems immémorial, étaient exempts du péage du Sund, et le Roi de Danemarc prétendait les forcer de payer ce que payait le reste des nations. Voilà l'unique cause de la guerre* **). Cependant il paraît par toutes les circonstances, que d'autres raisons, en partie inconnues à Christine, y avaient du moins autant de part que celle-là. Les Danois, en favorisant l'évasion de la Reine Mère ***),

---

*) Ce journal vient d'être publié à Stockholm. Voyez p. 52.

**) Archenholtz Mém. de Christine T. III. p. 151.

***) Ils avaient envoyé un esquif à Nyköping et deux vaisseaux de guerre à l'île de Gottland, pour transporter cette Princesse en Danemarc. Voyez Archenholtz Mém. de Christine

avaient paru vouloir s'ériger en protecteurs de la veuve de Gustave Adolphe contre le Sénat de Suède *). Ce corps, profondément blessé par un affront pareil, ne respirait que la vengeance; aussi cette circonstance n'est-elle pas oubliée dans le manifeste **) publié à cette occasion. On sait que les haines particulières décident souvent des plus grandes affaires; mais il y avait encore des raisons politiques, et qui seules auraient été suffisantes pour déterminer le ministère suédois à rompre avec le Danemarc. Cette dernière puissance, jalouse des grands succès de ses voisins en Allemagne, intriguait secrétement auprès de l'Empereur, pour empêcher la cession des pays que ce Prince, fatigué d'une guerre désastreuse, pouvait vouloir sacrifier au repos de l'Empire, comme les évêchés de Brème, de Verden etc. Dans la même vue, les Danois s'étaient rendus médiateurs au congrés de la paix générale ***). Le seul moyen de faire avorter leurs desseins, était donc de leur déclarer la guerre;

T. I. p. 59. Palmsköld, Puffendorf de Reb. Sv. Theat. Europ. etc.

*) Ce Sénat venait de résoudre le payement de 21,000 R:drs de dettes pour le compte de la Reine-Mère, sur les fonds de la couronne. Mais elle ambitionnait de prendre part au gouvernement, et le Sénat n'avait garde d'y consentir. Voilà d'où venait son mécontentement.

**) On peut voir les manifestes des deux côtés dans le Theat. Europ. T. V. p. 210 etc.

***) Voyez Archenh. Mém. de Christine T. I. p. 61. Puffend. de Reb. Sv. L. xv. §. 80. 82.

devenant alors une des parties belligérantes, leur médiation devait cesser de soi-même. Il est vrai que la paix de Brömsebro fut conclue avant celle d'Osnabrug; mais par cette guerre même, les Suédois avaient gagné sur les Danois un ascendant qui les mit à même d'empêcher que ces derniers ne prissent part aux négociations.

Tels furent à peu près les motifs de cette guerre, dont nous allons en peu de mots faire connaître les principaux événemens.

Les préparatifs des Suédois furent tenus si secrets que le Résident danois à Stockholm ne se doutait encore de rien, quand on avait déjà formé une armée de quatorze mille hommes, dont huit mille, sous le Maréchal Horn, firent une invasion en Scanie. On avait fait des magasins de vivres et de munitions de guerre à Gothembourg, Calmar, Jönköping, Vexiö et Vadstena. Horn, après avoir occupé Helsingborg que les Danois avaient abandonné, se rendit maître de Landscrona et de Laholm, mais fut obligé de lever le siége de Malmö, le Roi de Danemarc étant arrivé en personne pour secourir cette place.... Olof Stake repoussa Hannibal Schestedt, qui du sud de la Norvège, voulait pénétrer dans le Vermeland. Plus au nord, Henri Fleming non-seulement tint en respect Jacob Ulfelt qui devait entrer en Suède par le Jemtland, alors au pouvoir des Danois; mais s'empara de cette province. Une troupe de paysans, commandée par un prêtre Daniel Buchovius, entra en Norvège et prit possession de quelques paroisses.

Mais tous ces avantages furent ensuite disputés et repris alternativement jusqu'à la fin de la guerre.

Au mois d'Août Torstenson avait en secret reçu l'ordre d'attaquer les Danois par le Holstein. Nous avons déjà vu la rapidité et le succès avec lesquels il exécuta cet ordre. Avant de quitter le Jutland, il avait espéré, par le secours d'une flotte, équipée aux frais de Louis de Geer en Hollande, de pouvoir attaquer avec avantage les îles du Danemarc. Mais les équipages de cette flotte s'étant mutinés, l'Amiral Thyssen, qui la commandait, ne put sortir à tems du port de Vlie, où il était entré pour prendre de l'eau et des vivres. Cependant la grande flotte suédoise sous Claes Fleming, Amiral et Sénateur du royaume, arrive à Christianpriis. De concert avec Torstenson, Fleming s'empare de l'île de Femern, qu'Eric XIII avec cent mille hommes et les ressources réunies des trois royaumes du Nord n'avait pu venir à bout de subjuguer. Bientôt la flotte danoise, commandée par le Roi en personne, s'avança à la rencontre des Suédois, et on livra ce fameux combat naval où Christian IV perdit un œil et reçut vingt trois contusions. Les Danois eurent d'abord l'avantage du vent; mais Fleming, ayant doublé le promontoire de Petersdorff, leur gagna cet avantage, et après quatre charges furieuses, les força à la retraite, avec perte de l'Amiral George Winde etc. La victoire eut été complète du côté des Suédois, si l'Amiral Ulfsparre eût fait son devoir. Fleming s'approcha de Christianpriis, où il fut tué d'un coup de canon venant d'une batterie sur

une montagne voisine. Torstenson désespéré de la perte que faisait la Suède par la mort de ce brave Amiral, fit attaquer la batterie et l'emporta de vive force. Des 1500 Danois et Allemands qui la défendaient, 1000 furent passés au fil de l'épée, et le reste fut pris avec quelques gros canons *). Charles Gustave Wrangel reçut de l'Amiral expirant le commandement de la flotte; il fut d'abord bloqué à Christianpriis, mais par quelque négligence du vieux Amiral danois Pierre Galt (ensuite décapité), il trouva l'occasion de sortir et de se joindre à la flotte de Louis de Geer, qui, en revenant de la Hollande, avait forcé le passage du Sund. Cette flotte combinée remporta bientôt, entre Langeland et Laland, une victoire complète **), où l'ennemi perdit quatre Amiraux, mille hommes et quinze vaisseaux de différente grandeur; du côté des Suédois la perte se réduisit à soixante hommes et un vaisseau hollandais.

Le Comte Pierre Brahe (Riksdrots ***), qui commandait quelques troupes aux environs de Gothembourg, délogea les Danois de leurs retranchemens. Le jeune Wrangel étant survenu avec de la cavalerie, leur coupa la retraite et les tailla en pièces, tandis que les soldats de Brahe, qui avaient remonté le fleuve (Göta elf) sur des bateaux, s'emparèrent de leurs canons et les transportèrent à Gothembourg.

---

*) Journal du Comte Pierre Brahe p. 58.

**) Le 12 Octobre.

***) Journal du Comte de Brahe p. 61.

Cependant la Cour de France s'empressait de négocier la paix entre les deux couronnes; son Ministre Mr. de la Thuilerie, dont il est parlé dans les lettres de Charles Gustave, se rendit pour cet effet à Copenhague et ensuite à Stockholm. Des députés hollandais arrivèrent en même tems avec une flotte de vingt neuf vaisseaux, convoyant plus de trois cents vaisseaux marchands. On convint de tenir un congrès à Brömsebro le 15 Décembre, mais il fut différé jusqu'au 8 Février 1645. En attendant, Königsmark s'était rendu maître des évêchés de Brème et de Verden, les Danois avaient été repoussés par-tout hors des frontières de la Suède, et Wrangel avait pris Bornholm; mais la flotte suédoise sortie de Stockholm sous le commandement d'Axel Ryning n'avait rien pu effectuer, et celle des Hollandais était bloquée à Gothembourg par les Danois.

Christine avait pris les rênes du gouvernement le 7 Décembre 1644, et le premier événement qui signala son règne fut la victoire de Jancowitz. Les négociations de la paix générale étaient déjà commencées, et les députés danois ayant quitté Osnabrug, l'Ambassadeur Jean Oxenstjerna y fit son entrée. Mais toute une année s'écoula en disputes sur les pleins pouvoirs etc., et les prétentions des Ministres autrichiens haussaient ou baissaient en raison des événemens plus ou moins heureux de la guerre. Torstenson était alors occupé du siége de Brinn.

Sur ces entrefaites le Grand-Chancelier Axel Oxenstjerna

Oxenstjerna travaillait avec succès à la pacification entre la Suède et le Danemarc. Il était à la tête des quatre Sénateurs députés à Brömsebro, et Corfits Ulfelt dirigeait les négociations du côté des Danois. Enfin la paix fut conclue le 13 Août, et les conditions furent: qu'en laissant à d'autres tems la grande question si les Danois avaient le droit d'exiger le péage du Sund, le passage serait libre pour tous les vaisseaux de la Suède et de toutes ses provinces conquises; que les armes et les canons exportés de la Suède seraient compris dans cette exemption du péage; que la douane de Rudens serait tout-à-fait supprimée, et que la couronne de Danemarc, en recouvrant le Jutland et le Holstein, céderait à la Suède le Jemtland et le Herjedalen, provinces septentrionales, les îles de Gothland et d'Ösel, et enfin la province de Halland pour vingt six ans. Les Hollandais ayant terminé leurs différends avec les Danois au sujet des douanes du Sund et de la Norvège, prolongèrent leur alliance avec les Suédois pour quarante ans, et garantirent la paix de Brömsebro.

Christine avait déjà régné un an, quand Charles Gustave arriva à Stockholm, après un voyage de deux mois. Torstenson, qui avait fait des efforts plus qu'humains, en gagnant des batailles et en faisant des marches d'une rapidité étonnante, malgré la maladie pénible dont il était tourmenté, céda enfin au dépérissement de ses forces; il se fit porter à Leipzig, et ayant obtenu la permission de sa Cour, il

quitta tout-à-fait l'armée le 4 Décembre, après avoir laissé provisoirement le commandement au Général Wittenberg. Il rencontra en chemin Charles Gustave Wrangel, qui avait été nommé pour commander en chef, et revint en Suède couvert de gloire, n'ayant pas encore rempli sa quarantième année.

L'armée suédoise, qui se trouvait maintenant en Bohème, avait été réduite par les combats, les fatigues et les maladies, au nombre de huit mille hommes de cavalerie et de deux mille cinq cents d'infanterie *). Les renforts qu'amenait Wrangel portèrent ses forces à 17000 de cavalerie et 7000 d'infanterie. Tout le monde connaît les exploits de ce Général et du Vicomte de Turenne agissant de concert, la trève conclue avec l'Electeur de Bavière, réduit à l'extrémité, la bataille de Susmarshausen gagnée par Wrangel contre Melander, Général Autrichien, et d'autres événemens moins remarquables de cette campagne. Nous allons suivre Charles Gustave à la Cour de Christine, et voir quel était alors l'état des affaires en Suède.

Dès le moment où cette Princesse régna par elle-même, les Grands du royaume se partagèrent en deux partis. L'un, qui était celui de la Reine, avait pour chefs le Comte Magnus Gabriel de la Gardie **), le Comte Palatin Jean Casimir, père de Charles Gustave, le Comte Pierre Brahe, RiksDrots, ou chef su-

---

*) Puffend. de Reb. Svec. pag. 565.

**) Il était favori de la Reine, et soutenu par le crédit de l'Evêque Johannes Matthiæ, autrefois précepteur de cette Princesse.

prême de la justice, et le Maréchal de Torstenson, tous alliés entre eux par des liens de famille *).

A la tête de l'autre parti on voyait le Grand-Chancelier Axel Oxenstjerna, son beau-fils Gustave Horn, et Charles Gustave Wrangel, tous deux célèbres par leurs exploits dans la guerre d'Allemagne; mais plusieurs des chefs de ces deux partis semblaient se réunir en un point, qui était d'empêcher le mariage de la Reine avec Charles Gustave et avec tout autre Prince, ainsi que son abdication, dont ils commençaient à présumer la possibilité. Peut-être prévoyaient-ils déjà que Christine, n'aimant que les lettres et les plaisirs, se reposerait sur eux des soins du gouvernement; il se peut aussi que leur attachement à la mémoire de Gustave Adolphe eut beaucoup de part à leurs démarches pour s'opposer à l'abdication de sa fille, ce qui est probable sur-tout quant au Grand-Chancelier.

Long-tems avant cette époque, plusieurs Princes avaient demandé la main de Christine. Le Roi de Danemarc pour son troisième fils Ulric, et l'Electeur de Brandebourg pour son fils Frédéric Guillaume, avaient déjà fait des propositions à Gustave Adolphe, qui semblait pencher pour ce dernier; mais les grands du royaume craignaient qu'il ne se regardât toujours comme Prince d'Allemagne et ne traitât la Suède en

*) De la Gardie était promis en mariage à Marie Euphrosine, fille de Jean Casimir, dont le second fils, Adolphe Jean, allait épouser Elisabeth, fille du Comte Pierre Brahe; Torstenson était marié à une Comtesse de la Gardie.

province conquise. Les règnes désastreux d'Albert de Mechlenbourg et d'Eric de Poméranie, enfin celui de Christiern, étaient encore en trop fraîche mémoire, pour qu'on voulût risquer de se donner un maître étranger. Le ministère français, probablement pour gagner Axel Oxenstjerna, lui avait fait sentir qu'il pouvait compter sur son appui, s'il voulait demander la main de la Reine pour son fils Eric; mais ce sage politique, qui connaissait la fière Christine, ne se laissa point éblouir, ou s'il prêta d'abord l'oreille à cette proposition, ce ne fut que pour un moment. On sait par des lettres, dont les originaux existent encore, qu'il pressa son fils de se marier, pour faire cesser des bruits qui commençaient à se répandre.

Jean, Roi de Portugal, Philippe, Roi d'Espagne, le Roi de Hongrie, l'Archiduc d'Autriche firent aussi des démarches. Ce dernier Prince fut proposé secrétement après la paix par le fameux Montecuculi, Ministre de l'Empereur à Stockholm. Même le Prince Ragotzi ne balança pas de proposer son fils Sigismond, Général de Cassovie. La Cour de France avait aussi, par son Ministre Chanut, fait proposer Jean Casimir, alors Cardinal et ensuite Roi de Pologne; le père Bougeant parle aussi d'Uladislas, frère et prédécesseur de Jean Casimir.

Mais celui qui paraissait avoir l'espérance la mieux fondée, et qui peut-être, sans les intrigues du favori de la Gardie *), eût gagné la préférence, c'était Charles Gustave. Pendant les jeux de l'enfance,

*) Ceci est contredit dans les notes de Christine sur l'histoire

Christine lui avait souvent promis qu'elle serait un jour son épouse, et il commençait à l'aimer sérieusement. La Reine l'estimait sans avoir pour lui de l'amour; cependant elle avait déclaré qu'il n'était pas impossible qu'un jour elle lui donnât sa main; et même elle avait chargé le Comte Pierre Brahe de lui faire publiquement cette proposition; mais elle se retracta bientôt.

Charles Gustave eut avec elle deux conversations remarquables, dont il existe encore un récit très circonstancié, écrit de la main de ce Prince. La première eut lieu le soir du 10 Août 1647, et roula moins sur le mariage, que sur la résolution du Prince de se rendre incessamment à l'armée. Il déclara qu'il ne voulait pas perdre dans l'oisiveté un tems qu'il croyait devoir employer à s'évertuer dans l'art de la guerre; afin de pouvoir remplir avec honneur la charge de Général en chef que la Reine lui avait fait espérer. Christine parut s'offenser de l'empressement qu'il montrait à quitter la Cour, et répondit qu'elle n'avait pas de conseils à lui donner; mais que, s'il partait sitôt, il ne devait plus compter sur les desseins qu'elle lui avait fait entrevoir pour l'avenir etc. Charles Gustave consentit à différer son voyage, remettant entre

---

de sa vie, insérées dans les mémoires d'Archenholtz; mais il paraît que cette Princesse y arrangeait les faits comme elle voulait qu'ils fussent transmis à la postérité. Elle déclare qu'elle n'eut jamais de favori; mais son attachement pour le Comte de la Gardie est attesté d'une manière irrécusable par des monumens qui existent encore, comme des tableaux allégoriques faits par ses ordres etc.

les mains de S. M. le soin de sa fortune et les espérances qu'elle lui avait permis de nourrir au sujet du mariage. La Reine ne s'expliqua pas plus clairement, mais parut contente de la soumission du Prince.

Il y eut ensuite, par l'entremise de l'Evêque Johannes Matthiæ et du Comte de la Gardie, plusieurs négociations, dont le résultat fut une promesse de la part de la Reine, que si jamais elle consentait à se marier, ce serait Charles Gustave qu'elle choisirait pour époux. En attendant S. M. était d'avis qu'il cherchât les occasions de se rendre digne d'une si haute destinée, et elle consentait à son départ pour l'armée, en qualité de Généralissime. Le Prince ayant demandé une réponse plus décisive au sujet du mariage, Christine le fit appeler le soir du 15 Juin 1648, et cette seconde conversation se passa en présence du Comte Magnus et de l'Evêque.

La Reine déclara d'abord qu'elle allait parler sérieusement, et prit Dieu à temoin de sa sincérité. Sans vouloir s'engager à rien, elle ne défendit pas au Prince d'espérer qu'il obtiendrait un jour sa main; même elle confirma l'assurance de ne jamais prendre un autre époux, et promit que si elle ne pouvait pas se résoudre à subir les lois de l'Hymen, elle ferait tout son possible pour faire déclarer Charles Gustave son successeur. C'était tout ce qu'elle pouvait promettre, et si le Prince ne voulait pas s'en contenter, elle n'avait rien à ajouter. Charles Gustave, après un moment de silence, remercia la Reine d'une si grande faveur, mais protesta que s'il ne pouvait pas obtenir

sa main, seul objet de ses désirs, il était prêt d'abandonner tout autre espoir. Alors la conversation devint très vive; il y eut de part et d'autre des reproches; enfin, après de longues altercations, Christine s'adoucit, disant qu'elle tenait compte au Prince de son attachement; mais qu'elle ne pouvait rien ajouter à ce qu'elle avait promis d'abord. Charles Gustave alla même jusqu'à déclarer que si S. M. persistait à lui refuser sa main, il ne voulait jamais revoir la Suède et ne demandait qu'à se retirer du service de ce royaume, pour vivre en particulier le reste de ses jours. Christine, en combattant ce dessein, réitéra au Prince la promesse de le faire déclarer son successeur; mais Charles Gustave répondit qu'il priait Dieu de le préserver du malheur de se trouver après la mort de la Reine dans la dépendance des Seigneurs qui l'entouraient, et encore plus, de régner sur eux, prévoyant qu'il ne pourrait en venir à bout sans souiller ses mains dans leur sang, de quoi il priait encore Dieu de le préserver; mais Christine tint ferme, et dit au Prince qu'il n'était pas digne du sort glorieux qu'elle lui avait destiné, s'il ne voulait s'en contenter et se reposer du reste sur Dieu et sur elle. Charles Gustave, voyant que tous ses efforts seraient inutiles, parut céder, et la Reine ayant encore une fois confirmé ses promesses, lui donna la permission de lui écrire sur ce sujet, ainsi qu'à son père et à l'Evêque, ajoutant qu'il devait faire accroire au Grand-Chancelier, au Feldmaréchal et au public, que le mariage était décidé, pour faire consentir le Sénat à son

départ comme Généralissime. Enfin la conversation finit par de nouvelles protestations de sincérité de part et d'autre, et des remercimens de la part du Prince *).

Le mois suivant Charles Gustave partit pour l'armée avec un renfort de 8000 hommes, et accompagné de deux Sénateurs, chargés de ramener en Suède la Reine-Mère, veuve de Gustave Adolphe, qui avait quitté le pays en secret pendant la minorité de Christine, comme nous venons de le voir. A la suite de quelques négociations, cette Princesse s'était retirée dans les Etats de l'Electeur, et dernièrement à Stettin, où Charles Gustave lui rendit ses devoirs, et la supplia de favoriser par le pouvoir maternel ses démarches auprès de la jeune Reine. La Reine-Mère le lui promit; mais ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre le caractère inflexible de Christine.

Delà le Prince se rendit à l'armée de Königsmark, qui venait de s'emparer par surprise du fauxbourg de Prague, nommé la petite ville. Ayant pris le commandement, Charles Gustave tenta un assaut sur l'ancienne ville, mais fut repoussé avec perte, et ne croyant pas devoir perdre le tems devant cette place, il leva le siége pour aller se joindre à l'armée de Wrangel en Franconie. Avec ces forces réunies, il méditait

*) On trouve ces conversations insérées tout au long d'après un manuscrit de la main de Charles Gustave dans Hist. Saml. par Mr. C. Adlersparre, Tome 2. p. 200 et s. Au reste on peut voir Archenh. Mém. de Christ. T. I. p. 165, et Puffend. de Reb. Svec. L. xx. §. 61.

méditait sans doute de porter un coup décisif qui changerait la position respective des parties contractantes à Osnabrug. Mais on prétend que le Grand-Chancelier, auparavant si difficile sur les articles de ce traité, se relâcha d'abord après le départ du Prince. Quoiqu'il en soit, à peine Charles Gustave était-il arrivé en Franconie, qu'il apprit la conclusion de la paix.

Christine, que son sexe empêchait de cueillir les lauriers de la guerre, avait souhaité la paix du moment qu'elle avait pris le timon des affaires. Les députés suédois au congrès d'Osnabrug, Jean Oxenstjerna et Adler Salvius, suivaient des routes opposées; le premier n'agissant que par ordre de son père, le Grand-Chancelier; tandis que l'autre était entièrement dévoué aux vues et aux volontés de la Reine. Sans la résistance d'Oxenstjerna, l'impatience de Christine eut sans doute fait perdre à la Suède tous les avantages qu'elle devait attendre de tant de travaux et de combats, qui pour la plupart avaient été des victoires. On peut voir par une lettre de cette Princesse aux deux Ambassadeurs, mais en effet adressée au seul Oxenstjerna *), combien elle était outrée de la lenteur des négociations. Mais tel était l'ascendant du Grand-Chancelier, que rien ne pouvait se con-

*) Archenh. Mém. de Christine. T. I. p. 110 etc. Dans une lettre particulière à Salvius, on voit l'apostille suivante: «Je vous prie de me faire savoir quelles grimaces aura fait J. Oxenstjerna en lisant ma lettre et mes ordres adressées à vous deux».

clure sans qu'il eût donné son consentement secret. Tout-à-coup les obstacles étaient levés, et la paix fut signée même avant que Christine s'y attendit. Il s'agissait encore de quelques intérêts de la France que la Reine voulait ménager, et elle écrivit aux députés de ne rien céder de ses prétentions sur la Silésie, en dédommagement de la Poméranie ultérieure, qui devait échoir en partage à l'Electeur de Brandebourg. Mais cette lettre arriva trop tard. Les Suédois ayant fait des difficultés sur la cession de Minden; on prétend que Davaux, Ministre de France, trouva moyen de tout aplanir, et un soupçon de vénalité obscurcit la mémoire des Ambassadeurs de Suède *).

Le traité d'Osnabrug est assez connu; nous dirons seulement qu'une partie de la Poméranie, des droits incertains sur le reste de ce Duché, les villes de Stettin et de Wismar, Pöle, Neuenkloster, Brehmen et Verden, et cinq millions de riksdalers **) pour le payement des troupes, furent tout l'avantage que retira la Suède du succès prodigieux de ses armes, après avoir porté deux fois ses drapeaux du nord de l'Allemagne jusqu'aux bords du Bodensee, et se trouvant au moment de la paix en possession de cent trente deux places dans l'empire ***).

Il est vrai qu'Axel Oxenstjerna regardait la con-

*) Voyez *Utkast till Svenska Historien* par Mr. Fant. III. Part. p. 148.

**) A peine la moitié de cette somme fut elle payée à la Suède. Voyez Archenh. Mém. de Christine. T. III. p. 161 note.

***) Archenh. Mém. de Christine. T. III. p. 160.

clusion de la paix comme prématurée jusqu'au moment où d'autres raisons le déterminèrent; cependant il n'y a pas lieu de croire que ce fameux politique ait tourné ses vues du seul côté qui pouvait donner à la Suède un avantage solide, savoir l'arrondissement de ses possessions et la réunion des pays unis par la nature. La Scanie, le Halland, le Bleking étaient encore sous la puissance des Danois; mais la gloire chimérique d'avoir un pied ferme en Allemagne, exaltait alors les meilleures têtes.

Quoiqu'il en soit, le grand but de la guerre de trente ans, et celui qu'avait annonçé la Suède en s'engageant dans cette guerre, avait été de mettre des bornes à la puissance de l'Autriche et d'assurer aux Etats protestans de l'Allemagne la liberté de religion. Ce but était gagné, et l'Europe jouissait enfin des douceurs de la paix après tant d'alarmes et d'horreurs.

Charles Gustave fut chargé de veiller à l'exécution de la paix et à la conclusion des articles qu'on avait laissés imparfaits dans le traité d'Osnabrug. On voit par plusieurs de ses lettres à son père, combien cette commission lui donna d'embarras et de soucis. Le licenciement des troupes, l'évacuation des places et les dédommagemens qui n'étaient pas expressément stipulés dans le traité, faisaient les objets principaux de cette négociation. Les Impériaux souhaitaient de voir la Suède désarmée avant la conclusion, afin d'être ensuite les maîtres des conditions. Charles Gustave, qui pénétrait leurs vues, retint ses troupes en

Allemagne et les distribua dans les cercles de l'empire, pour y trouver plus facilement des vivres et du fourrage, mais cependant de manière à pouvoir être promptement rassemblées en cas de besoin.

Tantôt les Impériaux, et tantôt les Français, se retractaient des articles auxquels ils avaient déjà consenti; on élevait toujours de nouveaux obstacles, et le Prince fut obligé de rester à Nuremberg depuis le printems de l'année 1649 jusqu'au mois de Juillet l'année suivante, étant toujours en proie à une inquiétude cruelle sur les espérances vagues et incertaines que lui avait données la Reine; tracassé par les intrigues des Ministres contractans, et encore plus par celles des ennemis qu'il avait à la Cour de Christine.

Cependant il avait déjà reçu de cette Princesse une lettre datée du 15 Avril 1649, où l'on trouve ce passage qui aurait dû le rassurer: «La voix publique «vous aura dit, sans doute, avec combien de zèle et «d'ardeur je travaille à vous procurer un bien, ou «tout autre que vous, Mr., n'aurait pu prétendre. Je «vous conjure de le recevoir de la main de Dieu qui «vous le donne, avec la reconnaissance digne de la «grâce qu'il vous fait» etc. Charles Gustave fit ses remercimens à la Reine en des termes très respectueux, mais vagues, comme s'il n'eût pas bien compris ce qu'elle voulait dire. En effet rien ne lui avait été officiellement communiqué, et il craignait avec raison de tout perdre en acceptant avec trop d'empressement un don qui n'était pas encore bien assuré. Au reste il déclare à son père en confiance, qu'il se gar-

dera bien de refuser l'offre de la succession que semble indiquer la lettre de la Reine.

Le 5 Janvier 1650 Christine lui dépêcha une lettre officielle sur un ton bien différent; c'était pour lui reprocher les lenteurs de la négociation, et il y avait un postscriptum de sa propre main, conçu en ces termes: «Mon cousin, je vous conjure de considérer les lettres que je vous ai écrit, qui toutes vous «ont porté le commandement de terminer ce long «traité. Ne permettez pas que je languisse plus long-«tems à craindre après la gloire de donner le repos «à l'Europe. Si vous différez plus long-tems pour moi «ce contentement, je vous accuse d'une faute dont je «ne suis point coupable, et j'aurai sujet de me plain-«dre, étant innocente des malheurs qui en peuvent «arriver, et de vous blâmer d'avoir manqué d'obéir à «mes ordres. Adieu. J'espère de vous bientôt mes or-«dres exécutées». Christine.

Outré et accablé par des reproches si peu mérités, et croyant avoir perdu pour toujours les bonnes grâces de la Reine, Charles Gustave songeait sérieusement à se retirer du service de Suède, pour chercher sa fortune en d'autres pays, après avoir achevé avec honneur la tâche pénible qui lui avait été imposée. Cependant il écrivit à la Reine une longue lettre, où il se justifie pleinement, mais avec beaucoup de modération, des accusations qu'on lui avait suscitées, et dont il soupçonnait Adler Salvius d'avoir été l'auteur. On a trouvé depuis des preuves authentiques que ce soupçon était fondé.

Malgré tous ces dégoûts, le Prince ne se lassa pas de travailler toujours avec le même zèle à terminer les négociations, et tantôt par la persuasion, tantôt par les menaces de recommencer les hostilités, il parvint enfin à conclure le recès de Nuremberg, qui fut signé le 16 Juin 1650, et dont les conditions furent plus avantageuses à la Suède et à ses alliés, qu'on n'avait osé l'espérer. Ce fut alors que le Prince se mit en devoir de retourner en Suède, laissant Bénoît Oxenstjerna à Nuremberg, pour veiller à la conclusion des articles moins importans qui pouvaient rester encore.

Au moment de son départ il reçut des honneurs extraordinaires de la part des députés des puissances contractantes; et il paraît que les grandes qualités qu'ils avaient découvert chez lui pendant la négociation, eurent autant de part à leurs hommages que son élévation prochaine, dont ils ne pouvaient manquer d'avoir reçu l'avis. Les chefs et les officiers des troupes licenciées, ayant reçu leur congé, formèrent un escadron et suivirent le Prince hors des portes de la ville.

Christine, dans les notes de sa propre main *) sur l'histoire de son règne, prétend que vingt mille hommes des troupes allemandes restèrent au service de la Suède, y compris les gardes de la Reine, et que quatre vingt quatre mille furent licenciés. Il est vrai que cette Princesse devait le savoir, et le nombre des places où il y avait des garnisons, rend cette

*) V. Archenh. Mém. de Christine. T. III. p. 161.

assertion assez probable. Des troupes composées de Suédois, et qui avaient monté jusqu'à 60,000 hommes, 19,000 rentrèrent dans le pays.

Cependant Christine avait déclaré au Sénat sa résolution de renoncer pour toujours au mariage, et proposé Charles Gustave pour son successeur avec droit héréditaire pour les descendans de ce Prince. Les Sénateurs s'étant montrés contraires à cette proposition, la Reine éclata en reproches contre eux, disant qu'elle pénétrait leur dessein de rendre la couronne élective, afin de profiter des troubles pour resserrer les limites du pouvoir royal et pour le partager. Alors Torstenson prit la parole; il protesta que le Sénat n'avait jamais eu des vues semblables, et remontra qu'il n'était pas étonnant que l'on craignit de se donner un nouveau maître: que la Reine et le Comte Palatin, étant encore à la fleur de l'âge, pouvaient se marier séparement, et que, dans ce cas, leurs descendans auraient des droits dont la collision ne pouvait manquer de causer des troubles funestes à l'état. Il finit par dire qu'il ne croyait pas que le Comte Palatin se marierait jamais, s'il ne pouvait obtenir la main de la Reine. Sur cela Christine répondit en riant: que la couronne était une beauté si attrayante, qu'elle fairait bientôt oublier tout autre objet: que son dessein était pris, il y avait trois ans, et qu'elle allait le communiquer aux Etats du royaume.

Cette Princesse avait pris, dès le commencement de son règne, un ascendant décidé sur le Sénat. Ces hommes illustres, qui avaient presque tous

blanchi dans les affaires, étaient surpris de ne pouvoir résister à l'éloquence et à la fermeté d'une jeune femme. Tous signèrent d'abord l'acte de succession, excepté Axel Oxenstjerna, qui était malade. Tungel, Chancelier de la Cour, fut envoyé chez lui pour demander sa signature. Oxenstjerna répondit que pendant le long espace de tems qu'il avait rempli la dignité de Sénateur, il n'avait jamais signé aucun acte, auquel il n'eût coopéré par ses conseils; que celui-ci lui répugnait extrêmement, et qu'il demandait du tems pour y réfléchir. Enfin Tungel étant revenu, après un délai de quelques heures, Oxenstjerna déclara qu'il signait par ordre exprès de la Reine, et puisque tout le Sénat avait signé avant lui; mais qu'il prévoyait combien cet acte serait funeste à la Suède, se félicitant de son grand âge et d'une mort prochaine qui lui épargnerait le chagrin de voir les malheurs de sa patrie.

Il ne prévoyait pas alors que Charles Gustave deviendrait bientôt un des plus grands Rois qui ont régné sur la Suède, ou s'il le prévoyait, c'étaient d'autres motifs qui le faisaient agir. Axel Oxenstjerna touchait à la fin d'une vie très laborieuse et remplie de gloire. Peut-être faut-il pardonner si, par une faiblesse assez commune à son âge, après avoir été quelque tems l'arbitre de l'Europe, et avoir décidé des plus grandes affaires sous le règne de Christine, il n'aimait pas de voir monter sur le thrône un Prince capable de gouverner par lui-même.

Les

Les Etats du royaume ayant été assemblés pour assister au couronnement de la Reine, l'acte de succession leur fut proposé. La Noblesse, qui y était contraire, fut entraînée par les trois autres Ordres, et l'acte passa. Charles Gustave fut déclaré Prince Royal de Suède, mais Christine, encore jalouse de son pouvoir, ne permit pas qu'on lui donnât un apanage, et on se contenta de lui assigner une somme de 50,000 riksdalers par an pour l'entretien de sa Cour. Les terres qu'il avait possédées comme particulier ne furent pas érigées en domaines royaux; et le successeur au thrône ne fut admis ni dans le Sénat, ni dans l'assemblée des Nobles; à l'assemblée générale des Etats il devait avoir sa place vis-à-vis des grands officiers du royaume, place qu'il n'occupa jamais, car à la fin de cette diète il eut un siége sur les marches du thrône, à la droite de la Reine.

Trois jours après que l'acte eut été confirmé par les Etats, Charles Gustave arriva à Stockholm, où il fut reçu avec toute la pompe qui convenait à son rang et à la magnificence de Christine. Le Grand-Chancelier, à la tête d'une députation du Sénat, se présenta chez lui pour lui annoncer son élévation; le Prince les reçut très gracieusement, leur témoigna sa reconnaissance, et souscrivit sans difficulté à l'acte d'assurance qu'on demandait de lui.

Peu après, le couronnement de la Reine fut célébré avec un éclat encore inconnu dans le Nord. Arcs de triomphe, tournois, feux d'artifice, combats

d'ours et de lions, chasses, tout fut mis en œuvre pour rendre la fête brillante. En revenant de l'église, Christine parut sur un char triomphal, et les Généraux qui avaient commandé les armées en Allemagne, ne voulant pas céder le pas à quelques jeunes Sénateurs, entourèrent à cheval le char de la Reine. Charles Gustave, qui ne souhaitait que de quitter la Cour, fut obligé d'assister à toutes ces fêtes et de s'arrêter encore quelque tems en ville pour danser avec la Reine dans un ballet magnifique qu'on prétend avoir coûté 30,000 écus *). Ensuite le Prince alla voir ses terres de Gripsholm etc. et comptait bientôt poursuivre son voyage pour l'île d'Öland, où il voulait s'établir; mais il dut se rendre à Nyköping, par ordre de la Reine, et ce fut là qu'il eut avec elle une étrange conversation, dont il parle en ces mots dans une lettre à son père, du 23 Juin 1651.

«Je fus enfin obligé d'entendre cette étrange pro-«position de Sa Majesté, dont Mr. mon beau-frère «peut faire un ample récit à V. A., ayant été présent «à tout. Même il en sait des particularités que je «n'ai pu entendre sans horreur, moins encore en faire «mention. Je ne sais à quelle fatalité nous sommes «destinés; ainsi nous avons plus que raison de prier «Dieu incessamment et à chaudes larmes qu'il veuille «détourner le mal qui nous menace, en convertant «l'esprit de S. M. aux choses *ordinaires* et salutaires «à toute notre patrie».

Quelle fut donc cette horrible proposition? On

*) Rapport du Ministre de Hesse, Wolf, à sa Cour, de l'an 1651.

trouve dans les recueils de Palmschöld, qu'en 1651 Christine déclara à Charles Gustave sa résolution d'abdiquer la couronne. Il paraît donc que la lettre se rapporte à cette déclaration. Peut-être aura-t-elle aussi parlé de changer de religion, ce qui fit frémir le Prince. Ce fut à cette occasion que, voyant ses secrétaires Silverstjerna et Gyllenklou, qui lui apportaient des dépêches à signer, Christine dit au Prince, qu'en les voyant venir, elle croyait voir le diable.

Cependant le Maréchal de Torstenson venait de terminer sa carrière glorieuse et pénible dans un âge peu avancé. Il fut peut-être le plus habile entre les élèves de Gustave Adolphe, qui l'avait dès long-tems jugé capable de commander l'armée *). Voltaire, en comparant ce Général au grand Condé, raconte de lui (cependant sans citer son auteur) une anecdote que nous ne pouvons nous empêcher de placer ici. «Torstenson, dit-il, était page de Gustave Adolphe. Le Roi prêt d'attaquer un corps de Lithuaniens en Livonie, et n'ayant point d'adjudant auprès de lui, envoya Torstenson porter ses ordres à un officier général, pour profiter d'un mouvement qu'il vit faire aux ennemis; Torstenson part et revient. Cependant les ennemis avaient changé leur marche; le Roi était désespéré de l'ordre qu'il avait donné. Sire, dit Torstenson, daignez me pardonner; voyant les ennemis faire un mouvement contraire, j'ai donné un ordre

*) Quem et quondam Gustavus Rex ad Norimbergam una cum Nicolao Braheo, excercitui regendo parem judicaverat. Puffend. de Reb. Sv. pag. 442.

contraire. Le Roi ne dit mot; mais le soir ce page servant à table, il le fit souper à côté de lui et lui donna une enseigne aux gardes, quinze jours après, une compagnie, ensuite un régiment. Torstenson, ajoute Voltaire, fut un des plus grands capitaines de l'Europe» *). Si ce fait n'est pas inventé, il faut avouer qu'une récompense notoire et publique était d'un exemple bien dangereux, qui pouvait encourager les adjudans à changer les ordres des Généraux.

Après la mort du Roi, Torstenson commanda sous le fameux Jean Baner, et enfin après la mort de ce dernier, tourmenté lui-même de la goutte, il allait quitter le service militaire quand il fut nommé Général en chef, comme le seul homme capable de rétablir l'ordre dans une armée presque désorganisée. Il sut justifier le choix du Sénat, et il eut la gloire de former un élève comme Charles Gustave dans l'art militaire.

Ce Prince, malgré la répugnance qu'il avait d'aller à Stockholm, où il ne *s'attendait à rien de bon*, comme il s'exprime dans une lettre à son père, s'y rendit cependant pour remplir le triste devoir d'assister à l'enterrement de Torstenson. On voit qu'il avait toujours conservé les mêmes sentimens d'estime et d'attachement pour ce grand homme, malgré son opposition à l'acte de succession. Long-tems après, quand il s'agissait de la restitution des biens aliénés de la couronne, Charles Gustave déclara, que quand même Torstenson aurait reçu des terres dans la cour du

*) Siècle de Louis XIV. T. I. Chap. III.

château, on ne pouvait pas les réclamer *). Enfin n'ayant plus rien qui le retenait, Charles Gustave se retira au château de Borkholm dans l'île d'Öland, qui lui avait été cédée par la Reine avec les revenus de la couronne, excepté la taxe extraordinaire imposée pour payer les frais de la guerre. Il faut distinguer ce don d'un apanage, tel que Gustave I en avait cédés à ses fils, et qui consistaient en des provinces entières, sous titre de Duchés. L'île d'Öland, moins considérable **), avait autrefois été cédée à des particuliers, comme l'Archevêque Jöns Bengtson (Oxenstjerna) sous Charles VIII, et Magnus Gren sous Eric XIII, aux mêmes conditions qu'elle le fut à Charles Gustave.

Le château de Borkholm, dont il ne reste aujourd'hui qu'une des plus belles ruines de la Suède, est situé sur une plaine très élevée et sur le bord d'un précipice qui descend vers la mer, à l'ouest de l'île, vis-à-vis de la côte du Smâland, quatre milles au nord de la ville de Calmar. Soit que Charles Gustave s'attendît à faire un long séjour dans ce château, soit qu'il voulût persuader à Christine qu'il ne demandait pas mieux, il entreprit d'abord l'achévement de l'édifice ***). L'aile du côté de l'est, une par-

*) Lagerbring, Abrégé de l'Hist. de Suède. Berch, médailles suédoises.

**) Cette île peut avoir environ quatorze milles de longueur sur un et demi de largeur.

***) Jean III, fils de Gustave Vasa, avait résolu de rebâtir sur un nouveau plan le château de Borkholm, déjà très ancien; mais il n'eut le tems d'achever qu'une aile, et c'est dans cet état que le trouva le Prince Charles Gustave; il se lo-

tie de celle du midi et deux tours furent achevées de son tems; il créa un jardin qu'on voit encore et où l'on trouve des arbres fruitiers qu'on sait par tradition avoir été plantés de ses propres mains.

Il est intéressant de voir dans cet état de repos un homme qui depuis a fait retentir l'univers de ses exploits. C'est dans un état pareil qu'il se montre tel qu'il eût été sans les circonstances qui depuis ont donné l'essor aux forces cachées de son ame. En comparant la conduite d'un héros dans l'inactivité et dans les cas les plus difficiles de la vie, on doit sans doute faire des progrès dans la grande science de la connaissance de l'homme.

Quant à Charles Gustave, nous n'osons pas assurer qu'il fut effectivement aussi inactif qu'il le paraît pendant les années qu'il passa dans l'île d'Öland. Nous allons cependant considérer comment il employait le loisir qu'il dut nécessairement trouver dans un séjour séparé du continent par la mer, et où il n'avait de société que quelques hommes attachés à son service.

Pour conserver l'habitude des fatigues qu'il avait contractée à la guerre, et qui lui devint ensuite si nécessaire, il se donnait souvent l'amusement de la chasse, et du reste, la lecture faisait son délassement favori *). Mais il prit aussi des soins plus dignes en-

gea dans cette aile où l'on voit encore sa chambre à coucher et son lit.

*) Le Baron de Holberg, historien danois, qui semble avoir pris à tâche de décrier ce Prince, prétend qu'il se livrait à l'i-

core d'occuper un Prince destiné à gouverner un grand royaume. A son arrivée dans l'île d'Öland, le Prince avait trouvé le pays dans un état déplorable; il y avait alors trois cents *ödes hemman*, ou fermes abandonnées des habitans, comme on le voit par une lettre du Prince à son père, datée de Borkholm le 10 Août 1651. Pour rendre la situation de ses vassaux plus heureuse, il s'appliqua à perfectionner leur manière de cultiver les champs, en leur donnant des conseils et encourageant ceux qui voulaient défricher des terres ou rendre plus fertiles celles qui étaient déjà en culture. Toute l'île étant un parc royal et remplie de bêtes fauves, de daims et de cerfs, qui faisaient un grand dégât dans les champs, il fit élever un mur au travers de l'île, pour enfermer ces animaux dans une enceinte et garantir sur-tout les domaines d'Ortenby de leurs ravages. Des criminels condamnés à des amendes furent employés à travailler. Pour rendre labourable un grand espace de terrein marécageux appelé *Skedmåsen*, il le fit couper

vrognerie pendant sa retraite, pour mieux cacher à Christine ses vues ambitieuses; finesse admirable, il faut l'avouer, de se faire mépriser, pour être jugé digne de régner. Il se peut bien que Charles Gustave se soit égayé quelquefois avec ses amis, selon la coutume des Généraux qui commandèrent en Allemagne, sans excepter Torstenson; mais on ne saurait citer une seule occasion où ce Prince se montra pris de vin, comme le firent Alexandre le Grand et ce Czar, peut-être plus grand que lui. Les vices des Princes sont rarement cachés, et Charles Gustave ne manquait pas d'ennemis qui eussent fait passer à la postérité les preuves des siens.

en divers endroits par un canal, dont il existe encore des traces. Il assistait souvent lui-même à cet ouvrage et encourageait les travailleurs. On dit que son chasseur favori, ayant suborné la femme d'un paysan et tué le mari dans une rixe qu'il y eut entre eux à ce sujet, Charles Gustave, quoiqu'il eût pu sauver le chasseur, fut inexorable et lui fit payer de sa tête la mort du paysan. Il était convaincu que la vraie clémence chez un Prince est de veiller à la sureté de ses sujets par l'exercice de la plus sévère justice contre ceux qui osent y attenter. D'ailleurs il n'épargnait aucun soin pour procurer des avantages aux habitans de son île chérie. Il obtint pour eux de la Reine la liberté de vendre par toute la Suède les productions de leur pays, excepté le beurre et le suif, à condition cependant de s'arrêter trois jours à Calmar, pour que les bourgeois de cette ville pussent acheter d'avance ce qui leur convenait *). Il n'est donc pas étonnant que le nom de Charles Gustave soit encore dans la plus grande vénération chez les neveux des hommes qui pendant ce tems avaient vécu sous ses lois.

Mais tandis que ce Prince semblait borner ses soins au cercle étroit de l'île d'Öland, il était instruit de tout ce qui se passait dans les cabinets de l'Europe et sur-tout à la Cour de Christine. Jean Munthelius (médecin et assesseur au parlement de Stockholm), s'était chargé d'y tout observer et de le communiquer

*) V. Lettre de Charles Gustave à son père, datée de Borkholm le 6 Mars 1652.

muniquer au Prince; il le servit si bien qu'il fut ensuite ennobli sous le nom de Lagercrona. Ce n'est pas pour faire l'éloge de Charles Gustave que nous rapportons ce trait. Une espèce d'espionnage est sans doute un très mauvais titre de noblesse; et c'est sur le compte d'une faiblesse assez ordinaire, qu'il faut mettre la récompense accordée par ce Prince à un homme qui lui avait rendu des services pareils.

Charles Gustave ne quittait jamais sa retraite que dans les occasions où la bienséance exigeait qu'il allât rendre ses devoirs à la Reine; et alors il ne restait à Stockholm que le tems nécessaire, évitant avec soin de recevoir des hommages qui pouvaient donner quelque ombrage à l'esprit inquiet et soupçonneux de Christine. Cependant il y a tout lieu de croire que le Prince avait secrétement un parti, sur lequel il pouvait compter, pour l'opposer, en cas de besoin, à celui du Grand-Chancelier et d'autres Seigneurs qui lui étaient contraires. Entre autres, le Colonel de Schlippenbach était fort attaché à Charles Gustave, et accéléra peut-être l'abdication de la Reine, en faisant agir des ressorts cachés, sans que le Prince y prît quelque part.

Il est possible que Charles Gustave, pendant une tranquillité apparente, ne négligeait pas tout-à-fait le soin de s'assurer le chemin du thrône. Si tel fut effectivement le cas, il faut admirer la prudence avec laquelle le plan fut conduit; car il n'y a pas de doute que si Christine eût découvert le moindre in-

dice d'un dessein pareil, elle eût tout fait pour frustrer les espérances de ce Prince. Mais il est constaté qu'il n'entra jamais dans aucun projet de déthrôner sa bienfaitrice; c'était du consentement de la Reine qu'il désirait de monter sur le thrône, c'était sur l'amour de ses sujets qu'il voulait appuyer sa puissance, et son penchant naturel eut sans doute autant de part que la politique à la conduite qu'il tint pendant sa retraite. Il conserva toute sa vie un grand attachement pour l'île d'Öland et ses habitans. Un jour, pendant le cours de ses victoires en Pologne, on l'entendit soupirer, en comparant les soucis dont il était agité, à la douce tranquillité dont il avait joui: «O ma bonne île d'Öland, dit-il alors, quand je serai las du fardeau du gouvernement, c'est dans ton sein que je chercherai le repos, en laissant à mon fils le soin des affaires».

Cependant Christine, toujours mécontente du présent, et cherchant dans l'avenir un bonheur imaginaire, avait déjà nourri long-tems en secret le dessein d'abdiquer. Magnus Gabriel de la Gardie, tant qu'il jouissait de la faveur suprême, avait fait son possible pour l'en détourner, comme il l'avait fait auparavant pour l'empêcher de donner sa main à Charles Gustave *). Mais elle revenait toujours à son projet favori et résolut de le mettre en exécution. Le Ministre de France entreprit alors de l'en dissuader, et Charles Gustave ayant été averti, se rendit aussitôt

*) Christine nie ce fait dans les notes de sa main; cependant il est assez prouvé.

à la Cour pour conjurer Christine de garder la couronne jusqu'à sa mort. Ces démarches firent si peu d'effet, que la Reine communiqua sa résolution à un comité des Etats; mais enfin le Grand-Chancelier réussit à le détourner. S'étant réuni au Comte Pierre Brahe, il porta le Sénat à déclarer traître à la patrie celui qui contribuerait à l'exécution de ce projet.

Christine n'était plus cette Souveraine qui, dans les commencemens de son règne, avait dans l'opinion générale une première place entre les Princes de son tems. La singularité de ses mœurs, ses caprices, son éloignement pour les affaires, sa prodigalité sur-tout en faveur des étrangers dont elle remplissait sa Cour, offusquaient l'éclat de ses grandes qualités et refroidissaient l'amour de ses sujets. Envain les hommes de lettres et les savans qu'elle comblait de bienfaits s'empressaient-ils de chanter ses louanges. On respectait encore la fille de Gustave Adolphe; mais les hommes instruits des affaires et bien intentionnés, voyaient avec chagrin que l'état touchait à sa perte, s'il n'y avait pas bientôt un changement. Les finances étaient dans un désordre extrême; le manque d'argent était si grand, qu'il fallut deux fois fermer la cuisine de la Reine et que les appointemens de sa Cour étaient arrièrés de trois ans. On peut juger du reste. Le mécontentement était général, et tous les yeux se fixaient sur le Prince Royal; mais dans cette situation épineuse sa conduite fut toujours également sage et conséquente. Les deux Messenius, père et fils, faisaient tout leur possible pour aigrir les esprits,

et fomentaient le feu de la révolte; ils avaient formé un parti qui serait devenu formidable, s'ils avaient pu engager Charles Gustave à s'en déclarer le chef; mais n'osant pas lui faire ouvertement des propositions, Messenius le fils, qui avait été au service du Prince, s'avisa de lui envoyer un écrit anonyme en vers, rempli d'invectives contre la Reine, le Grand-Chancelier, le Comte Magnus etc., et par lequel il tâchait de lui persuader que sa personne était en danger ainsi que tout le royaume; il finissait par assurer le Prince que le peuple de la capitale, détestant le gouvernement actuel, et lui étant tout-à-fait dévoué, il n'avait qu'à se montrer pour trouver un parti tout prêt à le faire monter sur le thrône.

Voici ce que dit le Prince lui-même de cet écrit dans une lettre à son père, datée de Borkholm le 26 Novembre 1651: «Dimanche passé on me présenta «un libelle assez remarquable, lequel m'embarrasse «grandement, ne sachant si je dois le communiquer «directement à la Cour, ou en faire seulement men«tion; car je crains que Sa Majesté en pourra être «informée par quelque autre voie, ce qui pourra cau«ser quelque aigreur ou quelque soupçon dans l'es«prit de S. M., comme si je me plaisais à tout ceci. «Il faut que je confesse que ce libelle est rempli de «blasphèmes, et que de telles inventions n'apportent «rien de bon».

S'il fallait des preuves pour disculper Charles Gustave d'avoir même indirectement fomenté les dispositions séditieuses d'où partait cet écrit; la simpli-

cité et la candeur avec lesquelles il en parle, en donneraient de très fortes. Il balançait d'envoyer le libelle à la Cour, par la répugnance qu'a toujours un homme d'honneur de se faire délateur. Mais l'importance de la chose et les raisons qu'il allégue lui-même le décidèrent de tout communiquer directement à la Reine. La Chancellerie ayant reconnu la main d'un homme subalterne, qui avait écrit l'adresse, on découvrit bientôt l'auteur de la lettre. Les deux Messenius furent arrêtés, et le fils accusa son père, non d'avoir été complice de la lettre, mais de lui avoir inspiré les sentimens qui y régnaient et d'avoir souvent en sa présence tenu des propos injurieux sur le compte de S. M. Ce malheureux vieillard déclara qu'il reconnaïssait la punition du ciel, ayant autrefois lui-même dénoncé son père dans un cas pareil; il avoua tout et fut décapité ainsi que son fils.

Pour prendre une connaissance plus particulière de cet événement, il suffit de lire le procès des Messenius, imprimé au long dans les Recueils historiques (Historiska Samlingar) par Mr. C. Adlersparre, Tome I. pag. 302 etc. Dans tout ce procès il ne se trouve pas un mot qui puisse jeter le moindre soupçon sur la conduite du Prince; au contraire les accusés se plaignaient de sa tranquillité, qu'ils appelaient manque de courage. Messenius le fils, qui ne balança pas d'accuser son père, n'aurait sans doute pas épargné un Prince qui l'avait trahi, si tel eût été le cas. D'ailleurs nous avons vu que les amis de Charles Gustave avaient un autre plan pour parvenir à leur fin;

c'était d'accélérer secrétement l'abdication de Christine et de faire régner enfin ce Prince avec plus d'honneur par le consentement de la Reine. Il n'est pas possible qu'un Prince Royal, ayant de si belles espérances, eût voulu s'exposer à passer pour un criminel et risquer d'être puni, au lieu de monter sur le thrône.

Le seul nuage *) qui s'éleva entre la Reine et le Prince Royal, fut causé par un mot que lui avait attribué le Baron Skytte, accusé sur quelque déposition des Messenius. Ce Sénateur, pour prouver qu'il avait toujours tenu au parti de la Reine, prétendait que le Prince s'était excusé de ne pas pouvoir le voir familièrement, sur ce qu'il jouissait de la confiance de S. M. Mais l'affaire de Skytte en resta là, et ce nuage se dissipa bientôt après une correspondance où l'on mêlait quelque aigreur sous le voile de la plus grande politesse.

*) L'auteur des anecdotes de Suède, imprimées à la Haye en 1716, (probablement Esaïe ou Samuel Puffendorf) prétend avoir entendu dire: «que Christine voulant faire périr Charles Gustave et mettre à sa place le Comte Claude Tott, avait disposé les choses ensorte que le Prince devant faire la revue de quelques régimens, trouverait en son chemin des gens subornés pour le tuer: que ce secret ayant été découvert par Maria Christiana, Comtesse de Leuenstein, femme du Comte Gabriel Oxenstjerna, Grand-Maître du royaume, elle le révéla à Arfved, Comte de Wittenberg, qui en informa le Prince, lequel, profitant de cet avis, ne partit point d'Öland, et ainsi évita ce danger». Nous avons parcouru toutes les lettres que Charles Gustave écrivit à son père pendant son séjour dans cette île, sans trouver quelque mot qui pût confirmer ce fait, si ce n'est qu'il parle une fois de mauvaises nouvelles de Stockholm.

Avant cette époque on avait vu s'élever à la Cour de Christine un nouveau favori, par un accident qui manqua de devenir funeste. La Reine, allant voir un vaisseau de guerre nouvellement construit, l'Amiral Herman Fleming lui donnait la main. En passant sur une planche, l'Amiral s'approcha trop des bords, renversa la planche, tomba dans l'eau et entraîna la Reine dans sa chute. Antoine Steinberg, écuyer de S. M., se jette promptement dans la mer et sauve la Reine ainsi que l'Amiral. Christine, inaccessible à la peur, soupa le soir même en public.

Steinberg, qui était gentilhomme, fut avancé dans l'armée et à la Cour, il fut fait Baron, et ensuite Comte; il commanda le régiment des Nobles, fut Gouverneur de Wismar et mourut Général de cavalerie. Mais d'abord après l'accident dont nous avons parlé, il commença à balancer la faveur du Comte de la Gardie, qui en fut vivement irrité. Un jour ce Comte se trouvant seul à Upsal avec la Reine, osa lui reprocher d'avoir dit qu'il lui était infidèle et qu'elle laisserait à son successeur le soin de sa vengeance. La Reine lui ordonna de déclarer qui lui avait raconté ce propos. Il nomma Steinberg, qui ayant été appelé, lui donna un démenti formel. Alors de la Gardie accusa Schlippenbach, Colonel des gardes et Grand-Echanson de la Cour. Celui-ci, ayant été appelé à son tour, assura qu'au contraire de la Gardie s'était plaint à lui de ce que Steinberg avançait de jour en jour en faveur, tandis qu'il se voyait déchoir lui-même. De la Gardie répliqua qu'il men-

tait comme un traître, et qu'il le ferait répondre devant la justice, sur quoi la Reine observa que l'épée convenait mieux à leur état, et Schlippenbach défia de la Gardie qui s'excusa sur l'inégalité de leur rang *). Soit que Christine eût démêlé la vérité, soit qu'elle fût bien aise d'éloigner un favori qui commençait à lui devenir importun, de la Gardie fut aussitôt banni de la Cour. Aussi rampant dans le malheur qu'il avait été fier auparavant, il ne put jamais regagner les bonnes grâces de la Reine, qui lui conserva jusqu'à sa mort le plus grand mépris. Charles Gustave ayant paru s'intéresser au sort de son beau-frère, Christine lui fit dire qu'il avait tort de plaindre de la Gardie, car personne ne lui avait rendu auprès d'elle de plus mauvaises services, et que même, sans les intrigues de ce Comte, peut-être Charles Gustave aurait-il obtenu sa main **).

La Reine se retira au château d'Ulricsdal près de Stockholm, où elle n'admit dans sa société que Piementelli, Ministre d'Espagne, Montecuculi, Ministre de l'Empereur, et le Comte Tott. Ce jeune courtisan avait gagné les bonnes grâces de Christine au point

*) On trouve dans les Mémoires de Christine par Archenholtz une lettre du Comte de la Gardie au Grand Chancelier Axel Oxenstjerna, pour lui demander conseil sur ce sujet. Oxenstjerna répondit très sèchement, que de la Gardie n'ayant pas fait auparavant grand cas de ses avis, et ayant parlé de lui d'une manière peu convenable, il n'avait pas de conseil à lui donner.

**) Mém. de Christine par Archenholtz T. I. p. 167.

qu'elle le destinait pour successeur à la couronne, en cas que Charles Gustave mourût sans postérité *). A peine une fois par mois la Reine donnait un instant aux affaires publiques, et c'était toujours avec une répugnance extrême. Le Grand-Chancelier et son fils Eric étaient cependant à la tête de l'administration.

Enfin Christine résolut de mettre en exécution le projet qu'elle avait nourri si long-tems, et fit inviter Charles Gustave à se rendre à Upsal, pour recevoir la couronne de sa main. Le Prince, qui avait jusqu'à ce jour scrupuleusement rempli tous les devoirs de la soumission et de la reconnaissance, mais qui n'aimait pas à être joué, dit au Baron de Mörner, en quittant sa retraite, que pour cette fois il allait monter sur le thrône, ou mourir. Il n'ignorait pas que plusieurs personnes, trouvant leur intérêt dans la situation présente des affaires, travaillaient encore de toutes leurs forces pour empêcher l'abdication; mais Christine agissait de bonne foi.

Le 6 Juin 1654 cette Princesse ayant fait assembler les Etats du royaume dans l'église cathédrale d'Upsal, y parut sur le thrône, ornée de tous les attributs royaux, et déclara sa résolution de renoncer à la royauté, après quoi elle déposa successivement la couronne, le sceptre, le globe, et descendit enfin du thrône. Alors s'étant adressée au Prince Royal, elle lui recommanda le bien de la patrie, en lui fai-

*) Voyez Mém. de Christine et les anecdotes de Suède déjà citées.

sant les plus belles exhortations; ensuite elle remercia les Etats, ainsi que le Sénat, de leur fidélité, les comblant de louanges et distinguant sur-tout les Seigneurs qui avaient formé la Régence pendant sa minorité. Tous les assistans des deux sexes, dit le Comte de Brahe dans son journal, furent émus jusqu'aux larmes, quand la Reine, en parlant avec beaucoup de grâce et de facilité, malgré les pleurs qu'elle s'efforçait de retenir, déplora qu'elle allait finir et son règne et sa famille avant le terme que Dieu y avait prescrit. Dans ce moment, ajoute le Comte, elle paraissait *un ange du ciel* *). Le Roi répondit à son discours d'une manière aussi noble que modeste; et la Reine l'ayant invité à monter d'abord sur le thrône, il s'y refusa. L'acte du couronnement se fit l'après-midi du même jour avec la plus grande simplicité, et ne fut célébré par aucune réjouissance publique, ce qu'avait exigé le Prince lui-même, voyant l'état déjà obéré de 500,000 marcs de dettes et le trésor épuisé. La grâce et la dignité avec laquelle il se présenta pour recevoir la couronne, et la mâle éloquence des discours qu'il prononça à cette occasion, surpassèrent l'opinion très favorable qu'on avait déjà de ses talens, et rehaussèrent l'éclat de la cérémonie beaucoup plus que n'aurait fait toute la pompe imaginable.

Le premier soin de Charles Gustave fut de prouver à l'univers sa reconnaissance envers sa bienfai-

---

*) Ce fut cet ange du ciel qui depuis fit massacrer dans ses appartemens à Fontainebleau le Marquis de Monaldeschi, et souilla de sang un château où elle recevait l'hospitalité.

trice. On trouve sur le revers des médailles distribuées au peuple pendant le couronnement, le Roi assis sur un thrône, et devant lui Christine plaçant le diadème sur sa tête, avec l'inscription *a Deo et Christina*. La Noblesse ne voulant pas recevoir dans son Ordre Steinberg, que Christine venait d'élever à la dignité de Comte, Charles Gustave fit le premier acte d'autorité de son règne, en déclarant que la Noblesse ne serait pas admise à prêter le serment de fidélité avec les autres Ordres du royaume, si Steinberg n'avait pas été préalablement reçu; et la Noblesse obéit *). Pour faire voir à Christine que c'était sa personne, et non son diadème, qui avait été l'objet de ses désirs, le Roi crut devoir demander encore une fois sa main; mais heureusement pour lui, la Reine tint ferme, et comme elle avait résolu de sortir du royaume, il fit équiper une flotte de dix vaisseaux pour la conduire de Calmar, en Poméranie ou à Wismar; mais Christine préféra d'aller par le Danemarc à Hambourg. La Reine voulant se ménager la bienveillance de la cour d'Espagne, où elle comptait peut-être aller s'établir, avait quelques jours

*) Voici comme Puffendorf parle de l'impression que fit sur les esprits ce premier acte d'autorité de Charles Gustave: --- «quibusdam tantum rigorem ipso regni ingressu mirantibus. Sed cordati magnopere probabant constantiam inter imperandi primordia autoritatem tuentis, et quod eo specimine declarasset, nosse jam se personam Regis agere». En effet cet acte était fondé sur la plus stricte justice; car les autres Nobles avaient reçu leurs titres, de même que Steinberg, par la faveur des Rois.

avant son abdication déclaré qu'elle ne reconnaissait pas le Duc de Bragance comme Roi de Portugal; Charles Gustave, pour ne pas exposer les négocians suédois à perdre un nombre de vaisseaux qui étaient dans les ports de ce royaume, fit dire secrétement au Ministre de Portugal, par Pièques, Résident de France: qu'on ne devait pas faire attention à cette démarche, puisqu'il allait tout réparer aussitôt qu'il monterait sur le thrône. Mais dans les lettres de notification et de félicitation qu'il écrivit depuis au Roi de Portugal, dont il cultivait avec soin l'amitié, il ne dit pas un seul mot qui pût compromettre la Reine; et il observa la même conduite dans tous les cas semblables. Christine se croyant plus aimée des Suédois qu'elle ne l'était, voulut leur faire espérer son retour, et parla avant son départ de louer un hôtel à Stockholm; mais le Roi l'assura qu'elle pouvait toujours disposer à son gré du château royal, et il lui parla à cette occasion avec tant de grâce et d'amabilité, qu'elle assura depuis n'avoir jamais pu imaginer rien de semblable. Enfin cette Princesse ayant quitté le pays, Charles Gustave crut encore devoir faire une démarche pour lui prouver son attachement. C'est pourquoi il lui envoya le Comte de Tott, dont nous avons déjà fait mention, pour la prier de retourner en Suède et l'assurer que le Roi désirait d'avoir l'occasion de lui prouver le respect qu'il lui devait à tant de titres. En cas que Christine persistait dans le dessein d'abandonner sa patrie, Tott était chargé de lettres de recommandation pour tous les Souverains aux-

quels elle pourrait vouloir s'adresser. La Reine répondit qu'elle était reconnaissante des soins du Roi, mais que tout étant tranquille dans le royaume, et les affaires allant de mieux en mieux, sa présence n'y était pas nécessaire; elle ajouta qu'on ne devait pas lui envier une liberté qu'elle avait achetée au prix de la couronne. Quant aux lettres de recommandation, elle crut n'en avoir pas besoin, étant persuadée que son nom et la gloire qu'elle avait acquise par ses actions, la feraient bien recevoir par-tout.

Nous n'avons fait mention de tous ces traits, que pour faire connaître le caractère noble et généreux de Charles Gustave. Ce qui lui fit encore plus d'honneur, ce fut la bienveillance qu'il témoigna à tous ceux qui avaient été contraires à son élévation, et principalement au Grand-Chancelier Axel Oxenstjerna. Il donnait le nom de père à ce vieillard respectable, et la charge, qu'il avait remplie avec tant de gloire, fut donnée en survivance à son fils Eric. Axel Oxenstjerna mourut quelques mois après le couronnement de Charles Gustave.

Deux ans auparavant le Duc Jean Casimir était mort à Stegeborg, et Charles Gustave, en perdant son père, avait perdu le plus intime de ses amis. La dernière lettre du Prince à son père est datée de la veille de Pentecôte en 1652.

CHAPITRE V.

Mariage de Charles Gustave. Troubles au sujet de la ville de Brême. Prétentions de Jean Casimir. Négociations illusoires de la part de ce Prince. Animosité de part et d'autre. Préparatifs de la guerre de Pologne.

Aussitôt qu'il se vit bien établi sur le trône, Charles Gustave résolut de choisir une épouse, et il jeta les yeux sur la maison de Holstein, d'où était sortie Christine, mère de Gustave Adolphe, des raisons politiques lui faisant aussi désirer d'unir les intérêts de cette maison à ceux de la Suède. Fréderic, Duc de Holstein-Gottorp, avait deux filles nubiles, et la Reine Christine, en visitant cette cour, avait écrit au Roi pour lui proposer l'aînée de ces Princesses. Adolphe Jean, frère du Roi, et ensuite deux gentilshommes de sa cour, furent envoyés pour prendre en considération laquelle des deux paraissait la plus digne de partager le cœur et la couronne de ce Monarque. Tous leurs suffrages se réunirent en faveur de la cadette, Hédevig Eléonore, et son portrait ayant plu davantage au Roi que celui de sa sœur, il se décida pour elle.

Les conditions du mariage étant fixées, Eric Oxenstjerna, qui faisait les fonctions de Grand-Chancelier, fut envoyé pour ratifier le traité et conduire la Princesse en Suède. Le Duc accorda sans peine à l'Ambassadeur, tous les honneurs que le Roi l'avait

chargé d'exiger; la Princesse partit d'Eclenverde avec une escadre de quatre vaisseaux de ligne, et fut reçue au port de Dalarö, non loin de Stockholm, par le Roi en personne. Au bout de quelques jours les noces furent célébrées et la Reine fut couronnée.

Les troubles de la ville de Brème, déjà commencées sous Christine, les ravages des Moscovites en Lithuanie, le changement survenu dans le systême politique des Provinces unies, qui embrassèrent les intérêts du Danemarc contre la Suède, furent les premiers objets qui exigèrent les soins de Charles Gustave après son avénement à la couronne. Pour balancer le pouvoir des Hollandais, il rechercha l'amitié de Cromwel, Protecteur d'Angleterre, ce qui lui réussit parfaitement, et Cromwel ayant été sollicité de prendre le parti de Brème, refusa de soutenir des rebelles contre leur maître légitime. La France ne tarda pas d'envoyer une ambassade pour féliciter le Roi. Les Moscovites firent quelques propositions de renouveler les traités, à condition qu'on accordât au Czar le titre dont il avait déjà été question plusieurs fois. Le Roi donna ordre à Horn, qui était Gouverneur de Livonie, d'éluder le renouvellement des traités et d'observer les mouvemens des Moscovites en Lithuanie, pour se mettre en état de défense, en cas qu'ils s'approchassent de la Livonie. Dans les lettres envoyées par le Roi au Czar, il ne lui donna que l'ancien titre; et pour plus de sureté, il envoya quelques troupes en Livonie, mais toujours en défendant à Horn d'agir offensivement. Adolphe Jean, frère

du Roi, en passant par le Danemarc, y devait notifier son élévation; Schlippenbach fut envoyé en Allemagne pour le même objet et pour traiter avec les Princes de l'Empire sur leurs intérêts et ceux de la Suède. Mr. de Snoilski et ensuite Benoît Oxenstjerna furent aussi envoyés en Allemagne avec des commissions pareilles. On peut voir dans l'ouvrage de Puffendorf (de Reb. Gest. Caroli Gust.) tous les détails de ces négociations, qu'il serait trop long d'insérer ici. Nous allons revenir aux affaires de Brème, qui pour le moment étaient assez embarrassantes.

La ville de Brème avait appartenu à l'Archevêché de ce nom, comme ville *municipale*, et nullement *impériale*. L'an 1640 elle avait obtenu par surprise un acte qui lui donnait le droit d'envoyer des députés à la Diète de Ratisbonne; mais l'Archevêque s'y étant opposé, et le Collége des Princes ayant fait des représentations à l'Empereur, cet acte fut cassé. En 1646, moyennant une somme de cent mille florins *), cette ville avait obtenu de l'Empereur des lettres patentes, où il déclarait et confirmait son *immédiateté*, et la séparait de l'Archevêché; mais ces lettres, qui n'avaient jamais été présentées au congrès d'Osnabrug, avaient été supprimées, et en leur place on avait donné aux Brémois quelques actes qui ne furent pas non plus produits. Tel était l'état de cette affaire,

*) Ce fait a été avoué à la Diète de Ratisbonne par les députés de Brème, l'Electeur de Mayence et les Ministres de l'Empereur.

affaire, quand l'Archevêché de Brême, *avec tous ses biens, droits et dépendances, comme les derniers Archevêques l'avaient possédé,* fut cédé à la couronne de Suède par la paix d'Osnabrug.

La ville de Brême avait ensuite refusé de rendre hommage à cette couronne, et Königsmark, qui commandait un très petit nombre de troupes suédoises en Allemagne, avait fait de vains efforts pour l'y contraindre. L'Empereur et d'autres Princes de l'Empire avaient non-seulement encouragé l'opposition de la ville, mais lui avaient fourni en secret les secours nécessaires pour soutenir ses prétentions. Charles Gustave, qui venait de monter sur le thrône, ne jugeant pas à propos de s'engager dans une nouvelle guerre en Allemagne, souhaitait de pouvoir terminer ces différends à l'amiable, sans compromettre l'honneur de la Suède. Il donna ordre à Königsmark de garder la défensive, de ne pas inquiéter le commerce de la ville etc. Les Brémois, encouragés par l'impunité et enflés par quelques succès, se permirent toutes sortes d'hostilités, mirent en contribution les habitans du Duché et s'emparèrent de quelques places. Königsmark, en revanche, attaqua un corps de trois cents chevaux et deux cents fantassins, les défit, et tailla en pièces ou prit toute l'infanterie, excepté huit hommes, qui portèrent à leurs concitoyens la nouvelle de ce désastre; mais le Général n'était pas en forces pour pouvoir effectuer quelque chose de plus considérable.

Enfin Charles Gustave, voyant que la modération ne servait qu'à empirer le mal, résolut d'agir avec plus de vigueur, et envoya à Königsmark le Comte de Stenbock, avec un secours de dix-huit compagnies d'infanterie et quelque cavalerie. Ayant traversé des marais par un chemin qui n'avait pas encore été pratiqué, Königsmark se rendit bientôt maître de Bourg, un des principaux forts qu'avaient pris les Brémois, et ces commencemens de la campagne ne contribuèrent pas peu à abattre leur courage. En attendant, plusieurs Princes et même les villes anséatiques avaient offert leur médiation, et Königsmark avait conclu avec les Brémois une trève, qui déplut au Roi, mais qu'il ne jugea pas à propos de rompre.

Schering Rosenhane fut envoyé en Allemagne avec d'autres commissions en apparence, mais effectivement pour terminer ces différends, et il était muni des pleins pouvoirs nécessaires pour cet effet. Sans nous arrêter plus long-tems sur des détails de peu de conséquence, nous dirons seulement que la ville de Brème prêta enfin hommage au Roi de Suède, à condition qu'elle garderait ses priviléges et son *immédiateté,* cependant sans préjudice aux droits de S. M.: que cette ville ne pourrait entrer dans aucune alliance contre le Roi ni les pays de son obéissance. De son côté, le Roi promettait d'assister la ville contre toute *violence injuste,* et de maintenir son commerce, se réservant tous les droits dont avaient joui les Archevêques etc. Ce traité fut signé le 24 Novembre 1654.

Rosenhane et Königsmark s'étant rendus à Brème, reçurent au nom du Roi le serment de fidélité et l'hommage des habitans de la ville. Quelques chanoines rebelles ayant pris la fuite ou s'étant soumis, tous ces troubles furent enfin terminés à la satisfaction du Roi, qui toutefois ne retira pas ses troupes de l'Allemagne. Mais une affaire de plus de conséquence demandait alors toute l'attention de Charles Gustave.

On sait qu'Eric XIV, fils aîné de Gustave Vasa, avait été déthrôné et empoisonné par son frère Jean III, qui régna après lui, et dont le fils Sigismond, ayant embrassé la religion catholique, devint Roi de Pologne. A la mort de Jean III, Sigismond monta aussi sur le thrône de Suède; mais ne voulant pas résider dans ce royaume, et ayant montré trop d'attachement pour la religion catholique, il fut déthrôné par son oncle Charles IX, quatrième fils de Gustave (Magnus, son troisième fils, avait perdu la raison). En vertu de l'acte de succession de Westerås et du testament de ce Roi, les Etats du royaume déclarèrent Sigismond et ses descendans à perpétuité déchus de tout droit de succession à la couronne de Suède. Charles IX régna jusqu'à sa mort, et son fils Gustave Adolphe lui succéda. Nous avons vu comment ce Prince avait fait déclarer sa fille Christine héritière du royaume, et comment elle monta sur le thrône.

Cependant Sigismond, et après lui ses fils, n'avaient pas renoncé au titre de Rois de Suède, et n'a-

vaient manqué aucune occasion de faire valoir leurs prétentions. Ce fut la cause de la guerre de Pologne à la fin du règne de Charles IX et au commencement de celui de Gustave Adolphe. Enfin ce dernier Prince ayant pris la ville de Riga et porté ses armes dans le cœur de la Pologne et de la Prusse, on convint d'une trève de six ans, qui depuis fut prolongée pour vingt six ans à Stumsdorff.

Uladislas, fils de Sigismond, venait de mourir, et la France employait tout son crédit pour faire élire à sa place Jean Casimir, frère du Roi défunt et connu auparavant sous le nom de Cardinal de Pologne. Ce Prince avait été emprisonné en France, mais il avait promis d'oublier ce contretems, et d'ailleurs le grand service que lui rendait maintenant cette puissance, devait effacer jusqu'aux moindres trâces des torts passés. Christine, qui régnait alors en Suède, penchait d'abord pour Charles, autre fils de Sigismond; mais par l'avis d'Axel Oxenstjerna elle donna à Canther, son Ministre, des lettres de recommandation pour Jean Casimir, avec ordre cependant de ne pas les produire avant de s'être bien assuré du succès; et ce dernier fut élu Roi de Pologne au moment de la conclusion de la paix de Westphalie.

La trève de Stumsdorff n'était pas encore expirée, quand Charles Gustave reçut la couronne des mains de Christine et par l'élection des Etats. Peu avant l'abdication de cette Princesse, Canasiles, Ministre de Pologne, avait, au nom de Jean Casimir, protesté contre l'élévation de Charles Gustave, en dé-

clarant: que si le Roi son maître avait accordé le titre de Roi de Suède à Gustave Adolphe et à Christine, ses proches parens du côté paternel, il ne s'en suivait pas qu'il voulût souffrir qu'un autre Prince montât sur le thrône, ni que le droit de succession passât dans une autre famille. Christine répondit que son cousin prouverait bientôt par trente mille témoins qu'il était le Roi légitime de la Suède. Mais Canasiles osa même s'adresser à l'Archevêque et aux Ordres de l'Etat, leur représentant qu'ils ne devaient pas élire Charles Gustave au préjudice des droits de Jean Casimir. Par l'insolence de cette conduite, dit Puffendorf, ce Ministre eût mérité d'être traité en ennemi. Christine ordonna qu'il fût respecté, et Charles Gustave fit semblant de tout ignorer, disant que, s'il recevait la couronne de Dieu, de Christine et des Etats, il saurait bien la défendre. Jean Casimir, dont la puissance était affaiblie dans l'intérieur de son royaume, par la révolte des Cosaques et par l'invasion des Russes, ne pouvait alors que protester; mais on était persuadé que s'il trouvait un moment de repos, il ne manquerait pas de soutenir ses prétentions par la force des armes. Après le couronnement de Charles Gustave, Canasiles n'ayant pas obtenu de nouvelles lettres de créance, fit, par le Ministre de France, des propositions de paix entre la Suède et la Pologne et d'une alliance contre les Moscovites, assurant que si le Roi était disposé à entrer dans ces vues, il viendrait bientôt de la part de Jean Casimir des Ambassadeurs munis de pleins pouvoirs pour conclure

le traité. Le Roi ordonna au Grand-Chancelier de reprocher à Canasiles l'irrégularité de sa conduite et de déclarer que les Polonais ayant violé les articles de la trève, il se regardait déjà en droit de prendre les armes; mais que, par respect pour la Reine Christine, il voulait encore suspendre les hostilités, pourvu que Jean Casimir envoyât des Ambassadeurs pour réparer ses torts. Canasiles montra des lettres du Chancelier de Pologne, où il était dit que si la protestation déplaisait au Roi de Suède, on était prêt à lui donner satisfaction, subterfuge puérile, comme si une protestation contre ses droits eût pu être agréable au Roi. Au reste le Grand-Chancelier était chargé de dire que le Roi ne demandait pas mieux qu'une paix solide, que si les Polonais avaient la même intention, ils devaient agir avec plus de conséquence et ne plus envoyer des ambassades illusoires qui prêtaient à rire à toute l'Europe; qu'il n'était pas de saison de parler d'une alliance contre les Russes, puisqu'ils n'avaient aucunement violé leurs traités avec la Suède etc.

Canasiles renouvela la promesse qu'il viendrait bientôt de la Pologne une ambassade avec tous les pleins pouvoirs nécessaires pour terminer les différends entre les deux couronnes. Mais comme il n'avait pas lui-même des lettres de créance adressées au Roi, il fut traité avec beaucoup de froideur et s'en retourna bientôt en Pologne, d'où il écrivit au Ministre de France à Stockholm: qu'il avait rendu compte au Roi son Maître de tout ce qui s'était passé en

Suède, et que S. M. se préparait à y envoyer une ambassade telle qu'on la désirait. Mais cette ambassade fut attendue envain tout l'été et l'automne. Cependant Jean Casimir faisait visiter les ports de Courlande, du Brandebourg, du Holstein et du Danemarc, pour l'équipement d'une flotte qui devait se réunir sous son pavillon, et négociait un traité avec les Hollandais.

Charles Gustave envoya Jean Koch en Pologne, pour prendre connaissance de l'état des affaires dans ce royaume, ainsi que des intentions du gouvernement, et pour voir s'il y avait quelque apparence qu'on voulût agir de bonne foi. Lilienthal fut aussi envoyé pour le même objet, d'abord en Prusse et puis en Pologne. Pour ce qui était des négociations, on ne cherchait qu'à gagner le tems, en disputant sur des formalités et en déclarant toujours sans effet les dispositions les plus amicales. Au reste les émissaires du Roi de Suède rapportèrent que les affaires de la Pologne étaient en très mauvais état. Les Russes menaçaient ce royaume avec des forces considérables et avaient déjà gagné un pied ferme dans le pays des Cosaques, dont ils protégeaient l'insurrection. Il ne manquait pas des troupes aux Polonais, mais de l'argent pour les entretenir; le gouvernement ne savait pas se faire obéir, et Jean Casimir était soupçonné d'avoir de mauvaises intentions contre les Etats du royaume; il prenait peu de soin des affaires de la république, et laissait traîner en longueur la guerre contre les Cosaques qu'il aurait pu terminer d'abord

en agissant avec plus de vigueur. En effet ce Prince avait différé ou négligé tout-à-fait des démarches convenues avec les Etats, ce qui aigrissait encore plus les esprits. Il y avait pour la défense du royaume un corps modique d'étrangers, et les troupes nationales étant mal payées et de mauvaise volonté, ne pouvaient pas même être recrutées, faute d'argent. Les troupes soudoyées étaient en Volhynie, et les régimens des gardes en Lithuanie, pour s'opposer aux Russes; mais la Noblesse de la Lithuanie avait été sommée de prendre les armes, et les Nobles de tout le royaume avaient promis de s'armer en cas de besoin pour la défense de l'Etat. Radzivil, chef des Lithuaniens, avec cinq mille hommes ayant été battu par les Russes, n'osait plus tenir la campagne et ramassait envain ce qu'il pouvait de volontaires et de soldats dispersés; la mésintelligence entre lui et son collégue Gonsiewsky était arrivée au point qu'ils n'agissaient jamais de concert, et que l'un reculait quand l'autre avançait. Cependant les Russes assiégeaient Smolensko sans qu'il y eut la moindre apparence que cette place fût secourue. Le Roi s'était retiré à Grodno, et Potoski avec ses troupes pouvait à peine se soutenir contre les Cosaques et les Russes. On avait cependant quelque espérance que les Turcs, inquiétés par les courses des Cosaques, voudraient enfin les exterminer. Quant aux Tartares, on avait de leur part presque autant à craindre qu'à espérer.

L'Empereur avait paru disposé à secourir les Polonais;

Polonais, mais on faisait peu de fond sur son assistance. Au reste il y avait eu un commerce de lettres entre Jean Casimir et le Roi de Danemarc; mais il n'y avait point d'apparence que ce dernier tramât quelque chose contre la Suède. Quant aux Etats de la Pologne, c'étaient les Ecclésiastiques qui s'opposaient de toutes leurs forces à un accommodement avec la Suède; les autres Ordres y étaient plus disposés etc.

Charles Gustave, en conséquence de ces renseignemens et de ceux qu'il avait déjà sur l'état et les dispositions de ses voisins, voulut connaître les avis des Sénateurs, et ordonna à Eric Oxenstjerna de leur tout communiquer. Le Roi s'abstint de se rendre au Sénat, pour donner une pleine liberté aux délibérations, et le résultat en fut, qu'il fallait, sans perdre de tems, mettre l'armée et la flotte en état d'agir, pour être préparé à tout événement.

Il y a lieu de supposer que le Sénat voulait la guerre aussi bien que le Roi, mais par des motifs différens. Charles Gustave, outre les raisons que nous venons de voir, aimait la gloire avec passion et voulait imposer à ses ennemis secrets par l'éclat des exploits dont il se sentait capable. Le Sénat, au contraire, n'était pas mécontent de le voir se livrer à son ardeur militaire, espérant qu'il négligerait tout autre soin et se reposerait sur ce corps du gouvernement de l'intérieur. D'ailleurs la guerre était le seul moyen d'éviter pour quelque tems cette reduc-

tion des terres de la couronne, dont il fut question à la Diète suivante.

Cependant le Roi déclara qu'il n'avait pas encore résolu la guerre, mais qu'il fallait d'abord considérer de quel côté il serait le plus nécessaire de se mettre en garde, pour ne pas être prévenu et surpris. Quant aux Danois, il n'y avait pas beaucoup à craindre d'eux pour le présent. Les Russes, qui avaient une armée très formidable si près des frontières de la Livonie, et qui nourrissaient déjà le dessein de gagner des ports sur la mer Baltique, donnaient à la Suède beaucoup plus d'inquiétude, quoiqu'ils n'eussent pas encore rompu la paix; il était donc de la dernière nécessité de se mettre en état de défense contre eux. Pour les Polonais, on trouvait que c'était la meilleure occasion possible de terminer avec eux les longs différends, qui en d'autres tems pourraient devenir dangereux à la Suède. Par ces raisons le Sénat arrêta: qu'il était suffisant de garder les frontières contre les Danois, qu'il fallait se mettre en force pour observer les mouvemens des Russes et se préparer à contraindre les Polonais de conclure sans délai une paix solide, et d'indemniser la Suède des dépenses qu'elle serait obligée de faire pour cet effet. Mais le consentement des Etats étant nécessaire pour commencer la guerre, on conseillait au Roi d'attendre jusqu'à ce qu'il pût l'obtenir. Au reste on abandonnait à la sagesse de S. M. de faire ce qu'elle trouvait le plus utile à son royaume dans les circonstances présentes.

Le Roi de Pologne, tant qu'avaient duré les troubles de Brème, s'était cru en sureté du côté de la Suède, mais cette affaire ayant été terminée, et l'armement des Suédois commençant à devenir formidable, le Sénat assemblé à Grodno conseilla au Roi de renoncer à ses droits à la couronne de Suède, et pour s'en tirer avec plus d'honneur, d'envoyer cette renonciation comme présent nuptial à l'occasion du mariage de Charles Gustave avec la Princesse de Holstein. Mais Jean Casimir n'ayant pas été invité aux nôces de son cousin, cet expédient fut rejeté, et d'ailleurs ce Prince toujours irrésolu n'était pas intérieurement porté pour une renonciation pareille. Cependant les succès des Russes, qui avaient pris Smolensko, et ceux des Cosaques, qui avaient souvent mis en déroute ses troupes, abattaient de plus en plus son courage. Il se décida donc d'envoyer Morstein en Suède, pour tâcher de prolonger la trève ou de conclure la paix, après quoi Goraisky devait le suivre pour signer le traité. Morstein apporta des lettres qui ne furent pas acceptées, à cause de quelques défauts de formalité, peu importans à l'apparence, mais qui découvraient le peu de sincérité qu'on mettait dans la négociation. On expédia bientôt de nouvelles lettres, mais les armes de la Suède se trouvant encore sur le sceau, elles ne furent pas non plus acceptées; et comme une plus longue négociation pouvait donner ombrage aux Russes, le Roi fit dire à Morstein, qu'il ferait mieux de se rendre au plutôt en Pologne, pour tâcher d'arranger les conditions et

les formalités, sans lesquelles rien ne pouvait être conclu. Toutefois le Ministre demeura encore quelques mois à Stockholm, et partit enfin avec une déclaration de la part du Roi, que S. M. recevrait avec plaisir une ambassade de la Pologne, en quel lieu qu'elle se trouvât, pourvu que tout fût dans les formes; et afin de prouver encore plus les dispositions pacifiques du Roi, le Sénat de Suède écrivit à celui de Pologne, pour exposer les griefs qu'on avait contre ce gouvernement et indiquer les moyens de parvenir à la paix. Le Sénat Polonais répondit par de vaines excuses et des promesses tant de fois réitérées qu'on enverrait bientôt une ambassade avec des pleins pouvoirs etc., mais rien n'en fut plus avancé.

Cependant Charles Gustave ayant, selon la coutume des Rois de Suède après leur avénement, fait un voyage pour visiter les provinces de son royaume, assembla les Etats le 12 Mars 1655. Il leur exposa la position où se trouvait la Suède à l'égard de ses voisins, et leur représenta la nécessité d'armer sans perdre de tems. Comme le trésor public se trouvait épuisé par la prodigalité de Christine, et les revenus de la couronne étant extrêmement diminués par les dons que cette Princesse et les Rois ses prédécesseurs avaient fait à des particuliers de la plupart des domaines royaux, Charles Gustave proposa aux Etats de songer aux moyens de recouvrer ces biens. Le Sénat représenta qu'une reduction semblable demandait un examen très difficile des droits sur lesquels était fondée la possession actuelle des terres, et que le cas urgent

où se trouvait le gouvernement, ne permettant pas d'entreprendre une longue discussion, il serait plus à propos d'imposer une nouvelle taxe, en attendant de meilleures circonstances. L'Ordre de la Noblesse était du même avis, mais les trois autres Ordres n'ignorant pas que la reduction ne regardait que les terres des Nobles, tandis que le poids d'une taxe devait tomber également sur tous les habitans de la Suède, opinaient très fortement pour la reduction. Enfin on fut d'accord en apparence, que cette reduction ne devait commencer que par les biens de la couronne aliénés depuis la mort de Gustave Adolphe.

Ensuite le Roi ayant rendu compte aux Etats des raisons qui l'avaient obligé d'envoyer des troupes en Allemagne, pour reduire la ville de Brème sous son obéissance, parla des offenses qu'il avait reçues des Polonais, de la protestation faite par Canasiles contre son élection, des trames de ce Ministre, des négociations toujours également illusoires, par lesquelles les Polonais avaient tâché de gagner du tems, pour faire valoir un jour les prétentions de Jean Casimir à la couronne de Suède et attaquer ce royaume aussitôt que les circonstances le permettraient. Il représenta que l'état actuel de la Pologne présentait une occasion favorable de forcer, par la voie des armes, cette puissance à faire une paix solide et à renoncer à ses prétentions injustes; qu'il était nécessaire de mettre les frontières de la Livonie en état de défense contre les Russes, qui avaient une grande armée dans le voisinage de ce pays, et en même tems

se tenir sur ses gardes contre les Danois, qui ne manqueraient pas d'attaquer la Suède selon leur coutume, en cas qu'ils en trouvassent l'occasion. Les Etats sollicitèrent le Roi de faire tous les efforts possibles pour conserver la paix, puisque le délabrement des affaires de l'intérieur du royaume demandaient sa présence et ses soins; mais enfin persuadés par les raisons que le Roi avait alléguées, ils consentirent librement et unanimement à toutes ses propositions, et formèrent un décret, par lequel il fut ordonné qu'on ferait des levées pour trois ans, et que le nombre des matelots serait augmenté du double. Quant à la réunion des biens aliénés de la couronne, on résolut d'y procéder avec beaucoup de modération, et le commencement en fut assigné, d'après l'avis du Sénat, à l'époque de la mort de Gustave Adolphe; mais on finit par ne rien faire, et ce fut à Charles XI qu'il était réservé de mettre en exécution cet acte odieux, mais juste dans le fond et sur-tout nécessaire.

Charles Gustave ayant gagné, du moins en l'espérance, des ressources considérables, poussa avec vigueur les préparatifs de la guerre et les levées de troupes en Suède, en Livonie et en Allemagne. Des soldats et des officiers de ce dernier pays accouraient de toutes parts au seul nom de Königsmark et dans l'espérance du butin. Le Roi écrivit aux Princes d'Allemagne pour les assurer qu'il n'avait aucun projet de troubler le repos de l'Empire, et Jean Oxenstjerna y fut envoyé comme Ambassadeur pour le même effet.

Cependant le Roi avait reçu une ambassade de

la part du grand Chan des Tartares, qui lui offrait son alliance, et une autre de Bogdan Cmielinsky ou Cmielnicki, chef des Cosaques de Zaporow, adressée à Christine. Ce dernier devint un des ennemis les plus formidables de la Pologne, et mit souvent ce royaume à deux doigts de sa perte *). Il était brave, habile politique, et beaucoup plus instruit qu'on ne pouvait l'attendre d'un Cosaque. Voyant avec peine ses compatriotes gémir sous le joug cruel des Polonais, il songeait dès long-tems aux moyens de secouer ce joug. Un jour le Grand-Maréchal Potoski lui ayant demandé ce qu'il pensait d'un fort qu'on venait de bâtir dans le pays des Cosaques, il répondit: «que ce que des hommes avaient construit pouvait être détruit par des hommes». Bientôt le désespoir lui mit les armes à la main.

Le Podaroste Czechryn Czaplinsky ayant voulu s'approprier des terres appartenantes à Cmielnicki, par un procès qu'il avait eu le crédit de faire tourner en sa faveur, celui-ci, outré de colère, éclata contre lui en menaces. Le Podaroste fit mettre le feu à ses moulins, et poussa la vengeance jusqu'à livrer sa femme à la brutalité des soldats et faire mourir son fils sous des coups de bâton. Ce fut le signal de la révolte. Cmielnicki ayant soulevé les Cosaques de Zaporow, se ligua avec le Chan des Tartares de la Crimée, et bientôt à la tête d'une armée,

*) Ces détails sont pris de l'histoire de Pologne (Geschichte Polens) par Hamersdörffer, ouvrage publié en 1794. Voyez Tom. II. p. 174.

il battit les troupes que les Polonais envoyèrent contre lui. Tout ce qui échapa au carnage fut fait prisonnier, et le Grand-Maréchal fut de ce nombre. Si Cmielnicki avait eu une autre nation à commander, il serait devenu sans doute un des plus grands conquerans. Mais l'inconstance des Cosaques et leur indiscipline rendaient souvent tous ses efforts inutiles. Tantôt ligué avec les Russes, tantôt changeant de parti, tour à tour vainqueur et battu, mais toujours fertile en ressources, il avait une fois rassemblé une armée de trois cent mille hommes, sans rien pouvoir exécuter de considérable. Cependant ce n'était pas un allié à négliger, et Charles Gustave, sans faire grand fond sur les secours qu'il pouvait attendre de lui, ni des Tartares, reçut leurs ambassadeurs d'une manière très distinguée, et les combla de présens. Pour attirer Cmielnicki dans son parti, il lui envoya le secrétaire de ce Radziejowsky que nous aurons bientôt l'occasion de faire connaître plus particulièrement.

Enfin tout étant préparé pour le commencement de la guerre, Charles Gustave donna au Maréchal de Wittenberg le gouvernement de la Poméranie et le commandement des nouvelles troupes levées en Allemagne, dont il devait former un corps d'armée. Il avait ordre de se conduire d'après que les affaires tournaient sur les frontières de la Pologne et de la Lithuanie, de renouveler les assurances faites à l'Electeur de Brandebourg et aux autres Princes Allemands, que

que cet armement ne les regardait aucunement *), et d'attendre l'arrivée du Roi, en cas que les Polonais pussent lui opposer une armée en bon ordre; mais s'il n'y avait point de troupes vers la Marche de Brandebourg, si Gustave Horn avait déjà commencé les hostilités du côté de la Livonie et si les Russes et les Cosaques étaient prêts d'entrer en Pologne par la Lithuanie, il devait marcher sur la ville de Posen, en traversant la Poméranie Electorale, sans s'arrêter à l'opposition vraie ou apparente que pourrait mettre à son passage l'Electeur de Brandebourg. Wittenberg, trouvant l'occasion favorable, se mit bientôt en marche pour entrer en Pologne.

Sur ces entrefaites il arriva à Stockholm une nouvelle ambassade de Pologne avec des lettres de créance dans les formes requises. Mais il n'était plus tems; l'armement était achevé, et le Roi, à la veille de son départ, n'était pas d'humeur à se laisser amuser plus long-tems par des paroles. Cependant il donna audience à Lessinsky et Naruscewitz le 27 Juin. Ensuite le Chancelier Eric Oxenstjerna et quel-

*) Il est dit dans les Mémoires de Brandebourg par Frédéric II, Tome I, p. 121, première édition, que les Suédois avaient publié que leur armement ne regardait que la Russie, ce qui n'est pas du tout probable, puisqu'il était de l'intérêt de la Suède de ménager cette dernière puissance, pour ne pas s'attirer un ennemi de plus pendant la guerre de Pologne, et on va voir bientôt comment Charles Gustave prit tous les soins possibles pour éviter de donner ombrage aux Russes.

ques autres Sénateurs rendirent visite à ces Ambassadeurs par ordre du Roi, et commencèrent une espèce de négociation. On peut juger de la crainte que leur inspirait Charles Gustave et du peu de respect des Polonais pour Jean Casimir, par un aveu des Ambassadeurs *que ce Prince ne s'était pas conduit en cette occasion avec toute la circonspection que les Etats de Pologne auraient souhaité* *). Enfin, après plusieurs entrevues, les Ambassadeurs consentirent à la cession exigée par le Roi, de toutes les prétentions de Jean Casimir à la couronne de Suède, pourvu que la paix fût conclue promptement; mais il restait encore des articles sur la cession de la Livonie etc., dont on ne pouvait pas convenir sitôt. Le Roi ne voulant pas différer son départ d'un moment, fit dire aux Polonais qu'il laissait à leur choix de conclure le traité à Stetin, au port de Dalarö ou sur la côte de Danzig. Ils firent encore quelques tentatives pour gagner une suspension d'armes; mais le Roi étant instruit d'autres démarches moins amicales de la part des Polonais, fit peu d'attention à leurs propositions. Il fut enfin conclu que la négociation serait continuée le 4 Août prochain.

Il est tems maintenant d'examiner la grande question, si le Roi pouvait, s'il devait éviter la guerre de Pologne dans les circonstances présentes. Nous avons déjà parlé des raisons que ce Prince présenta aux Etats du royaume, pour les décider à la guerre. Nous avons vu combien les Polonais avaient mis de

*) V. Puffend. liv. II. pag. 75.

lenteur et de mauvaise foi dans les négociations précédentes. Maintenant voyant l'orage prêt à fondre sur eux, ils avaient proposé de céder le point principal, savoir la prétention de Jean Casimir à la couronne de Suède. En même tems l'Empereur, qui dirigeait toutes les actions de ce Prince, avait envoyé des députés au Czar, pour l'armer contre la Suède, en proposant à son fils de succéder à Jean Casimir. Charles Gustave n'ignorait pas ces démarches. Quant à la renonciation de Jean Casimir à ses prétentions, cet acte devait être renvoyé aux Etats de Pologne, pour être muni de leur caution. Les Etats pouvaient refuser cette caution, ou la différer; en attendant on pouvait en venir à un accommodement avec la Russie, et la porter à tourner ses armes contre la Suède, sur-tout comme il y avait encore entre ces deux puissances des différends non terminés qui pouvaient servir de prétexte.

Il paraît donc assez clairement que c'était le vrai moment pour Charles Gustave d'attaquer la Pologne, et que le moindre délai l'eût pu exposer, lui et son royaume, aux plus grands inconvéniens. Si ce Prince voulait jamais se trouver en possession tranquille du thrône de la Suède, il n'y avait d'autre parti à prendre que de prévenir son ennemi, et il le fit avec cette vigueur qui convenait à son caractère.

CHAPITRE VI.

Commencement de la guerre de Pologne. Wittenberg pénètre dans ce royaume. Histoire de Radziejowsky. Soumission de quelques Palatinats. Charles Gustave part de Stockholm avec une armée. Wrangel, après avoir débarqué les troupes, conduit la flotte au port de Heel près de Danzig. Le Roi rejoint Wittenberg. La ville de Varsovie se rend. Batailles de Czarnova et de Donayecz. Jean Casimir se retire en Silésie. La ville de Cracovie se rend. Soumission des Quartiens, de l'armée de Pologne et d'un grand nombre de Palatinats. Expéditions du Comte de Stenbock, de Henri Horn etc.

Le Maréchal de Wittenberg, le même qui avait servi avec tant d'honneur pendant la guerre de trente ans, s'était déjà mis en marche avec une armée composée des régimens suédois qui étaient encore en Allemagne, et des troupes levées par Königsmark, avec douze gros canons et soixante pièces de campagne. Ayant passé l'Oder et campé devant Damm, il fit la revue de son armée, qui se trouva être de dix-sept mille combattans *).

*) Je dois avouer ici que pour ce qui regarde les principaux événemens de cette guerre, j'ai sur-tout suivi l'ouvrage de Puffendorf; souvent je n'ai fait que l'abréger, et quelquefois même je l'ai copié mot pour mot, préférant cette manière d'agir à l'affectation de dire les mêmes choses en d'autres paroles. Cet ouvrage, écrit par ordre de Charles XI, et

L'Electeur de Brandebourg, loin de s'opposer à leur passage sur son territoire, donna ordre de leur fournir en abondance du pain et de la bière, quoiqu'ils apportassent les provisions nécessaires pour ne pas être à charge aux habitans du pays; et d'ailleurs cette armée y garda la plus sévère discipline.

Cependant le Général suédois apprit que les Palatins de la basse Pologne avaient rassemblé leurs troupes aux environs d'Oustzie; mais avant de commencer les hostilités, il crut devoir tenter la voie de la négociation. Il y avait dans son armée un Polonais refugié, nommé Radziejowsky, qui lui parut le plus propre pour entamer cette négociation; et puisque ce Polonais va jouer un rôle assez remarquable, il est à propos de le faire connaître.

Radziejowsky, élevé à la dignité de Vice-Chancelier de Pologne, avait un malheur qui fut la cause de sa ruine. C'était d'être marié à une jolie femme qui plaisait à Jean Casimir, et qui n'était pas cruelle. Ce Prince ne se gênait pas dans ses amours; voulant écarter de la cour un mari incommode, il lui fit proposer plusieurs emplois dans des cantons éloignés; mais comme Radziejowski s'obstinait à tout refuser, sa femme présenta une demande en divorce, conçue en

---

pour l'intelligence duquel le Comte de Dahlberg employa ses desseins, paraît avoir acquis même par-là le plus haut degré d'authenticité. Mais ces mêmes desseins m'ont quelquefois fait envisager les positions et les manœuvres sous un autre point de vue que Puffendorf; et d'ailleurs j'ai consulté les historiens de diverses nations, pour voir comment ils ont considéré les faits.

termes outrageans. Les frères de cette femme, pour lasser la constance du mari et le déterminer enfin au divorce, commirent toute sorte de violences dans sa maison, et Radziejowski eut recours aux représailles. Le Roi, furieux de cette hardiesse, le fit condamner par le tribunal des Maréchaux à perdre l'honneur et la vie *).

Il est assez remarquable qu'un Prince, dont la puissance était presque nulle pour faire le bien, ne manquait pas de serviteurs zélés quand il s'agissait de revêtir de formes légales la plus cruelle des injustices. Le malheureux Radziejowski, proscrit dans sa patrie, se sauva en Suède, où les circonstances étaient très favorables à sa reception. Ne respirant que la vengeance et ajoutant le crime au malheur, il s'engagea au service de la Suède, pour aller porter les armes contre ses compatriotes.

Du camp de Wittenberg il écrivit aux Palatins pour les persuader à se soumettre au Roi de Suède. Mais les Palatins répondirent: que le Roi de Pologne ayant envoyé en Suède une ambassade, dont ils attendaient les plus heureux effets, ils espéraient qu'aucun acte d'hostilité ne serait commis avant de voir l'issue de cette démarche.

---

*) Histoire de Pologne par Hamersdörffer, Tome II. p. 193. Dans la continuation de l'Hist. gén. de Pologne par le Chev. de Solignac, il est dit que Radziejowski souleva les Cosaques, que sa conspiration fut découverte, et qu'il fut condamné à un bannissement perpétuel. Voyez Tome VI. p. 44. Mais cet auteur, d'ailleurs peu exact, s'est trompé sans doute. On voit chez Puffendorf que Radziejowski ne négocia avec les Cosaques qu'après sa retraite en Suède.

Wittenberg, sans perdre de tems, marcha par Fridericswalde et Uchtenhagen à Freiwalde, où pendant qu'il donnait un jour de repos à son armée, il convoqua les chefs pour leur communiquer les ordres du Roi. Il leur représenta que les soldats étant pour la plupart des recrues, il était nécessaire de veiller avec le dernier soin à leur instruction et de les préparer à ne point s'effrayer des cris avec lesquels les Polonais commencent l'attaque, les assurant que s'ils tenaient leurs rangs bien serrés, ils pourraient facilement résister, tandis qu'en se débandant il n'y aurait pas moyen de se sauver, à cause de la grande velocité des chevaux de l'ennemi. Il exhorta aussi les chefs à bien faire comprendre aux soldats que si l'on traitait avec douceur les habitans du pays, ils fourniraient à l'armée tous ses besoins; et qu'au contraire, en dévastant le pays, on s'attirerait toutes les difficultés possibles, et l'on risquerait de mourir de faim.

Après avoir pris des mesures si sages et conformes aux intentions de Charles Gustave, Wittenberg continua sa marche par Bemdorff, Janschow, Wangrin, Tranbourg et Frankenbourg, près des frontières de la Pologne. Pour encourager les soldats, il passa ces frontières avec toute la pompe militaire, au son des trompettes et des timbales, et marchant lui-même à la tête de l'armée. Le même jour il arriva à Tempelbourg. Malgré les précautions du Général et par la négligence des officiers qui ne se doutaient de rien, cet endroit fut pillé par les soldats avides de mettre la main sur le butin polonais. Dra-

heim, fort très avantageusement situé, et défendu par quatre cents hommes, fut abandonné à l'approche des Suédois. Wittenberg y mit une garnison de soixante hommes, qui s'y étaient maintenus encore lorsque Charles Gustave y passa, deux ans après, pour aller combattre les Danois.

Etant arrivé à Crone, par Höchstedt, Wittenberg apprit que l'armée de la basse Pologne, forte de quinze mille hommes, l'attendait près d'Oustzie, pour lui disputer le passage du fleuve Notez. Il marche donc tout droit à l'ennemi, et s'étant mis à la tête de quelques régimens de cavalerie, il va reconnaître leur position. Wussou, Major-Général du jour *), qui commandait l'avant-garde, surprit en deçà des défilés quelques troupes polonaises, qu'il força de prendre la fuite, après en avoir taillé en pièces la meilleure partie; ce qui fut regardé comme un augure favorable pour le reste de la guerre. Les fuyards se jetèrent dans un retranchement construit à la hâte au milieu du chemin, et delà, ainsi que de quelques batteries de l'autre côté du fleuve, les Polonais firent un feu terrible sur les Suédois, qui leur répondirent de même. L'approche de la nuit empêcha Wittenberg de tenter alors le passage du fleuve, entreprise très difficile, les deux bords étant si marécageux qu'on ne

*) C'est sans doute ce qu'a voulu dire Puffendorff par *præfectus vigilum.* Le Major Général du jour était chargé de l'inspection des gardes avancées etc. quand l'armée campait, et commandait l'avant-garde quand on était en marche.

ne pouvait y mettre le pied qu'en suivant une chaussée. Il fit donc placer avantageusement du canon, pour déloger, le jour suivant, les Polonais de la chaussée, et envoya Mardefelt attaquer ceux qui étaient postés en deçà du fleuve. Mardefelt s'en acquitta si bien, qu'ils prirent la fuite et portèrent l'alarme de l'autre côté, où l'on croyait que les Suédois avaient déjà gagné le passage. Le lendemain de bon matin il parut au camp des Suédois un trompette avec des lettres signées par les Palatins Opalinsky de Posnanie et Grudsinsky de Kalis, qui demandaient une suspension d'armes et un pourparler. Wittenberg envoya Radziejowski avec quelques autres députés, qui rencontrèrent ceux des Polonais à la moitié du chemin, et on conclut bientôt un traité, dont les articles étaient: *que les Palatinats de Posen et de Kalis se mettaient sous la protection de Charles Gustave, auquel ils rendraient foi et hommage, tel qu'ils l'avaient rendu auparavant au Roi de Pologne; qu'ils transporteraient au Roi de Suède tous les droits royaux et lui laisseraient la libre disposition des biens tant civils qu'ecclésiastiques, des péages, impôts et tels autres revenus, qui avaient été en usage jusque là; qu'on remettrait en son pouvoir les villes de Posna, Kalis, Lesno, Miedziwitz et autres places situées dans les biens royaux, pour s'en servir comme il jugerait à propos, et que le Roi pourrait disposer à son gré de l'infanterie de l'un et de l'autre Palatinat.*

Wittenberg, de son côté, s'engageait, au nom de son Roi, *de laisser le libre exercice de la religion dans les deux Palatinats, et de maintenir l'ancienne liberté, conformément aux lois du royaume et au serment que les Rois en faisaient à leur avénement à la couronne; d'exempter de logement et de quartiers d'hiver les terres de la Noblesse; d'y défendre tout pillage aux soldats. et de punir rigoureusement ceux qui désobéiraient; de faire rendre la justice dans tous les ressorts au nom du Roi de Suède; de n'accorder qu'aux habitans naturels du pays, les charges de Sénateurs et autres emplois conférés auparavant par les Rois de Pologne. Si quelqu'un des sujets de ces deux Palatinats s'opposait au présent traité et voulait demeurer encore attaché au parti de Jean Casimir, on convenait de part et d'autre, que ses biens seraient confisqués au profit du Roi de Suède* *).

Il faut avouer que si la mauvaise volonté des chefs polonais et les persuasions de Radziejowski ne furent pas les causes principales de cette capitulation, elle prouve l'extrême supériorité que donnent à une armée la discipline militaire et une réputation déjà établie. Quinze mille hommes d'infanterie, outre une belle cavalerie, ayant tout l'avantage du terrein, et des

---

*) Ce traité est transcrit de l'ouvrage de Puffendorf, L. II. pag. 79, traduction française. Nous l'avons inséré tout au long, pour donner une idée de ces traités de soumission, qui se ressemblèrent presque tous quant aux points principaux.

retranchemens sur les bords d'un fleuve très difficile à passer, se rendent à une armée de dix-sept mille hommes en tout, et cela sans coup férir. Cependant il y eut plusieurs Nobles dans ces Palatinats, qui désapprouvèrent hautement la conduite des Chefs, les taxant de parjures, et déclarant qu'ils voulaient se défendre jusqu'à l'extrémité. La cavalerie polonaise se dispersa et l'infanterie prit service, mais déserta peu à peu; Wittenberg voyant qu'il y avait peu de fond à faire sur la fidélité de ces troupes, qui d'ailleurs étaient difficiles à discipliner, ne se mit pas en peine de les retenir; il ne garda que les Allemands et prit des mesures pour avoir des recrues de cette nation.

Il fallut deux jours à l'armée suédoise pour se tirer des mauvais chemins où elle s'était engagée, et passer ce fleuve que les Polonais avaient regardé comme impossible à défendre. Après un jour de repos Wittenberg marcha droit sur Posen, ayant envoyé Radziejowski et Mardefelt pour préparer les esprits à la soumission. Après avoir passé par Rogozno et Goltzina, le Général fit bientôt son entrée dans Posen, où il fut magnifiquement reçu par le magistrat. Ayant appris que le Grand-Trésorier de Pologne s'avançait avec quelques troupes pour secourir cette ville, Wittenberg envoya Radziejowski avec deux mille chevaux sous le colonel Böttiger, pour en défendre l'accès. Radziejowski après avoir fait quelque chemin, rapporta que Jean Casimir, ayant peu de confiance en ses troupes, avait résolu de quitter Varsovie. Radziejowski voulait persuader à Wittenberg de marcher

sans délai avec une partie de l'armée, pour profiter de la première terreur; mais ce Général n'étant pas bien sûr des desseins de Jean Casimir, ni de la foi des Polonais, ne crut pas devoir s'enfoncer si loin dans le pays avec une armée très faible en comparaison de ce que pouvait lui opposer le Roi de Pologne, pour peu qu'il fût secouru par ses sujets.

Après avoir fait séjourner son armée trois jours à Posen, Wittenberg s'avança jusqu'à Scroda, où il reçut des ordres de s'arrêter pour attendre le Roi qui devait arriver bientôt avec l'élite de l'armée suédoise. Radziejowski demandait encore quatre mille chevaux pour agir avec plus de vigueur; mais comme il n'avait fait observer à ses troupes aucune discipline, et qu'il y avait lieu de craindre qu'il n'épuisât le pays, au grand détriment de l'armée qui devait bientôt y passer; Wittenberg le rappela, ne croyant pas d'ailleurs devoir trop se fier à un homme qui portait les armes contre sa patrie. Mais pour ne pas l'effaroucher, on lui donna deux mille chevaux polonais qui étaient encore restés en service. Ceci donne lieu à une réflexion bien triste sur l'incertitude des vertus humaines. On se moquerait bien d'un Général, qui par une extrême délicatesse renoncerait aux grands avantages qu'il pourrait tirer des services d'un transfuge, combattant contre sa patrie qu'il connaît, et où il a des liaisons; et cependant on n'osera soutenir qu'il soit louable de se servir des crimes d'autrui, pour parvenir à ses fins.

Wittenberg ayant pris une position avantageuse,

fit retrancher son camp et se contenta de mettre des garnisons dans Posen, Kalis et Miedzivitz, avec ordre de fortifier ces places autant que possible. Ayant demeuré au camp de Seroda jusqu'au 7 Août, il se mit en marche par un nouvel ordre du Roi et se porta sur Stuptez. Ensuite voyant que le Palatin de Siradie tardait de se présenter pour se soumettre, comme il l'avait promis, et craignant que l'éloignement des troupes suédoises n'encourageât Jean Casimir à s'emparer de cette province, Wittenberg s'avança jusqu'à Conin sur le Warta, où il pouvait empêcher la jonction des troupes de la Pologne avec celles de la Prusse et garder la communication avec ce dernier pays. Le colonel Ridderhjelm, qui devait se porter sur Lonciz avec un gros de cavalerie, rencontra à Colo quatre cents Polonais sous le colonel Schœnberg, envoyé pour reconnaître le pays et y sommer les Nobles à prendre les armes. Ridderhjelm les attaqua, en tua quarante, leur prit deux étendards et quelques prisonniers; le reste fut pour la plupart poussé dans les marais.

Le Roi de Pologne avait appelé aux armes tous les Nobles de son royaume, leur faisant espérer des secours de la part des Tartares et des Cosaques, qui n'osaient plus agir ouvertement contre lui, de crainte de voir leur pays ravagé. Les captifs pris à Colo rapportèrent que Jean Casimir était arrivé à Lowitz, château fortifié sur la rivière de Rossna et entouré de profonds marais, qui en rendaient l'accès très difficile. Il n'avait avec lui que cinq mille hommes,

en attendant quelques troupes du Palatinat de Sendomir; ceux de Lonciz et de Siradie avaient refusé d'obéir. Wittenberg, suivant les ordres de son Roi, n'avança pas au delà de Conin.

Cependant Charles Gustave, après avoir donné ses instructions au Sénat et confié le département de la guerre à Gustave Horn qui devait revenir à Stockholm de son gouvernement en Livonie, se disposait lui-même au départ. Ne voulant pas être suivi des Ministres étrangers, qui auraient pu éclaircir de trop près ses démarches, il leur fit dire qu'il comptait être de retour dans trois mois, et l'Ambassadeur danois fut congédié avec les plus grandes démonstrations d'amitié.

S'étant rendu à Dalarö, le Roi y trouva une flotte de quarante voiles, outre les vaisseaux de charge, sous le commandement de l'Amiral Charles Gustave Wrangel. Neuf régimens nationaux d'infanterie, composés de vieux soldats bien aguerris, faisaient la force principale de l'armée qui devait s'embarquer. Charles Gustave partit le 9 Juillet par un vent favorable, et aborda le sixième jour à l'île de Greifswald. Delà il se rendit à Wolgast, où il s'arrêta quelques jours, et ensuite par Anclam à Stetin, où l'armée était déjà arrivée.

Puffendorf observe ici qu'il eût été plus court de se jeter d'abord dans la Prusse par Pillau; mais cela aurait supposé un plan tout-à-fait différent de celui dont l'exécution était déjà commencée par Wittenberg. Peut-être eût-il été à souhaiter que Charles

Gustave se fût contenté de conquérir la Prusse, plus facile à garder que le reste de la Pologne. Par-là même il eût donné moins d'ombrage aux Polonais, qui craignaient pour leur religion sous un maître luthérien, et même aux Cosaques, qui avaient plus d'espérance de conserver leur liberté par la faiblesse du gouvernement polonais, que s'ils auraient pour voisin un Roi guerrier comme Charles Gustave. De l'autre côté il n'eût pas été prudent de donner à Jean Casimir le tems de rassembler ses forces et de porter toute la Noblesse de Pologne à prendre les armes; au lieu qu'en le serrant de près et en profitant de la consternation répandue par les succès de Wittenberg, on restait maître des conditions; et d'ailleurs il faut considérer que l'Electeur de Brandebourg et peut-être l'Empereur se seraient opposés de toutes leurs forces à la conquête de la Prusse, comme il paraît par la suite. Quoiqu'il en soit, le but de Charles Gustave pour le moment, était de rejoindre l'armée de Wittenberg, qui effectivement n'avait pas des forces suffisantes pour se soutenir, en cas que les Polonais fissent quelque effort considérable. Pour cet effet il n'y avait pas d'autre chemin à prendre que celui de la Poméranie.

Wrangel avait eu ordre de conduire la flotte au port de Heel dans le golfe de Pautzke, pour attirer l'attention de l'ennemi pendant la marche du Roi et obliger la ville de Danzig à se déclarer pour lui, en exigeant un tribut modique des vaisseaux qui entreraient dans son port ou qui en sortiraient. Mais

ces démarches ne remplirent pas les vues de Charles Gustave, qui avait espéré de tirer le même avantage des ports de la Prusse qu'avait fait Gustave Adolphe. Les Danzigois fermèrent leurs douanes, les Hollandais allèrent aborder ailleurs, et les esprits n'en furent que plus aigris.

Nous avons déjà dit que les négociations de paix avec la Pologne devaient être reprises à Stetin; mais les conquêtes de Wittenberg avaient changé la face des affaires. Le Roi se voyant en état de soumettre bientôt toute la Pologne, voulut que la négociation se fît dans une des villes de ce royaume et désigna celle de Thorn. En attendant Bénoît Oxenstjerna et Liljeström, qui devaient attendre les députés polonais à Stetin, avaient reçu des ordres en conséquence. L'Electeur de Brandebourg ne fit aucune difficulté d'accorder au Roi le passage sur ses terres. Ayant fait à Stetin la revue de son armée, qui se trouva de quinze mille combattans, Charles Gustave se mit en marche pour joindre Wittenberg, qui ne cessait de l'en presser. Il prit sa route par Dam, Arenswalde, Furstenau, Teupitz, où il fit publier une défense expresse aux soldats de maltraiter les habitans paisibles du pays. Mais malgré la sévérité qu'il mit à punir les réfractaires, il eut la douleur de ne pas pouvoir empêcher le pillage, seul motif pour lequel une partie de ses troupes avait pris les armes. Il faut excepter de ce nombre les soldats suédois nationaux, qui de tout tems ont montré autant d'obéissance

issance à leurs chefs et d'humanité que de bravoure. Le Roi, ayant passé la Notez à Czarnicow, donna toute son infanterie et une partie de sa cavalerie avec soixante gros canons et cent dix-huit pièces de campagne à Gustave Othon Stenbock, pour les conduire à Nakel. On voit par-là que les trains d'artillerie de ces tems, en proportion des armées, ne le cédaient pas à ceux qu'on emploie de nos jours. Mais le Roi comptait sans doute sur les renforts considérables qu'il allait trouver bientôt dans les provinces qui se soumettraient à sa puissance. Ayant envoyé Planting avec un gros de cavalerie pour s'emparer de Bromberg, le Roi marcha lui-même par Jembitz Rogocznow et Kletzcow, s'avançant vers Gnesne à grandes journées.

Les deux Palatins de Kalis et de Posen étant venus à sa rencontre avec un grand nombre de chevaux, le Roi reçut leurs soumissions avec beaucoup de bonté; mais il ne ratifia le traité conclu avec eux qu'après s'être joint à Wittenberg. Quant à ceux qui refusaient encore de se rendre, il tâcha de les gagner par la douceur, ayant publié un manifeste, par lequel il les exhortait à la soumission et leur promettait sa protection. Pendant sa marche, un grand nombre de châtelains, gouverneurs et gentilshommes s'empressaient de lui rendre hommage, et il paraissait plutôt un dieu tutélaire qu'un ennemi. Son affabilité, la grandeur et la fermeté mêlée de douceur, qui paraissaient dans son maintien, lui gagnèrent tous les

cœurs; et les Polonais le comparaient à Uladislas IV, celui de leurs Rois dont ils chérissaient le plus la mémoire. Charles Gustave leur donna des sauvegardes, et la reconnaissance ou la crainte les fit descendre à la plus lâche adulation envers un ennemi qui entrait à la tête d'une armée dans leur patrie. Cependant ce n'était pas sans raison qu'ils rejetaient les malheurs de la Pologne sur Jean Casimir, qui avait provoqué la guerre, sans avoir préparé les moyens de la soutenir, et qui montrait aussi peu d'habileté que de courage.

Vilna, capitale de la Lithuanie, venait d'être emportée par les Russes. Le chapitre de Gnesen se soumit au Roi de Suède, mais l'Archevêque, étant auprès de Jean Casimir, lui demeurait toujours attaché. Krusevitz, ville sur le lac d'où sort la Notez, fut prise sans peine. Flen, Nakel, Meseritz, Posen, Kalis, Kostena reçurent des garnisons suédoises, et le Roi donna ordre de fortifier ces places. Enfin ce Prince arriva à Conin en même tems que Stenbock avec l'infanterie et l'artillerie; son armée réunie à celle de Wittenberg, faisant en tout trente quatre mille combattans, marcha sur Colo pour y passer la Warta, après avoir pris un peu de repos.

Cette armée dans le cœur d'un royaume aussi vaste et peuplé que la Pologne, ne devait pas être bien formidable; mais les forces des Polonais étaient paralysées par les effets du régime féodal, par le peu de concert qui régnait entre le Roi et le Sénat, et par l'anarchie, suite nécessaire de cette division. Ces

fiers Polonais, dont vingt mille avaient, quelques années auparavant, résisté à cent cinquante mille Cosaques et Tartares *), tremblaient avec raison à la vue d'un nombre très inférieur de soldats bien disciplinés et commandés par un Roi qui s'était déjà fait un nom par ses exploits, et qui avait sous ses ordres des Généraux habiles et expérimentés.

Jean Casimir eut recours à sa ressource favorite, de gagner du tems, sans savoir l'employer; et dépêcha vers Charles Gustave son chambellan Prziemsky, qui avait servi sous Gustave Adolphe, et dont le frère avait été tué en combattant au service de la Suède. Il apportait des lettres de Jean Casimir, ainsi que d'une partie du Sénat, et le but de sa mission était d'obtenir une trève. Charles Gustave répondit qu'il ne s'agissait pas de trève; que si le Roi de Pologne avait quelque nouvelle condition à proposer pour faciliter la conclusion d'une paix solide, on pourrait nommer des commissaires pour l'examiner. Prziemsky, dans un entretien particulier, qui lui fut accordé, demanda au Roi s'il ne voudrait pas permettre à Jean Casimir de venir le trouver. Le Roi répondit qu'il épargnerait cette peine à son cousin, qui était plus âgé, et qu'il irait bientôt lui rendre visite lui-même.

Enfin cette négociation, comme les précédentes, n'eut point de suites, et il en fut de même de tou-

*) Geschichte Polens von Carl Hammerdörfer, Professor zu Jena. II:r Band p. 189.

tes les démarches que Jean Casimir ne cessait de faire pour gagner du tems.

Tandis que ce Prince s'épuisait en efforts pour rassembler sous les armes la Noblesse de son royaume, Charles Gustave dirigeait sa marche du côté de la capitale. Ayant quitté Colo, il se porta sur Clodova et Sobota, afin de surprendre Jean Casimir, qui était à deux milles de Piontec. Les troupes détachées de l'armée suédoise ayant rencontré un corps de Polonais, en taillèrent en pièces une partie et prirent le reste. Jean Casimir, frappé de terreur, se sauva vers Cracovie. Wittenberg et le Général Erskein (nommé dans les lettres de Charles Gustave) furent envoyés à sa poursuite avec un gros détachement. En même tems ils avaient ordre de déclarer par-tout où ils devaient passer, que le Roi de Suède garantissait la liberté de religion à tous les Polonais qui se soumettraient à sa puissance, et que la Noblesse, en fournissant des vivres pour la subsistance de l'armée, serait exempte de toute autre charge.

Le Roi marcha droit à Varsovie et prit sur la route le fort de Lowitz, où il laissa une garnison. Quelques prisonniers russes qu'on y trouva, furent mis en liberté, et on leur donna des chevaux pour aller en Lithuanie rejoindre leurs compatriotes. S'étant ensuite approché de la capitale avec une avant-garde de trois régimens de cavalerie et de douze cents fantassins, le Roi envoya un trompette sommer cette ville, qui se rendit aussitôt *). Cent vingt quatre ca-

*) 30 Août.

nons de fonte, une grande quantité de munitions de guerre et de bonnes provisions de vivres furent la proie des Suédois. On respecta les biens et les maisons des particuliers, en exceptant ceux qui avaient émigré. Le Roi prit son quartier général à Wiastow dans un palais du Roi de Pologne, et donna le gouvernement de Varsovie avec les Palatinats voisins, à Benoît Oxenstjerna; Claude Rålamb et Gustave Baner lui furent adjoints pour traiter avec ceux qui voudraient entrer en composition.

Cependant Wittenberg dirigeait sa marche sur Cracovie et passa tout près de Jean Casimir, qui était encore à Wolwors avec sa cavalerie. Si c'était à dessein, ce qui paraît probable (car un Général expérimenté comme lui, ne dut pas ignorer ce qui se passait dans le pays qu'il avait à traverser), le but de Wittenberg pouvait être de devancer Jean Casimir à Cracovie et de le mettre ainsi entre son détachement et l'armée de Charles Gustave, qui devait venir le rejoindre de Varsovie. Mais Jean Casimir lui donna le change et le devança lui-même en marchant par Inowloc. Wittenberg était déjà arrivé à Opoczno, place située au milieu du chemin entre Varsovie et Cracovie, quand six-vingt chevaux ou environ, de son arrière-garde, s'étant arrêtés pour attendre le bagage, furent enveloppés et tués ou faits prisonniers par dix compagnies de Polonais; ce qui enfla le courage de Jean Casimir au point qu'il allait attaquer Wittenberg. C'est ainsi que ces petits esprits, jouets des circons-

tances, se découragent au moindre malheur et se relèvent par le plus petit succès.

Il faut avouer que si Jean Casimir eût été un capitaine habile, la position de Wittenberg paraissait assez embarrassante, et d'ailleurs ce Général était malade. Mais au moment où l'ennemi se disposait à l'attaque, Charles Gustave arrive avec quelques régimens à Opoczno, et Jean Casimir reprend la défensive.

En attendant, le Comte de Dœnhof s'était présenté à Varsovie pour négocier une trève. Le Roi, qui était parti, en eut avis et fit répondre comme il l'avait fait auparavant. Nous ne ferons désormais qu'indiquer ces nombreuses députations, dont le but et le succès furent toujours les mêmes.

PLANCHE II. *Bataille de Czarnova* le 6 Sept. 1655.

Le Roi quitta Opoczno et dirigea sa marche vers Czarnova, où Jean Casimir avait pris poste avec plus de dix mille chevaux et quelque infanterie *), qu'il rangea en bataille sur six ou sept lignes, dans une plaine resserrée à gauche par une forêt très épaisse, et à droite par une petite rivière qui coule au milieu d'un marais.

---

*) Puffendorf dit qu'il n'y avait point d'infanterie; mais dans le dessin pris sur les lieux par le Comte de Dahlberg, on voit deux gros bataillons entre les escadrons de la première ligne de cette armée; j'ai cru devoir suivre ce dernier.

Charles Gustave voyait avec plaisir la première occasion que lui donnait le sort de commander lui-même à une bataille rangée. Il s'avance en bon ordre avec six mille chevaux, quatre ou cinq mille fantassins et quatre cent dragons. D'après le plan qu'il avait tracé de sa propre main *), il prend une position imposante sur une hauteur vis-à-vis de l'ennemi. Ayant placé ses canons sur la même hauteur de manière à pouvoir foudroyer les lignes des Polonais sans incommoder les siens, qui devaient commencer l'attaque, il fit avancer trois cents chevaux pour escarmoucher avec l'ennemi.

C'est à peu près ainsi que commencèrent la plupart de ces fameuses batailles, qui de nos jours ont étonné l'univers. La seule différence est qu'ici ce fut de la cavalerie au lieu de tirailleurs **). Il paraît que, dans ce genre de combat, les Suédois durent

*) Ce plan se trouve en original dans la belle collection de manuscrits de Mr. le Baron de Stjerneld (Grand-Chambellan de S. M. la Reine douairière etc.), qui a eu la bonté de nous le communiquer.

**) Des officiers distingués, qui furent témoins oculaires de plusieurs de ces batailles, m'ont assuré que, pour l'ordinaire, l'attaque a commencé par le feu des tirailleurs. Par ce mot de tirailleurs on n'entend pas des corps séparés, de chasseurs à pied; toute l'infanterie étant exercée à cette manœuvre, quelques bataillons se portent au devant du front de l'armée; puis s'éparpillant sur la plaine, ils font feu à la manière des chasseurs et couvrent par le bruit et la fumée, les mouvemens que le Général trouve à propos de faire, soit pour tourner l'ennemi, soit pour attaquer un point faible.

avoir du désavantage à cause de la grande agilité des chevaux polonais. Mais que ne font pas le courage et l'assurance du soldat? L'escarmouche fut très vive de part et d'autre avec un succès à peu près égal. Cependant Jean Casimir, spectateur oisif du combat, se tenait sur une hauteur au delà de la rivière, ayant deux escadrons pour escorte.

Déjà le canon des Suédois commençait à jouer, déjà les deux armées allaient s'ébranler pour engager le combat, quand tout-à-coup il survint un orage furieux; le champ de bataille fut inondé de pluie et couvert de ténèbres interrompues par les éclats de la foudre. Tout s'arrête, tout reste en suspens pour contempler le choc des élémens, qui semblait venir à propos pour arrêter celui des faibles humains.

Les Polonais, comptant sur la supériorité de l'arme blanche, tandis que la pluie empêchait l'effet des armes à feu, demandaient cependant qu'on leur permît d'aller fondre sur les Suédois avec leurs grands sabres. C'est un beau moment pour un chef quand le soldat demande le combat, et il faut qu'il y ait de bien grands désavantages pour qu'il soit permis de laisser ralentir cette première ardeur. Les chefs polonais, ayant appris que les Suédois couvraient leurs fusils et leurs mèches avec leurs habits, défendirent l'attaque et ordonnèrent la retraite, qu'ils espéraient de pouvoir exécuter en bon ordre; mais le ciel s'étant éclairci et l'orage ayant fait place au feu des

des Suédois, l'armée polonaise prit la fuite en courant à toute bride, et se réfugia dans un bois. L'extrême prudence, pour ne pas dire la lâcheté, des chefs de cette armée ne contribua pas peu au découragement général qui se répandit parmi les Polonais, et dont nous allons voir les suites.

Charles Gustave étonné d'avoir vaincu à si peu de frais, n'oublia cependant pas les règles de la vraie prudence, et défendit à sa cavalerie de poursuivre les fuyards au delà de deux milles, craignant qu'ils ne revinssent à la charge, et connaissant l'avantage qu'ils avaient, outre celui du nombre, dans la légéreté de leurs chevaux. Dans cette journée les Polonais perdirent mille hommes et quatre mille chariots de bagage; mais leur plus grande perte fut celle de tout espoir de pouvoir jamais résister aux Suédois.

La meilleure partie de la Noblesse, par son inconstance ordinaire, abandonna Jean Casimir après un échec si peu considérable; mais il est aussi probable que la conviction de son incapacité y contribua plus que sa défaite. Ce Prince ne songeait plus qu'à se retirer avec le reste de son armée à Cracovie. Charles Gustave le suivait à grandes journées et le surprit à un mille de cette ville. Les Polonais effrayés à la vue des premières troupes de l'avant-garde, mirent le feu à leur camp et s'enfuirent au delà de la Vistule. Ils avaient aussi incendié un des faubourgs de Cracovie, et le colonel Bretlach, qui commandait l'avant-garde suédoise de huit cents che-

vaux, s'avança parmi les flammes de ce faubourg jusqu'aux portes de la ville qu'il trouva ouvertes et sans défense; mais il n'osa pas entrer, craignant quelque piége. En effet il y avait sept mille hommes, qui s'étaient jetés dans la citadelle. Cependant si Bretlach se fût emparé de la porte, et qu'il eût promptement donné avis au Roi de son entreprise, peut-être la ville eût-elle été emportée sans coup férir, et peut-être Czarneski eût-il été fait prisonnier; on va voir par la suite de cette histoire, que la prise de ce seul homme eût valu bien des victoires. Ce n'est pas assez de calculer les forces de l'ennemi, il faut aussi juger des dispositions où il se trouve, et on peut impunément hasarder beaucoup quand on le voit frappé d'une terreur générale. Le Prince Palatin de Sultzbach ayant occupé le faubourg de Casimir, trouva le lendemain une occasion tout aussi favorable, mais n'en profita pas, ayant trop peu de monde avec lui. Le Roi voyant que Jean Casimir continuait de fuir en s'éloignant du fleuve, abandonna la poursuite pour donner quelque repos à sa cavalerie harassée par des marches forcées. Cependant il envoya le colonel Ridderhjelm avec six cents chevaux pour attraper les traîneurs, dont un nombre fut taillé en pièces. Un autre faubourg de Cracovie fut emporté sans difficulté, et quatre cents Hongrois, qui le défendaient, furent passés au fil de l'épée ou pris, avec quatre drapeaux. Le Roi se logea dans le faubourg Casimir, et fit mettre le siége devant la ville, qui était défendue par Czarneski et Wolf, colonel des gardes.

Le Général Douglas, le même qui, pendant la guerre d'Allemagne, avait contribué au gain de la fameuse bataille de Jancowitz, s'avança avec un détachement et se rendit maître de Landscrone, fort situé sur une montagne escarpée, à cinq milles de Cracovie. Jean Casimir, ayant enfin pris poste près de la rivière de Donayecz, à huit milles de cette ville, Charles Gustave se mit à la tête d'un gros détachement, pour aller le combattre; chemin faisant, il prit le fort de Wischnitz, qui se rendit à discrétion, et où il trouva trente cinq canons de différente grandeur avec beaucoup de munitions de guerre. Le fort de Tinschin fut pris avec la même facilité. Douglas en revenant de Landscrone, défit deux ou trois cents paysans armés, qui voulaient lui disputer le passage, et rejoignit le Roi au moment qu'il marchait tout droit aux ennemis. Ayant formé le dessein de les surprendre le lendemain à la pointe du jour, le Roi détacha Bretlach avec quelques troupes choisies, pour reconnaître de quel côté de la rivière ils s'étaient postés. Celui-ci ayant reçu un faux rapport qu'ils étaient de l'autre côté, tomba, sans y penser, sur une garde avancée, qu'il prit sans qu'il en échappât un seul homme. S'il se fût arrêté là pour attendre l'arrivée du Roi, ou plutôt s'il eût rebroussé chemin, emmenant avec lui ses prisonniers dans le plus grand silence, les Polonais se seraient trouvés surpris et enfermés entre l'armée suédoise et la rivière. Bretlach, peut-être pour réparer son trop de prudence aux portes de Cracovie, attaqua le camp ennemi avec

toute la bravoure possible; mais le nombre étant trop inégal, il fut obligé de se retirer avec perte, et l'avantage de la surprise était perdu.

Il arrive que la réussite d'une grande entreprise et le sort d'une armée dépendent de la conduite d'un seul officier. Tous les cas possibles ne peuvent pas être prévus, et encore moins marqués dans les ordres du Général à celui qui commande un détachement. C'est pourquoi il est nécessaire que, dans ce cas, un officier sache bien quel est le but principal de sa commission; qu'ayant toujours ce but devant les yeux, il profite de son mieux des occasions qui peuvent se présenter. Mais avant tout, il faut qu'il ait de la pénétration et de la présence d'esprit. Il y a des officiers qui n'ont presque jamais besoin d'avertissemens; c'est qu'ils suivent les opérations avec une attention non interrompue, qu'ils savent toujours où l'on en est avec l'ennemi, et qu'ils devinent par-là les intentions de leur chef; il y en a d'autres, pour lesquels aucun avertissement ne suffit.

Charles Gustave se montra fort mécontent de la conduite de Bretlach; mais cet officier ayant péché par les deux excès opposés, aura sans doute trouvé dans la suite un juste milieu, car il fut employé et servit sans reproche pendant le reste de la guerre de Pologne et pendant celle de Danemarc.

Le Roi, dont la marche avait été retardée par des défilés dans ce pays montagneux, et qui espérait de surprendre l'ennemi, le trouva rangé en bataille

dans une position avantageuse, ayant un chemin creux au devant de sa première ligne.

Cette armée était composée de la milice Quartienne (troupes entretenues en Pologne sur un pied stable): de quatre compagnies de houssards: de cinq brigades de Noblesse polonaise: d'un régiment de dragons et de quelques compagnies de Valaques; en tout huit mille hommes, commandés par Coniezpolsky.

On voit par l'ordre de bataille de la propre main du Roi *), que l'armée suédoise ne faisait en tout que trois mille chevaux, quatre (sans doute quatre cents **) dragons et cent cinquante fantassins.

Malgré la grande inégalité du nombre, le Roi connaissant bien les troupes qu'il avait à combattre, ne balança point de donner la bataille. S'étant mis lui-même à la tête des régimens de Småland et de Wittenberg, cavalerie, il chargea l'aile droite et les houssards, Beuttiger attaquait la droite, le Prince de Sultzbach avec Ridderhjelm repoussait les Valaques, qui allaient tomber sur l'aile droite des Suédois; et les dragons ayant mis pied à terre dans le chemin creux, faisaient feu sur le centre de l'ennemi. Le combat fut d'abord très vif; deux mille Quartiens allaient tourner l'aile gauche du Roi; mais ils furent bientôt mis en fuite. Enfin l'ordre des Polonais fut rompu, malgré le grand avantage qu'ils avaient à tous égards, excepté l'habileté des Généraux et le courage des soldats. Ils prirent la fuite avec leur velocité or-

*) Voyez la planche où est l'ordre de bataille à Czarnova.
**) C'était le même nombre de dragons qu'il y eut à Czarnova.

dinaire, et passèrent la rivière en laissant sur le champ de bataille quelques centaines de tués. Henri, Comte de Dœnhoff, qui avait été envoyé à Varsovie pour négocier une trève, fut fait prisonnier avec plusieurs officiers. Vingt cinq timbales et quantité de drapeaux, entre lesquels était celui du Roi de Pologne, furent pris ainsi que tout le bagage; et les Suédois poursuivirent les fuyards plus de cinq milles.

Avant la bataille, Jean Casimir s'était mis en sureté à Sondschow; mais ayant su que Douglas s'avançait avec un gros corps pour l'enlever, il s'enfuit avec quelques escadrons allemands jusqu'aux frontières de la Hongrie, et se sauva depuis à Oppelen en Silésie, où il trouva la Reine son épouse, dont les conseils avaient peut-être le plus contribué à son malheur. On prétend que Jean Casimir fit alors le vœu qu'il remplit depuis, de quitter la couronne pour se retirer dans un cloître. Il envoya encore Bronchowiski au Roi de Suède, pour parler de paix et demander une suspension d'armes; mais il reçut toujours la même réponse.

C'était un beau moment pour Charles Gustave; rien ne résistait à ses armes victorieuses; un Prince qui avait osé lui disputer son royaume, venait de lui abandonner le sien par une fuite honteuse; la ville de Cracovie se rendit par capitulation *) aussitôt que

*) On peut voir l'acte de cette capitulation dans Puffendorf, p. 90, traduction française. Outre la conservation des biens du clergé et des particuliers, de leurs priviléges, revenus etc., il fut convenu que la garnison pouvait se retirer

le Comte de Dœnhoff, envoyé par le Roi avec Wittenberg au commandant, l'eut informé de l'issue de l'affaire de Donayecz, de la fuite de Jean Casimir et de la défaite de Potosky par le fameux Cmielnicki, chef des Cosaques. Le commandement de cette place fut confié à Paul Wirtz, qui fut en même tems Gouverneur de Landscrone, de Wisnich et de Tenschin; son premier soin fut de perfectionner les fortifications de Cracovie. Wittenberg ayant écrit à Koniespolski, Wiesnowitz et Potosky, Généraux des Quartiens, pour les persuader à la soumission, Koniespolski, au nom des autres, ne demanda qu'un sauf conduit pour venir négocier les conditions; et le traité ayant été conclu, les chefs conduisirent cette armée au camp suédois. Le Roi en fit la revue et trouva cinq mille cent soixante quatorze chevaux et deux cent onze dragons. Toutes ces troupes avec leurs chefs prêtèrent serment de fidélité avec des cris de joie et des témoignages de zèle pour le service de leur nouveau maître. Le Roi les traita avec autant de confiance que s'ils eussent été de ses vieux soldats ou de ses plus fidèles sujets. Les Palatinats voisins envoyèrent en même tems des députés pour faire leurs soumissions. Le Roi voulant profiter de cet empressement, écrivit aux Etats du royaume pour les attirer à son

---

aux frontières de la Silésie, à condition de donner caution au Roi qu'elle n'entreprendrait rien contre son service jusqu'au mois d'Octobre, et qu'après ce terme expiré, en cas que Jean Casimir n'acceptât pas son service, la garnison serait tenue de l'offrir par préférence au Roi de Suède etc.

parti. L'armée de Pologne, qui avait été employée contre les Cosaques et rappelée par Jean Casimir pour la défense du pays contre les Suédois, suivit l'exemple des Quartiens et se rendit aux mêmes conditions. Potosky, fils du grand Général et Landscoronsky, chefs de ces troupes, se rendirent au camp du Roi, avec onze mille combattans qui prêtèrent le serment; en outre, ces chefs remirent au Roi toutes les places où ils avaient des garnisons. Les Palatinats de Cracovie, de Sendomir, de Russie, de Lublin, de Kiow, de Beltz se rendirent aussitôt, et les commissaires du Roi reçurent les soumissions de ceux de Mazovie, de Chelm, Halici, Czarnostav, Rava, Lencitz, Polaquie, Siradie, Jaroslaw, Plotsko etc.

Les conditions principales de tous ces actes de soumission étaient: que le Roi accorderait la profession libre et publique de la religion, la sureté et la protection des personnes et des biens, dont les Moscovites et les Cosaques ne s'étaient point emparés: qu'il aurait égard aux autres pertes qu'on avait souffertes etc. De leur côté, les Palatinats s'engageaient à renoncer à Jean Casimir et tous ses adhérens, à reconnaître Charles Gustave pour leur Souverain, à remettre entre ses mains les villes et châteaux de leur ressort, dont il pourrait changer les gouverneurs et les garnisons, à souffrir que le Roi fît bâtir des forts et mît garnison par-tout où il le trouverait à propos, à fournir dans chaque Palatinat, jusqu'à la fin de la guerre, les subsides et contributions ordonnées à la dernière

dernière Diète, et à payer au Roi les arrérages; enfin à obliger les Nobles qui ne voudraient pas servir, de retourner chez eux dans quinze jours et de se tenir en paix, sous peine de confiscation de leurs biens. *)

Un seul article que le Roi avait fait insérer dans les lettres reversales, et qui était contraire à la constitution de la Pologne, comme royaume électif, savoir le serment de fidélité pour *les Rois de Suède ses successeurs,* paraît avoir été le plus grand obstacle à la soumission sûre et durable de tout le royaume. Mais si l'on considère l'inconstance des Polonais, l'envie de dominer chez les grands, la puissance des prêtres, l'oppression du peuple, on trouve que l'espoir de conserver ce royaume ne pouvait être que chimérique, sans des forces suffisantes pour pouvoir affranchir les paysans de l'esclavage où ils gémissaient, et les défendre contre les efforts des Nobles, jusqu'à ce qu'ils eussent commencé à connaître leurs propres forces, et que ces Nobles eussent appris que leurs terres pouvaient être non-seulement cultivées, mais mieux cultivées par des mains libres, comme elles le sont dans la plupart des pays de l'Europe. Le peuple étant devenu par-là le plus ferme appui d'un gouvernement auquel il aurait dû le plus grand des bienfaits, il eût été bien difficile après, d'opérer un changement. Charles Gustave avait effecti-

*) Puffendorf pag. 93.

vement songé à l'affranchissement des paysans de la Lithuanie, en cas que les Nobles refusassent la protection que De la Gardie devait leur offrir *). Mais en Pologne c'étaient les Nobles qui avaient commencé à se soumettre, et le Roi n'avait pas assez de troupes pour pouvoir les brusquer; encore leur soumission n'était-elle pas générale; plusieurs évitaient de rendre hommage au vainqueur, et d'autres restaient ouvertement attachés à Jean Casimir. L'Archevêque de Gnesne s'était déjà mis en chemin pour se retirer à Prague, en emportant avec lui la couronne royale.

Naruscewitz, et après lui Lescinsky, étaient venus de la part de Jean Casimir trouver Benoît Oxenstjerna à Varsovie, pour proposer la paix aux conditions les plus avantageuses; mais ce fut sans effet. Lescinsky ayant été invité à se ranger du côté du Roi de Suède, promit de faire des tentatives auprès de Jean Casimir, pour lui persuader de céder la couronne à des conditions honnêtes, et déclara qu'en cas de refus, les Etats de Pologne, qui avaient élu ce Prince, pouvaient le démettre, comme ayant par sa fuite délié ses sujets du serment de fidélité etc. Mais tout cela n'eut point de suites.

Il en fut de même des lettres que le Roi reçut du Duc d'Ostrozogie, du Palatin de Lublin, et du Grand-Maréchal de Pologne. Cependant des Nobles, qui ne s'étaient pas encore soumis, et d'autres qui s'étaient rétractés, se rassemblaient par troupes et se jetaient sur ceux des Suédois qu'ils pouvaient surpren-

*) Puffendorf L. II. pag. 98.

dre. Le Landgrave Frédéric de Hesse, en allant avec quelques officiers et un corps de cavalerie de Posen à Costin, place dont un corps de ces Nobles armés venait de s'emparer à son insu, fut tué à coups de fusil en s'approchant de la porte qu'il trouva fermée. Ses gens eurent beaucoup de peine à se sauver vers la troupe qui le suivait; mais une sortie que firent les Polonais fut vivement repoussée; et cet attentat fut puni par le Comte de Wresowitz, qui ayant rassemblé quelques troupes, emporta la place, y mit le feu et fit passer au fil de l'épée ou périr dans les supplices trois cents de ces Nobles, immolés ainsi aux mânes du Landgrave. Charles Gustave n'approuva pas cette cruauté ni l'embrasement de la ville, qui aurait pu servir à réprimer les Quartiens des environs.

Plusieurs attentats pareils, entre autres l'assassinat d'un brigadier envoyé pour lever des contributions, portèrent le Roi à user d'une sévérité qui n'était pas dans son caractère. Le Général Muller eut ordre de se joindre à Wresowitz, pour donner la chasse à ces rebelles, si l'on peut appeler ainsi des hommes qui tâchent de nuire à des étrangers, ravisseurs de leur pays. Il est vrai qu'ils s'étaient soumis par nécessité; mais leur premier serment de fidélité avait été pour leur Roi légitime. Voilà un des grands malheurs de la guerre, qu'un Général faisant des progrès dans un pays ennemi, soit obligé quelquefois pour la sureté des siens, de punir comme des crimes les efforts de la plus sublime vertu: l'amour de la patrie. Muller et Wresowitz devaient poursuivre ces

malheureux dans toute la basse Pologne, en tuant tous ceux qu'on pourrait attraper et en ruinant les lieux de leur retraite. Böttiger fut envoyé en Siradie pour le même effet et pour s'emparer de Petricow, où il devait mettre garnison. Lewenhaupt marcha contre les Polonais qui avaient surpris Lenciz et tenaient assiégé le château, où les Suédois s'étaient retirés; il les força de lever le siége, en fit un grand carnage et chassa le reste. Muller voulant s'emparer du monastère fortifié de Czenstochow, le Roi le lui défendit, pour épargner les soldats et pour ménager le peuple, chez lequel ce monastère était en grande vénération. Le colonel Forgel, qui était à Sondeck, voulant donner la chasse à des ennemis qui paraissaient près de la ville, fut coupé dans sa retraite par un gros de paysans, mis en embuscade dans un des faubourgs. Il fut obligé de prendre la fuite après avoir perdu beaucoup de monde et son bagage. Ce Forgel n'était pas heureux; c'était le second échec qu'il recevait.

Le Comte Gustave Othon Stenbock avait été détaché avec une partie de l'armée, pour aller camper à Novodwor, au dessous de Varsovie, afin de garder les passages de la Prusse et de tenir en respect les Massoviens; il s'acquitta de cette commission avec beaucoup d'habileté et avec ce bonheur qui en est ordinairement la suite. Ayant passé la Vistule près de Varsovie sur un pont de bateaux, il fit avancer le colonel Mardefelt avec quelques troupes, pour marquer les quartiers. Pendant que celui-ci occupait

une troupe d'infanterie à bâtir un fort sur la rivière de Bug, les Polonais vinrent donner sur les travailleurs, et en tuèrent une vingtaine. Peu après, un de leurs escadrons ayant passé cette rivière pour attirer les Suédois dans quelque piége, il fut repoussé par Lewenhaupt avec perte de vingt cavaliers qui demeurèrent sur la place, et plus de cent qui se noyèrent en repassant la rivière. Ces petites escarmouches furent bientôt suivies de rencontres plus considérables.

Le Palatin de Ploczko était venu camper avec seize mille Mazoviens à l'autre bord du Bug. Stenbock après avoir forcé par son canon les gardes avancées à s'éloigner du fleuve, envoya un trompette pour déclarer que si l'on voulait se soumettre, il donnerait du tems aux députés pour aller à Varsovie et revenir; on donna donc des otages de part et d'autre; mais rien ne fut conclu, et on retira bientôt les otages, après quoi les Massoviens envoyèrent dire à Stenbock qu'ils étaient prêts à s'exposer aux plus grandes extrémités plutôt que de reconnaître un autre Roi, tant que Jean Casimir était encore dans le royaume. Alors Stenbock fit pointer son canon sur un fort qu'ils avaient bâti de l'autre côté du Bug, et l'ayant démoli, il passa la rivière sur un pont défendu par un parapet, laissant le bagage et le canon au delà de l'eau. Après avoir fait un détour pour éviter une montagne escarpée qui le séparait des ennemis, il prit poste malgré tous leurs efforts, sur une hauteur vis-à-vis d'eux. Alors s'étant avancé en bon ordre,

il les chargeā vigoureusement et les obliga de se sauver dans leur camp; mais pour profiter de leur désordre, il ne cessait de tirer sur eux, tandis que Lewenhaupt les serrait de près avec la cavalerie. Enfin ils prirent tous la fuite et abandonnèrent au vainqueur sept canons, deux étendards, huit timbales et plus de cinq cents chariots chargés de bagage. Il y eut trois cents Massoviens de tués et peu de pris; les Suédois n'eurent qu'un homme tué et un blessé; ils poursuivirent les fuyards à un mille de distance.

En attendant que le Roi fût de retour à Varsovie, Stenbock faisait des courses dans le pays, pour contenir les habitans et les empêcher de s'attrouper. Au reste il employa la voie de la persuasion pour les porter à se rendre, mais ce qui les y détermina enfin, ce fut la nouvelle de la prise de Cracovie. Stenbock fit bâtir un fort sur une île, au confluent du Bug et de la Vistule, et en confia le commandement au lieutenant-colonel Anderson, qui le garda jusqu'à la paix.

Henri Horn venant de Suède avec la cavalerie de Finlande, joignit à ses troupes le régiment de Stirum et quelques recrues de cavalerie qu'il avait trouvées en Poméranie. En marchant vers la Pologne, il fut attaqué près de Schwetz par un gros de cavalerie qu'il mit en déroute, après en avoir tué une cinquantaine. Schwetz se rendit à discrétion *), aussitôt que Horn eut fait mettre le feu à quelques maisons d'un faubourg. Il y prit quatre compagnies d'infanterie,

*) Le 4 Octobre.

et tandis qu'il avançait vers la Prusse pour y rejoindre le Roi, il s'empara des villes de Conitz, de Tauchel et de Neuenbourg.

D'un autre côté, le colonel Weissenstein s'empara de Bromberg *), passa la Vistule et défit la milice polonaise qui n'osa plus se montrer. Pour conserver la communication avec la Prusse, il bâtit un fort au delà du fleuve.

C'est ainsi que tout succombait devant les armes de Charles Gustave et de ses Généraux. Presque toutes les places fortes de la Pologne étaient réduites sous sa domination; la plus grande partie de la Noblesse avait prêté serment de fidélité, les troupes du pays avaient pris service ou étaient congédiées; le peuple abruti par l'esclavage, ressemblait aux troupeaux qui changent de maître sans y faire attention. Les prêtres seuls, craignant de perdre tout leur pouvoir sous un Prince éclairé et d'une autre religion, nourrissaient le feu sous les cendres et n'attendaient que l'occasion de le faire éclater.

Mais il faut que nous retournions sur nos pas, pour voir ce qui se passait en Lithuanie et en Prusse, tandis que le Roi soumettait la Pologne.

*) Le 9 Septembre.

CHAPITRE VII.

Affaires de Lithuanie, soumission d'une partie de ce pays, occupation de la Prusse Royale. Le Roi, avec son armée, entre dans la Prusse Ducale et serre de près l'Electeur de Brandebourg. Traité de Königsberg. Manière de vivre et occupations de Charles Gustave pendant la guerre, institutions en Suède, banque de Palmstruch, manufactures établies à Eskilstuna. Soumission de la Prusse Royale, excepté Danzig. Jean Casimir rentre en Pologne. Position de Charles Gustave à l'égard des puissances étrangères, négociations etc.

MAGNUS Gabriel de la Gardie, qui depuis l'avénement du Roi son beau-frère, s'était relevé de sa disgrâce, avait d'abord été nommé Chancelier de l'académie d'Upsal, fonction qu'il remplit avec honneur; ensuite il avait reçu le gouvernement de la Livonie après Gustave Horn, que nous avons vu rappelé à Stockholm pour présider au département de la guerre. Gustave Adolphe Lewenhaupt, qui commandait les troupes dans ces cantons, avait eu ordre d'obéir à de la Gardie; mais avant l'arrivée de ce dernier, il s'était mis en marche pour se saisir de Dunebourg, place dont les Russes venaient de tenter envain la conquête, ayant été repoussés par Commorowski, qui y commandait. La possession de cette place était essentielle

essentielle aux Suédois; car c'était un point d'où l'on pouvait facilement faire des courses en Livonie; et d'ailleurs Charles Gustave avait ordonné qu'en même tems que Wittenberg entrait en Pologne, un corps de troupes devait s'avancer en Lithuanie, en observant toujours de traiter les habitans avec beaucoup de douceur.

Tandis que Lewenhaupt s'approche de Dunebourg, Commorowski se campe près de la ville avec quatre mille hommes. Il envoie demander au Général suédois, quel est le but de sa marche. Lewenhaupt répond que c'est de prendre Dunebourg, sans aller plus loin. Commorowski, après quelques décharges sur les Suédois, fait mettre le feu à la ville, passe la Dwina et s'arrête sur l'autre bord. Lewenhaupt, sans perdre de tems, fait éteindre le feu et donne la chasse aux incendiaires qui s'enferment dans le château, mais se rendent aussitôt par capitulation *).

Afin de faire voir aux garnisons des autres places, qu'on pouvait sans danger se rendre aux Suédois, Lewenhaupt permit à celle de Dunebourg de se retirer avec les honneurs de la guerre, en laissant aux vainqueurs tous les canons. Commorowski obtint aussi la permission de se retirer en toute sureté dans l'intérieur du pays.

Lewenhaupt fit prévenir Nassokin (Gouverneur russe à Rositen) de la prise de Dunebourg, en dé-

*) Le 1 Juillet.

clarant qu'il ne comptait inquiéter d'aucune manière les possessions des Russes. Pendant les trois jours que ce Général demeura dans la place, il fit commencer le rétablissement des fortifications, et y laissa ensuite le colonel Willichman avec une forte garnison. La Noblesse du pays rendit hommage au Roi de Suède et demanda des sauvegardes; ce qui fut refusé, pour ne pas donner d'ombrage aux Russes.

Cependant Horn, qui demeurait dans l'exercice de sa charge jusqu'à l'arrivée du nouveau Gouverneur, avait ordonné à Lewenhaupt de revenir sur ses pas à Kakenhousen et d'attendre que les récoltes fussent faites, pour entrer en Lithuanie, ce pays étant alors tout-à-fait épuisé. D'ailleurs il y avait beaucoup de troupes polonaises, et on voulait laisser aux Russes le soin de les chasser. Tous ces retards étaient contraires aux intentions du Roi, et il en marqua son mécontentement. Horn s'excusa par les raisons que nous venons de voir, et ajouta: que d'après les dispositions que montraient les Lithuaniens, il y avait lieu d'espérer qu'ils se soumettraient bientôt de leur propre mouvement.

De la Gardie étant arrivé, le Roi lui recommanda d'éviter toute rencontre avec les Russes; cependant comme ils semblaient menacer d'entrer en Courlande, de la Gardie devait faire son possible pour augmenter le nombre de ses troupes, et tâcher de gagner le Duc de Courlande, qui en attendant l'issue des événemens, se reposait sur l'assistance de son beau-frère l'Electeur de Brandebourg. Skytte,

Gouverneur d'Estonie, fut adjoint à de la Gardie, pour négocier avec les Etats de Lithuanie, et le Roi leur ordonna de donner au peuple ces espérances de liberté, dont nous avons déjà parlé; mais ce moyen ne devait s'employer qu'en cas que les grands refusassent de se soumettre. Cependant pour en préparer l'effet, de la Gardie fit répandre parmi le peuple, sous main et par des personnes exemptes de soupçon, que le but de cet armement était d'abolir la servitude des paysans. Il envoya aussi secrétement quelques marchands aux Princes de Radzivil, à Sapieha, à l'Archevêque de Vilna et à d'autres Seigneurs, afin de les sonder et entamer des négociations. Mais pour donner plus de poids à ces mesures, il eût fallu entrer dans le pays avec une armée. En faisant la revue des troupes à Kakenhousen, de la Gardie les trouva incomplettes, et d'ailleurs il manquait d'argent, n'ayant pu tirer aucun profit des douanes. Si les Russes, qui commençaient déjà à montrer des soupçons, venaient à rompre la paix, il n'avait pas des forces suffisantes pour pouvoir leur résister. Ce qui semble parler encore en sa faveur, c'est que Horn, avant son départ, avait cru devoir tenir la même conduite. Quoiqu'il en soit, il semble que de la Gardie n'agissait pas avec cette ardeur qui surmonte les difficultés.

Cependant le Prince Janus de Radzivil, Général de Lithuanie, voyant que ce pays ne pouvait manquer de tomber sous la domination des Russes ou des Suédois, préfera cette dernière alternative, et persuada au Prince Bogislas de Radzivil ainsi qu'à l'Ar-

chevêque de Vilna, d'accepter la protection qui leur avait été offerte de la part du Roi de Suède. Ils écrivirent de concert à de la Gardie, et exposèrent au long, dans un projet de traité, les conditions qu'ils voulaient se réserver; mais ayant songé que l'arrangement de toutes ces conditions pouvait demander du tems, ils envoyèrent Lubiensky, parent des Radzivil, avec une procuration en forme de lettre, et bientôt on dressa une convention qui fut signée de part et d'autre. Les articles principaux étaient: que les Princes et leurs descendans reconnaîtraient le Roi de Suède et ses successeurs comme Grands-Ducs de Lithuanie, que toutes les troupes lui prêteraient serment de fidélité et se joindraient à son armée, en cas de nécessité: qu'on fournirait de l'argent et des vivres etc. De son côté, de la Gardie promettait au nom du Roi, la protection des personnes et des biens, la liberté de religion etc. *) Lubiensky fut renvoyé, comblé de présens et chargé de lettres pour les Princes, ainsi que d'un projet de convention avec les Etats. Si l'on se fût hâté de conclure, en passant sur quelques petites difficultés, et que des troupes fussent entrées dans le pays pour soutenir le parti des Radzivil, les Russes n'auraient pas pris Vilna, ni saccagé le pays.

Le colonel Thœler fut enfin envoyé en Lithuanie avec six cents fantassins; Lewenhaupt eut ordre de le suivre avec l'armée qui était de sept mille hom-

*) On peut voir le traité tout au long chez Puffendorf pag. 100 trad. franç.

mes, et il leur fut enjoint de tâcher de gagner le peuple par la douceur, en observant la discipline la plus sévère.

Birzen s'étant rendu, la garnison, qui était de cinq cents hommes, prit service et obtint de former un corps séparé. Ayant laissé une nouvelle garnison dans cette place, Lewenhaupt fit un mouvement retrograde de quelques milles, et prit poste à Radzivilsky, pour assurer sa retraite à Riga, en cas que les Russes voulussent l'attaquer avec des forces supérieures, ou que le peuple se soulevât. Cependant le capitaine Ulenbrock fut envoyé à Bureslaw et Druia (villes situées non loin de Dunebourg), où il fit prêter le serment de fidélité; Jacques Casimir de la Gardie le reçut de l'évêque de Pilten, et tout le pays semblait prêt à se soumettre. Le Prince Janus écrivit à de la Gardie que le Roi de Suède pouvait déjà regarder la Lithuanie comme une de ses provinces; il pressait ce Général de s'approcher avec l'armée et de mettre garnison dans Kowno. Lubiensky fut envoyé de nouveau avec une déclaration pareille; mais par de nouveaux retardemens, on fut sur le point de perdre tout le fruit de ces bonnes dispositions. La première ardeur se ralentissait, et déjà une partie de la Noblesse commençait à chanceler; quelques escadrons de l'armée de Gosiewsky s'étaient débandés et avaient passé le Niemen; six compagnies de celle de Radzivil avaient déserté et pillé la ville de Kowno; les prêtres favorisaient ouvertement le parti des Russes, qui avaient envoyé un officier au camp li-

thuanien, pour gagner les chefs et les soldats par des présens et des promesses; mais la renommée avait déjà publié dans ces cantons les grands succès de Charles Gustave en Pologne. Skytte envoyé en avant au camp, tâchait d'étouffer la discorde naissante et de lever les sujets de mécontentement, que pouvaient encore faire naître les conditions du traité. Enfin de la Gardie partit de Riga et se rendit, du camp suédois, à Radzivilsky, d'où il s'avança jusqu'à Pasvole, pour être plus près de celui des Lithuaniens. Lewenhaupt, en se portant sur Velona, ville arosée par le Niemen, prit un détour avec une petite escorte, et se rendit à Kleidau, où le Prince Radzivil avait rassemblé les Etats. Les victoires du Roi facilitèrent la négociation, et on ne demandait pas mieux que de se mettre sous sa protection. De la Gardie s'étant présenté à l'assemblée, fut reçu avec tous les honneurs possibles, et le traité fut conclu après quelques difficultés. On expliqua comme un mauvais augure, que le plancher de la salle où se tenait la négociation, s'enfonça de six pieds, tandis que Korff haranguait de la Gardie de la part des États. Ce qui en était un en effet, c'est que le fondement du traité n'était pas plus solide que les poutres qui soutenaient le plancher de ce vieux château. Pour ne pas charger cet ouvrage d'un grand nombre de traités aussitôt rompus que conclus, nous renverrons le lecteur à l'ouvrage de Puffendorf, quand les articles ne seront pas de conséquence pour l'issue de la guerre *).

*) Celui-ci se trouve tout au long chez cet auteur pag. 102.

Les Etats ne prêtèrent pas le serment de fidélité, puisqu'il n'était pas d'usage qu'ils le prêtassent aux Rois de Pologne; mais la convention fut signée par le Prince Radzivil, comme Palatin de Vilna, par Pierre Barelend, évêque de Samogitie, et un nombre d'autres seigneurs. Cependant, excepté cette dernière province, les districts de Wilicomir, d'Upitz, de Braslau et une partie de celui de Kowno, tout le pays était encore occupé par les Russes. De la Gardie se réserva la ratification du Roi de Suède, et les Etats, avant de se séparer, élurent des députés que Skytte pouvait convoquer pour traiter avec eux des intérêts du Roi ou de la République. Radzivil obtint une convention particulière pour lui et pour sa famille.

Cependant Sapieha s'approchait à quelques milles de Varsovie, pour être en position de profiter des événemens. Jean Casimir lui conféra le commandement en chef des troupes de Lithuanie, et déclara Radzivil traître à la patrie; celui-ci mourut vers la fin de l'année.

Charles Gustave voulant se rendre maître de la Prusse vers le printems, ordonna à de la Gardie de s'y porter avec la meilleure partie de son armée. Lewenhaupt garda autant de troupes qu'il en fallait pour contenir les Lithuaniens et défendre la Livonie, où il se rendit bientôt lui-même; il y trouva huit mille hommes. Skytte resta en Lithuanie pour veiller à l'exécution du traité, et le Comte de Thurn, avec un corps considérable, avait ordre de prendre une position avantageuse entre la Prusse et le Duché de Cour-

lande, pour observer en même tems le Duc, l'Electeur de Brandebourg, les Russes, et pour maintenir la communication entre les armées suédoises. Il devait se renforcer des nouvelles levées et de la cavalerie du pays.

Un grand nombre de villes avaient reçu des garnisons, comme Helisnau, Polonga, Schroda, Biessa, Braslau, Drusa, Iscana, Onixta, Jurgendbourg; on bâtit un fort à Velona, pour garder le fleuve de Niemen, dont les Russes n'avaient pas encore tenté le passage; et pour ne pas leur donner l'alarme, on s'empara sans bruit de tout le pays entre ce fleuve et la Prusse.

De la Gardie emmena en Prusse Gosiewsky qu'il savait être secrétement attaché à Jean Casimir, et ne lui permit pas de s'aboucher avec Sapieha jusqu'à ce qu'il eût prêté le serment de fidélité. Ayant passé le Niemen à Velona *), où il fut rejoint par le Prince Bogislas de Radzivil avec deux mille chevaux, de la Gardie dirigea sa marche vers la Prusse, entra dans ce pays avec sept mille hommes d'élite, et alla trouver le Roi, qui déjà était arrivé à Elbing **).

Le Duc de Courlande, après de longues négociations, pressé enfin de se déclarer, cherchait encore à gagner du tems, sous prétexte que la Reine Christine avait promis de lui accorder la neutralité, et que Charles Gustave lui avait fait espérer le même avantage. Le Roi répondit ***): que dans les circonstances

*) Le 20 Octobre. **) Le 6 Novembre. ***) Le 14 Novembre.

ces présentes, cette neutralité ne pouvait qu'être préjudiciable à tous les deux, et que le Duc ne devait pas insister là-dessus. Bientôt Skytte fut envoyé de nouveau pour négocier, et après lui, de la Gardie; mais au moment qu'on allait conclure, ils furent rappelés auprès du Roi. Une espèce de fatalité semblait empêcher la conclusion de ce traité. De la Gardie ayant l'année suivante amené les négociations au même point, tout fut rompu par la révolte des Lithuaniens, dont on reçut en même tems la nouvelle.

Pour ne pas interrompre la suite de ces événemens, nous avons passé un peu au delà de l'époque où nous avions laissé Charles Gustave à Cracovie. Nous allons dire en peu de mots ce qui s'était passé pendant cet intervalle.

Le Roi ne demeura que peu de jours à Cracovie, et afin de contenir la milice Quartienne, en cas qu'elle voulût rompre ses engagemens, il disposa tellement les quartiers, qu'elle était entourée de troupes suédoises. Il écrivit au châtelain de Cracovie, au Palatin de la province du même nom, ainsi qu'au Grand-Maréchal Lubomirsky, pour les inviter à se rendre auprès de lui, afin de travailler conjointement au bien de la Pologne.

La Noblesse des environs de Sendomir s'étant soulevée, le colonel Engel fut détaché pour y mettre ordre. Jean Casimir ayant envoyé un gros corps au Palatinat de Siradie, pour dissiper les nouvelles levées, et faisant rassembler des soldats aux environs

de Czenstochow, le Roi, pour s'y opposer, fit marcher des troupes, parmi lesquelles il y avait six compagnies de Quartiens, dont il voulait éprouver la fidélité. Toujours attentif à garantir les habitans paisibles des campagnes de toute insulte de la part des soldats, le Roi expédia à ce sujet des ordres encore plus sévères que les précédens. Le Général Erskein, chef du conseil de guerre, écrivit à Hatzfeld, Général autrichien, pour l'assurer que si Jean Casimir se tenait tranquile en Silésie, le Roi n'avait aucun dessein de l'inquiéter; mais il représenta que les Autrichiens ne pouvaient avec justice permettre que ce Prince, de l'asile qu'ils lui avaient accordé, fit continuellement des tentatives pour exciter des troubles dans le royaume qu'il venait d'abandonner. Pour être juste, il faut observer que Jean Casimir, n'ayant pas fait une cession formelle de son royaume, était en droit de tout entreprendre pour le recouvrer.

Enfin, toutes ces mesures étant prises, Charles Gustave se mit en marche avec son armée et celle de Koniespolsky, pour s'approcher de Varsovie. A Novomiasto il trouva Potosky, Généralissime de l'armée de Pologne et Landscoronsky, porte-enseigne de la couronne, qui, d'après la convention de Cracovie, venaient avec les troupes de leur dépendance, prêter serment de fidélité. Le Roi les fit aller à Sendomir, et ordonna à Douglas, qui les suivait avec une partie de l'armée, d'établir les quartiers d'hiver, de manière que les Suédois pussent se rassembler promptement, mais que les Polonais, dont les chefs n'étaient

pas bien sûrs, fussent dispersés et éloignés des frontières de la Silésie. Les Russes s'approchèrent de Bug; mais le Roi ne croyant pas qu'ils voulussent l'attaquer sans raison, mit seulement une sauve-garde dans Lublin. Douglas, vers ce tems, s'empara de Chrztopora, et y mit garnison. Czarneski et Wolf voulant se retirer en Silésie avec les troupes qui avaient défendu Cracovie, le Roi fit marcher le Major-Général Muller, qui s'embusqua près des frontières; une partie de ces troupes polonaises se dispersa, l'autre se rendit, et de deux compagnies du régiment de Wolf, Wittenberg en forma une qu'il appela ses gardes.

Sur ces entrefaites, Daniel Abé d'Athènes, envoyé encore une fois par Cmielnicki, se présenta au Roi, pour lui offrir ses services; mais en même tems on eut avis que le chef des Cosaques s'était uni aux Tartares et avait pris le parti de Jean Casimir, dont les députés s'étaient jetés à ses pieds, pour expier une humiliation pareille, à laquelle il avait été obligé autrefois lui-même envers Jean Casimir *).

Charles Gustave étant arrivé à Varsovie, y mit ordre à tout en peu de jours, pour se rendre au plutôt en Prusse. Les habitans de Danzig, toujours fidèles à Jean Casimir, envoyèrent des députés à ceux d'Elbing, pour les encourager à prendre le même parti; et enfin l'animosité entre les Suédois et ces premiers s'accrut au point qu'on en vint à des hostilités ouvertes. L'Electeur de Brandebourg, qui avait commencé par agir si pacifiquement et qui semblait

*) V. Hamersdörffer.

vouloir s'allier avec la Suède, ne faisait que dissimuler. Il avait d'abord averti Jean Casimir de l'approche des Suédois; ensuite il y avait eu beaucoup de négociations infructueuses, pendant lesquelles l'Electeur tâchait d'attirer les Hollandais à son alliance contre la Suède; et tandis que Charles Gustave avançait en Pologne, l'Electeur avait pris sous sa protection la Prusse Royale, et occupé ce pays avec 8000 hommes. Mais les villes de Danzig, d'Elbing et de Thorn avaient refusé de se mettre sous sa protection. Charles Gustave, fatigué enfin de ces intrigues, se mit en devoir d'entrer effectivement en Prusse avec une armée, et en fit avertir l'Electeur, le pressant de retirer ses troupes de ce pays, pour éviter des hostilités. Le Roi ayant quitté Varsovie et s'étant mis en marche à la tête de son armée renforcée de 7000 Quartiens sous Koniespolsky, ordonna à Douglas de se tenir prêt pour pouvoir venir à son secours en cas de besoin, avec les troupes qui étaient restées sous ses ordres. Eric Stenbock, Gouverneur de la Poméranie, devait envoyer en Pologne les nouvelles levées, qui en traversant les Etats de l'Electeur, devaient marcher par régimens, afin qu'elles ne pussent pas être dispersées par un petit nombre de troupes. Stenbock devait aussi avoir l'œil sur Stetin, en cas que l'Electeur voulût entreprendre quelque chose de ce côté.

Cependant Dobrzensky apporta au Roi des lettres de l'Electeur, qui se disait tout prêt à conclure avec lui un traité d'alliance. Le Roi répondit qu'il commençait à pénétrer les vues de ce Prince; mais

que, s'il voulait traiter de bonne foi, S. M. était très disposée encore à terminer leurs différends à l'amiable. Les articles sur lesquels on ne pouvait s'accorder, étaient que l'Electeur, comme Duc de Prusse, devait se reconnaître vassal du Roi et du royaume de Suède, comme il l'avait été du Roi de Pologne; et qu'il devait s'abstenir de toute alliance contraire aux intérêts du Suzerain; mais dans le fond, l'Electeur ne cherchait qu'à gagner du tems. C'était surtout en Hollande, qu'il intriguait contre la Suède, et Appelbom, Ministre de cette puissance près la république, avait beaucoup de peine à empêcher qu'elle ne se rangeât du côté de l'Electeur.

Gustave Othon Stenbock s'étant mis en marche à Novodwor, avait rejoint le corps commandé par Henri Horn, et avait pénétré en Prusse, où il rencontra bientôt le Roi. Près de Bielsky on vit arriver à l'armée Niemeritz et Piasinsky, avec les Quartiens qui étaient sous leurs ordres, et le Roi, à la tête de ces corps réunis, s'avança jusqu'à Strasbourg, fort sur la rivière de Drebnitz. Les places de Neumark et de Gollup se rendirent sans résistance et reçurent des garnisons. Le colonel Ridderhjelm fut envoyé en avant pour sommer la ville de Thorn. Radziejowski le suivait avec 3000 chevaux, et enfin Stenbock avec un corps plus considérable. La ville se rendit, à condition de garder ses priviléges, et Charles Gustave y fit son entrée le même jour *) que son fils Charles XI

*) Le 25 Novembre 1655. Charles XI naquit vers minuit du 24 au 25.

naquit à Stockholm. Mardefelt, officier général d'un mérite distingué, reçut le commandement de Thorn avec deux mille hommes de garnison.

Delà le Roi se porta sur Marienwerder, et les troupes de Brandebourg, qui allaient se retirer à son approche, furent fort maltraitées par les Quartiens, qui battaient la campagne. La ville d'Elbing se rendit de bon gré et obtint des conditions avantageuses. Le commandement en fut donné à von der Linde, avec mille hommes de garnison. Il fut aussi nommé Gouverneur de la Prusse et de la Pomerelie.

Cependant Stenbock avait eu ordre d'occuper le pays à l'entour de Danzig, mais de ménager la ville et de renvoyer les prisonniers qu'on pourrait faire à l'occasion des sorties. Il lui était enjoint de déclarer toujours qu'on était disposé à entrer en accord, et il devait respecter d'abord le commerce de cette ville avec celle de Stetin. En même tems il avait ordre d'observer les mouvemens des Impériaux, et en cas que des troupes de Brandebourg entrassent en Poméranie, il devait aussitôt se porter dans ce dernier pays, où il trouverait les garnisons renforcées.

Stenbock fit sommer la place de Marienbourg, commandée par le Palatin Jacob Wejer et le colonel Schafgott, mais y trouvant une résistance obstinée, et la saison étant trop avancée pour entreprendre un siége en forme, il s'empara du pays d'alentour et se disposa à faire entrer ses troupes en quartiers d'hiver. Le Comte de Woldemar, qui devait aller rejoindre le Roi avec quelques troupes, eut ordre de

couper la retraite à un gros corps envoyé de Marienbourg au secours de Danzig. Woldemar atteignit ce corps au milieu de la nuit, dans un village, à une lieue de Meve, et l'attaqua très vigoureusement. Après une défense désespérée, 200 dragons demandèrent quartier et prirent service dans le régiment de Woldemar. Le reste était demeuré sur la place. On apprit de ces dragons qu'un grand nombre de Polonais, sous prétexte d'avoir reçu leur congé, et de se rendre au camp des Suédois, s'occupaient à piller le pays. Frédéric, Landgrave de Hesse-Hombourg, les surprit, et les ayant défait, prit 70 prisonniers, qui pour la plupart étaient des Nobles. Stenbock ayant fait sommer la ville de Meve, le Gouverneur refusa de se soumettre et mit le feu à l'un des faubourgs. Stenbock fit éteindre le feu et pointer une batterie de canons sur une des portes de la ville. Les habitans effrayés se hâtèrent de l'ouvrir; la garnison se retira d'abord dans le château, mais se rendit bientôt à discrétion. Les soldats polonais furent congédiés, et le reste prit service. Le gouverneur de Dirschau ayant refusé de capituler, Stenbock se préparait à l'assaut; mais les habitans forcèrent le gouverneur d'envoyer un tambour pour demander quelque délai, ce qui fut refusé; un projet de capitulation le fut de même. Enfin le gouverneur sortit luimême pour s'aboucher avec le Général suédois, qui lui conseilla de se hâter d'apporter les clefs de la ville. Le lieutenant-colonel Wussow ayant observé que les clefs sortaient d'une des poches du gouver-

neur, qui se disposait à rentrer dans la ville, s'en saisit et courut ouvrir les portes. La garnison mit bas les armes, et Stenbock lui fit le même traitement qu'à celle de Meve, défendant toujours à ses soldats de commettre la moindre violence envers les habitans, conduite qui lui avait facilité la prise de plusieurs places. Ayant su que la cavalerie de Wejer s'était cantonnée en divers endroits dans le pays de Marienwerder, Stenbock fit marcher un détachement, qui en surprit une partie à Vogelsang et tailla en pièces tout ce qu'il y avait de gens armés. Le gouverneur de Stargard, désespérant de la défense de cette ville, allait se retirer à Danzig avec sa garnison. Stenbock envoya à sa poursuite le Landgrave de Hesse-Hombourg, qui défit une partie de ses troupes et poursuivit le reste jusqu'aux portes de cette dernière ville. Alors, y ayant envoyé un trompette pour proposer un accord qui fut refusé, il passa outre et posta un corps de dragons dans le couvent d'Oliva, après quoi il se mit en devoir de donner un assaut à la ville de Danske; mais on y était déjà préparé à la défense. La garnison fit une sortie, et fut fort maltraitée. Berends et Planting, qui la poursuivirent jusqu'aux portes de la ville, furent à leur tour repoussés et aussi maltraités. Enfin Stenbock, qui avait exécuté tant de choses en si peu de tems et avec une perte peu considérable, tomba malade et fut transporté à Thorn, après avoir ordonné les quartiers d'hiver et fait bloquer la place de Marienbourg, qui fut

fut emportée l'année suivante. En attendant, les Suédois avaient exterminé tout ce qu'il y avait de troupes Brandebourgeoises dans la Prusse Royale.

L'Electeur envoya des députés au Roi, pour lui porter ses plaintes de toutes ces hostilités, et reçut pour réponse, que c'était sa propre faute: que le Roi l'avait pressé de retirer ses troupes d'un pays qui ne lui appartenait pas; et qu'il était tems maintenant qu'il déclarât positivement, s'il voulait être ami ou ennemi des Suédois.

Persuadé que toutes les démarches de Frédéric Guillaume ne tendaient qu'à donner à Jean Casimir le tems de rassembler des forces et aux Hollandais de venir à son secours, le Roi résolut d'attaquer l'Electeur dans ses propres Etats, et se disposa à marcher avec toutes ses forces sur Königsberg, où ce Prince se trouvait avec sa cavalerie. Mais avant d'exécuter ce dessein, il était nécessaire de se mettre en sureté de tous côtés; c'est pourquoi le Roi ordonna à Wittenberg, qui avait été retenu par une maladie à Cracovie, de se rendre à Posen, pour veiller à la sureté de la Poméranie, et empêcher les Autrichiens de rien entreprendre dans ces cantons; Muller, de son côté, devait seconder Wittenberg pour les mêmes objets, tandisque Königsmark avait ordre d'observer les Hollandais et d'empêcher qu'ils n'entrassent dans le pays de Brême. Wrangel, qui avait ramené la flotte en Suède, fut rappelé à l'armée. Le Roi fit garder soigneusement les passages de la Vistule, pour empêcher l'E-

lecteur de faire une diversion, en attaquant la Poméranie. Les troupes suédoises, répandues dans tout le pays, et se tenant dans un mouvement continuel, avaient emporté Velau sur la rivière de Pregeln, et forcé 300 dragons du régiment de Canitz de se ranger sous leurs drapeaux. Cependant le Roi s'était avancé jusqu'à Creutzbourg, où il reçut encore des députés de l'Electeur, portant toujours les mêmes plaintes, et recevant les mêmes réponses. Ce Prince s'était même plaint à l'assemblée des députés à Francfort, du dommage que lui avaient causé les troupes suédoises pendant leur marche à travers son pays. Nous avons vu si ces plaintes étaient fondées. Au contraire, le Roi avait pris soin que ses soldats apportassent tout ce dont ils pouvaient avoir besoin, pour n'être aucunement à charge aux habitans.

Cependant le Roi avançait toujours et se trouvait déjà maître de toutes les avenues de Königsberg, de sorte qu'il ne laissait entrer dans la ville ni bois ni fourrage, ni vivres. Dans cette extrémité l'Electeur se vit forcé de recommencer les négociations; le Roi, pour lui donner une marque d'amitié, le nomma parrain de son fils, et envoya le Grand-Chancelier à Königsberg, pour mettre la dernière main aux négociations. Toutefois la conclusion traînait en longueur, et l'Electeur en demandant toujours qu'on fît cesser les hostilités, en faisait commettre par ses troupes. Le colonel Brunell, sorti de Königsberg avec six cents chevaux, essaya de surprendre les Suédois, mais ayant donné dans un corps de cavalerie du même nombre

et de quelques compagnies de Quartiens; il fut si bien reçu que tout son monde resta sur la place ou fut blessé; et il eût été tué lui-même, si les Allemands ne lui eussent fait quartier, ce que les Polonais n'avaient pas envie de lui accorder.

Enfin le traité fut conclu, et les articles principaux furent: qu'il y aurait amnistie générale, que le Roi de Suède retirerait ses troupes de la Prusse Ducale, et l'Electeur les siennes de la Prusse Royale: que l'Electeur, en qualité de Duc de Prusse, releverait du Roi de Suède comme il l'avait fait du Roi de Pologne: qu'en recevant l'investiture du Roi de Suède et de ses successeurs, pour le Duché de Prusse et l'Evêché de Warmie, l'Electeur et ses descendans payeraient une somme de quatre mille ducats d'or: qu'en cas de guerre, les Ducs de Prusse seraient obligés de fournir mille hommes de pied et cinq cents chevaux, tous entretenus à leurs dépens jusqu'au sortir de leur pays, et six semaines après: que la Suède se servirait sans empêchement des ports de Prusse, à de certaines conditions etc. *)

Le Roi et l'Electeur se virent à Bartenstein et passèrent ensemble cinq ou six jours, pendant lesquels ils se témoignèrent mutuellement autant d'estime que d'amitié. Si cette amitié eût été sincère de la part de l'Electeur, il faut avouer que c'eût été un grand avantage pour le Roi d'avoir un allié si puissant, et qui seul était à même de traverser ses vastes desseins.

---

*) Voyez Puffend. De reb. gest. Car. Gust. L. II. pag. 124.

Nous avons suivi jusqu'ici Charles Gustave dans le cours d'une prospérité non interrompue. Pour conquérir la Pologne, il ne lui avait guères coûté que la peine de se montrer; la Lithuanie venait de se soumettre, et par le traité de Königsberg, ce Prince avait pris possession de la Prusse, de la Pomerelie et de l'Evêché de Warmie. Ainsi, depuis les frontières de Brandebourg, de la Silésie, de l'Hongrie, jusqu'à celles de la Russie, de la Tartarie, et jusqu'aux côtes de la Baltique, en exceptant la ville de Danzig et quelques autres places, tout reconnaissait son autorité. Mais si cette position paraît d'abord très heureuse et brillante, au contraire, en examinant les circonstances, en considérant le feu qui couvait sous les cendres, et les dispositions menaçantes de la plupart des puissances de l'Europe, on trouve qu'il y avait de quoi faire trembler un homme d'un caractère moins ferme et d'une ame moins élevée que Charles Gustave. Et s'il faut des difficultés pour faire paraître les grandes qualités des héros, le sort en réservait à ce Prince, qui lui donnèrent occasion de déployer les forces de son esprit et de son courage.

Nous profiterons de ce moment de repos, pour faire connaître en peu de mots, les occupations de Charles Gustave pendant ses campagnes, ainsi que sa manière de vivre et les hommes qui l'entouraient.

Accoutumé dès sa première jeunesse au travail de l'esprit, il dirigeait tout par lui-même; il redigeait les instructions et les ordres aux Généraux, aux Ministres auprès des puissances étrangères, et au Sénat

chargé de la direction des affaires intérieures. Il traçait de sa main, comme nous l'avons vu, ses plans de bataille, et quelquefois même il composait des projets de traités etc., outre qu'il entretenait une correspondance très étendue. Et ce n'était pas par nécessité qu'il se donnait cette peine; car il avait dans sa chancellerie des hommes d'une habileté et d'un mérite distingués. Björenklou, que nous avons connu sous le nom de Mylonius, élève d'Adler Salvius, mais d'un caractère beaucoup plus sûr, en était le chef. Sur sa recommandation le Roi appela à son service comme secrétaire, Edouard Philipson *), depuis ennobli et appelé Ehrensteen, homme d'une grande capacité, et qui succéda à Björenklou.

Au milieu des soins et des fatigues, auxquelles Charles Gustave se livrait, il ne paraît pas qu'il en fût jamais accablé. Sans négliger ses devoirs comme Roi, ni comme Général, il ne se refusait pas aux plaisirs de la table, quand les circonstances le permettaient. Quelquefois il passait la soirée à écouter

*) Il se trouve parmi les manuscrits de Mr. le Baron de Stjerneld, plusieurs lettres originales du Roi, de Björenklou et de Philipson. Il y a un ordre du Roi à Jean Oxenstjerna, de presser le départ de Philipson, pour se rendre auprès de Sa Majesté, qui l'avait nommé son secrétaire. Une lettre précédente de Björenklou, pour l'en prévenir, avait été interceptée par les ennemis. On peut voir par un nombre de lettres patentes du Roi (même collection), contenant des donations de terres à son secrétaire d'Etat Ehrensteen, que celui-ci avait gagné, à un très haut degré, la faveur de son maitre, et que, si le Prince savait récompenser largement, Ehrenstéen ne négligeait pas sa propre fortune.

la lecture dés meilleurs livres, et on prétend que celui qui l'amusait le plus, c'était l'Hercule de Stjernhjelm, poëme en hexamètres suédois, sur le sujet de *Hercules in bivio* *). En arrivant à la fin, Charles Gustave se fâchait de ce que l'ouvrage n'était pas plus long.

Parmi les personnes que Charles Gustave avait à sa suite, et qui formaient sa société quand les devoirs de leurs charges ne les appelaient pas ailleurs, on voyait le Prince Adolphe Jean, frère du Roi, les Margraves Frédéric et Charles Magnus de Bade, le Comte Palatin Philippe de Sultzbach, le Landgrave Frédéric de Hesse-Hombourg, le Prince Jean George d'Anhalt et d'autres Princes, le Grand-Chancelier Eric Oxenstjerna, et ces braves Généraux, dont nous avons si souvent l'occasion de parler, comme Wittenberg, Douglas, Stenbock, Muller, Horn, Turn, Bulau, Gustave Oxenstjerna, enfin l'Amiral Charles Gustave Wrangel, que nous avons vu rappelé de Suède auprès du Roi, et plusieurs autres, tous célèbres par leurs exploits et distingués par leurs talens. Ascheberg était encore colonel, ainsi que Helmfelt; Dahlberg, qui suivait par-tout le Roi, dessinait sur les lieux, les batailles, les siéges etc.; il n'était alors que lieutenant-colonel dans le corps du génie.

Quoique Charles Gustave, pendant le cours de ses campagnes, n'eut pas le tems de songer très effi-

*) Ce poëme, qui ne manque pas d'un certain degré de mérite, était supérieur à tout ce qui avait paru jusqu'à ce tems en Suède.

cacement à l'économie de l'intérieur de son royaume, on trouve cependant qu'il ne négligeait pas tout-à-fait cette partie. Afin de faciliter la circulation de l'argent, si nécessaire pour animer l'industrie, il permit à Palmstruch d'instituer en 1656 une banque, où l'on pouvait faire des emprunts sur des hypothèques ou des effets, et la couronne même n'était pas exceptée des conditions prescrites pour obtenir ces emprunts. Un bourgeois de Riga, nommé Rademacher, obtint le privilége d'établir des manufactures de fer et d'acier, et le Roi choisit lui-même pour cet établissement la ville d'Eskilstuna, située sur les bords d'une rivière propre à faire mouvoir des machines hydrauliques. En 1656 Rademacher avait déjà fait venir quarante ouvriers, et le Roi ordonna que soixante jeunes soldats fussent employés à l'ouvrage, pour apprendre le métier. Ces manufactures, qui subsistent encore, ont été poussées depuis à un très haut degré de perfection. La ville reçut le nom du Roi, qu'on lui donne encore dans les actes publics, mais dans le discours familier, elle garde son ancien nom.

Au reste le Roi nourrissait, depuis son séjour dans l'île d'Öland, des projets d'améliorer la culture des terres et d'autres objets économiques en Suède. Mais l'exécution de ces projets ne se présentait à son esprit que de loin et comme le terme de ses travaux; il y songeait comme un marin, au milieu d'une mer orageuse, se représente les douceurs du repos, dont il va jouir, étant une fois de retour dans sa terre natale; et cependant il poursuit une course qui l'é-

loigne de plus en plus des objets, dont la seule idée lui fait tant de plaisir. Heureux ce Prince, si, jouissant avec modération de sa fortune, il eût donné la paix à la Pologne quand il dépendait de lui, et qu'il fût retourné en Suède, couronné de gloire et adoré de son peuple, dont il eût sans doute fait le bonheur. Mais l'homme est-il toujours le maître de ses desseins, et n'y a-t-il pas un enchaînement d'événemens, qui l'entraînent quelquefois malgré lui à différer l'exécution de ses idées favorites jusqu'à ce qu'il soit trop tard? Quelquefois même il résulte un bien des plus grandes contrariétés. Si Charles Gustave n'eût pas continué la guerre de Pologne, les Danois n'eussent pas attaqué la Suède, et ce héros n'eût pas été en cas de reconquérir les provinces que la nature y a attachées, et qui n'ont jamais pu être reprises après par les Danois.

A en juger sur les apparences, il ne manquait à Charles Gustave que la cérémonie du couronnement, pour être effectivement Roi de Pologne. Mais en supposant qu'il eût été possible et utile de réunir tout ce royaume à la Suède, comme les parties en ont été réunies depuis aux trois monarchies qui l'entouraient; il eût fallu, pour le conserver, ou avoir une armée suffisante pour tenir tête par-tout aux puissances voisines, et en même tems tenir en bride les habitans du pays, ou trouver le moyen de gagner l'affection des peuples, de paralyser les efforts de la Noblesse et encore plus ceux des prêtres. Il paraît que

que l'esclavage même, où gémissait le menu peuple, eût présenté un moyen très sûr de le gagner pour toujours, en lui donnant la liberté; mais pour rendre possible un si beau moyen, une idée si grande et philosophique, il eût fallu pouvoir conquérir le royaume sans le secours des Nobles, qui étaient armés et qui formaient la principale force militaire de la Pologne, tandis que les paysans, abrutis par l'esclavage, avaient besoin de tems pour se reconnaître, pour sentir leur liberté et apprendre à s'en servir. Et même en supposant que ces difficultés eussent pu être vaincues, le fanatisme qu'entretenaient les prêtres catholiques et les préjugés qu'ils inspiraient au peuple contre un Prince d'une autre religion, étaient, du moins pour le moment, des obstacles tout-à-fait insurmontables.

Charles Gustave avait été obligé d'attaquer la Pologne pour rester en possession tranquille de sa propre couronne. Nous l'avons déjà prouvé, et l'on ne saurait assez le répéter pour justifier le commencement de cette guerre. Maintenant que, par des succès d'une rapidité inouie, ce Prince se trouvait maître de tout le pays, peut-être aurait-il dû prévoir combien il serait difficile de le garder. C'était sans doute le vrai moment de faire la paix, en se réservant, outre la cession de toutes les prétentions de Jean Casimir sur les domaines de la Suède, quelques avantages considérables, comme des ports sur la Baltique, par où les Suédois eussent été maîtres de tout

le commerce sur cette mer etc. Mais soit que Charles Gustave ne se crût pas plus sûr de rester en repos après une paix extorquée par la nécessité, à un Prince inconstant et perfide, soit qu'enivré par des triomphes trop faciles, il crût que rien ne lui serait impossible, il est évident que ce Prince avait le dessein de se faire couronner Roi de Pologne.

Cependant toutes les puissances de l'Europe avaient les yeux ouverts sur ces conquêtes étonnantes. Les Russes, les Hollandais, l'Empereur et plusieurs Princes d'Allemagne, frappés de voir s'élever si rapidement une puissance qui pouvait leur devenir formidable à différens égards, se mettaient en devoir de rassembler leurs forces; et de tout côté il s'élevait au loin des nuages qui menaçaient de venir fondre sur le vainqueur de la Pologne. Jean Casimir, de sa retraite en Silésie, travaillait à regagner l'affection de ses sujets; la compassion faisait oublier ses torts passés, et malgré le soin que Charles Gustave mettait à faire observer la plus exacte discipline, les exactions inévitables pour l'entretien de son armée et les désordres qu'il était impossible d'empêcher tout-à-fait, surtout parmi les troupes allemandes, lui attiraient à lui et à son armée, la haine des peuples, haine que les prêtres s'efforçaient de pousser au plus haut degré. Pendant que le Roi était en Prusse, les Quartiens restés en Pologne ne mettaient point de bornes à leurs prétentions; ils finirent par une défection totale; et déjà les Tartares se préparaient à marcher au secours de Jean Casimir. Mais cette dernière circonstance

rassurait Charles Gustave, car il espérait que les Polonais, bientôt lassés d'un secours pareil, reconnaîtraient, par la comparaison, la douceur avec laquelle il s'efforçait de les traiter.

Douglas, campé près de Sendomir, eut ordre de jeter des troupes de pied et de l'artillerie dans cette ville, à l'approche des Tartares, après quoi il devait aller avec sa cavalerie joindre Muller qui se trouvait entre Petricow, Posen et Costena, où Stenbock devait aussi se rendre; et le Roi promettait de venir bientôt lui-même à leur secours. Douglas, pour éviter une embuscade que lui préparaient Potosky et les Tartares, quitta Sendomir et se retira à Lovitz. Le Roi ayant appris que Lubomirsky et d'autres seigneurs polonais faisaient des levées aux environs du mont Crapak, ordonna à Wirtz de ravitailler Cracovie, pour mettre cette place en état de soutenir un siége, qui devait traîner en longueur par le peu d'habileté des Polonais dans ce genre de guerre. Vers la fin de l'année *) Jean Casimir rentra dans le royaume avec une escorte de cents chevaux, et se rendit d'abord auprès de Lubomirsky et des autres seigneurs polonais dans le Comté de Cepusz; puis il alla joindre Potosky et les Tartares. Ce fut tout ce qui se passa de remarquable dans cette campagne; bientôt nous verrons s'ouvrir une scène plus frappante et remplie d'événemens plus mémorables.

Le Roi de Suède, pour tranquilliser les Princes de l'Allemagne et sur-tout l'Empereur, leur envoya

*) 1655.

des députés, entre autres Sthenon Bjelke et Dietheric Kleihe; mais toutes ces négociations ne changeaient aucunement les dispositions de ces Princes. La terreur des armes suédoises, le souvenir des exploits de Gustave Adolphe et des Généraux qui continuèrent la guerre après sa mort, enfin la réputation de Charles Gustave lui-même, voilà ce qui les faisait balancer encore d'agir ouvertement; mais en même tems cela ne les empêchait pas de tout remuer en Espagne, en France, auprès du Pape, en Hollande, en Danemarc, en Moscovie et même à la Porte Ottomane, pour susciter des ennemis au héros qu'on n'osait attaquer. Le seul Electeur de Saxe, dont Charles Gustave avait épousé la nièce, lui garda une amitié inviolable, tandis que Frédéric Guillaume, avec qui il venait de se réconcilier, ne cessait d'agir secrétement comme son plus grand ennemi. Cependant tout balançait encore, et il fallait des événemens décisifs, pour mettre en activité les dispositions cachées des ennemis de Charles Gustave.

Le Roi envoya en Russie l'ambassade promise dès long-tems, et à la tête de laquelle était Gustave Bjelke; mais le succès en fut peu favorable. Les négociations auprès de Cromwell, Protecteur d'Angleterre, languissaient malgré les plus belles apparences; quant à celles avec les Danois, c'étaient les plus inutiles de toutes, car cette puissance n'attendait, pour attaquer la Suède, que le moment où Charles Gustave essuyerait quelque revers considérable. Un des objets d'un intérêt majeur pour ce Prince, était d'empê-

cher que les Hollandais n'envoyassent une flotte dans la mer Baltique, et on réussit du moins à faire différer cette démarche. Cependant les Hollandais avaient déjà commis des hostilités, en s'emparant des possessions de la Suède dans le Nord de l'Amérique. Gotthard Wellingk, envoyé par le Roi à Ragotzki, Prince de Transilvanie, fut reçu avec beaucoup de satisfaction, et fut le seul qui négocia avec succès. Une ambassade du grand Turc, qui avait été destinée à Jean Casimir, s'adressa maintenant à Charles Gustave comme Roi de Pologne, et fut reçue magnifiquement à Soldau l'année suivante. On sait au reste que ces ambassades de la Porte furent toujours de peu de conséquence; c'est à Constantinople que se traitent toutes les affaires avec cette puissance, et les ambassadeurs turcs ne viennent ordinairement que pour obtenir des présens.

CHAPITRE VIII.

Soulèvement des Polonais. Soumission des places de la Prusse Royale, excepté Danzig. A la persuasion de Radziejowski, le Roi entreprend, au milieu de l'hiver, une marche difficile. Czarneski le suit en harcelant son armée. Bravoure étonnante du colonel Ascheberg. Bataille de Golumbi. Fausseté des avis de Radziejowski et de Sapieha. Les Quartiens commencent à déserter. Prise de Jaroslaw, où l'armée épuisée de fatigues, trouve des rafraîchissemens. Czarneski harcelle encore l'armée du Roi. Grand danger qu'elle court à Niscovitz. Désertion de Sapieha. Affaire de Sendomir. Le Roi se trouve entouré au confluent de la Saane et de la Vistule. Passage de la Saane et défaite des Lithuaniens. Défaite du Margrave Fréderic de Bade à Warka. Le Roi avec son armée arrive heureusement à Varsovie.

DÉJA le soulèvement des Polonais contre Charles Gustave se répandait de province en province, et le Pape les ayant relevés de leur serment de fidélité, les encourageait à la révolte, si l'on peut appeler ainsi leur retour à l'obéissance qu'ils devaient à leur premier maître. La campagne précédente n'avait été qu'un jeu, mais l'animosité qui régnait des deux côtés annonçait déjà les flots de sang qui allaient bientôt couler. Les Suédois regardant les Polonais comme

des rebelles, ne voulaient plus leur faire quartier, et ceux-ci, persuadés qu'ils ne l'obtiendraient pas, faisaient main basse sur tous ceux de leurs ennemis qu'ils rencontraient en petit nombre ou séparés de l'armée. Tous ces événemens tournaient au profit de Jean Casimir, dont le parti grossissait de jour en jour.

Charles Gustave, après avoir ratifié à Bartenstein son traité d'alliance avec l'Electeur de Brandebourg, ne perdit pas de tems pour s'opposer au torrent qui le menaçait de tous côtés. Il renvoya de la Gardie en Lithuanie, mais retint auprès de lui les vieilles troupes que ce Général avait amenées, lui recommandant de tenir les autres en bon état et de ménager les Moscovites autant que possible. S'il fallait régler les limites des possessions des deux puissances, de la Gardie avait ordre de tirer une ligne depuis le Suita par Camin, Grodno et Minsk, jusqu'au Berecin et au Dnieper, et de faire respecter cette démarcation par la force des armes, en cas que les Russes se disposassent à la franchir.

L'Electeur de Brandebourg ayant retiré ses troupes et son artillerie de la Prusse Royale, Charles Gustave n'eut pas de peine à réduire le reste du pays. Le Prince de Sultzbach s'empara de Stum et serra de près la ville de Marienbourg, où commandait encore le Palatin Jacob Wejer. Enfin von der Linde, le Comte de Dohna et Stenbock (qui revenait de Thorn, guéri de sa maladie) s'y étant rendus avec des renforts, on commença l'attaque, et après une belle défense, où Dohna fut blessé au bras gauche

par un coup de feu, les habitans ouvrirent les portes malgré l'opposition du commandant qui se retira dans la citadelle avec la garnison; mais Stenbock ayant fait battre la place de tous côtés et y jeter un grand nombre de boulets rouges, outre que les mines avançaient rapidement, la garnison demanda à capituler. Pendant qu'on dressait les articles, Louis Wejer (frère ou parent du commandant) étant très sérieusement malade, fit demander à Stenbock qu'il lui fût permis d'envoyer à Danzig chercher un médecin. Stenbock le lui accorda, mais soupçonnant quelque ruse, il fit suivre le trompette, et découvrit bientôt que le vrai but de ce message était de presser un secours de seize cents hommes, que la ville de Danzig avait promis d'envoyer à Marienbourg. Stenbock fit renouveler l'attaque et envoya sa cavalerie pour repousser le secours. Le château se rendit; Wejer, avec Gildestjern et Schafgotsch, qui commandaient sous lui, fut conduit à Danzig; la garnison composée de quatre cents fantassins polonais, de six escadrons allemands, d'un escadron polonais et de quelques dragons, prit service; mais les Polonais désertèrent bientôt.

Stenbock, après la prise de cette place, passa la Vistule à Dirschau, alla camper à Stibelo et mit à contribution tout le petit Verder, où il trouva moyen de rafraîchir ses troupes. Cependant le colonel Weissenstein s'était rendu maître par composition du fort de Slochou, où il avait trouvé quantité de vivres, de munitions de guerre et deux cents vieux fantassins,

tassins, qui ensuite s'engagèrent volontairement dans l'armée suédoise.

Eric Oxenstjerna, à qui le Roi avait confié le gouvernement de la Prusse, fit publier une déclaration, par laquelle il promettait aux Sénateurs, gens en place et gentilshommes du pays, la conservation de leurs biens, le libre exercice de leur religion etc., s'ils voulaient se soumettre, et en cas de refus, la permission de se retirer ailleurs avec ce qu'ils pourraient emporter, en jouissant pour six mois de leurs biens immeubles.

Il y a lieu de s'étonner que le Roi n'eût pas songé plus efficacement à s'emparer d'une place aussi importante que la ville de Danzig. La plupart des Généraux étaient d'avis qu'il fallait y employer tous les efforts possibles; et si leur but était d'empêcher que le Roi n'entreprît une marche à travers toute la Pologne et au risque de ruiner son armée pendant la saison la plus rigoureuse; il paraît que cet avis fut bien sage; peut-être auraient-ils souhaité qu'abandonnant une conquête trop difficile à conserver, le Roi se fût contenté de la Prusse. Mais Charles Gustave croyait sa gloire intéressée à garder ce qu'il avait conquis. En effet, s'il voulait conserver la Pologne, loin de donner le tems au parti contraire de s'affermir, il n'avait pas un moment à perdre pour aller imposer par sa présence et subjuguer un parti encore mal organisé. Radziejowski, qui nourrissait déjà le projet de se raccommoder avec son persécuteur, en trahis-

sant Charles Gustave qui l'avait comblé de bienfaits, Radziejowski n'appuyait cet avis que pour exposer le Roi et son armée aux suites funestes d'une marche si difficile, et pour le voir enfin succomber plus facilement sous les efforts de Jean Casimir. Tant il est vrai que celui qui une fois a oublié ses devoirs envers la patrie, ne devrait jamais être cru de ceux qu'il paraît vouloir servir. Radziejowski persuada aussi au Roi que le Prince de Zamoscie ne demandait pas mieux que de remettre en son pouvoir la ville du même nom, aussitôt qu'il s'en approcherait avec une armée; et ce traître fut écouté.

Le 24 Janvier *) le Roi rassemble ses troupes à Thorn et marche à Lovitz, où Douglas le joint avec sa cavalerie qui avait déjà beaucoup souffert et se trouvait fort délabrée. Là on apprit que Jean Casimir se portait du côté de Zamoscie; qu'il avait envoyé Lubomirsky pour hâter le secours qu'il attendait des Tartares, et que Czarneski, avec un corps considérable, battait la campagne, soulevant les peuples, gagnant la Noblesse et tendant toujours quelque piége aux Suédois, dont il fut le fléau pendant toute cette guerre. A la tête d'un camp volant, ce partisan formidable ne cessait de les harceler, également adroit à les attaquer avec avantage et à se dérober à leur poursuite.

Le Roi continua sa marche, et après avoir passé par Rava et Novomiasto, il s'approchait de Casimirs quand il apprit que Czarneski n'était pas loin et qu'il

*) 1656.

avait passé la Vistule avec un petit corps de Nobles et de soldats. Sur ces nouvelles, Ascheberg fut détaché avec deux cents cinquante chevaux pour reconnaître l'ennemi et prendre des informations du côté de Radom. Surpris par la nuit, à une lieue de cette ville, Ascheberg se jeta dans la maison d'un gentilhomme, où il fut investi par quinze cents Polonais, qui revenant toujours à la charge, furent repoussés dix fois avec la même vigueur. Las de tant d'efforts inutiles, et admirant la conduite de l'officier suédois, ils lui proposèrent de se rendre et de passer dans leur parti, aux conditions les plus avantageuses. Ascheberg leur répondit de manière que, non contens de renouveler leurs assauts, ils mirent le feu à la maison et au village voisin. Alors, réduit à la dernière extrémité, Ascheberg double ses rangs et donne, tête baissée, au milieu des ennemis; il se fait jour en renversant tout ce qui se présente pour l'arrêter, et chasse le reste jusqu'à Radom, en laissant sur la place plus de cent Polonais tués et un grand nombre de blessés; action qui seule eût suffi pour couvrir cet officier d'une gloire immortelle, et dont la mémoire devrait confondre ceux qui veulent faire envisager comme nécessaires les capitulations avec des corps considérables *).

*) Le seul cas où une capitulation semblable peut être justifiée, c'est quand une armée fatiguée à l'excès, manquant de tout et serrée de près par des forces bien supérieures, n'a aucun point où elle puisse trouver du secours, après avoir percé les corps qui l'entourent. Tel fut le cas des troupes suédoises après la malheureuse bataille de Pultava; depuis

La Noblesse polonaise étonnée par ce prodige de valeur, se débanda, et Czarneski, craignant le voisinage d'un ennemi pareil, se hâta de repasser la Vistule. Il eût été intéressant de voir Ascheberg, avec la modestie qui accompagne le vrai courage, faire le rapport de son expédition à un Roi qui savait d'autant mieux apprécier des actions pareilles, qu'il en était capable lui-même.

Charles Gustave se mit d'abord à la poursuite de Czarneski, et ayant mis garnison dans Zanovitz, il passa la Vistule sur les glaces à Casimirs, premier essai qu'il fit de cette manière de traverser les eaux avec son armée. Là il apprit que Czarneski, ne croyant pas que le Roi pût le suivre de si près, s'était campé au village de Golumbi, avec douze mille hommes, presque tous de la milice Quartienne.

PLANCHE III. *Bataille de Golumbi* le 8 Février 1656.

Le Roi trouvant cette occasion favorable, fit rappeler les régimens qu'il avait envoyés prendre leurs quartiers dans les villages voisins, et se mit à la tête de l'aile gauche, commandée par Henri Horn, Major-Général, en se faisant suivre par la droite sous le Comte de Woldemar. Czarneski voyant qu'il ne pouvait plus éviter d'en venir aux mains, rangea ses troupes en bataille et prit une position très avantageuse, appuyant sa droite sur le village de Golumbi près du

l'Ucraine jusqu'en Poméranie ou en Finlande, elles n'avaient pas un seul endroit où elles pussent se replier.

bord de la Vistule, et sa gauche sur un ravin. Les Suédois, après avoir traversé des marais, qui heureusement étaient gelés, avaient à monter sur une éminence pour arriver jusqu'à lui. Ce Général, en fondant sur eux pendant la montée, les eût peut-être facilement culbutés; mais il paraît par la Planche et par le récit de Puffendorf, qu'il les attendit de pied ferme à quelque distance sur la plaine, et c'était le vrai moyen de se faire battre, sur-tout dans un combat de cavalerie. Czarneski avait toutes les qualités naturelles qui forment un grand capitaine: coup d'œil, courage, persévérance, activité infatigable, enfin rien ne lui manquait que l'expérience et cette science par laquelle on s'approprie l'expérience d'autrui. Il ignorait que la rapidité du mouvement fait la force principale de la cavalerie. Charles Gustave le savait et l'avait appris sous Torstenson *). Il fit donner ses escadrons à bride abattue. Enfin par leur choc et le feu de l'infanterie suédoise, les Polonais, après avoir résisté quelque tems, en jetant leurs cris ordinaires, furent mis en déroute et poursuivis vivement plus de cinq lieues. Il en demeura beaucoup sur la place, et parmi un grand nombre de prisonniers, il se trouva quantité d'officiers du premier ordre; on prit onze étendards. Les Suédois ne perdirent que peu de soldats, et pas un seul officier de marque; le Prince Adolphe Jean, frère du Roi, fut blessé au genou d'un rude choc que lui donna un cavalier finois.

*) Témoin la bataille de Jancowitz, où la cavalerie donna peut-être pour la première fois carrière en muraille.

Le Roi fit offrir aux Quartiens de rentrer à son service; mais loin de pouvoir les y engager, il avait de la peine à retenir ceux qui restaient encore dans son armée, et au milieu desquels il vivait sans précaution, de sorte qu'ils avaient tous les jours l'occasion de le tuer, s'ils en avaient eu le courage. Une nuit Koniespolski déserta avec un grand nombre de ces troupes, et le reste n'attendait que l'occasion de suivre leur exemple.

Le Prince Bogislas de Radzivil écrivit au Roi pour demander trois mille chevaux afin d'obliger Witepsky de lever le siége de Tykozin, place très importante pour tenir en bride le plat pays. Le Roi y envoya Douglas pour tâcher de surprendre les assiégeans; mais ce Général ayant rencontré en chemin un parti de Cosaques qu'il défit totalement, quelques fuyards échappés au carnage portèrent la nouvelle de sa marche à Witepsky, qui prit la fuite sans l'attendre. Radzivil surprit quatre escadrons de volontaires, et peu après deux cents Cosaques qu'il fit tous passer au fil de l'épée. Ayant reçu un renfort que lui amenait le colonel Berends, il marcha contre Luconaiski, colonel polonais, qui se tenait avec huit compagnies aux environs de Caminieck; après quelque résistance il le mit en déroute, tua un nombre de ses gens, et fit beaucoup de prisonniers, parmi lesquels se trouvait Luconaiski lui-même et trois capitaines; le reste se réfugia dans les forêts de la Polesie.

Cependant le Roi continuait sa marche, et s'approchant de Lublin, ville que les Cosaques avaient

saccagée l'année précédente, il obligea les habitans de se racheter de l'incendie par une somme d'argent, preuve qu'il était dans le plus grand besoin. Delà Douglas fut détaché pour s'emparer de Zamoscie; mais il y trouva les choses dans un état bien différent de ce qu'avait annoncé Radziejowski. Il y avait une bonne garnison et tout ce qu'il fallait pour une longue défense. Le Roi s'étant approché, fut obligé d'écouter des propositions de neutralité de la part de Zamoisky, qu'on avait assuré vouloir se rendre à la première invitation. Sapieha, chef des Quartiens, fut chargé d'aller avec le colonel Bretlach conclure le traité; mais le premier, qui avait très fort appuyé les avis de Radziejowski, alla jusqu'à détourner Zamoisky d'entrer en aucune composition, lui découvrant qu'il n'avait attiré le Roi de ce côté que pour l'engager dans les montagnes, tandis que les Polonais auraient le tems de se remettre, et pour le livrer enfin vif ou mort entre leurs mains. Cependant Sapieha tâchait de persuader au Roi qu'il lui était très fidèlement attaché, et Charles Gustave lui ayant demandé ce que méritait Potosky pour avoir déserté, Sapieha répondit: qu'il méritait d'être empalé.

La saison n'étant pas favorable pour entreprendre un siége, et le Roi n'ayant avec lui que des pièces de campagne, il fit jeter dans la place un nombre de boulets rouges pour essayer d'y mettre le feu; mais cela n'ayant pas réussi, il se tourna vers Jaroslaw, afin de rafraîchir son armée dans un pays abondant et qui ne s'était pas encore ressenti des maux

de la guerre. Arrivé à Thomassow, il sut que Czarneski, malgré sa défaite récente, reparaissait à deux milles delà. Le Roi voulait aller à sa rencontre avec la cavalerie; mais Czarneski, en ayant eu vent, se sauva dans Lemberg à la faveur de la nuit.

Le lieutenant-colonel Andrean prit les devans pour aller à Jaroslaw, et Ascheberg lui ouvrit le passage, après quoi ce même Ascheberg, Hammarschöld et Gorgas avec trois régimens, se portèrent du côté de Premislaw, où ils taillèrent en pièces une partie des Nobles et des paysans qui s'y étaient assemblés, et leur prirent plus de cent chariots de bagage; mais ayant voulu passer la rivière de Saane durant la nuit, la glace se rompit sous eux, et il se noya cinquante chevaux.

Douglas s'approcha de Premislaw, et cette place allait capituler; mais le Roi ayant appris que Czarneski cherchait à se poster entre son camp et le corps de Douglas, rappela ce Général et marcha au devant de lui avec toute sa cavalerie. Ils reprirent ensemble le chemin de Jaroslaw; et Czarneski ne fit que harceler l'arrière-garde.

La ville de Jaroslaw se rendit d'abord, mais l'armée n'y arriva qu'avec beaucoup de peine, à cause du dégel qui rendait les chemins presque impraticables. Le bagage trouva sur-tout de grandes difficultés. Kruus qui l'escortait avec deux cents cinquante chevaux, était resté en arrière et n'avait encore pu passer la Saane, lorsqu'il se vit tout-à-coup enveloppé par un corps

corps de plus de mille Polonais qui s'étaient tenus cachés au delà d'une forêt. Après une très belle défense, Kruus fut enfin contraint de céder au nombre; mais il fit si bien sa retraite, qu'il ne perdit que soixante hommes et quelques chariots. Le bruit du combat étant parvenu à l'armée, on détacha quelques régimens, dont la seule vue mit en fuite les Polonais.

Cependant l'armée du Roi était extrêmement fatiguée par une marche si longue et si pénible. En jetant un coup d'œil sur la carte, en considérant l'étendue du pays que cette armée avait parcouru depuis le 24 Janvier jusqu'au 28 Février, on est frappé d'étonnement. Une bonne partie de ces troupes, avant de commencer la marche, se trouvait dans les environs de Königsberg et de Marienbourg; toute l'armée s'était rassemblée à Thorn, où elle avait passé la Vistule; puis, laissant ce fleuve à sa gauche, elle avait marché à peu près en ligne droite par Lovitz, Rava, Novomiasto, et près de Radom jusqu'à Zanoviz, où elle avait retrouvé la Vistule qu'elle avait encore passée sur les glaces à Casimirs. Delà, faisant un angle presque droit, elle s'était avancée vers Lublin, après quoi, en tournant à droite, elle était redescendue vers la Saane, en se dirigeant par Thomassow, et avait passé cette rivière pour occuper Jaroslaw, d'où elle avait envoyé des détachemens jusqu'à Premislaw. C'est à dire qu'elle s'était transportée des bords de la Baltique jusqu'aux pieds des monts Carpak et aux frontières de la Hongrie. Pendant cette marche, har-

celée sans relâche par l'infatigable Czarneski, obligée de se tenir toujours sur ses gardes, et diminuée par la désertion de plus de deux mille Quartiens, cette armée avait donné plusieurs combats partiels et une bataille rangée, outre qu'elle avait pris plusieurs places; et tout cela s'était exécuté dans l'espace d'un mois et quatre jours, au plus fort de l'hiver et souvent par des chemins presque impraticables, où autant de soldats périrent de froid et de faim, que par les partis de Czarneski et les paysans, qui attaquaient les fourrageurs et massacraient impitoyablement les traîneurs et les malades.

C'est envain que l'on tâche de découvrir ici ces plans de campagne, calculés d'avance sur une connaissance parfaite du théâtre de la guerre, ces opérations combinées, qui des points les plus éloignés, concourent au même but, et dont on a vu, dans les derniers tems, les résultats étonnans pendant le choc d'armées énormes d'une force à peu près égale, s'étendant sur des lignes immenses et commandées par des officiers habiles, exécutant des deux côtés les ordres de leurs chefs, comme les différentes parties du corps humain obéissent à la pensée. Il ne s'agissait ici que de chercher un ennemi qui se rassemblait au hasard en différens cantons, de passer par les pays où l'on espérait de trouver des renforts et des moyens de subsister, enfin de se porter avec toute la rapidité possib'e où le cas l'exigeait pour le moment.

Charles Gustave, engagé par des traîtres, à peu près comme le fut depuis Charles XII, dans une mar-

che où il devait probablement périr avec son armée, trompé par les espérances qu'on lui avait données de trouver à Zamoscie un renfort considérable, abandonné pendant sa marche de la plupart des Polonais qui avaient pris son parti, et peut-être ayant commis lui-même une faute, en s'engageant trop légèrement dans une entreprise si hasardeuse, montra tant d'habileté et de courage dans l'exécution, et fut si bien servi par ses officiers, qu'il se tira avec honneur de cette position difficile.

Mais il est tems que nous revenions au récit de Puffendorf que nous avons suivi pour ce qui regarde les faits, et que nous suivrons encore, sans rien négliger cependant pour jeter, s'il est possible, de nouvelles lumières sur les actions d'un Prince qu'on ne saurait considérer long-tems sans s'attacher à lui et s'intéresser à son sort.

Quelquefois les desseins du Comte de Dahlberg donnent, des positions et des manœuvres, une idée plus précise, que la description de l'historien, et il arrive même qu'il y a de la différence; dans ces cas nous ne balançons pas de suivre les premiers comme des monumens de l'authenticité la plus irrécusable.

Il ne fallait pas moins qu'une ville opulente, comme celle de Jaroslaw, pour rafraîchir l'armée suédoise et réparer un peu les maux qu'elle avait soufferts. Le Roi, pour se mettre en sureté, fit travailler à fortifier les faubourgs; mais ayant découvert à une demi lieue de la ville, un passage dont il était

nécessaire de s'assurer, il y envoya trois cents soldats pour y élever un fort, et le colonel Braun avec autant de chevaux pour les couvrir. Czarneski, toujours aux aguets, sort tout à coup d'un bois voisin, fond sur les travailleurs et sur le détachement de Braun, tue un grand nombre des premiers et quarante maîtres, chasse le reste vers la ville, et y serait entré avec eux, si le Roi, montant d'abord à cheval, ne se fût présenté à la tête de l'infanterie, qui se trouvait près de lui, et qu'en même tems on n'eût fait de fréquentes décharges de la ville. Bientôt Czarneski fut obligé de se retirer en désordre avec perte de deux ou trois cents des siens. Le Roi, à la tête d'une partie de sa cavalerie, ayant ordonné à Wittenberg de le suivre avec le reste; excepté les Quartiens, poursuivit les Polonais jusqu'au soir, leur tua un nombre de fuyards restés en arrière, et avança si loin qu'il fut surpris par la nuit, et ne put revenir au camp que le lendemain.

Quatre compagnies des Quartiens, qu'il avait laissées avec Sapieha, profitèrent de son absence pour déserter. La grand'garde à cheval courut après et en ramena une centaine. Sapieha alla le lendemain au devant du Roi, avec le reste de ses troupes, pour faire parade de sa fidélité, et fit les plus terribles sermens qu'il n'avait point de part à la désertion, en demandant qu'on fît un exemple des coupables, tandis que ces malheureux étaient là, désarmés et prosternés aux pieds du Roi. Aussi généreux que brave, ce Prince leur promit leur grâce et leur fit rendre

leurs armes; mais en s'éloignant avec cette douce tranquillité qui suit un acte de clémence, il fut soudain frappé d'un grand bruit. Les soldats suédois, prétendant que des traîtres pareils ne méritaient point de grâce, et qu'on avait tout à craindre d'eux, se jetèrent sur les Quartiens avec tant de fureur, que si le Roi ne fût venu l'épée à la main avec Douglas, pour arrêter le carnage, Sapieha y serait demeuré avec tous les siens. Le régiment de Bretlach se montra le plus acharné, et tous les officiers de ce régiment furent mis aux arrêts. Pour le malheur de l'humanité, il y a une espèce d'hommes qu'on ne saurait gagner par les bienfaits. Charles Gustave non-seulement pardonna à ces déserteurs; il leur sauva la vie et punit les agresseurs; cependant ils le trahirent bientôt et combattirent contre lui. Mais il sut les vaincre, et sans doute, il ne se répentit jamais de sa magnanimité. Pour ne pas être dépravé par l'expérience qu'on gagne en vivant parmi les hommes, on ne saurait assez se répéter: qu'il est beau de faire des ingrats.

Sur ces entrefaites, Cmielnicki, chef des Cosaques, faisant mine de vouloir se joindre aux Suédois, le Roi aurait bien voulu, pour lui en faciliter l'occasion, se rendre maître de Lemberg; mais des soins plus pressans l'appelaient ailleurs.

Le soulèvement en Pologne était devenu général, et on y attaquait par-tout les garnisons suédoises. L'ennemi pouvait se poster de manière à séparer l'armée du Roi, de la Prusse, et lui couper la communication avec le reste de ses troupes. L'Elec-

teur de Brandebourg, pressé envain d'agir, pour faire quelque diversion, souhaitait probablement de voir le Roi aux abois, pour pouvoir lui extorquer des conditions plus avantageuses. Il est vrai que le Comte de Wresovitz avait fait mauvais parti aux paysans dans toute la basse Pologne; mais les affaires du Roi n'en étaient pas plus avancées, et son armée diminuait de jour en jour, tandis que les Polonais trouvaient sans cesse de nouveaux renforts. Un faux bruit, répandu par-tout, de la mort du Roi et de la défaite de toute son armée, contribuait aussi à augmenter le parti de Jean Casimir. Voilà les raisons qui déterminèrent Charles Gustave à revenir sur ses pas.

Deux colonels suédois, Stolzenberg et Weier *), furent chargés de prendre les devans avec une petite escorte, pour faire rebrousser chemin aux troupes, qui venaient rejoindre l'armée, et leur ordonner d'aller attendre le Roi au delà de Varsovie. Les chemins étaient si dégradés, qu'il fallut envoyer par eau toute la grosse artillerie avec une partie des autres munitions de guerre. Liljenberg, qui les escortait avec deux cents hommes, avait ordre de mettre à terre des canons sous le château de Sendomir et d'y bâtir un pont avec un fort pour le garder, le Roi ayant résolu de passer la Vistule à cet endroit.

Toutes ces mesures étant prises, Charles Gustave quitta Jaroslaw le 12 Mars avec le reste de l'ar-

*) Il ne faut pas confondre ce colonel Weier avec le Palatin Jacob Wejer, qui avait défendu Marienbourg contre les troupes du Roi, et qui va bientôt reparaître sur la scène.

mée. Il ne marcha le premier jour que deux milles et séjourna à Przewors jusqu'au lendemain à midi, voulant observer les mouvemens de l'ennemi. Ce ne fut qu'au moment où le Roi se remettait en marche, qu'on vit paraître des détachemens polonais, qui voulaient attaquer l'arrière-garde; mais ils furent repoussés avec perte. Les chemins étaient si mauvais et si remplis de fondrières, que les chevaux y enfonçaient jusqu'aux sangles, et on brûla une partie des chariots, pour ne pas les abandonner à l'ennemi. Ce jour-là l'armée ne fit qu'un mille, et campa, la nuit suivante, près de Trzinca. Czarneski, ne doutant plus que le Roi n'allât à Sendomir, se tint à sa gauche, en suivant le bord de la Vistule, pour en défendre le passage. Chemin faisant, il incommodait sans cesse l'armée suédoise, la prenant tantôt en flanc, tantôt en queue, et campant toujours à la vue de ses corps de garde. Ce fut envain que le Roi lui présenta bataille. Gustave Oxenstjerna fut détaché pour jeter un pont sur le Wisloc, et l'armée le passa le même jour. Ce fut là qu'on rencontra Sinclaire, que le Prince Adolphe Jean envoyait au Roi, et qui avec quatre cents chevaux avait passé au milieu des ennemis. Ensuite l'armée ne put marcher en trois jours qu'à Niscovitz, petite ville avantageusement située, à trois milles de Sendomir, et presque entourée d'eau. Le Roi trouvant le lieu propre pour y camper avec sureté, permit aux fourrageurs d'aller plus loin qu'à l'ordinaire. Czarneski sortant d'un bois avec quelques milliers de Polonais, au moment qu'on s'y attendait

le moins, fond sur cinq cents chevaux, qui formaient la garde avancée, et qui avaient mis pied à terre, les pousse ainsi que la grand'garde jusqu'aux lignes du camp, où il allait mettre tout en confusion, si le Roi, qui s'en apperçut le premier, n'eût donné un sigual par des coups de canon, auxquels il mit le feu lui-même. Montant ensuite à cheval, il fait battre la charge, prend la garde à pied et quelques autres régimens d'infanterie, marche droit à l'ennemi et l'arrête; Kurk et Berends étant survenus avec la cavalerie finoise, l'ennemi est repoussé et mis en fuite. Douglas et Wittenberg arrivent et trouvent le Roi poursuivant les fuyards dans l'espoir de les atteindre avant l'entrée des défilés; mais une décharge que firent deux mille paysans postés dans un bois, sur le corps de Douglas, fit croire au Roi que l'infanterie ennemie était là. Douglas y courut et le Roi le suivit; mais ayant vu ce que c'était, il revint à la poursuite de Czarneski, qui avait profité du moment pour passer les défilés, de sorte que le Roi ne trouva que quelques compagnies qui demandèrent quartier et qui l'obtinrent. Douglas avait laissé plus de douze cents paysans sur la place, et dispersé le reste. Le Roi avait perdu deux cents chevaux et quantité de fourrageurs, sans compter un nombre de prisonniers. Le dessein de Czarneski avait été: que pendant son attaque sur le front de l'armée du Roi, Palubinski avec trois mille chevaux devait la prendre en queue; mais la marche de ce dernier fut retardée par les mauvais chemins

chemins. Il faut avouer que ce dessein était digne d'un des plus habiles capitaines de nos jours; mais ce qui contribue le plus à la réussite d'une attaque combinée, c'est la connaissance du pays, des chemins, et un calcul infaillible du tems qu'il faut pour les parcourir. Cet art vient d'être poussé à un très haut degré de perfection, et on a vu des troupes séparées par d'énormes distances, arriver aux points marqués sans se tromper d'une heure. Du côté du Roi, nous devons observer que l'on ne prenait pas toujours les précautions nécessaires pour éviter des surprises, soit en envoyant des troupes légères à la découverte, soit en plaçant des gardes avancées de manière qu'elles pussent avertir l'armée à tems de l'approche de l'ennemi. Mais il faut aussi considérer que les travaux inouis auxquels était continuellement exposée l'armée suédoise, rendaient souvent presque impossibles des précautions qui ne laissent pas de fatiguer beaucoup les soldats.

En continuant sa marche, le Roi crut devoir envoyer Sapieha avec ses Quartiens, pour prendre les devans à deux milles de distance de l'armée, voulant plutôt le voir déserter alors, s'il en avait le dessein, qu'au milieu d'une bataille. Sapieha ne tarda pas de profiter de l'occasion, et déserta avec 3000 Quartiens pendant la nuit du 19 Mars; ainsi, de tous les Polonais qui étaient entrés au service du Roi, il ne lui restait que le Major-Général Niemeritz et le

colonel Coriski. Ce dernier suivit le Roi jusqu'en Danemarc.

Charles Gustave, après la désertion de Sapieha, qui savait tous ses desseins, ne doutait pas qu'il n'en fallût venir bientôt aux mains, et fit ses dispositions pour une bataille générale, exhortant ses soldats à n'attendre leur salut que de leur valeur. Les Polonais étaient les maîtres des postes les plus avantageux, pour empêcher les Suédois de passer la Vistule et de s'approcher de Sendomir. Le passage de la Saane n'était pas moins difficile par la rapidité des eaux, outre que Witepsky en gardait l'accès avec huit mille hommes bien retranchés, qu'on ne pouvait tenter de forcer sans s'exposer à être pris en queue par Czarneski. Le Roi, suivant le plan qu'il avait déjà conçu, résolut de tenter le passage de la Vistule par le pont de bateaux que Liljenberg devait y construire, voulant s'approcher ainsi de Sendomir, où la garnison suédoise se défendait avec succès contre Lubomirsky; mais si cela devenait impossible, son dessein était de se retirer à Cracovie, où il pouvait se retrancher et attendre que l'ennemi fût obligé de diviser ses forces dans un pays déjà ruiné. Sapieha, qui connaissait le plan du Roi, voulut persuader à Czarneski de s'y opposer; mais ce dernier, dont on ne reconnaît pas dans ce moment l'astuce ordinaire, négligea de profiter des grands avantages qu'il avait de son côté, et passa la Vistule avec son armée à trois lieues au-dessus de Sendomir.

Cependant le Roi, s'avançant sans obstacle, s'é-

tait campé à demi lieue de cette ville dans l'angle formé par le confluent de la Saane et de la Vistule. Delà il fit exhorter Liljenberg à défendre toujours le fort et le pont, et lui donna le signal de son arrivée par deux coups de canon, auxquels Liljenberg répondit. Etonné de ce que Czarneski ne paraissait pas, le Roi fit une course avec sa cavalerie, en retournant sur ses pas plus d'un mille, pour voir ce qui en était et pour faciliter les fourrages. Mais Czarneski était ailleurs, comme nous venons de le voir.

Liljenberg était occupé de la construction du fort et du pont, et avait mis à terre son artillerie. Cependant Lubomirsky s'était approché brusquement, et après quelques assauts infructueux sur la ville, il s'était emparé des canons qui étaient encore sur le rivage, et qu'il pointa contre le château. Voyant que le vent soufflait de la Vistule contre la place, il fit mettre le feu aux granges qui étaient sur la rivière; mais le vent ayant tourné, l'incendie prit à la ville, qui fut tout-à-fait consumée par les flammes, sans que le château en fût endommagé. Le Roi voyant qu'à la longue il était impossible de garder le château, envoya Törneschöld avec quelques bateaux pour sauver la garnison. Cet officier exécuta sa commission avec autant de bravoure que de bonheur; sous les yeux de l'ennemi il transporta la garnison à l'autre bord du fleuve avec quatrevingt tonneaux de poudre et d'autres munitions etc. Pendant que cela s'exécutait, il avait fait mettre dans une voûte fermée de trois portes de fer, cent quintaux de poudre et plus

de quatre mille grenades. L'homme qui devait y mettre la mêche, fut pris avec son escorte, mais il avait rempli son but. Déjà les Polonais, espérant de faire un grand butin, étaient entrés dans le château, en faisant retentir l'air de leurs cris de victoire, quand tout à coup la mine crève et le château saute en l'air avec les deux mille hommes qui y étaient entrés *).

Cependant les Polonais se consolèrent de ce malheur par l'espoir de la défaite totale des Suédois, qu'ils regardaient déjà comme assurée. Charles Gustave, quoique le pont de Liljenberg fût achevé, ne crut pas devoir le passer, à cause de la hauteur du rivage et des défilés qui le séparaient encore du plat pays, ce qui donnait à Czarneski la facilité de lui disputer le passage. Vers le soir il fit rompre le pont et transporter les matériaux à l'embouchure de la Saane, pour en construire un autre en cet endroit, où il résolut de passer la rivière et d'aller attaquer l'armée de Lithuanie. En attendant il prit sa cavalerie, s'avança jusqu'à Baranow, y surprit Sapieha avec quatorze escadrons de Quartiens, lui tua quatre cents hommes, prit quatre drapeaux, et força les autres de repasser la Vistule, où la plupart se noyèrent, le reste se rendit au camp de Witepsky. Le Roi re-

*) Ce fut le 24 Mars 1656. Le Baron de Hollberg (Hist. de Danemarc T. III. p. 212) prétend que ce fût la garnison suédoise qui sauta en l'air. Mais comme cet auteur, pour ce qui regarde la guerre de Pologne, suit d'ailleurs exactement Puffendorf, il faut que ce soit une méprise. L'on croit facilement ce qu'on aime à croire, et cet auteur ne voulait pas du bien aux Suédois.

vint le lendemain à l'armée, apportant une quantité de vivres.

Cependant le feu des ennemis avait retardé la construction du pont, qui n'avait pu être poussé qu'à une île formée par le courant; et la rivière étant très large au delà, les plus grandes difficultés restaient encore à vaincre. Mais comme la position du Roi n'était pas soutenable, il prit, dit Puffendorf, une résolution qui aurait pu passer pour une témérité, si elle n'eût été autorisée par l'extrémité où il se trouvait.

PLANCHE IV. *Passage de la Saane* le 25 et 26 Mars 1656.

L'armée suédoise, enfermée entre la Saane et la Vistule, à leur confluent, avait en tête Witepsky avec huit mille Lithuaniens, en queue Czarneski avec dix mille Polonais, et sur le flanc Lubomirsky avec six mille, sans compter les paysans qui s'attroupaient de tous côtés. Déjà le bruit se répandait de la défaite et de la mort du Roi; et les gazettes de Vienne, de Breslau, de Danzig en contenaient les particularités comme si elles avaient été racontées par des témoins oculaires.

C'est peut-être dans ce moment critique que Charles Gustave, par le seul dessein de se faire jour au travers des ennemis, en passant à leur vue un fleuve très rapide, déploya plus qu'à toute autre occasion, les ressources de son génie et de son courage; la facilité de l'exécution doit sans doute avoir passé ses espérances. Ayant résolu d'aller occuper un

poste au delà de la Saane, le Roi fit dresser une batterie de cinquante canons sur le rivage, rangea son infanterie en bataille, et plaça la cavalerie sur la dernière ligne, au grand étonnement des ennemis, qui ne pouvaient comprendre de quoi il s'agissait. Pour les déconcerter encore davantage, il fit monter sur trois barques, trois cents hommes commandés par Kruus et la Chapelle, avec ordre de passer à l'autre bord aussitôt qu'ils entendraient le bruit du canon, d'y prendre poste et de tenir ferme jusqu'à ce qu'ils reçussent du secours par les mêmes bateaux, qu'ils devaient d'abord renvoyer. Sur le soir, au bruit du tambour et des trompettes, et tandis que le canon du Roi foudroyait les ennemis, l'infanterie passa dans l'île par le pont déja achevé, et s'avança aussi loin qu'elle pouvait, sur celui qu'on avait commencé de construire au delà de l'île. Cependant Kruus et la Chapelle ayant mis pied à terre et se couvrant d'abord de halliers qui étaient sur le rivage, avaient ensuite emporté quelques ouvrages des Lithuaniens, et s'y étaient déjà logés. A ce bruit, à la vue des Suédois, que les ennemis croyaient encore occupés à construire leur pont, l'effroi se répandit dans le camp et l'on courait par-tout aux armes, sans savoir de quel côté se tourner. Jusques là les ennemis, par un feu continuel, avaient beaucoup incommodé l'infanterie suédoise; et même un boulet avait passé entre les jambes du Roi, sans autre effet que de le couvrir de poussière. Mais en voyant les Suédois dans leurs retranchemens, les Lithuaniens prirent l'alarme, comme

si le Roi avait déjà passé la rivière avec toute son armée; alors abandonnant leur camp en désordre, ils laissèrent leurs drapeaux, leur artillerie et leur bagage. Pendant la déroute, quelques fantassins suédois ayant passé l'eau à la nage, avaient amené des barques à leurs compagnons. Le Roi ayant appris la fuite des ennemis, fit passer encore quelque infanterie et deux cents chevaux, tandis que, d'un autre côté, il faisait presser l'achévement du pont. Avant la fin de la nuit, une partie de la cavalerie put y passer, et au commencement du jour toute l'armée se transporta sur l'autre bord. Ce fut ainsi que Charles Gustave sut tirer son armée du plus grand danger où elle se trouva jamais.

Dans le camp abandonné par les Lithuaniens, on trouva dix-huit canons de bronze, vingt-huit drapeaux, quelques centaines de chariots, quantité de bétail, de vivres et de fourrage, sans parler des prisonniers qu'on fit en grand nombre; quelques troupes détachées à la poursuite des fuyards, en tuèrent quatre cents. Le Roi, après avoir donné un peu de repos à son armée, fit embarquer sur la Vistule l'infanterie, l'artillerie et le bagage, pour aller tout droit à Varsovie, où il se rendit bientôt lui-même, en marchant le long du fleuve avec sa cavalerie. Là il établit son camp de l'autre côté du fleuve sur les plaines aux environs de Praga, et l'armée jouit quelques jours de l'abondance de vivres et du repos dont elle

avait grand besoin et qu'elle avait mérités par tant d'exploits et de fatigues.

Fréderic, Margrave de Bade et beau-frère de Charles Gustave, ayant eu ordre de venir au devant du Roi pour faciliter sa retraite de Jaroslaw, s'était mis à la tête de deux mille chevaux et de mille dragons *). Il s'était avancé sur le côté gauche de la Vistule jusqu'à Janovitz, quand il apprit du colonel Weier que le Roi tenant la droite du fleuve, marchait à Varsovie. Il retourna donc sur ses pas, pour y aller le rejoindre, et déjà il était à Warka, d'où il n'avait que peu de chemin à faire pour être en sureté; mais le régiment de dragons qu'il avait laissé en arrière n'arrivant pas, il prit le parti de l'attendre jusqu'au lendemain **), ce qui donna le tems aux Polonais d'arriver et d'attaquer son arrière-garde. Alors, ne pouvant éviter d'en venir aux mains, il rangea ses gens en bataille, et malgré la grande supériorité des ennemis, qui étaient plus de douze mille, il tint ferme pendant deux heures, et quelques centaines de Polonais restèrent sur la place; mais enfin les Suédois, qui étaient pour la plupart de nouvelles troupes, cédèrent au nombre et prirent la fuite. Cinq cents se sauvèrent à Varsovie, et d'autres, qui avaient échappé aux

*) Puffendorf ne dit pas d'où venait ce Prince, et je n'ai pu le trouver dans aucun autre auteur. Ce qu'il y a de plus probable c'est qu'il conduisait une colonne composée des troupes qui n'avaient pu arriver au jour marqué à Thorn, où l'armée du Roi se rassembla pour commencer la marche.

**) Puffendorf ne dit pas ce que devint ce régiment.

aux ennemis, s'y rendirent aussi peu après, à la faveur des forêts et des marécages. Les Polonais ne firent que cent soixante prisonniers, le reste avait été passé au fil de l'épée. Le Margrave de Bade, le Comte de Schlippenbach, les colonels Pens et Weier, et Ehrensteen *), secrétaire du Roi, se jetèrent dans Czersk avec un escadron de cent huit chevaux finlandois. Après avoir pris des provisions dans le voisinage et mis le feu aux maisons d'alentour, ils se retranchèrent à la hâte derrière les vieux murs de la ville, et quelques sommations qu'on leur fit de se rendre, ils défendirent leurs masures et soutinrent les attaques de l'ennemi pendant deux jours. Enfin, sur la nouvelle du passage de la Saane et de l'approche du Roi, les Polonais se retirèrent à Warka, et le Margrave avec sa suite arriva heureusement à Varsovie.

Plusieurs auteurs et même des historiens suédois, ont fait sonner très haut cette déroute de Warka, et l'ont représentée comme une preuve que les

*) J'ai trouvé parmi les manuscrits appartenans à Mr. le Baron de Stjerneld, une lettre de la propre main d'Ehrensteen à son épouse, datée de Varsovie le 30 Mars 1656. Venant d'arriver à cette ville, après l'affaire de Czersk, Ehrensteen ne parle que des dangers auxquels il a été exposé, se trouvant entouré de Polonais et même de Tartares; il fait des vœux pour l'heureuse arrivée du Roi, qui était encore à 10 ou 12 milles de distance. Au reste il dit que depuis son départ de Thorn, il n'avait pu quitter les habits une seule nuit, ce qui confirme la supposition que j'ai faite dans la note précédente.

Polonais avaient appris des Suédois l'art de les battre; mais en voyant deux mille hommes, aux prises avec douze mille, leur tenir tête pendant deux heures et succomber enfin sous le nombre, sans perdre plus de cent soixante prisonniers, on ne s'étonne que de la valeur constante des Suédois.

CHAPITRE IX.

Jean Casimir à Lemberg, voue son royaume à la sainte Vierge. Le Roi de Suède part pour la Prusse et laisse le commandement de l'armée à son frère Adolphe Jean. Bataille de Gnesne. Expédition du Comte de Tott. Le Roi trouve à Elbing la Reine son épouse. Il fait des efforts pour réduire la ville de Danzig. Gutlander Schantze est emporté et la garnison punie de son manque de foi. Un édit que le Roi fait publier en Pologne, révolte encore plus les esprits. Le Roi rejoint son frère à Bromberg; il est sur le point d'attirer Czarneski à une bataille; mais celui-ci l'évite et se joint à l'armée qui assiégeait Varsovie. Le Roi ne peut marcher au secours de cette ville, étant obligé de se rendre en Prusse. Traité de Marienbourg. Prise de Varsovie par les Polonais. L'Electeur de Brandebourg joint ses forces à celles du Roi. Bataille de Varsovie. Cette ville est reprise.

CEPENDANT Jean Casimir, qui était à Lemberg, prit

le parti de vouer par écrit *) son royaume à la sainte Vierge, en promettant de délivrer son peuple de l'op-

*) Comme ce vœu est une pièce très curieuse, nous allons l'insérer mot pour mot d'après une copie manuscrite que nous en avons trouvée.

Votum, quod Ser. Rex Poloniæ Joannes Casimirus in æde Leopoliensi, Octava Annunciationis Mariæ anno 1656 solemniter vovit.

Magna Dei hominis mater et virgo sanctissima!

Ego Joannes Casimirus, Tui filii, Regis Regum ac Domini mei, Tuaque miseratione Rex, sanctissimis tuis advolutus pedibus, Te in Patronam meam, meorumque dominiorum Reginam hodie deligo, atque me, meumque Regnum Poloniæ, Ducatus Lithuaniæ, Russiæ, Prussiæ, Masoviæ, Samogitiæ, Livoniæ Czernicoviæque, exercitus utriusque gentis, populos universos tuæ singulari tutelæ atque patrocinio commendo, tuam opem et misericordiam in hoc calamitoso ancipitique Regni mei statu contra Sacrosanctæ Romanæ Ecclesiæ hostes, suplex imploro, et quia maximis tuis beneficiis obligatus impellor una cum gente mea ad novum idque fervidum tibi serviendi desiderium, promitto deinceps meo, Satraparum populorumque meorum nomine Tibi, tuoque Filio Domino nostro Jesu Christi, me cultum ubique et honorem tuum per ditiones Regni mei, omni studio propagaturum. Promitto præterea et voveo, me, ubi præpotenti tua intercessione et Filii tui magna miseratione de hostibus et præcipue de Svecis victoriam obtinuero, apud sedem Apostolicam procuraturum ut tibi tuoque Filio in gratiarum actionem, quotannis hic dies solemnis et festus, idque in perpetuum habeatur, daturum cum Episcopis meis operam, ut id quod promitto, a populis meis impleatur. Cum vero magno animi mei dolore luculenter videam propter gemitum et oppressionem hominum conditionis plebeiæ, in regno meo immissa a Filio tuo justo judice flagella pestis, bellorum et aliorum malorum per hoc septennium, promitto insuper ac voveo, me serio cum universis ordinibus pace constituta, rationes omnes initurum ad ea avertenda mala,

pression où il gémissait, et de réparer les maux qu'il avait soufferts. L'espérance de voir cette promesse remplie, lui gagna sans doute l'affection des paysans, et il se peut qu'une espérance contraire fit rentrer la Noblesse dans son parti. Quoiqu'il en soit, on trouve que Jean Casimir était alors aussi aimé qu'il avait été haï et méprisé avant d'avoir commis la plus grande des lâchetés en abandonnant la Pologne à son sort. Nous avons vu comment ce Prince se sauva en Silésie après deux combats très légers, ayant assisté au premier comme spectateur oisif, et étant allé se cacher dans un cloître avant le commencement du second. Cependant c'était lui qui, par de vaines prétentions sur la couronne de Suède, avait attiré tous ces maux à la Pologne.

Sur ces entrefaites, le Comte de Wresovitz, qui avait tenu en bride les paysans de la basse Pologne, avait fait plus de mal au parti du Roi par ses cruautés, qu'il ne l'avait servi par sa valeur. Surpris à Wielun par un corps de Polonais, il se retira avec peu de monde au château, tandis que les Polonais commirent dans la ville des horreurs qui révoltent l'humanité, massacrant tout ce qui parlait allemand, coupant les mamelles aux femmes, déchirant les enfans et les jetant aux pourceaux. Ces horreurs du-

atque procuraturum ut a gravaminibus injustis et oppressionibus populus meus eximatur. Fac, o misericordissima Domina ac Regina, ut sicut eam mentem mihi meisque Satrapis atque ordinibus ad ea concipienda vota dedisti, ita gratiam apud Filium tuum ad ea implenda impetres, Amen Amen.

rèrent quatre jours jusqu'à ce que le bruit de l'arrivée des Suédois obligea ces cannibales de s'en retourner en Silésie. Enfin, par le secours d'une troupe de cavalerie venant de Cracovie, Wresovitz sortit du château qu'on tenait encore assiégé, et prit une vengeance terrible des Polonais, traitant les Nobles comme les paysans, et mettant tout à feu et à sang.

Le Roi de Suède ne s'arrêta que deux ou trois jours à Varsovie, et ne sachant pas de quel côté s'étaient tournés les ennemis, il fit à tout hasard passer la Vistule à son armée. Ayant pris un renfort de l'armée du Prince Bogislas de Radzivil, et rappelé ses troupes de Prusse, ainsi que celles de la basse Pologne sous Muller et Wresovitz, le Roi se mit en marche pour chercher Czarneski et le forcer au combat. Ayant appris enfin qu'il était près de Lonoitz, et qu'il allait se porter sur la basse Pologne, Charles Gustave prit sa marche par Rava, Loncitz, Cloudou, Inoulots et Paros, se voyant à tout moment harcelé par les troupes détachées de Czarneski, qui avec son camp volant, évitait toujours d'en venir sérieusement aux mains. En même tems ce Général surprit la garnison de Lovitz, et inquiéta le corps du colonel Ridderhjelm; mais il attaqua inutilement le fort de Krusevitz.

Le Roi que des intérêts de la plus grande importance appelaient en Prusse, où la Reine son épouse devait aussi se rendre, donna le commandement général de l'armée au Prince Adolphe Jean, son frère, qui devait être assisté par Douglas, et Wrangel; et

aprés leur avoir donné les instructions nécessaires, il se mit en chemin pour aller à Thorn.

Le Prince conduisit l'armée du côté de Snin, dont les habitans ayant pris les armes, furent pour la plupart taillés en pièces. Le château de Golanitza fut emporté de vive force et ruiné. Tout y fut passé au fil de l'épée, excepté les personnes distinguées du sexe, qui furent sauvées par les efforts du Général Bulow, et mises en liberté sans rançon par le Prince. Le château de Godzielia fut abandonné aux Suédois. Là le Prince apprit que les ennemis allaient surprendre Posen; il se porta donc sur Ragotzno et Jabcovo, où il sut que Czarneski ayant trouvé Posen en état de défense, s'était dirigé vers Gnesne, et que, las enfin de fuir, il attendait les Suédois avec toutes ses troupes et la Noblesse du pays.

PLANCHE V. *Bataille de Gnesne* le 26 Avril 1656.

Adolphe Jean, qui ne demandait pas mieux que de combattre, hâta sa marche de ce côté et envoya ses coureurs jusqu'à Clozo, où ils découvrirent les ennemis qui sortaient d'un bois. Le colonel Engel eut ordre d'y marcher avec l'avant-garde, pour faire quelques prisonniers *); mais les flanqueurs polonais, qui étaient en très grand nombre, l'obligèrent de re-

*) Il s'entend que lorsqu'on envoie un détachement pour faire des prisonniers, le but est d'avoir par eux des renseignemens sur les forces, la position et les desseins de l'ennemi. Ce n'est pas pour les tacticiens, que je fais cette remarque.

brousser chemin, sans avoir rien fait. Le Prince, jugeant alors que le gros des ennemis était derrière le bois, profita d'un moment de loisir pour ranger son armée en ordre de bataille, en deçà *) d'une petite rivière qui traversait la plaine; après quoi, ayant reconnu le terrein avec Wrangel, il fit défiler ses troupes par le centre, pour exécuter le passage, et les déploya ensuite en tournant le front vers le côté gauche du bois; son dessein était d'attaquer l'ennemi en flanc. Czarneski ne lui en donna pas le tems. L'aile gauche des Suédois, commandée par Wrangel, s'était à peine formée, qu'elle fût attaquée par la droite des ennemis, tandis que des marais empêchaient encore le Prince de déployer l'aile droite qu'il commandait lui-même. Wrangel chargea vivement l'ennemi, et mit en déroute les premiers escadrons. L'avant-garde polonaise, qui s'était trop écartée à la poursuite du co-

---

*) Puffendorf dit *trans fluentum*, au delà de la rivière; mais on voit par le dessein du C. de Dahlberg, que l'armée fut rangée en bataille avant de passer cette rivière; précaution nécessaire pour pouvoir se former promptement et en bon ordre après le passage, même en cas d'attaque. Une circonstance pareille peut d'abord paraître de peu de conséquence; mais le succès d'un combat en dépend quelquefois. Si au commencement de la malheureuse bataille de Pultava, Charles XII eût fait faire halte à son armée, pour la mieux ranger, avant le moment où la cavalerie russe fondit sur elle, peut être eût-il évité le désordre qui fut une des causes principales de sa défaite. D'après le rapport de Gyllenkrook, imprimé dans les recueils de Mr. Fant, la faute doit en être attribuée au Feldmaréchal Comte de Rensköld.

lonel Engel, s'en apperçut et voulait revenir sur ses pas, tant pour y porter du secours, que pour chasser les dragons qui faisaient feu *) sur elle de la lisière du bois **); mais elle se trouva bientôt enveloppée, de sorte qu'il n'en échappa que très peu. Alors l'aile droite, qu'on voit encore en colonne dans la planche, ayant trouvé de l'espace pour se déployer, marcha de front avec la gauche, et l'ennemi fut poussé jusqu'au village de Ziesmarc, au delà de la rivière, où il se rallia et tint ferme avec les escadrons de Nobles qui s'y trouvaient. Ce fut alors que les Suédois, ayant placé quelques canons sur une éminence, d'où ils foudroyaient les Polonais, tandis que toutes les troupes de l'aile gauche eurent le tems d'arriver sur la ligne, la bataille devint générale. Les Polonais en poussant des cris horribles, donnèrent plusieurs charges et soutinrent plus long-tems qu'ils ne l'avaient jamais fait, le feu des canons et des longs fusils qui portaient à une grande distance. Ils employèrent

*) Le traducteur de Puffendorf dit les *traits* des dragons; mais comme il ne peut y avoir de mot dans le latin classique, pour l'effet des armes à feu, il est probable que l'auteur a voulu l'exprimer en disant *jaculantes*. Il n'y avait pas, que je sache, des sagittaires dans l'armée suédoise. Le peu d'exactitude de la traduction française, qu'il serait d'ailleurs plus commode de suivre, en écrivant dans la même langue, m'a obligé de me tenir au texte latin.

**) Il n'est pas dit comment ces dragons parvinrent jusqu'au bois, d'où sortait toute l'armée ennemie. Il se peut qu'ils y furent détachés par le colonel Engel, le seul qui s'était avancé si loin.

ployèrent même de l'art pour rompre la ligne des Suédois et pour les envelopper; mais les Suédois accoutumés à leur manière de combattre, serrèrent bien leurs rangs et rendirent vains tous ces efforts. Enfin les Polonais, après avoir beaucoup souffert par le feu ennemi, se débandèrent et prirent la fuite à toute bride. Les Suédois les poursuivant plus d'un mille, en tuèrent deux mille cinq cents, et six cents étaient restés sur le champ de bataille; mais on fit très peu de prisonniers, car l'animosité était arrivée au point que les Polonais ne voulaient pas demander quartier, ni les Suédois le leur accorder. Le combat avait duré depuis trois heures après midi jusqu'à huit du soir. Les ténèbres et le peu de connaissance qu'on avait du pays, firent cesser la poursuite; les troupes, qui s'en retournaient à l'armée, rapportèrent que les Polonais avaient fui jusqu'à Scroda.

Adolphe Jean les suivit à Uresniz, et ayant encore fait trois milles, il se préparait à leur livrer une nouvelle bataille; mais les Polonais, qui en avaient perdu le goût à Gnesne, divisèrent leurs forces, et Lubomirsky, avec la cavalerie des Nobles, se porta aux environs de Varsovie. Czarneski ayant retenu auprès de lui les Quartiens, fit semblant de vouloir le suivre par un autre chemin, mais changeant tout à coup de direction, il marcha vers la Prusse, où il devait se joindre à Jacob Wejer. Celui-ci avait pris poste près de la rivière de Brom, pour couper le

chemin au Margrave Charles Magnus de Bade (qui venant de la Poméranie avec quelques troupes, devait aller à Stochow), et pour porter du secours à la ville de Danzig. Le Prince voyant qu'il ne gagnerait rien à poursuivre un ennemi qui avait sur lui l'avantage de la légéreté, laissa Posen à sa gauche et résolut de s'approcher de la rivière de Notez, d'où il se trouverait à même de couvrir les troupes suédoises qui cantonnaient en Prusse, et de marcher au secours de Varsovie, si l'ennemi entreprenait quelque chose de ce côté. Mais ayant appris à Pacosch, que Czarneski s'était joint à Jacob Wejer dans la ville de Bromberg, dont les habitans avaient massacré la garnison suédoise, le Prince passa la Notez et se porta tout droit sur Bromberg, où il espérait encore d'attirer les ennemis à un combat; cependant Czarneski sut l'éviter. Ayant laissé une garnison dans la ville, ce Général repassa la Notez, après avoir fait un long détour. Le Prince s'empara facilement de Bromberg, où il permit aux Polonais de la garnison de se retirer sans armes, tandis que les Allemands prirent service; ensuite il donna trois jours de repos à son armée, et fut rejoint par le Roi.

Un des grands avantages de la bataille de Gnesne avait été de sauver Posen d'un danger éminent. Le Roi avait confié cette place à Claude Rålamb, qui par sa modération, par la sagesse de ses mesures et par sa valeur, sut la contenir dans l'obéissance jusqu'à ce qu'elle fut cédée à l'Electeur de Brandebourg avec la Pologne majeure.

Cependant le Roi, en partant de Pacosch, un mois auparavant, avait envoyé le Comte de Thott avec un corps considérable vers Thorn, pour réduire Neumark, Gebnitz et d'autres places que l'ennemi venait d'occuper. Thott s'acquitta promptement de cette commission, et dissipa à Neumark six mille rebelles Massoviens, après leur avoir tué plus de cinq cents hommes. Mais le commandant de Pautzke ayant résolu de livrer la place aux Suédois, son dessein fut découvert par les habitans, qui, dans une émeute, le saisirent et l'envoyèrent à Danzig. Les dragons, qui devaient entrer dans la ville, en ayant eu avis, retournèrent sur leurs pas.

Le Roi alla de Thorn à Elbing, où il trouva la Reine son épouse, qui, après une navigation très heureuse, de Calmar en Suède, était arrivée à Pillau, où l'Electeur de Brandebourg était allé en personne à sa rencontre et l'avait comblée d'honneurs et de marques d'amitié. Mais la position critique, où se trouvait le Roi, ne lui permit pas de rester dans l'inaction. Le plus pressant était de réprimer l'audace des Danzicois et de les forcer, s'il était possible, d'entrer en accord. Loin de vouloir écouter les conditions équitables que leur avait fait proposer le Roi, ils ne cessaient de commettre des hostilités et avaient fait main basse sur quarante soldats suédois qu'on avait laissés dans le couvent d'Oliva. Strussflykt, qui commandait les quatre vaisseaux de ligne, qui avaient conduit la Reine de Calmar à Pillau, eut ordre de les placer devant le port de Danzig, pour en défen-

dre l'entrée, et si des vaisseaux de guerre hollandais se présentaient, il devait tâcher de les engager à s'éloigner, mais en cas de refus, il devait les attaquer ou se retirer, selon qu'il trouverait ses forces suffisantes, pour s'en tirer avec honneur.

Le Roi partit d'Elbing le 12 Mai et se rendit à Marienbourg; après y avoir fait les préparatifs nécessaires pour continuer la campagne, il se porta sur Dirschau, et delà sur Grebin. Sans nous arrêter aux tentatives et aux démarches que fit le Roi pour obliger les Danzicois à se rendre, nous dirons seulement qu'en s'approchant avec Stenbock de Gutlander Schantze, ce Prince risqua d'être tué par des coups de canon qu'on tirait encore, quoique la garnison eût arboré le pavillon blanc; la place fut d'abord emportée de vive force, et 124 hommes, avec leur commandant, furent passés au fil de l'épée. On fit cent prisonniers; le reste, voulant se sauver, fut pris ou tué, et très peu se sauvèrent à Danzig. Pendant que le Roi s'occupait à faire réparer les fortifications de Haupt, château qu'on venait d'abandonner à son approche, et qui est situé sur la pointe de l'île formée par deux bras de la Vistule près de son embouchure et de la ville de Danzig, ce Prince eut avis que son frère Adolphe Jean se trouvait à Bromberg avec l'armée qu'il commandait, et que l'ennemi avait pris poste dans le voisinage. Laissant donc Stenbock pour pousser le siége de Danzig, le Roi revint à Marienbourg, et après avoir reçu une réponse négative de la part des Danzicois sur les propositions qu'il leur avait fait

faire, il se rendit à l'armée. Stenbock eut ordre de détourner le cours des eaux de la Radaune, pour rendre inutiles la plupart des moulins de Danzig. Avant de quitter la Prusse, le Roi fit publier un édit *), peu conforme à son caractère, et auquel il fut poussé par l'aigreur que devaient naturellement exciter tant de défections et de trahisons de la part des Polonais, une fois soumis. Cet édit que nous insérons à regret, pour remplir le devoir de l'historien de ne rien cacher, portait: «qu'un noble, qui livrerait un noble «rebelle vif ou mort, aurait pour récompense la moi«tié de ses biens: qu'un paysan, pour le même ser«vice, serait mis en liberté et jouirait pour six ans «de tous les biens de celui qu'il aurait pris ou tué, «enfin qu'un paysan, pour d'autres services, serait mis «en liberté et récompensé selon son mérite». Cette démarche ne fit que révolter encore plus les esprits. Les Princes, que n'ont-ils pas toujours devant les yeux le jugement de la postérité!

Maintenant que presque tous les Nobles s'étaient soulevés, peut-être était-ce le vrai moment de gagner les paysans par l'offre d'une liberté générale et surtout en donnant les plus fortes assurances de respecter la religion catholique ainsi que les biens des ecclésiastiques; mais il paraît que Charles Gustave, comptant sur la supériorité de sa tactique et de son courage, négligeait ou méprisait tout autre moyen. Cependant la Pologne était devenue pour lui une hydre; et pour une tête qu'il abattait, il en naissait des milliers.

*) Du 12 Mai 1656.

Arrivé à Bromberg, où il trouva son frère avec l'armée, le Roi s'avança jusqu'à Coronova, tant pour voir s'il était possible d'en venir aux mains avec Czarneski, qui campait avec douze régimens à un mille au delà de la Notez, que pour faciliter la jonction avec le Margrave Charles Magnus, qui en venant de la Poméranie, avait battu un corps de Polonais sous Jacob Wejer. Ayant appris qne Czarneski se tenait encore à Ekcin, le Roi s'y porta par le plus droit chemin, brûlant du désir de combattre. Czarneski croyant qu'il n'aurait à faire qu'à une partie de l'armée, parut vouloir accepter la bataille et rangea ses troupes sur une hauteur où il supposait que les Suédois devaient venir. Le Roi charmé de trouver une si belle occasion, fit marcher son aile gauche contre la droite de l'ennemi au delà du fleuve, réservant son aile droite pour tourner la gauche, tandis que Wrangel devait attaquer en front avec quelques régimens. Mais Czarneski, voyant les Suédois sortir d'un bois, et ayant appris que le Roi lui-même était à l'armée, fit aussitôt volte face et commença la retraite. Ayant à passer des défilés qui arrêtaient sa marche, il fut atteint par les Suédois qui lui tuèrent plus de trois cents hommes de l'arrière-garde, firent prisonniers un grand nombre de Nobles et le poursuivirent plus de deux milles, quand la nuit s'épaisissant, le Roi se vit obligé de rappeler ses troupes, et les ténèbres sauvèrent les Polonais d'un grand carnage. Le jour suivant le Roi détacha encore à leur poursuite quatre escadrons, qui en tuèrent un grand nombre.

Czarneski se dirigea vers Varsovie, pour se joindre au reste de l'armée polonaise, qui assiégeait cette ville. Le Roi résolut d'y porter du secours; mais en même tems il fallait dissiper les rebelles de la basse Pologne et serrer de plus près la ville de Danzig, que le Roi, par des lettres interceptées, savait avoir porté des plaintes à Jean Casimir et à Czarneski sur l'état auquel ils l'abandonnaient. Muller fut envoyé dans la basse Pologne, pour rafraîchir et compléter les régimens qui en avaient le plus besoin, et pour châtier les rebelles. Le Prince Adolphe Jean dut marcher au secours de Varsovie; mais par un détour, en passant la Vistule à Thorn, et traversant ensuite la Massovie, pour éviter des pays ruinés par le passage de tant d'armées. D'ailleurs, on ne savait pas combien de troupes les Polonais avaient pu rassembler en deçà de la Vistule, tandis que, de l'autre côté, il ne pouvait y avoir que des troupes d'habitans de la Massovie, faciles à dissiper; et comme l'amitié des Moscovites chancelait de plus en plus, il était à propos de s'approcher de la Livonie et de se mettre en état de pouvoir se porter en Prusse, si le besoin l'exigeait. Mais souvent en embrassant trop d'objets à la fois, on ne gagne rien, et il faut avouer qu'il était impossible à Charles Gustave de subvenir à tout sans une armée trois ou quatre fois plus grande que la sienne. Pour le moment il paraissait bien pressant de se porter aussitôt que possible au secours de Varsovie, et de combattre Jean Casimir, dont l'armée grossissait de jour en jour.

Des motifs plus puissans déterminèrent le Roi à retourner lui-même en Prusse. Outre le siége de Danzig, qu'il était intéressé de presser, il voulait recevoir lui-même les députés des Hollandais et sonder leurs dispositions, pour donner en conséquence des instructions à ceux qui devaient traiter avec eux. Mais l'objet principal était de terminer enfin sérieusement les négociations avec l'Electeur de Brandebourg, puisque le cas présent exigeait que le Roi se liât avec ce Prince par une alliance plus étroite. Sans entrer en détail sur les dispositions de l'Electeur, que nous avons déjà fait connaître, ni sur un nombre de propositions faites et rejetées de part et d'autre, nous dirons seulement que le traité fut enfin conclu à Marienbourg le 15 Juin. Les conditions principales furent: que l'Electeur, sans se déclarer contre le Czar des Moscovites ou le Duc de Courlande, travaillerait conjointement avec le Roi, à finir la guerre de Pologne par une paix conforme aux intérêts des deux puissances: qu'en exceptant le Czar et le Duc, l'Electeur serait obligé d'assister le Roi contre tous ceux qui lui feraient la guerre en Pologne, en Prusse, ou même en Allemagne. Le Roi s'engageait à défendre le pays de l'Electeur contre toute invasion ou hostilité, et les troupes auxiliaires qu'on devait se donner des deux côtés furent stipulées à 2000 chevaux et 2000 fantassins de la part de l'Electeur, et 6000 hommes en tout de celle du Roi de Suède. Pour prix des secours que lui prêterait l'Electeur, le Roi lui cédait avec

tous les droits de souveraineté, quatre Palatinats de la basse Pologne. Le traité fut signé pour le Roi par le Grand-Chancelier Oxenstjerna, Schering Rosenhane, Sthenon Bjelke, et de la part de l'Electeur, par le Comte de Waldeck, Nicolas Ernest de Platen et Dobrzensky; la ratification suivit en quatre jours.

Tandis que les conditions avaient été négociées, le Roi avait en personne pressé le siége de Danzig; mais n'étant pas sans inquiétudes sur le sort de son armée en Pologne, il avait enjoint à son frère Adolphe Jean de ne rien hasarder contre toutes les forces de ce royaume, qui se trouvaient alors réunies aux environs de Varsovie, où l'on avait jeté un pont sur la Vistule. Le Prince devait se tenir dans un camp bien retranché près du Bug, construire des ponts sur ce fleuve et sur la Vistule, tâcher de diviser les forces de l'ennemi et attaquer les corps détachés qui lui en donneraient l'occasion; mais si ces opérations ne réussissaient pas, il devait toujours, en gardant sa position, faire mine de vouloir passer le Bug, pour s'approcher de l'ennemi et l'amuser ainsi jusqu'à l'arrivée du Roi. Si la ville de Varsovie ne pouvait plus se défendre, il devait sauver la garnison et démolir les fortifications; mais Wrangel ayant écrit au Roi que la grande supériorité de l'ennemi rendait impossible de rien exécuter en faveur des assiégés, le Prince eut ordre de se tenir en sureté, et le Roi promit de le joindre au plutôt, croyant que la ville pourrait se défendre encore quelque tems.

Après la ratification du traité, le Roi vit l'Electeur à Holland *), pour serrer plus fortement les nœuds de leur amitié et convenir des opérations de l'armée combinée. Afin d'aiguillonner l'Electeur à agir avec vigueur, le Roi lui représenta que, si on ne s'y opposait pas à tems, cette masse énorme rassemblée à Varsovie ne manquerait pas de venir fondre sur la Prusse ducale. On résolut donc que les troupes de Brandebourg se portant d'abord sur Schrinsia, y attendraient le Roi qui devait arriver par Strasbourg; et que le Prince Adolphe Jean, en cas de nécessité, se replierait sur l'armée combinée. Enfin, le Roi, l'Electeur et le Margrave Charles Magnus de Bade devaient marcher, par des routes différentes, au secours de Varsovie. Mais il n'était plus tems, et si, d'un côté, le Roi avait gagné, par le traité de Marienbourg, le secours d'un allié puissant, de l'autre, les lenteurs de la négociation lui firent perdre Varsovie avec un grand nombre de braves guerriers.

A peine l'armée suédoise avait-elle quitté les environs de cette ville, que Paul Sapieha, Palatin de Witepsky, avec les Lithuaniens, y avait mis le siége, et que de toute part on avait vu des troupes se joindre à son armée. Weier, colonel suédois, commandait dans la ville une garnison de quinze cents hommes. Le Maréchal de Wittenberg s'y trouvait, ainsi que plusieurs Sénateurs et officiers généraux. On avait réparé autant que possible les fortifications délabrées, et les Polonais avaient déjà perdu beaucoup de monde

*) Petite ville de la Prusse ducale.

en efforts inutiles. Enfin Jean Casimir se rendit à leur camp, et autour de ces faibles remparts, qui n'avaient pu résister un seul jour aux Suédois, on voyait se rassembler tout ce que la Pologne entière pouvait fournir de troupes. Les assiégés, dans l'espoir d'un prompt secours, ne perdirent point courage, et tant par des sorties exécutées avec une valeur extrême, que par des assauts repoussés de même, le siége avait déjà coûté la vie à cinq mille Polonais, qui étaient la fleur de leur armée. Cependant le secours tardait, et la garnison diminuait de jour en jour. Jean Casimir fit sommer la place; mais Wittenberg répondit qu'il aimait mieux périr avec les siens, que de se rendre aux Polonais. Alors ceux-ci, furieux de tant de résistance, donnèrent un assaut avec quarante mille hommes, et après avoir nettoyé les remparts par un feu terrible, ils emportèrent les ouvrages que les Suédois avaient construits dans le faubourg. Le jour suivant ils se rendirent maîtres du château de Radzivil et du couvent des Bernardins. Wittenberg, voyant enfin que la place n'était plus tenable, et ne voulant pas exposer ses braves soldats à un carnage horrible, si les Polonais y entraient par force, envoya un trompette pour demander à capituler. On convint d'abord d'une suspension d'armes pour le reste du jour; et les conditions étant convenues, on envoya vers le soir la capitulation à Wittenberg, en lui donnant une demi-heure pour se résoudre à la signer. Le Maréchal, qui était dans le château, tarda trois heures, toujours dans l'espérance

de voir arriver du secours; et cependant la nuit avançait. Alors les Polonais, altérés de sang et avides de butin, donnèrent un nouvel assaut et emportèrent le reste de la ville. Wittenberg ayant envoyé à Jean Casimir, pour le faire souvenir de la trève et le prier de réprimer la fureur de ses soldats, ce Prince fit aussitôt sonner la retraite; mais l'acharnement des Polonais ne connaissant plus de frein, Czarneski, qui voulait les contenir, eut son cheval percé d'un javelot; le trompette, qui sonna la retraite, fut massacré, et tous les officiers qui s'efforçaient de maintenir l'ordre, furent maltraités. Enfin, Jean Casimir ayant promis aux soldats un don de quarante mille florins, et leur ayant fait voir l'argent, le tumulte fut appaisé, la garnison fut sauvée et les Polonais prirent tranquillement possession de la ville.

Les conditions principales de la capitulation étaient: que tous les chefs et les officiers, ainsi que la garnison suédoise, auraient la liberté de se retirer à Thorn avec les honneurs de la guerre, et une amnistie générale fut accordée aux Polonais qui avaient servi le Roi de Suède. S'il n'eût tenu qu'à Jean Casimir, toutes les conditions auraient été fidèlement remplies; mais quand les chefs des Suédois et leurs ecclésiastiques allaient sortir de la ville, la Noblesse polonaise s'y opposa, et le Roi se vit forcé de les retenir prisonniers. Le Maréchal Wittenberg, les Généraux Erskein et Jean Wrangel, Canterstein, autrefois Envoyé de Suède en Pologne, les colonels Weier, Hammarschöld, Forgel et douze ecclésiastiques furent

envoyés avec une escorte à Samoiscie. Ce fut là que le brave, le sage Wittenberg mourut bientôt d'une maladie, sans doute envenimée par les mauvais traitemens, et encore plus par le chagrin d'avoir été obligé de rendre aux ennemis la capitale de la Pologne après une si belle défense. Erskein et Jean Wrangel eurent le même sort; les autres trouvèrent ensuite l'occasion de s'échapper. Benoît Oxenstjerna dut son salut à une maladie, qui le retenait au lit au moment de la prise de Varsovie. Il recouvra sa liberté lorsque cette ville fut reprise, après la bataille mémorable dont nous allons bientôt parler.

Il serait injuste de ne pas fixer l'attention du lecteur sur la conduite généreuse de Jean Casimir au moment de la prise de Varsovie. Ce qui en augmente le prix, c'est le triste état où avait été réduit ce Prince avant de rentrer dans son royaume, et qui pouvait bien lui avoir inspiré le désir de la vengeance. Jean Casimir, dans le commerce des nations qu'il avait fréquentées pendant ses voyages, avait puisé quelques sentimens, encore inconnus à la sienne; mais il avait le malheur de ne pas savoir se faire obéir; et ce malheur le suivit jusqu'à ce qu'enfin il déposa, de son propre mouvement, le fardeau d'une couronne peu respectée.

Pendant le siége de Varsovie, le châtelain Denbrinski, avec cinq mille hommes, avait occupé toutes les avenues de Cracovie et se disposait à réduire cette ville par la famine; mais Paul Wirtz, qui y commandait, après avoir pris la précaution nécessaire dans

une ville si peuplée, de défendre à tous les habitans, sous peine de vie, de sortir de leurs maisons, marcha de nuit avec la meilleure partie de la garnison, tout droit au camp des Polonais, en tua un grand nombre, dissipa le reste et rentra dans la ville avec quinze drapeaux, dix canons et tout le bagage de l'ennemi.

Le Prince Adolphe Jean, qui s'était arrêté à Novodvor, venait cependant d'achever un pont sur la Vistule à Sacrozin. Les Polonais ayant essayé d'y passer le fleuve, Wrangel les repoussa et en passa quelques centaines au fil de l'épée. Cependant le Roi, avec ce qu'il avait pu rassembler de troupes en Prusse, marchait droit à Varsovie, après avoir laissé Stenbock au château de Haupt avec quelques régimens, pour réprimer les Danzicois et leur fermer les avenues. Le Roi avait ordonné au Prince Adolphe Jean de se retirer, en cas de nécessité, à Schriusia ou à Scheps, où il devait le trouver bientôt lui-même, ainsi que les troupes de Brandebourg. Tandis que le Roi se portait en toute diligence sur Novodvor, il écrivit à l'Electeur pour le presser de venir le joindre. En attendant, ayant appris que la ville de Tykozin, place de grande importance pour défendre l'entrée de la Prusse, était assiégée par un corps de Polonais et de Massoviens, et réduite à l'extrémité, le Roi détacha Bogislas de Radzivil et Douglas, avec un corps considérable, pour y porter du secours. L'ennemi leva le siége à leur arrivée, et attaqué pendant sa retraite, il laissa sur la place plus de deux mille

hommes, pour la plupart des Nobles. Un autre corps de Polonais, qui bloquait la ville, de la rive opposée du fleuve Naref, décampa de nuit et abandonna une partie de ses tentes et de son bagage. Enfin, après avoir approvisionné cètte place et celle de Poltofsko, non moins intéressante par sa situation, Douglas et Radzivil retournèrent au camp suédois, chargés de butin. Le pont de Sacrozin sur le Bug, ayant été rompu par la crue des eaux, le Roi nè put attaquer Witepsky, qui avec ses Lithuaniens se tenait séparé de la grande armée. Mais aussitôt que les eaux eurent baissé, les ponts sur le Bug et sur la Vistule furent réparés. Jean Casimir ayant tenté d'attaquer un château construit sur la rive de la Vistule, pour défendre l'accès du pont de Sacrozin, fut repoussé avec perte. Enfin, tous ces petits combats, préludes d'événemens plus mémorables, avaient tourné à l'avantage des Suédois; et Charles Gustave, après avoir été lui-même délivrer Poltovska, place nouvellement assiégée par Gonsiewski, trouva, à son retour, Fréderic Guillaume, qui venait d'arriver au camp avec son armée.

Les deux Princes alliés s'étant concertés sur les mesures qu'exigeaient les circonstances, le Roi céda au sentiment de l'Electeur, qui était de faire proposer à Jean Casimir une paix équitable; et les Ministres de France, d'Avaugour et de Lombres, se chargèrent d'ouvrir les négociations comme de leur propre mouvement. Mais les Polonais enorgueillis par la prise de Varsovie, et se voyant renforcés par les

Tartares qui venaient d'arriver à leur camp, rejetèrent avec insolence des conditions de paix qu'ils auraient reçues à genoux quelques mois auparavant. Le Roi et l'Electeur convinrent donc que le seul moyen d'abattre leur fierté était de livrer un combat décisif, et ils firent aussitôt leurs dispositions.

PLANCHE VI. *Bataille de Varsovie* *),
Première journée le 18 Août 1656.

Les troupes de l'Electeur se réunirent d'abord à celles du Roi, et vers le soir du même jour **) l'armée combinée se mit en marche, en défilant par le pont construit sur le Bug, à Novodvor. Le dessein de Charles Gustave était de se porter ensuite sur le faubourg de Praga, en deçà de la Vistule, et d'attaquer les Lithuaniens qui s'y étaient campés. Ce passage du Bug prit toute la nuit et une partie du jour suivant; les Polonais, qui avaient pour le moins cinq ou six fois autant de forces dans le voisinage, ne firent rien pour s'y opposer; cependant Czarneski, le

*) La description de cette bataille diffère de beaucoup du récit de Puffendorf. Ce n'est qu'en comparant les détails, qu'en donne cet auteur, avec ceux qui se trouvent dans l'explication des planches, par le C. de Dahlberg, et sur-tout en bien considérant le terrein, comme il se trouve exprimé dans les planches, que je me suis trouvé en état de suivre pas à pas les opérations et rendre compte de toutes les positions, ainsi que des mouvemens des différens corps qui ont combattu depuis le commencement de la bataille jusqu'à la fin.

**) Le 17 Août.

le plus habile de tous leurs Généraux, se trouvait alors auprès de Jean Casimir. Ce Prince passait en même tems la Vistule à Varsovie, pour se joindre aux Lithuaniens et aller ensuite se poster près du camp des Suédois qu'il espérait peut-être d'envelopper *).

Charles Gustave, sur l'avis qu'il reçut de ce dessein, prit le parti de marcher tout droit à l'ennemi, en suivant le bord de la Vistule. Il se mit luimême à la tête de son aile droite; le Prince Adolphe Jean et le Général Douglas commandaient sous lui. La première ligne de la cavalerie était sous les ordres de Philippe, Prince Palatin de Sultzbach, la seconde sous Charles Magnus, Margrave de Bade, et la troisième sous Henri Horn. Le Général Bulow commandait l'infanterie, divisée en trois brigades, et le colonel Gustave Oxenstjerna l'artillerie. L'aile gauche, composée de l'armée électorale et renforcée de quelques troupes suédoises (pour porter au même nombre les deux ailes), était commandée par Fréderic Guillaume, à qui le Roi avait adjoint Wrangel, Grand-Amiral et Lieutenant-Général des armées. George Fréderic, Comte de Waldeck, Lieutenant-Général, ayant sous lui les trois Majors-Généraux Canneberg, le Comte de Tott et Bœttiger, commandait la cavalerie, où il y avait cinq escadrons de Suédois. Le

*) Puffendorf dit que son dessein n'était que d'inquiéter les fourrageurs, dessein sans doute trop petit pour une armée si supérieure en nombre dans un moment si critique.

corps de bataille, composé de cinq brigades d'infanterie électorale et de deux brigades de Suédois, était sous le commandement d'Othon Christophe de Sparre, Grand-maître de l'artillerie de l'Electeur, ayant sous lui Josie Comte de Waldeck et Goltz, Majors-Généraux. Cette armée combinée ne montait en tout qu'à seize mille hommes *).

Les Polonais prétendaient eux-mêmes qu'ils avaient cent mille hommes, ce qui leur faisait regarder la victoire comme très assurée. Mais si jamais les historiens ont été peu d'accord sur le nombre d'une armée, c'est à cette occasion **). Après avoir tout examiné et comparé les différens avis, je crois pouvoir avancer avec sureté, que l'armée de Jean Casimir était composée de 39,000 Polonais, troupes régulières, de 20 ou 30,000 Tartares ***) et d'un nombre indéter-

*) Puffendorf, pour employer les mots classiques de *legiones*, *alæ*, *turmæ*, *phalanges*, laisse quelquefois à désirer le nombre exact des troupes. Il dit que l'armée combinée de Suède et de Brandebourg faisait en tout soixante escadrons *(alæ)* et quatre régimens *(legiones)* de dragons, outre sept brigades *(phalanges)* d'infanterie.

**) Puffendorf dit que la cavalerie était formée de 8000 Quartiens, 16000 Nobles ou Pospolites, 5000 Lithuaniens, 6000 Tartares, et l'infanterie de 4000 hommes, ce qui fait 39,000. Fréderic II, dans ses Mémoires de Brandebourg, dit 40,000, le Baron de Hollberg (Hist. de Danem.) 100,000, Hamersdörfer 36,000; dans l'explication du grand tableau de Lembke à Drottningholm on trouve 174,000 etc. Un nombre d'autres auteurs, qui ont fait mention de cette bataille, ont évité de parler du nombre des armées, à cause de l'incertitude qu'il y a sur ce sujet.

***) On va voir tous ces Tartares en action pendant le cours

miné de paysans armés; ce nombre devait sans doute être bien grand, car toute la Pologne s'était soulevée contre Charles Gustave. Parmi ceux-ci on peut compter les *Helotas,* dont parle Puffendorf vers la fin de la bataille, et qui n'avaient pas d'armes à feu, mais des sabres *(accinaces),* des faulx, et même des bâtons, sans doute armés de fer. Ainsi, il se peut que le tout ait approché de cent mille hommes, comme le prétendaient les Polonais, qui devaient bien le savoir.

Un peu en avant du pont de la Vistule, les Polonais avaient construit un retranchement qui s'étendait depuis le bord du fleuve, sur une plaine élevée, et formant un plateau, jusqu'à un marais qui en couvrait le flanc droit. Au delà du marais, qui n'était pas large, l'élévation s'avançant un peu, on y avait placé une redoute; enfin le plateau finissait à la droite des Polonais, par une pente de peu de hauteur, mais assez rude, et à peu près en ligne paralèle au fleuve. Ce fut derrière ces retranchemens que l'armée polonaise attendit l'ennemi, rangée sur un ordre très profond, et occupant tout-à-fait le plateau jusqu'au delà du faubourg de Praga, position inattaquable par le front. Charles Gustave, qui suivait le bord de la Vistule, ne pouvait avancer vers l'ennemi, qu'en passant par une gorge entre le fleuve et la forêt de Biallalenka, et en exposant continuellement sa colonne au feu des lignes polonaises. Il paraît inconcevable qu'il

---

de la bataille; savoir un corps de 6000, un de 10,000 et un de 18,000, où il pouvait y avoir quelques mille de fuyards du second.

ne prit pas d'abord à gauche de la forêt, pour tomber sur le flanc droit. Mais comme il devait bien connaître le terrein, y ayant campé quelques jours après le passage de la Saane, et que les Polonais n'avaient pas songé à fortifier ce côté *), il faut qu'il y ait eu des obstacles, outre qu'on avait incendié un village à gauche de la forêt.

Au bout de cette forêt, où elle s'avance vers le fleuve et retrécit la gorge, il y avait un petit marais séparé de celui qui termine les retranchemens par une langue de terre, suffisante seulement pour le passage d'un escadron, et ce n'était que par-là qu'on pouvait déboucher dans la plaine. Il paraît donc que, si un petit corps de troupes avait à se défendre contre une grande armée, il aurait dû prendre la position que prirent les Polonais avec cent mille hommes contre seize mille; et peut-être cette grande circonspection fut-elle la cause de leur défaite, leurs troupes étant trop resserrés pour pouvoir profiter de la supériorité de leur nombre.

Charles Gustave, en s'engageant dans le défilé, envoya en avant Wrangel, avec un détachement de l'aile gauche, pour charger l'avant-garde des Polonais, qui était sortie du camp et s'était formée devant les retranchemens: manœuvre puérile, car la force de la

*) Cette double probabilité paraît suffisante pour disculper Charles Gustave de la faute énorme d'avoir pris ce chemin, s'il y en avait eu un autre, par lequel il eût pu passer. Cependant nous allons voir bientôt que cette circonstance est douteuse.

défense en front consistait dans ces mêmes retranchemens. Si au contraire une bonne partie de leur armée se fût avancée dans la plaine, à droite du camp, prête à tomber sur le flanc et sur le dos des Suédois au moment qu'ils étaient bien engagés dans la gorge, arrêtés par les retranchemens et exposés de près à un feu meurtrier, il paraît que ceux-ci se fussent trouvés enfermés comme dans un cul de sac, ne pouvant ni avancer ni reculer, et il eût fallu un miracle pour les sauver.

Wrangel repoussa bientôt l'avant-garde, et l'ayant forcée de rentrer dans le camp, il s'avança si loin dans l'ardeur de la poursuite, que le Roi craignit qu'il ne fût coupé par des Polonais qui pouvaient se trouver dans le bois. Douglas fut donc détaché à son secours avec quatre escadrons. S'avançant au grand galop le long de la lisière du bois, Douglas arriva à tems pour repousser un corps de Polonais qui allait prendre Wrangel en queue, et ce corps fut aussi forcé de se sauver au plus vîte dans les retranchemens.

Une grande poussière qui s'était élevée, et surtout la nuit qui commençait à s'épaissir, mit fin aux combats de ce jour, qu'on peut regarder comme un prélude.

Le Roi et l'Electeur, qui s'étaient avancés avec leurs troupes jusqu'au bout du bois, restèrent encore quelque tems dans leur position, et on continua de se canonner de part et d'autre. Mais comme l'armée combinée ne pouvait que souffrir extrêmement du feu

des Polonais, le Roi avec l'aile droite se retira, en côtoyant le fleuve, et l'Electeur avec la gauche suivit le bois, jusqu'à ce qu'ils fussent hors de la portée du canon. L'infanterie se tint bien serrée au milieu, de sorte qu'il n'y eut que douze escadrons et deux bataillons qui fissent front. Les autres régimens avaient doublé leurs rangs et formaient la queue. Ce fut dans cette position qu'on passa le reste de la nuit, sans prendre de repos ni de nourriture.

PLANCHE VII. *Seconde journée de la bataille de Varsovie. 19 Août.*

A la pointe du jour le Roi et l'Electeur allèrent ensemble reconnaître le terrein, pour voir comment ils pourraient gagner la plaine, en abandonnant l'attaque en front qu'ils jugeaient impossible. L'infanterie pouvait traverser la forêt, quoique avec difficulté; mais ce passage paraissait impraticable pour la cavalerie *); il n'y avait donc pour elle de parti à prendre, que de rebrousser chemin jusqu'au commencement du bois, au risque d'être attaqué en queue et en front, si les Polonais détachaient un corps de ce côté; ou de passer entre les deux marais, en présentant de près le flanc et le dos au feu des ennemis, manœuvre d'une hardiesse inouie, et que l'ennemi eût pu empêcher ou rendre bien funeste, en plaçant

*) Il faut du moins qu'on l'ait regardé comme tel, puisque l'Electeur dut prendre un parti si dangereux et, si j'ose le dire, téméraire: pour peu que l'ennemi eût fait usage du sens commun.

quelques canons à mitraille, vis-à-vis de la gorge, et un corps de cavalerie de chaque côté du débouché, pour charger les escadrons par les deux flancs, à mesure qu'ils se présentaient.

La connaissance du degré de capacité de l'ennemi présente à un esprit courageux des ressources qui seraient perdues pour un autre, et il y a des momens où rien ne serait plus dangereux que trop de circonspection. Telle était maintenant la situation de Charles Gustave; il résolut, à tout hasard, de former son armée dans la plaine, vis-à-vis du flanc droit du camp polonais; et tant pour gagner du chemin, que pour moins exposer les troupes au feu pendant la marche, il convint avec l'Electeur de changer l'ordre de bataille, de sorte que l'aile gauche prendrait la droite sur la plaine, et que l'aile droite, en se réunissant à l'autre comme elle le pourrait, prendrait la gauche.

Fréderic Guillaume, devant passer entre les deux marais, s'épargna une partie du chemin qu'il avait à faire sous le feu des retranchemens, en traversant un coin du bois, moins impraticable que le reste; après quoi il se forma en ligne courbe sur le penchant d'une colline qui suivait la lisière de ce bois et dominait le camp polonais. Ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté qu'il parvint à occuper cette position, tandis que le Roi, s'étant avancé jusqu'à l'endroit où il avait été la veille, entre le fleuve et la forêt, attira sur lui le feu des retranchemens et les canonna vivement, jusqu'à ce que l'Electeur se fût formé. Cette position

ne paraît pas moins dangereuse que le passage. On voit l'aile de l'Electeur présenter le flanc droit à l'ennemi, sans appui et sans défense. Mais il faut se souvenir que la communication étant libre entre ce flanc et les troupes du Roi, il pouvait y envoyer des renforts, en cas de besoin. Au reste il faut avouer que le cas était difficile. En présentant le front aux Polonais, avant que Charles Gustave l'eût rejoint, l'Electeur exposait également les deux flancs et le dos. On dira qu'il eût été prudent de rester dans le bois; mais si les Polonais se fussent avancés jusqu'à la lisière de ce bois, l'Electeur n'eût jamais pu déboucher dans la plaine, et la bataille était perdue.

Les Polonais firent avancer un corps considérable contre l'Electeur, et menaçaient en effet de le prendre en flanc; mais de manière ou d'autre, il les tint en respect et les empêcha de l'entamer, tandis que six mille Tartares furent détachés pour aller tourner le bois et prendre le Roi en queue. Ayant observé leurs mouvemens, Charles Gustave fit tourner six escadrons de sa troisième ligne, qui allèrent à leur rencontre et leur donnèrent la chasse; ceux-ci regagnèrent la plaine et s'arrêtèrent devant l'armée de l'Electeur. Le Roi craignant que l'ennemi ne tombât avec toutes ses forces sur l'Electeur, lui envoya deux bataillons pour le soutenir, et songea aux moyens de quitter une position maintenant inutile, pour aller se former à son tour dans la plaine. Le moment était extrêmement critique, et l'issue de la bataille semblait

dépendre

dépendre de la promptitude avec laquelle cette manœuvre pourrait s'exécuter. Le chemin qu'avait pris l'Electeur, avait été ruiné par le passage et se trouvait maintenant impraticable. Il restait au Roi de se retirer, pour traverser la forêt par l'endroit où les Tartares avaient passé; mais comme les ennemis se disposaient en même tems à l'attaquer lui et l'Electeur en front, il fut obligé de s'arrêter encore où il était. Cependant les Tartares en vinrent aux mains avec l'armée de l'Electeur, qui les repoussait vivement, tandis que la troisième ligne du Roi donnait la chasse à ceux qui, au travers du bois, voulaient prendre cette armée à dos. Les Polonais s'avançaient avec toutes leurs forces contre le Roi, mais son artillerie chargée à mitraille *) fit tant d'effet, qu'après être revenus deux ou trois fois à la charge, ils furent obligés de regagner leurs retranchemens.

Enfin leur retraite donna au Roi le tems d'exécuter sa marche. Ayant traversé une partie du bois, malgré toutes les difficultés qu'il dut y trouver, il passa derrière les troupes de l'Electeur, et s'étant formé sur sa gauche, il présenta sur la lisière du bois toute son armée réunie et rangée en bataille dans le nou-

*) Puffendorf dit: . . . «machinis, quas ferri frustulis impleverant», c'est à dire des canons chargés de morceaux de fer. Voyez Lib. III. §. 26. Déjà en 1602, au siége d'Ostende, on avait chargé des canons à mitraille, et depuis ce tems on s'en est servi; mais cette arme a été perfectionnée plus récemment.

vel ordre qu'il s'était prescrit; cependant il avait laissé au delà du bois, deux régimens sous le Général Bulou, pour observer de ce côté les mouvemens des ennemis.

Il s'agissait maintenant d'avancer dans la plaine, pour attaquer le gros de l'armée polonaise, au risque d'être enveloppé de tous côtés, si les ennemis savaient profiter de la grande supériorité de leurs forces. Le Roi ne pouvait opposer à ceux qui voudraient le tourner, que la troisième ligne de sa cavalerie, qui devait toujours être très inférieure aux attaquans. Mais il se reposait sur sa présence d'esprit et sur la bravoure de ses troupes.

Les Polonais, pour faire face à l'armée combinée, avaient fait par escadrons un quart de conversion à droite, sur le même terrein où ils avaient toujours été; et comme les houssards, force principale de leur armée, et qui formaient leur aile droite, s'avançaient en bon ordre dans la plaine, Charles Gustave élargit le front de son aile gauche et fit marcher devant sa cavalerie, trois bataillons avec quelques canons, pour incommoder de loin les houssards par leur feu.

Il y avait, en avant des Polonais, quelques collines sablonneuses, où ils avaient placé de l'infanterie et du canon; il était maintenant nécessaire d'occuper ces hauteurs, et il fut convenu que l'aile du Roi et celle de l'Electeur les attaqueraient tour à tour et se soutiendraient mutuellement par le feu du canon et de la mousqueterie; cependant un détachement des

Polonais ayant mis le feu à un village qui se trouvait devant le flanc gauche du Roi, s'était posté autour et menaçait de prendre son armée en queue aussitôt qu'elle s'avancerait. Henri Horn fut détaché avec la troisième ligne pour les repousser en faisant le tour du village; ils se retirèrent alors au petit pas et mirent le feu à un autre village. Le Roi laissa, pour les contenir, trois bataillons, et s'avança par sa gauche, refusant sa droite appuyée sur le bois, après quoi, par un changement de front, il se forma dans la plaine en demilune, à la portée du canon des collines; et alors le feu de part et d'autre devint très meurtrier.

Le Roi, pour s'assurer du terrein à gauche, fit venir à lui les trois bataillons détachés, les plaça derrière l'aile gauche, en tournant le front aux Tartares, qui venaient l'attaquer en flanc avec un grand nombre de Quartiens; et fit halte jusqu'à ce que sa troisième ligne eût repris sa place. Vers midi, les Polonais ayant laissé sur les hauteurs quelques escadrons avec l'infanterie, attaquèrent avec toutes leurs forces, dont une partie débordait l'aile gauche du Roi, tandis que 5000 houssards se portaient sur le front. Les deux premiers escadrons suédois ayant fait trop tôt leur décharge *), furent enfoncés; mais la seconde

*) Cette circonstance prouve que l'on regardait encore le feu de la cavalerie comme essentiel et efficace. Il a fallu beaucoup de siècles pour connaître le vrai usage des armes différentes qui composent une armée. Un autre feu de cavalerie, si l'on peut appeler ainsi l'artillerie volante, est devenu depuis un des moyens les plus formidables qu'on emploie à la guerre. Il y a des époques pour tout. Mainte-

ligne s'étant avancée, les houssards furent défaits et restèrent presque tous sur la place. Ceux qui les suivaient furent repoussés avec la même vigueur, et allèrent fondre, les uns sur l'infanterie du Roi, les autres sur la cavalerie de l'Electeur; mais ils furent partout mis en déroute, et regagnèrent en confusion leurs collines.

Cependant les Tartares ayant fait le tour des villages incendiés, venaient tomber sur le dos de l'armée, quand le Roi s'en étant apperçu, détacha contre eux le Prince Adolphe Jean avec quatre escadrons, et le suivit lui-même avec les gardes de l'Electeur et deux autres régimens. Les Tartares furent mis en déroute et poussés dans des marais, où la plupart périrent, le reste se sauva à pied et sans armes.

PLANCHE VIII. *Charles Gustave, seul avec Travenfelt, se défendant contre sept Tartares.*

Pendant ce combat le Roi, s'étant écarté des siens avec le seul Travenfelt, capitaine de cavalerie, se vit environné de sept Tartares, qui cherchaient à le percer de leurs flèches et de leurs lances. D'abord il en tua deux de deux coups de pistolet; puis mettant l'épée à la main, il en déchargea un si rude coup à

nant la cavalerie paraît presque inutile; et il est vrai qu'en l'exposant à des centaines de canons au commencement des batailles, elle doit être ruinée d'abord. Peut-être, en réservant la cavalerie pour le moment où l'on connaîtrait le fort et le faible de l'ennemi, serait-il possible d'employer encore cette arme avec plus de succès.

un troisième, dont la lance s'était engagée dans la bride de son cheval, qu'il le fit tomber mort sur la place. Ensuite il courut au secours de Travenfelt, qui ayant tué deux Tartares, était aux prises avec les deux qui restaient. A l'arrivée du Roi, ceux-ci prirent la fuite.

Aussitôt dix mille Tartares *) sortirent du bois de Praga et allaient attaquer le dos des Suédois; mais le Roi, qui se trouvait de ce côté, les chargea avec tant de vigueur, qu'après avoir laissé un grand nombre des leurs sur la place, entre lesquels se trouvaient deux Mursa, ils abandonnèrent armes et drapeaux, et se sauvèrent derrière les hauteurs.

Enfin le soir de ce jour sanglant s'approchait, et le Roi ayant tenté envain de s'emparer des hauteurs avec des troupes accablées de fatigue après tant de combats, et qui, pendant deux jours, n'avaient pas pris de nourriture, il fit battre la retraite et résolut de passer la nuit dans la plaine, où il forma de son armée un triangle, pour faire front de tous côtés; l'aile de l'Electeur garda sa position, la cavalerie suédoise, avec trois bataillons, se posta vis-à-vis du bois de Biallalenka, et le reste de l'infanterie au devant du village incendié.

*) Ces dix mille Tartares ne se trouvent pas dans le dénombrement que fait Puffendorf de l'armée polonaise. Nous en avons déjà vu 6000 plusieurs fois défaits et presque tous tués.

PLANCHE IX. *Troisième journée de la Bataille de Varsovie. 20 Août.*

Aussitôt que le jour parut, le Roi forma son armée en bataille dans le même ordre que le jour précédent, excepté qu'il plaça quelque infanterie aux ailes; et pour s'assurer contre toute attaque du côté de Biallalenka, il envoya un bataillon y faire des abatis et embarrasser les passages. Ensuite il résolut de s'avancer entre ce bois et celui de Praga; mais comme les ennemis avaient occupé ce dernier, d'où leur canon incommodait beaucoup l'armée suédoise, Spar, chef de l'artillerie de l'Electeur, et Jacob de la Gardie furent détachés avec 1200 fantassins d'élite, un autre corps d'infanterie et 300 chevaux sous le colonel Galle, outre l'artillerie nécessaire, pour les en déloger. Spar commença par les canonner avec beaucoup d'effet, sur quoi une partie de l'infanterie polonaise s'approcha pour soutenir la cavalerie qui était dans le bois. Enfin, croyant avoir assez canonné le bois, Spar s'en rendit maître presque sans perte avec la cavalerie et l'élite de l'infanterie; les Polonais se retirèrent en désordre, et descendant la colline avec précipitation, ils allèrent s'enfoncer dans le même marais où les Tartares avaient péri, le jour précédent. Ceux qui échappèrent furent taillés en pièces par la cavalerie de Wrangel et de Waldeck.

Le Roi voyant la forêt de Praga occupée par les siens, et la défense des collines un peu négligée par les Polonais, envoya en avant le colonel Taube avec le régiment de cavalerie du corps (Lifregementet)

et d'autres troupes, pour occuper ce poste important et déloger les Polonais qui s'y trouvaient encore. Cela fut exécuté avec succès, et les Polonais furent poussés jusqu'au bord de la Vistule, où ils se rassemblèrent en force. Alors le Roi et le Prince Adolphe Jean, à la tête de la première ligne de l'aile gauche, s'avancèrent pour attaquer cette nouvelle position, malgré les difficultés qu'y opposait un terrein coupé de marais au delà des collines. Le centre des Polonais fut bientôt rompu, et les deux ailes commençaient à se séparer; le Roi profitant de cet avantage, fit un grand carnage des Polonais, prit leurs drapeaux, timbales etc., fit beaucoup de prisonniers et se trouva maître du terrein où ils avaient campé.

En même tems l'Electeur et Wrangel, avec les deux premières lignes de l'aile droite, attaquèrent en flanc Pulobinsky, qui prenant à sa gauche avec 7000 hommes, voulait s'échapper par la forêt de Biallalenka. Un grand nombre resta sur la place; le reste s'enfonçant dans le marais, fut tué à coups de fusil. Ce fut sans doute alors que l'Electeur attaqua l'artillerie des ennemis, qui se trouvant abandonnée de l'infanterie, demanda à se rendre; l'infanterie, de son côté, fit de même; mais tandis qu'on négociait, elle trouva moyen de s'échapper en passant le pont *).

Pendant ces attaques le Roi, songeant que les corps nombreux qui restaient encore de l'armée po-

*) Puffendorf dit que cette infanterie rompit le pont après elle; mais il dit peu après que Jean Casimir y passa pour se sauver à Varsovie.

lonaise, maintenant éparpillée de tous côtés, pouvaient venir lui tomber sur le dos, avait fait poster la troisième ligne de l'Electeur avec l'infanterie près du village de Brudna, en arrière de sa première position, pour observer ce qu'on pourrait entreprendre.

Tout à coup 18000 Tartares *), ayant fait le tour de la forêt de Praga, s'avancent avec furie en sortant des défilés et des mauvais chemins, un peu en avant du village de Brudna. Le Roi s'en apperçut assez à tems pour envoyer contre eux le Prince de Sultzbach avec ce qui restait encore de son armée dans sa première position, savoir la seconde ligne et une partie de la troisième de l'aile gauche; le reste de cette ligne, sous Henri Horn, occupait les hauteurs. Le Prince de Sultzbach défit totalement les Tartares, et en laissa des milliers sur la place.

Cependant l'aile gauche des Polonais avait totalement abandonné le camp et les retranchemens avec leurs canons, leurs drapeaux etc.

Il ne restait donc de toute cette grande armée qu'une partie de son aile droite, qui avait pris une position

*) Ces 18,000 Tartares ne sont pas non plus nommés dans le dénombrement de Puffendorf. Nous en avons vu une fois 6000 totalement défaits, une autre fois 10,000, dont un grand nombre fut tué, et le reste abandonna les armes; ce ne pouvait donc pas être les mêmes, ou du moins qu'une partie de ces troupes. On ne saurait revoquer en doute les détails que donne le C. de Dahlberg dans l'explication de ses desseins, signée de son nom. C'est là que j'ai pris une partie de ce qui diffère du récit de Puffendorf.

position avantageuse entre la Vistule et la forêt de Praga, quoique dans un grand désordre. Le Roi se mit à la tête de sa première ligne et d'une partie de la troisième (qui avait occupé les collines sous Henri Horn), et ayant attaqué brusquement les Polonais, il les mit en déroute. Ce fut envain que Jean Casimir fit tous les efforts possibles pour les rallier, employant tantôt les prières, tantôt les promesses, et courant de rang en rang pour ranimer leur courage, conduite à laquelle on ne se serait pas attendu de sa part; mais il paraît que, ce jour, il fut un autre homme qu'à Czarnova et à Donayecz.

Les Polonais, jetant des cris horribles, revinrent à la charge; mais ce ne fut que pour un moment, et bientôt ils tournèrent le dos. Voyant que tout était perdu, Jean Casimir se sauva avec tout ce qui put s'échapper de ce côté, en passant le pont, auquel on mit le feu aussitôt après. La Reine de Pologne, qui avait été spectatrice de tout le combat, le premier jour de l'autre bord de la Vistule, le second et le troisième d'une éminence dans l'enceinte du camp, s'était déjà retirée à Varsovie avec les dames de sa suite et quelques Sénateurs. Le reste de l'armée, fuyant à la débandade, fut atteint par quelques escadrons, qui en tuèrent une bonne partie; et enfin Charles Gustave gagna une victoire complète, ayant pris aux ennemis leur camp, leur canon, bagage, drapeaux et des milliers de prisonniers. On ne poursuivit pas bien loin les fuyards ce jour-là, à cause de l'extrême

lassitude et inanition où se trouvait l'armée; mais le jour suivant, les chevaux légers coururent après eux six milles de chemin.

Ainsi finit cette bataille, peut-être une des plus remarquables que présente l'histoire ancienne et moderne. Une armée de seize mille hommes, avec tous les désavantages du terrein, et s'étant engagée d'abord dans un pas des plus difficiles, combat trois jours contre cent mille hommes ou environ, sans prendre de repos ni de nourriture, et sans donner de fourrage aux chevaux *); elle est attaquée tantôt en front, tantôt en flanc ou en queue, fait face par-tout, renverse tout ce qui se présente, ne se lasse jamais de vaincre, et ayant, jusqu'à la fin, toujours à faire à des corps supérieurs en nombre, triomphe de tout par un courage qui anime le dernier des soldats, de même que les chefs. C'était le génie, c'était l'ame de Charles Gustave qui enflammait tout ce qui l'environnait. S'il faut avouer d'un côté, que ce Prince commit une faute très grave **), n'ayant pas pris assez

*) Ceci paraît impossible. Je n'ose le disputer positivement, puisque tous les historiens en conviennent, et que Fréderic le Grand le répète dans ses Mémoires de Brandebourg, preuve qu'il l'a trouvé probable. Cependant je ne puis me défendre de croire que les chevaux avaient apporté quelque fourrage en crouppe et les soldats quelques provisions dans leurs sacs.

**) Et il paraît presque assuré qu'il le fit, car les 6000 Tartares firent le tour de la forêt pour l'attaquer, et la première position qu'il prit le second jour, s'étendait jusqu'au bout de la forêt, preuve que le terrein n'était pas impraticable de ce côté. Le reste de la bataille eut lieu sur le même terrein,

de connaissance du terrein, pour juger d'abord du danger, auquel il s'exposait par sa première attaque; on peut dire de l'autre côté: qu'une petite armée ayant à faire à des forces supérieures, doit chercher un terrein resserré, et que, s'il eût été possible d'escalader les remparts, il était très probable que les Polonais prissent l'alarme, comme l'avaient fait les Lithuaniens au passage de la Saane. L'événement ne suit pas toujours les règles de l'art. La manœuvre que Charles Gustave exécuta le second jour, paraît un excès de témérité, et cependant ce fut la cause de sa victoire.

Mais c'est sur le nouveau champ de bataille, qu'il faut contempler ce Prince, déployant tous ses talens militaires. C'est là, qu'ayant à combattre une armée, qui, malgré l'ordre profond où elle était rangée, débordait sa ligne des deux côtés; attaqué successivement de toutes parts, et quelquefois presque entouré, il observe tout avec une présence d'esprit, qui ne se relâche pas un seul instant, malgré des fatigues inouies de corps et d'ame; il n'emploie jamais de sa petite armée qu'autant qu'il en faut pour chaque objet, en réservant toujours assez pour s'opposer aux attaques imprévues; et malgré la supériorité énorme de l'ennemi, jamais il ne lui manque des moyens ni des ressources. En ajoutant à tout ce qu'on vient de voir, les preuves étonnantes qu'il donna de courage personnel, on est persuadé, qu'il fut le premier capitaine de son tems et le premier soldat de la plus brave des armées.

Fréderic Guillaume avait déjà pénétré que c'é-

tait pour son seul avantage qu'on se donnait toute cette peine. Il fit des merveilles en secondant le Roi, agissant toujours de concert avec lui, et payant de sa personne comme général et comme soldat. Quant aux officiers qui furent employés dans la bataille, il est remarquable qu'aucun ne se trouva en défaut, que tous exécutèrent les ordres qu'ils avaient reçus, et défirent les corps qui leur étaient opposés.

La fortune n'eut point de part à cette victoire; le seul avantage fortuit du côté des Suédois, fut que le vent tourna toujours en leur faveur. Leur perte se réduisit à quelques officiers, entre autres le colonel Sinclaire mort, le Major-Général Canneberg blessé, et quatre cents soldats tués ou blessés, s'il est croyable que tant de combats aient coûté si peu. Quant aux Polonais, il n'est pas possible de déterminer leur perte, puisque la plupart périrent dans les marais; mais on en trouva quatre mille étendus sur le champ de bataille.

Le lendemain, les Suédois entrèrent dans Varsovie; la garnison polonaise s'était sauvée pendant la nuit, en laissant tout le canon; et Jean Casimir s'était retiré à Lublin. Les Polonais consternés par leur défaite, n'entreprirent rien de quelque tems, et Jean Casimir avait protesté qu'il était disposé à recevoir la paix. Une négociation fut entamée par l'entremise des Ministres de France; mais l'Envoyé de Pologne à Vienne, étant revenu en même tems, apporta des dépêches qui relevèrent les espérances de Jean Casimir; et il se montra depuis aussi intraitable qu'il l'avait été avant sa défaite.

CHAPITRE X.

L'Electeur de Brandebourg se sépare du Roi de Suède, lui laissant encore quelques troupes. Inquiétudes du côté des Danois. Les Polonais rassemblent toutes leurs forces. Le Comte de Waldeck, obligé de combattre Czarneski à Licca, est battu par la faute des Brandebourgeois. Stenbock répare ce malheur par la victoire de Philippova. L'Electeur se montre de plus en plus contraire au Roi de Suède, qui lui cède la souveraineté de la Prusse, par le traité de Labiau. Jean Casimir se rend à Danzig, ayant rassemblé une armée aux environs de cette ville. Czarneski décampe à l'approche du Roi de Suède. Expédition d'Ascheberg. Czarneski ayant conduit la Reine de Pologne à Conitz, marche vers la haute Pologne. Radziejowski est emprisonné. Les Moscovites commencent les hostilités. Événemens de cette guerre. Révolte des Lithuaniens. Le Czar met le siége devant Riga. Il est obligé de le lever avec grande perte. Ragotzki, Prince de Transilvanie, offre son alliance au Roi de Suède. Négociations. Le Roi de Dannemarc se prépare à déclarer la guerre. Opérations des Suédois contre les Polonais. Ragotzki joint le Roi avec 60,000 hommes. Le Roi est obligé de l'abandonner pour défendre ses propres États. Sort de Ragotzki. Les Autrichiens, sous Hatzfeld, se joignent aux Polonais. Neutralité de l'Electeur de Brandebourg. Prise de Cracovie. Wirtz se re-

tire avec la garnison suédoise. Charles Gustave tâche d'exclure la maison d'Autriche de la couronne impériale. Négociations avec les Russes. Traité d'Elbing avec les Hollandais.

Ce fut alors que Fréderic Guillaume commença à se démasquer. Ce Prince, dont Fréderic II loue la bonne foi *), était bien loin de mériter cet éloge. L'on s'efforce d'excuser la perfidie qu'il montra envers Charles Gustave, en alléguant qu'il agissait pour l'agrandissement de ses Etats. Est-il donc permis de se jouer de la foi des traités au point qu'après avoir échappé à une ruine inévitable **), après avoir même reçu des avantages considérables, à condition de devenir l'allié de son vainqueur et de l'assister de toutes ses forces, on puisse, sans blâme, non-seulement l'abandonner, mais tourner enfin ses armes contre lui, et cela après avoir encore obtenu de nouveaux avantages aux mêmes conditions? Telle fut cependant la conduite de Fréderic Guillaume, depuis qu'enfermé dans Königsberg par l'armée suédoise, et se trouvant aux abois, il signa son premier traité d'alliance avec Charles Gustave.

Immédiatement après la bataille de Varsovie, l'Electeur se sépara de l'armée du Roi, sous prétexte

*) Mém. de Brandebourg.

**) Voici mot pour mot ce qu'avoue Fréderic le Grand sur l'état où se trouvait l'Electeur à cette occasion: «il touchait au moment qu'il ne pouvait plus conserver la neutralité sans exposer la Prusse à une ruine inévitable». Voyez le même ouvrage.

que son propre pays étant exposé aux invasions des Polonais, il ne pouvait pas le laisser sans défense. Envain Charles Gustave, pour tirer quelque fruit de tant de travaux, voulait-il attaquer Jean Casimir à Samoiscie, où il ramassait les débris de son armée. La défection de l'Electeur rendait inutiles tous les exploits du Roi de Suède, et le mettait dans le cas de ne rien pouvoir entreprendre. Il ordonna donc de démolir les fortifications de Varsovie et de toutes les places faibles, en retirant les garnisons, tandis qu'il alla lui-même avec son armée prendre un camp de rafraîchissement à Wialdow, au delà de la Vistule, d'où il envoya le Prince de Sultzbach pour donner la chasse aux Polonais dispersés dans le pays, et quelques escadrons à Cracovie, pour faciliter l'approvisionnement de cette place; Wresovitz fut chargé d'aller reprendre Tauchel. La cavalerie d'Uplande, d'Ostrogothie et de Smolande fut renvoyée en Suède, à cause des inquiétudes qu'on avait du côté des Danois, et il fut défendu de faire passer en Livonie l'infanterie qui y était destinée. Ayant pris toutes ces mesures, Charles Gustave alla voir l'Electeur, qui s'était arrêté entre Novomiasto et la Warta, pour rafraîchir ses troupes. Le Roi voulait encore aller fondre sur Jean Casimir, qui avait rassemblé ses troupes entre Sendomir et Lublin; mais l'Electeur s'y opposa. Il promit cependant de donner au Roi son infanterie, pour s'emparer de Veixelmunde; et pour prix de cette promesse et des services qu'il avait déjà rendus, les gouvernemens de Posna, de Kalix, de Costena,

de Lencici et de Pensin lui furent remis. Le Roi se vit donc obligé de resserrer le théâtre de la guerre autant que possible, se contentant pour le moment d'écarter les Polonais de la Prusse. Sans nous arrêter à des détails de peu d'importance, nous dirons seulement que Jean Casimir se trouvait, après sa défaite, dans une situation plus favorable qu'il n'eût pu l'espérer après une victoire. L'Electeur voulant extorquer au Roi de Suède de nouveaux avantages, et visant sur-tout à la possession de la Prusse en toute souveraineté, laissa encore quelques troupes à Charles Gustave, et se sépara de lui à Sacrozin, d'où il alla à Königsberg. Charles Magnus de Bade, avec la plus grande partie de l'infanterie suédoise, alla joindre Stenbock en Prusse, et le Roi, avec le fort de son armée, se disposait à aller presser le siége de Danzig.

Cependant les Polonais, ayant eu le tems de se reconnaître et de rassembler toutes leurs forces, résolurent d'attaquer la Prusse par deux points. Gosiewski, avec les Lithuaniens et les Tartares, menaçait la Prusse ducale, tandis que Jean Casimir, avec la grande armée, s'avançait vers Danzig, pour rassurer les habitans de cette ville. Wresovitz ayant eu ordre de se retirer à Slolou avec ses troupes, fut surpris par Czarneski et fort maltraité en chemin. Le Roi ordonna à Stenbock de quitter la Massovie et de passer le Niemen à Tilsa ou à Ragnitz avec les 6000 chevaux et 2000 fantassins qu'il commandait, pour être à même de se porter en Livonie ou en Prusse, selon

selon que le cas l'exigerait; et Bogislas de Radzivil devait se joindre à lui.

Stenbock se mit en marche, ayant fait prendre les devans à son infanterie sous Jacob de la Gardie; mais il n'arriva pas à tems pour empêcher la défaite des troupes suédoises, sous le Comte de Waldeck, par l'armée des Lithuaniens et des Tartares, commandés par Gosiewski. Radzivil et Ridderhjelm ayant su que ce Général s'avançait rapidement avec vingt mille hommes, après avoir laissé en arrière tout son bagage, s'étaient joints à Waldeck, qui s'était porté jusqu'en Mazovie, pour prendre le reste des troupes qui se trouvaient dans ces cantons. Mais les ennemis ne lui en donnèrent pas le tems, et il fut obligé d'en venir aux mains à Licca. Les Brandebourgeois effrayés par le nombre des ennemis, plièrent d'abord et prirent la fuite; ainsi tout le fort du combat tomba sur les Suédois, qui faisant ferme avec beaucoup de courage, furent presque tous tués ou pris. Ridderhjelm, Major-Général, Engel et plusieurs autres officiers furent faits prisonniers, le colonel Rosen et quantité d'autres restèrent sur la place. Au plus fort du combat le colonel Brunel étant aux prises avec l'ennemi, fut tué par un de ses soldats, qui fut convaincu de son crime et exécuté. Le Duc de Weimar fut percé d'une flèche, qu'il ne put se faire arracher qu'à Angersbourg. Radzivil, après un long et rude combat, fut pris par les Tartares, qui ne cessèrent de le maltraiter jusqu'à ce qu'il leur eût promis de

payer en deux mois soixante mille écus pour sa rançon. Les Brandebourgeois avaient perdu six canons, tout leur bagage et quelque peu de leurs gens. On peut voir par leur conduite, à quel point les sentimens du Prince influent sur l'esprit des soldats, et de quelle conséquence il est d'entretenir chez eux cet esprit qu'on néglige souvent. Ces mêmes Brandebourgeois avaient combattu comme des lions à Varsovie.

Le Comte de Waldeck se retira à Angersbourg avec les faibles restes de son armée, bien résolu de se venger de cet affront, aussitôt qu'il pourrait se joindre à Stenbock.

Charles Gustave, accoutumé dès long-tems à ne recevoir que des nouvelles de victoires, avait besoin de la force de son caractère pour ne pas être abattu par tous les revers qui s'accumulaient sur sa tête. Ayant appris ce dernier malheur, et craignant que les ennemis ne pussent pousser leurs avantages encore plus loin, il ordonna à Stenbock de se retirer promptement à Altenstein; mais Stenbock avait déjà pris d'autres mesures. Ayant eu avis de la défaite de Waldeck, il ne songea plus à marcher au secours de la Livonie; il quitta le chemin de Joansbourg et prit à gauche vers Rastenbourg, afin de rassembler ceux que la fuite avait dispersés. Bientôt il trouva de la Gardie avec une partie de l'infanterie, et s'avançant jusqu'à Letzen, il vit venir Waldeck avec les Brandebourgeois, qu'il avait ralliés. Pour découvrir quel chemin avaient pris les ennemis, Stenbock envoya en avant un détachement, qui ayant rencontré soixante

chevaux polonais, les tua ou les prit tous; on apprit des prisonniers que Gosiewski était campé à quatre lieues de là, avec dix mille Lithuaniens et Polonais, que les Tartares ayant été forcés de livrer Radzivil aux Polonais, s'étaient séparés de l'armée, et qu'ils prenaient un autre chemin.

Stenbock marcha vers le lieu que les prisonniers avaient indiqué; mais les Polonais, instruits de sa marche, avaient décampé, prenant du côté d'Olectzca, et brûlant tous les villages par où ils passaient, avec les vivres et le fourrage; Stenbock ne laissa pas pourtant de les suivre jusqu'à Giesse, qui n'est qu'à une lieue d'Olectzca. Mais ne pouvant pas atteindre des troupes qui n'avaient ni infanterie, ni bagage, il s'arrêta deux jours à Giesse, où le fourrage abondait, et tous les traineurs des Polonais furent passés au fil de l'épée. Déjà il retournait sur ses pas, quand il apprit par d'autres prisonniers, que les Polonais campaient aux environs de Philippova.

PLANCHE X. *Bataille de Philippova* le 12 Octobre 1656.

Stenbock, dans le dessein d'attaquer l'ennemi, si cela pouvait se faire avec avantage, prit sa cavalerie et l'élite de l'infanterie, laissant le reste au camp avec le bagage. Il s'avança jusqu'aux frontières de la Lithuanie, où il eut à défiler par un bois de fort difficile accès, avant d'arriver à Myron, village situé à un quart de mille de Philippova. Ses coureurs ayant donné sur des fourrageurs ennemis, dont ils tuè-

rent une partie, le reste se sauva au camp et y apporta la nouvelle de l'arrivée des Suédois. Aussitôt les Lithuaniens se formèrent en bataille, c'est à dire dix mille chevaux en un seul escadron, formé en demi cercle rentrant, le front bien couvert de marais, le flanc droit en l'air, et le flanc gauche seulement appuyé sur un ruisseau guéable en cet endroit. Pour arriver en présence de l'ennemi, il fallait que Stenbock passât ce ruisseau, qui, sortant d'un grand marais, traverse le village de Myron; mais il y avait un pont qu'on avait ruiné, et qui fut sans doute réparé aussitôt, car l'avant-garde sous le Landgrave de Hesse-Hombourg et Götzke, colonel brandebourgeois, y passa sans obstacle. Au même instant Stenbock, qui suivait de près, arriva avec l'aile gauche de son armée, ayant ordonné au Prince de Sultzbach de prendre un détour avec l'aile droite, pour tomber sur le flanc gauche et sur le dos des ennemis. Stenbock fit planter deux canons sur une colline en deça du village, et plaça derrière des hayes, qui bordaient le village du côté des ennemis, quelques compagnies de dragons, qui mirent pied à terre, pour soutenir l'avant-garde. Gosiewski fit avancer des troupes qui chargèrent d'abord avec impétuosité; mais le canon de la colline ralentit leur ardeur, tandis que l'aile gauche défilait par le village et se formait vis-à-vis de leur front. Cela étant exécuté, Stenbock fit marcher son infanterie avec des canons contre le flanc droit, et attaquer les deux flancs par les escadrons placés aux extrémités de sa ligne. Les canons et la

mousqueterie jouaient en même tems; et déjà les Lithuaniens, effrayés par cette manœuvre, commençaient à s'ébranler, quand le Prince de Sultzbach, ayant passé le ruisseau près d'un moulin sur le flanc gauche de l'ennemi, commençait à former sa ligne. Alors cet énorme escadron ne pouvant pas remuer, les derniers rangs commencèrent à fuir; peu à peu tout se débanda, et les Lithuaniens couvrirent la plaine comme un essaim d'abeilles. Ceux qui passèrent par la ville de Philippova, y mirent le feu; ils n'eurent que cinq cents hommes de tués, mais un grand nombre de blessés; le peu de bagage qu'ils avaient, fut pris avec quelques drapeaux, et parmi les officiers qui furent faits prisonniers, se trouva le colonel Duclinski. On voit par la Planche, qu'ils se rallièrent sur une hauteur bien loin au delà et à droite de Philippova; mais comme il n'est plus question d'eux, ils se dissipèrent sans doute de nouveau à l'approche des Suédois, qui les poursuivirent à deux milles de chemin, après quoi la lassitude des chevaux et l'approche de la nuit obligea les vainqueurs de s'arrêter. Pendant la poursuite les Suédois trouvèrent dans un bois le Prince Radzivil, qui était condamné au dernier supplice, et qui fut heureusement délivré des mains des Polonais.

Ainsi Stenbock n'avait pas même eu besoin des excellentes dispositions qu'il avait faites pour gagner la victoire. Après le combat les Suédois se séparèrent des Brandebourgeois et revinrent sur leurs pas

du côté de la Vistule, où Henri Horn dissipa les Mazoviens, après en avoir taillé en pièces plus de cent cinquante et fait beaucoup de prisonniers.

Cependant l'Electeur se montrait de plus en plus contraire aux Suédois, et peut-être Charles Gustave avait-il commis une imprudence, en obligeant ce Prince à lui prêter hommage pour la Prusse dans les conjonctures présentes. Les Moscovites avaient déjà commencé des hostilités et inondé la Livonie de leurs troupes; on parlait d'une alliance entre eux et l'Electeur; les Hollandais faisaient tous leurs efforts pour achever de rompre celle qui n'existait que de nom entre ce Prince et la Suède, et pour éloigner cette dernière puissance de la Prusse; d'ailleurs l'Electeur était déjà en négociation avec Gosiewski.

Ce fut envain, et peut-être trop tard, que Charles Gustave, par le traité de Labiau *), céda à l'Electeur la souveraineté de la Prusse. Ce traité ne servit qu'à mettre l'Electeur encore plus dans son tort, puisqu'il s'engageait de nouveau à secourir le Roi de Suède et confirmait ses anciens engagemens, à la veille de rompre ouvertement.

Pendant que l'armée de Suède était occupée, d'un côté, à faire lever le siége de Riga, investie par les Moscovites, et de l'autre à garder les pays de l'Electeur, Jean Casimir était entré sans peine dans la ville de Danzig par la Pomérélie, après avoir pris Lencitz, Conitz et Calish. Le Comte de Wresovitz,

*) 21 Novembre. On peut voir ce traité tout au long chez Puffend. Liv. III. §. 35 etc.

marchant au secours de cette dernière place, fut surpris par Czarneski et tué avec la plupart des siens. La Reine de Pologne voulant aller joindre son époux à Danzig, reçut un passeport du Roi de Suède, qui, en ennemi généreux, saisit avec plaisir cette occasion d'obliger une Princesse qu'il avait vue et distinguée en France; mais ayant changé de dessein, la Reine ne se servit pas du passeport.

Les Polonais ne firent que de vaines attaques aux environs de Danzig, sur Dirschau, Haupt etc. Königsmark venant par mer de Wismar avec des Ecossais nouvellement levés, fut forcé par eux de s'approcher de Danzig, où il fut pris et gardé jusqu'à la paix, malgré les efforts du Roi et les représentations des Hollandais pour le faire mettre en liberté. En même tems le Grand-Chancelier Eric Oxenstjerna mourut à Marienbourg d'une fièvre maligne, et le Roi fut très-sensiblement touché de sa perte.

Le secours envoyé par mer à Riga y étant heureusement arrivé, et les assiégés se défendant avec beaucoup de valeur, le Roi demeura en Prusse avec ses troupes, fort diminuées par la fatigue et même par la peste, qui ravageait alors ce pays, ainsi que la Pologne. La saison était fort avancée, et l'armée fut dispersée en des quartiers commodes le long de la Vistule. Cependant Jean Casimir, ayant appelé auprès de lui Gosiewski, et ayant reçu les renforts que lui envoyait la Reine, avait porté son armée aux environs de Danzig à 30,000 hommes. Le Roi de Suède fit quelques tentatives contre Czarneski; mais ce der-

nier évita d'en venir aux mains, et décampa à son approche le 20 Décembre près de Stibilo.

Ascheberg fut détaché avec 750 chevaux, pour incommoder autant qu'il le pourrait, les Polonais dans leur retraite; cependant le Roi avait pris Grebin et mis garnison dans Zobonitz, pour observer les Polonais aux environs de Danzig. Le colonel Arentson, avec 800 chevaux, les délogea de quelques villages et fit rentrer leur infanterie dans la ville. Douglas fut laissé avec un corps considérable dans le petit Verder, avec ordre de courir après Jean Casimir, s'il venait à sortir de Danzig, et d'en donner d'abord avis au Roi, qui en revenant de Stibilo, s'avançait en Pomérélie avec le reste de son armée.

Ascheberg était à Kuskou, quand les coureurs qu'il avait envoyés vers Conitz, lui rapportèrent que toute l'armée polonaise était dispersée dans les villages, aux environs de cette ville. Ayant consulté ses officiers, qui tous brûlaient du même désir que lui d'aller surprendre les ennemis, Ascheberg se mit en marche au milieu de la nuit, passa sans bruit un pont qu'il avait fait couvrir de paille, surprit les quartiers des Polonais et mit tout à feu et à sang; parmi les prisonniers qu'il fit, se trouvait le jeune Samoiski et nombre d'officiers. Tout ce que put faire Czarneski, fut d'aller se mettre à couvert sous le canon de Conitz avec 3000 des siens. Là, ayant su que ce n'était que le colonel Ascheberg, qui avec peu de monde avait fait tout ce fracas, il voulait lui couper le

le retour; mais Ascheberg avait sagement pris un autre chemin et s'était retiré à Slochou, à une demi-lieue des quartiers qu'il venait de surprendre. Les Polonais avaient perdu 3500 hommes et 36 drapeaux. Tout le bagage fut brûlé, avec 3000 chevaux, 1300 furent pris et emmenés; tous ces avantages ne coûtèrent aux Suédois que quelques soldats faits prisonniers. Czarneski ayant conduit la Reine de Pologne à Conitz, marcha vers la haute Pologne; et Ascheberg alla tranquillement rejoindre le Roi, qui le combla d'éloges bien mérités.

La ville de Conitz se rendit peu après aux Suédois. Cependant le brave Wirtz avait non-seulement défendu Cracovie, mais défait ou dispersé différens corps de Polonais.

Sur ces entrefaites Radziejowski s'était mêlé de diverses intrigues; voyant les affaires du Roi en décadence, il travaillait à aigrir les esprits contre lui et tâchait de se faire envoyer aux Cosaques. En les détachant du parti des Suédois, il espérait de rentrer en grâce auprès de Jean Casimir; outre cela il entretenait en secret un commerce de lettres avec les cours de Vienne, de Moscou, et avec les habitans de Dantzig. Le Roi, qui connaissait, dès long-tems, ses menées, le fit enfin emprisonner à Marienbourg, et il fut examiné par les Comtes de Douglas et de Dohna, Björenklou et Friesendorff. Tantôt il avouait tout, et tantôt il se retractait; mais enfin pleinement convaincu de trahison, il fut envoyé en Suède et en-

fermé dans le château de Vesterås, où il fut gardé jusqu'à la paix. Ainsi finit cette année de 1656.

Pour ne pas interrompre le récit des événemens en Pologne, nous n'avons parlé que légèrement des Russes, qui étaient déjà en guerre contre la Suède. Il faut donc que nous retournions sur nos pas, pour dire en peu de mots ce qui s'était passé de ce côté.

Les progrès des armes du Roi en Lithuanie, où les Russes avaient aussi fait des conquêtes, furent, comme on peut se l'imaginer, les premiers germes de discorde; et les différends, qui s'étaient élevés entre les deux puissances au sujet des titres, fournissaient toujours des prétextes; mais dans le fond, c'était la Cour de Vienne qui avait inspiré au Grand-Duc de la défiance des vues des Suédois et de la jalousie de leur agrandissement. Il y eut beaucoup de négociations et d'embarras pour arranger l'affaire des titres etc.; on pouvait bien voir que les Moscovites ne voulaient que la guerre, et les Danois firent aussi leur possible pour les y animer. Enfin ils armaient tout de bon; mais la peste et la guerre avaient emporté les anciennes troupes, et l'ignorance des officiers du pays rendaient moins formidable l'appareil menaçant de ces armemens. A Vilna il avait fallu cinq heures pour ranger un seul régiment. Cependant rien n'était, pour le moment, plus fâcheux pour le Roi de Suède, qu'une rupture avec les Russes, et il ne put l'éviter.

Déjà ils avaient fait une irruption en Livonie, d'où le Roi avait été obligé de retirer ses meilleures

troupes, pour les employer contre les Polonais. De la Gardie avait eu ordre de lever des troupes et de se défendre comme il pouvait. Les Lithuaniens s'étaient en même tems révoltés et avaient fait main basse sur quelques troupes suédoises, qui, par la négligence des officiers, se trouvaient dispersées sans ordre dans leurs quartiers. Le nombre des séditieux s'était accru, et un gros escadron allemand sous Taube voulant leur tenir tête, fut taillé en pièces. De la Gardie vengea bientôt ces échecs; ayant battu des corps considérables de rebelles, il les fit passer au fil de l'épée et mit tout à feu et à sang; mais il restait encore un grand nombre de ces rebelles, qui se refugièrent sur les frontières de la Russie. De la Gardie, voulant éviter d'entrer dans ce pays, se porta vers la Duna, alla lui-même à Riga et donna le commandement des troupes à Lewenhaupt.

Alexis Michaelowitz, qui s'avançait déjà en personne, était arrivé à Smolensko, d'où il allait se porter tout droit en Livonie. Le premier soin des Suédois fut de bien fortifier la ville de Riga, capitale de cette province; on y fit entrer des troupes et tout ce qu'il fallait pour une bonne défense; Simon Grundel Helmfelt en fut nommé Gouverneur. Gustave Horn eut le gouvernement de l'Ingrie, Benoît Horn celui de Revel, Levenhaupt, avec le régiment de Carélie, fut envoyé à Wibourg pour la défense de ce gouvernement, ainsi que de la Finlande en général, et les milices d'Ingrie furent renvoyées dans leur province. Cependant le Roi avait détaché quelques ré-

gimens d'infanterie, pour renforcer les garnisons de Riga, Pernau, Revel et Narva; et on avait embarrassé le passage de la Duna, en y enfonçant des pieux et des bateaux remplis de pierres. De la Gardie ayant renforcé d'infanterie les garnisons des meilleures places de la Livonie, l'armée disponible dans ces cantons se réduisit à trente deux compagnies de cavalerie et douze de dragons. La Noblesse d'Estonie avait mis sur pied un corps considérable pour la défense de ce pays, et les habitans de Revel avaient pris un vaisseau de Lubeck, chargé d'armes et de munitions pour les Moscovites.

Le premier effort de ceux-ci tomba sur la Carélie, où ils mirent tout à feu et à sang; mais François Grave, commandant de Nötebourg, leur résista avec une garnison de six vingt hommes. Un détachement moscovite mit le feu à Nyen, un autre ravagea l'Ingrie, et les Suédois n'avaient pas encore assez de troupes pour s'y opposer. La garde suédoise à Kexholm fut taillée en pièces, et les ravages furent portés jusqu'en Ostrobothnie, aux environs de Cajana.

Enfin les Suédois, s'étant un peu remis de la première confusion, commençaient à tenir tête aux Moscovites, et plusieurs détachemens en défirent des corps fort supérieurs en nombre. Le colonel Burmeister, avec 250 chevaux, mit en déroute un corps considérable, rangé en bataille, et un détachement sorti de Wibourg ruina les magasins de Taipal. Les Russes, pour affamer Kexholm, avaient bâti six forts aux environs de cette ville. Lewenhaupt entreprit de

s'en rendre maître; mais ayant emporté le premier de ces forts, deux de ses canons crévèrent, ce qui l'obligea de se retirer. Gustave Horn voyant Nyen abandonné par l'ennemi, s'en empara et fortifia la place, à cause de l'importance de sa situation, pour empêcher les barques russes d'arriver à la mer. Horn et Lewenhaupt s'étant réunis, chassèrent les Moscovites du pays de Kexholm et leur firent lever le blocus de Nötebourg. Battus par-tout où ils rencontraient des troupes régulières, les Russes quittèrent enfin ces cantons, après avoir exercé leur cruauté contre les habitans et les maisons de la Carélie, de l'Ingrie et de l'Estonie. Mais les Suédois perdirent Lewenhaupt, qui mourut de maladie à Wibourg, au moment qu'il comptait faire une irruption en Russie.

C'était sur la Livonie que venait fondre le fort de l'orage. Le Czar y entra avec cent mille hommes; cependant il eut d'abord de grandes difficultés à s'emparer de la petite ville de Dunabourg, qui n'avait qu'une faible garnison, et dont les fortifications n'étaient pas encore achevées. Le brave commandant Willigman, lieutenant-colonel, ayant fait tout ce qu'on peut attendre de la valeur humaine, et voyant enfin que la place allait être emportée d'assaut, mit le feu à quelques tas de foin, et se jeta lui-même dans les flammes, pour éviter de tomber entre les mains des Russes.

Le Major-Général Streiff et le colonel Adricas, avec 400 chevaux et dragons, avaient défait 3500 Russes près de Wolmar; mais le dernier ayant bien-

tôt livré aux Russes par trahison le château de Nilhusen sur la frontière, Streiff ne put aller plus avant.

La cavalerie suédoise, sous le Comte de Thurn, prit l'alarme à l'approche des troupes innombrables du Czar; et les officiers ne pouvant pas retenir les soldats, Turn fut obligé de se retirer à Kerkholm. Les obstacles que les Suédois avaient mis au passage de la Duna, près de Kakenhousen, furent levés, et cette place fut investie. Sperling, qui y commandait, résista courageusement et fit des sorties qui coûtèrent beaucoup de monde aux Russes; mais enfin la place fut emportée par un assaut général, et Sperling oublia, ou n'eut pas le tems de faire jouer une mine; les Russes massacrèrent le commandant ainsi que toute la garnison. Après la prise de Kakenhousen les Russes occupèrent Kerkholm, qu'ils trouvèrent abandonné et brûlé; puis s'avançant vers la Duna, ils s'emparèrent de trois pontons, à la défense desquels les Suédois perdirent deux Majors-Généraux, Rehbinder et Weingarten; mais Stahl, officier suédois, à la tête de 30 chevaux, avait attaqué 130 des ennemis, fait main basse sur la plupart, pris et blessé leur commandant.

Le 19 Août les Moscovites commençant à se faire voir aux environs de Riga, la cavalerie suédoise s'était retirée dans les nouvelles fortifications qu'on avait construites autour des faubourgs, après avoir brûlé une partie des maisons et les moulins du voisinage. Le lendemain, de la Gardie avec les autres Généraux, alla visiter les collines sablonneuses d'alentour; le Comte de Thurn, qui était du nombre,

voyant quelques cavaliers suédois, qui s'escarmouchaient avec les ennemis à la vue de leur camp, courut à eux pour les animer; mais s'étant avancé trop loin, il fut enveloppé avec Guillaume Cronman et quelques cavaliers. Le lieutenant-colonel Budenbrock, qui s'était avancé à leur secours avec 30 chevaux, reçut quatorze blessures et ne put ramener que trois des siens. La nuit suivante on trouva les corps de Thurn et de Cronman, auxquels on avait coupé la tête.

La ville de Riga fut ensuite investie par l'armée entière des Moscovites. On avait travaillé depuis quelques années à fortifier les faubourgs, ouvrage non-seulement inutile, mais nuisible, puisque ces fortifications exigeaient une garnison plus nombreuse que les circonstances ne le permettaient, et plus de canons qu'on n'en avait. Charles Gustave l'avait bien senti et avait ordonné qu'on les démolît; mais comme une quantité de gens de la campagne s'y étaient retirés avec leurs effets, on ne voulait pas les priver de cet asile. Le Roi, dans ses lettres à de la Gardie, lui reprocha très fort de ne pas avoir obéi à ses ordres. Il n'y avait dans la place que 1800 fantassins, 500 dragons, 1500 chevaux, et le même nombre de bourgeois armés, en tout 5000 hommes capables de porter les armes. Les Russes pouvaient approcher impunément des remparts, à cause des maisons, hayes et jardins qu'on avait laissé subsister. Enfin l'expérience fit sentir aux chefs suédois la faute qu'ils avaient commise; mais le hasard y remédia en partie. Les habitans des faubourgs et les paysans qui s'y étaient

retirés, s'appercevant qu'on ne pouvait pas les défendre, prirent l'alarme une nuit, et ayant mis le feu aux faubourgs, ils se retirèrent dans la ville. Charles Gustave avait promis à de la Gardie de venir bientôt à son secours, et lui avait défendu d'entrer en aucune négociation avec l'ennemi. Le sénat de la ville fournissait des vivres aux soldats, et on ne manquait que d'argent pour les habiller, pour acheter des munitions de guerre etc. Tous étaient résolus à se défendre jusqu'au dernier soupir, et la barbarie des Russes ne contribuait pas peu à les confirmer dans cette résolution. De la Gardie et Helmfelt ne négligèrent rien pour la défense, et on avait fait sortir de la ville toutes les femmes, sans excepter celles des Généraux, tant pour les soustraire au danger, que pour éviter l'effet que pourraient faire leurs plaintes et leurs frayeurs sur l'esprit des soldats et des bourgeois. Les Russes, peu habiles dans l'art des siéges, avaient envain poussé leurs ouvrages jusqu'au bord du fossé; ils n'osèrent pas donner d'assaut. Un colonel, envoyé par le Czar pour sommer la place, exécuta sa commission avec toute l'insolence possible, et apporta la tête du Comte de Thurn dans une corbeille couverte de tafetas. Il fut renvoyé bien vîte sans réponse. Cependant on se canonnait vivement, mais avec peu d'effet de la part des assiégeans. Les Suédois firent un nombre de sorties avec grand succès et tuèrent beaucoup de monde aux Russes; mais ceux-ci avaient assez de troupes pour suppléer facilement à leurs per-

tes.

tes. Helmfelt se trouvant pendant le plus grand feu sur un des bastions, fut blessé à la tête par un éclat de bois, et le colonel Fersen le fut de même au côté. Ce malheur fut vengé par une sortie qui coûta la vie à une grande quantité de Russes; et on emmena plus de quarante bœufs dans la ville. Un secours de quatorze compagnies d'infanterie, levées par Königsmark, vint fort à propos pour encourager les assiégés; le colonel Taube et le brigadier Lœscher vinrent, de la part du Roi, avec l'assurance que Douglas marcherait bientôt au secours de la Livonie avec 5000 chevaux, promesse sans effet, mais qui, pour le moment, ne manqua pas d'encourager les habitans. L'ardeur et le courage des assiégés étant toujours les mêmes, les Russes commençaient à désespérer du succès; déjà le Czar se répentait d'avoir entrepris ce siége. De la Gardie l'ayant su par des transfuges, voulait aller à Pernau pour y rassembler des troupes et mettre à couvert le reste de la Livonie; mais les autres chefs l'en détournèrent, craignant que son absence ne changeât les bonnes dispositions des bourgeois. Enfin d'autres transfuges confirmèrent la nouvelle du découragement du Czar, qui sur-tout se chagrinait de ce que l'image de St. Nicolas avait été emportée par un boulet de canon; d'ailleurs les Cosaques du Don désertant journellement, le Czar avait résolu de donner un assaut le lendemain, et de se retirer s'il ne réussissait pas. Le silence de l'artillerie russe confirmait ces nouvelles; et les assiégés, pour préve-

nir l'assaut, firent une sortie de nuit par le fleuve, massacrèrent un corps de garde, mirent le feu à trois bateaux pleins de munitions et à un magasin de bombes, dont l'explosion porta la terreur dans le camp du Czar. On fit encore plusieurs sorties; entre autres les colonels Alfvendehl *) et Zedelman, avec 550 hommes, attaquèrent sept régimens et laissèrent 2000 ennemis sur la place, après quoi ils firent heureusement leur retraite, sans avoir perdu plus de douze soldats et un capitaine. Parmi les prisonniers se trouva Siecler, colonel russe, blessé à mort, et qui rendit l'ame en demandant un coup d'eau de vie. On avait pris dix-sept drapeaux qu'on planta sur le rempart.

Les Moscovites avaient déjà embarqué une partie de leur artillerie; ce dernier coup les effraya au point qu'ils n'osaient plus camper près de la ville. L'approche de Stenbock, qui était déjà aux bords du Niemen, et le bruit que le Roi le suivait de près, déterminèrent enfin le Czar à lever le siége. Il masqua ce dessein quelques jours par de faibles canonnades, et enfin la retraite se fit avec tant de précipitation, qu'on laissa beaucoup d'effets dans le camp et deux canons à quelque distance.

C'est ainsi que la bravoure des officiers et des soldats suédois consolaient encore de tems en tems Charles Gustave de la décadence de ses affaires. Le siége de Riga, qui avait duré six semaines, coûta aux Russes 14,000 hommes; ils se vengèrent en ravageant le pays jusqu'à quinze milles au delà de Pernau. La

*) Albedyhl.

ville de Riga, délivrée des malheurs d'un siége, fut bientôt ravagée par des maladies et même par la peste; et d'autres villes de la Livonie ne furent pas plus heureuses. Sur ces entrefaites la ville de Derpt s'était rendue après une belle défense de deux mois et demi; et la garnison avait obtenu une capitulation honorable, qui fut religieusement observée, contre la coutume des Russes de ce tems.

Cependant le Czar avait fait entendre qu'il ne serait pas contraire à un accommodement avec la Suède, par la médiation de l'Electeur de Brandebourg; et la négociation fut entamée, mais sans succès. Il en fut de même de celle avec la Pologne. Les ministres de France proposèrent au Roi une alliance contre l'Empereur, pour maintenir l'exécution de la paix de Vestphalie; mais rien ne fut conclu, et les négociations avec le Duc de Courlande n'eurent pas plus de succès. Sur ces entrefaites Ragotzki, Prince de Transilvanie, envoya au Roi pour lui offrir son alliance, et après quelques négociations un traité fut conclu, par lequel le Roi lui cédait Cracovie avec les salines qui en dépendent, ainsi qu'une grande étendue de pays, et le titre de Roi, qu'il ne put conserver.

Aussitôt Ragotzki se disposa à entrer en campagne *) avec 20,000 hommes, auxquels il devait joindre 15,000 Cosaques, 6000 hommes de la Moldavie et de la Valaquie. En même tems le Roi avait envoyé des députés à Cmielnicki et aux Tartares; mais cette mission n'eut pas de suites. Sur la prière de

*) 2 Décembre.

Ragotzki, le Roi envoya Claude Râlamb comme Ambassadeur à Constantinople, pour tâcher de disculper le Prince Transilvain, qui était vasal de la Porte, d'avoir attaqué la Pologne sans permission, et pour négocier une réconciliation, en cas qu'on en fût sérieusement offensé. Le Comte de Potting, envoyé par l'Empereur auprès de Charles Gustave, pour lui offrir sa médiation, ne réussit pas, parceque le Roi, connaissant les dispositions de l'Empereur, souhaitait qu'il se mêlât le moins possible des affaires de Pologne. Enfin l'Ambassadeur s'était retiré fort mécontent. Les Polonais sollicitaient en même tems l'Empereur de se déclarer ouvertement contre la Suède; mais ce Prince gardait encore quelques ménagemens.

Cromwel avait conclu en 1654 à Upsal un traité avec la Suède, par lequel les deux puissances se permettaient mutuellement de lever des soldats et des matelots dans leurs pays; et on y était convenu de plusieurs réglemens de commerce etc. Le Roi souhaitant de resserrer son union avec l'Angleterre par une alliance plus étroite, on négocia long-tems, mais tout se réduisit, de la part de Cromwell, à de grandes déclarations d'amitié, et de bons offices auprès des Hollandais. Le Roi de Dannemarc, avec lequel on négociait aussi une alliance, sur-tout pour empêcher que les Hollandais n'eussent une flotte dans la Baltique, avait en secret des dispositions bien contraires, et pendant les négociations il proposa au Sénat d'attaquer la Suède; mais tous les vieux Sénateurs, connaissant l'état des affaires, le manque d'ar-

gent, le peu d'expérience des Généraux et des officiers etc., opinèrent pour la paix, tandis que la jeunesse, et en général le peuple, animé par l'ancienne antipathie nationale, demandaient la guerre. Déjà les Danois faisaient des préparatifs pour la commencer, quand ils apprirent avec chagrin le traité conclu à Elbing entre la Suède et les Provinces unies. Cependant ils envoyèrent dix vaisseaux de guerre aux côtes de Danzig, dans le dessein de les joindre à ceux d'Opdam; mais cet Amiral hollandais avait eu ordre, en conséquence du traité, de se retirer avec sa flotte.

Le Roi de Suède, pour être préparé à tout événement, ordonna qu'on renforçât les garnisons de Calmar, de Halmstad et de Gothembourg en Suède, et défendit de faire sortir les six vaisseaux destinés à garder l'embouchure de la Vistule. L'Electeur de Brandebourg ayant offert sa médiation, la négociation fut renouée entre la Suède et le Dannemarc, mais dans le fond tout cela n'aboutissait à rien. La plupart des puissances de l'Europe, et sur-tout les plus proches voisins de la Suède, craignaient l'agrandissement de ce royaume par le courage, le génie et l'ambition de Charles Gustave. Les Hollandais craignaient particulièrement pour leur commerce dans la Baltique, si ce Prince restait maître de la Prusse; ils venaient de conclure le traité d'Elbing, mais ils le rendirent inutile, en différant la ratification. Les Danois n'avaient attendu dès long-tems qu'une bonne occasion d'attaquer les Suédois, et le moment paraissait très favorable.

Au commencement de l'année *) Charles Gustave se mit en marche pour reprendre Conitz, dont les Polonais s'étaient emparés, et pour donner la chasse à Czarneski. La ville se rendit au bout de trois jours; mais Czarneski, décampant aussitôt que les Suédois s'approchaient, ne put être entamé; et le Roi, ayant rejoint les troupes commandées par Douglas, laissa à Stenbock le commandement de l'armée à Linau, avec ordre d'observer Czarneski et de couvrir les terres de l'Electeur, qui y avait 5000 hommes sous Spar, après quoi le Roi se rendit lui-même à Marienbourg, d'où il alla à Holland **), pour y avoir une entrevue avec Fréderic Guillaume.

Il fut encore question de paix avec la Pologne; mais on peut bien juger que ce fut envain. Quant aux opérations de la guerre, il fut résolu que les troupes de l'Electeur se réuniraient à celles de Suède, pour faire lever le siége de Tykozin; mais cette place, attaquée par les forces réunies de Sapieha, de Witepski et de Gosiewski, et n'ayant que 500 hommes de garnison, venait d'être emportée par assaut après une belle défense. Le commandant Diéteric Rosen s'étant retiré dans le château, mit le feu à une quantité de poudre qui s'y trouvait, et sauta en l'air avec quelques-uns des siens et beaucoup d'ennemis. La prise de cette ville fut suivie de celle de Byrse, et ces deux pertes achevèrent de chasser les Suédois de la Lithuanie.

---

*) 1657. **) Dans la Prusse royale.

Czarneski se proposait d'aller joindre Gosiewski et de retirer Jean Casimir de Danzig, mais son arrière-garde fut taillée en pièces ou mise en fuite par Stenbock et Spar; cependant le Général polonais ne manqua pas d'entrer dans la ville où était son Roi, et ce Prince partit le jour suivant, pour se rendre en Pologne et tâcher d'empêcher la jonction de Ragotzki avec le Roi de Suède. Sapieha fit une irruption en Prusse après la prise de Tykozin, y mettant tout à feu et à sang, ce qui obligea les troupes combinées de rebrousser chemin, pour se rendre à Joansbourg. Sapieha se retira aussitôt en Lithuanie, et les confédérés marchèrent en Podlaquie, pour y vivre aux dépens de l'ennemi. Bientôt les troupes de Brandebourg, par ordre de l'Electeur, se séparèrent des Suédois; et Stenbock se vit obligé de retourner à Joansbourg, d'où le Roi lui ordonna de se porter par la Prusse à Thorn, afin de se joindre à Ragotzki, qui était entré en Pologne, jonction que le Roi désirait fortement. Au reste il ne se passa rien de remarquable; le Roi fit une tentative pour détourner de Danzig les eaux de la Vistule; mais cette entreprise ne réussit pas de manière à faire grand dommage. Cette ville résistait à toute proposition d'accommodement et à tous les efforts qu'on faisait pour la subjuguer. Enfin le Roi, ayant eu des avis certains de l'irruption de Ragotzki en Pologne, jugea nécessaire de s'avancer à sa rencontre avec les troupes qu'il pouvait rassembler, outre que Stenbock était déjà sur la route de Thorn. Le Major-Général Arentson avait défait,

à Cuiavie, cinq compagnies de Polonais, et se portant ensuite sur Lovitz, il avait fait lever le siége de cette place. Les Polonais rassemblaient toutes leurs forces pour attaquer le Prince de Transilvanie, et le Roi craignit qu'il ne fût surpris par eux, ce qui lui fit hâter sa marche, après avoir pris un nouveau serment de fidélité de Marienbourg et d'autres villes de cette province.

Ragotzki, que sa femme, ses enfans et tous ceux qui l'entouraient, avaient conjuré de ne pas s'exposer aux dangers d'une entreprise si incertaine, mais qui était ébloui par l'espérance de devenir Roi de Pologne, se hâta sur-tout de prendre possession de Cracovie, dont le siége fut levé, à son approche, par Lubomirski, qui pendant cinq mois n'avait pu en venir à bout. Cependant Ragotzki fut bien aise que la garnison suédoise y restât, ne sachant pas lui-même comment il fallait s'y prendre pour défendre une ville. Ce qui accéléra le départ de Ragotzki, ce fut qu'il attendait un Ambassadeur de la Porte, qui pourrait vouloir s'y opposer. Son armée se montait à 18,000 chevaux et 5000 fantassins, outre 20,000 Cosaques et 6000 Valaques. Mais ni son courage, ni sa capacité ne répondaient à son ambition, et quoique les villes lui ouvrissent leurs portes, il ne manquait pas de tems en tems de se livrer à de grandes frayeurs.

Le moment semblait favorable au Roi de Suède pour reprendre ses avantages et finir la guerre, en partageant la Pologne avec ses alliés; mais l'Electeur

de

de Brandebourg n'était pas plus disposé qu'auparavant à agir avec vigueur; toutefois il laissa encore au Roi quelques troupes, qui le joignirent à Lawsig, sous le commandement du Comte de Waldeck; et l'armée réunie pouvait se monter à 7000 hommes. Cependant le Roi voulait attirer Jean Casimir à une bataille; mais voyant que c'était envain, il se contenta de s'emparer de la ville de Petricow, où il y avait une garnison nombreuse, et où devait s'assembler la Noblesse de la Pologne. N'ayant pas eu des nouvelles de Ragotzki, le Roi était inquiet sur son sort. D'ailleurs il se trouvait lui-même au milieu de la Pologne avec une petite armée, et pouvait facilement être enveloppé. Enfin il reçut des lettres de Wirtz, qui lui donnait avis de la marche des Transilvaniens; et ce Général ayant rejoint le Roi avec trois régimens aux environs d'Ivaniski, lui annonça que Ragotzki devait arriver le même jour *) vers le soir.

Charles Gustave reçut ce Prince avec beaucoup de pompe. Toute l'armée suédoise, rangée en bataille, le salua par une double décharge de mousqueterie, au son des trompettes et des timbales. Mais la joie fut troublée par la mort du Prince Adolphe de Nassau, qui, soit par malheur, soit à dessein (ce qu'on ne put découvrir), fut tué d'un coup de fusil à la tête de son régiment. Le Roi, après avoir passé une partie de la nuit en rejouissances, fit présent à

*) 2 Avril 1657.

Ragotzki de deux chevaux superbement équipés et d'un sabre garni de diamans.

Ayant tenu conseil de guerre, pour connaître les desseins de Ragotzki et pour l'éclairer sur ce qui serait le plus convenable aux circonstances, le Roi résolut de passer la Vistule sur deux ponts, l'armée de Transilvanie sur celui de Casimirs, et les Suédois sur celui de Savichost, pour se réunir ensuite et marcher ensemble vers Lublin, où devaient être les Polonais; il avait aussi le dessein d'assiéger Brestie ou Samoscie, s'il ne pouvait pas forcer l'ennemi à livrer bataille. Le Roi recommanda à Ragotzki de faire observer à ses troupes la plus exacte discipline, et de régler leurs mouvemens sur ceux des Suédois; mais ils n'avaient aucune idée de discipline ni d'évolutions. Antoine Zlanovitz, chef des Cosaques, vint en mauvais équipage saluer le Roi, qui ne le reçut pas moins honorablement et lui fit un présent magnifique. Bientôt Charles Gustave eut l'occasion de s'assurer de ses propres yeux, pendant la marche, du grand désordre qui régnait parmi les troupes de ses nouveaux alliés; et les Suédois, accoutumés à l'ordre le plus sévère, furent bien étonnés de voir quelquefois quarante ou cinquante compagnies se débander pour courir après un lièvre. On peut bien juger qu'avec des troupes pareilles il était impossible d'exécuter quelque chose d'important. Nous ne fatiguerons pas le lecteur par le récit ennuyeux d'un grand nombre de marches et de contremarches inutiles pour atteindre les Polonais, qui se retiraient par-tout. La prise de

Brestie par Charles Gustave fut le seul événement remarquable. Mais nous ne pouvons nous abstenir de raconter un trait qui prouve l'estime que ce héros avait su inspirer, même à ses ennemis. Charles Gustave, au passage du pont de Savichost, était, selon sa coutume, aux premiers rangs. Coriski, colonel polonais, qui lui était resté fidèle, voyant au delà du pont quelques escadrons ennemis, qui faisaient feu sur lui, leur cria de respecter le Roi de Suède, le leur montrant de la main; sur quoi les Polonais descendirent de cheval, et les chefs baissèrent la tête jusqu'à terre, après quoi ils passèrent sans tirer. Le Roi, pour répondre à leur civilité, fit cesser le feu des canons braqués contre eux.

La grande armée de Ragotzki, forte de 60,000 hommes, craignant de se voir attaquée, se tenait toujours comme sous la sauvegarde du petit nombre des Suédois, et ne voulait pas s'éloigner d'eux. Un bagage immense et des chariots attelés d'un grand nombre de bœufs retardaient les marches, et quand on les laissait en arrière, obligeaient l'armée de s'arrêter long-tems pour les attendre. Les querelles entre les Hongrois et les Cosaques, où quelques-uns de ceux-ci furent tués, embarrassèrent beaucoup Ragotzki, et comme il ne punit pas assez les coupables, malgré les représentations du Roi, l'animosité, qui s'en suivit chez les Cosaques, fut cause que, dans la suite, ils abandonnèrent Ragotzki. Le Roi se dégoûtait de plus en plus de cet allié, dont la conduite commençait à devenir équivoque, et qui négociait secréte-

ment avec ses ennemis, quoique sans effet. D'ailleurs, les Danois menaçant d'attaquer la Suède, il était de la dernière nécessité pour le Roi de se rapprocher de ses Etats. Il laissa donc Stenbock auprès de Ragotzki, après avoir pris très-amicalement congé de lui, et se rendit avec quelques régimens à Thorn, où il apprit que les Danois avaient déjà commencé les hostilités, en entrant dans le pays de Brême. Il résolut donc de quitter la Pologne, pour aller défendre ses propres Etats; et le tems pressait, puisque les Autrichiens, qui avaient déjà envoyé des troupes auxiliaires aux Polonais, pouvaient se joindre aux Danois et lui couper le chemin de la Poméranie.

Cependant Stenbock et Ragotzki s'étaient approchés de Varsovie, et ce dernier se hâta d'avancer, se vantant qu'il allait montrer qu'il savait prendre des villes aussi bien que Charles Gustave; mais bientôt, effrayé par quelques sorties, il demanda du secours à Stenbock; et la place s'étant rendue, il signa la capitulation sans la communiquer à ce Général. Peu après Stenbock eut ordre du Roi de venir le joindre avec ses troupes, en conseillant à Ragotzki de retourner dans ses Etats, d'où il pouvait beaucoup incommoder les Polonais et veiller à la défense de Cracovie. Après beaucoup d'instances de la part du Roi, Ragotzki avait enfin occupé cette ville, quoique Wirtz n'eût pu en retirer le reste des troupes suédoises et que le Roi eût été obligé de donner à la garnison du Prince des officiers pour la commander. Ragotzki se plaignit amèrement et les larmes aux yeux

de ce qu'on l'abandonnait ainsi; mais le Roi y était forcé par les circonstances, et sur-tout par le peu d'usage qu'il pouvait faire de troupes comme celles de son allié. Stenbock, pour ne pas décourager tout-à-fait les Transilvaniens, consentit à les suivre quelques jours, faisant l'arrière-garde, après quoi, restant peu à peu en arrière, il se sépara tout-à-fait d'eux. Ce Général avait ordre de faire ravager le pays à droite et à gauche depuis Brestie jusqu'à Thorn, et de détruire les ponts pour empêcher l'approche des ennemis. Mais il remit bientôt le commandement des troupes à Jacob de la Gardie, et partit pour la Suède, où il devait commander l'armée contre les Danois. Le Roi alla à Bromberg à la rencontre des troupes qui revenaient de Pologne; il était suivi de son frère, à qui il avait donné le gouvernement de la Prusse. On retira les garnisons de la plupart des places, et l'on renforça celles de Thorn, de Marienbourg et d'Elbing.

Sternbach, qui était resté comme Ambassadeur du Roi auprès de Ragotzki, avait eu ordre de l'assister de ses conseils; mais il ne put réussir, et tous ses efforts furent inutiles. Ragotzki se laissa conduire par les Cosaques jusqu'aux frontières de l'Ucraine, où, se trouvant dans le voisinage de leur pays, ils le quittèrent brusquement dans le moment où Czarneski et d'autres chefs polonais avec quelques régimens s'étaient approchés de lui et avaient pris son bagage. Les Moldaves et ceux de Transilvanie prirent aussitôt la fuite; il ne restait donc à Ragotzki

que les Hongrois, et quoique ils fussent encore supérieurs en nombre aux ennemis, il traita avec eux sous les conditions les plus honteuses. Enfin craignant pour sa personne, il retourna dans ses foyers, laissant le commandement des troupes, qui lui restaient, à Kemini Janos, pour les conduire en Valaquie. Mais les Polonais les poursuivaient, et les Tartares les enveloppèrent enfin au milieu d'une grande plaine. Ils combattirent la première journée avec beaucoup de valeur; mais le lendemain ayant été mis en désordre, ils prirent la fuite; cinq cents furent tués, onze mille furent faits prisonniers, et huit mille six cents échappèrent. Ce combat avait coûté la vie à 7000 Tartares.

Ainsi finit cette expédition de Ragotzki. Pour disculper le Roi de Suède du reproche d'avoir été la cause des revers du Prince de Transylvanie, il faut observer: que ce Prince, aspirant à la couronne de Pologne, avait lui-même offert son alliance au Roi, et s'était plaint de ce qu'elle ne fut pas assez tôt acceptée: que le Roi, loin de tirer aucun fruit du secours que Ragotzki lui amenait, n'en fut que très-embarrassé, par l'ineptie et la poltronerie du chef et par la mauvaise discipline des troupes: que le Roi, attaqué tout-à-coup par les Danois et menacé par l'Empereur, ne pouvait se passer de ses propres forces, et enfin que Ragotzki, malgré les conseils de Sternbach et de Wirtz, ne fit ensuite que faute sur faute. Un homme pareil n'est pas à sauver. Avant sa déroute les Ambassadeurs de Suède à la Porte avaient

négocié avec succès sa réconciliation; mais la nouvelle de cet événement changea tout-à-fait les dispositions des Turcs, et les Ambassadeurs suédois eurent de la peine à pouvoir s'en retourner en liberté. Ragotzki, engagé ensuite dans une guerre contre la Porte, perdit ses Etats et la vie.

Cependant l'Electeur de Brandebourg, voulant aller, par degrés, de l'alliance la plus étroite à une guerre ouverte, avait fait représenter au Roi par Dobrzenski, la nécessité où il se voyait de traiter avec les Polonais. Pressé par cet Envoyé, qui promettait de la part de son maître, qu'il ne s'engagerait à rien de contraire aux intérêts de la Suède, Charles Gustave déclara, qu'à cette condition, et si l'Electeur se voyait réduit à l'extrême nécessité, il consentait que ce Prince traitât avec la Pologne. Fréderic Guillaume avait déjà commencé par s'engager avec les Polonais et les Autrichiens, à rester neutre, quoique le Roi eût laissé assez de troupes en Prusse pour défendre le pays conjointement avec celles de l'Electeur.

Les Autrichiens, qui, sous Hatzfeld et Montecuculi, s'étaient joints aux Polonais, avaient pris Cracovie par capitulation; et Wirtz, après avoir exigé et reçu les assurances les plus solemnelles du Roi et des Sénateurs de Pologne, et *parole d'Allemand* de Hatzfeld, qu'il pourrait se retirer en sureté avec les Suédois qui s'y trouvaient encore, sortit de la ville avec les colonels Fersen, Forgel, Vicken, Yxkul et environ trois mille hommes, escortés par le colonel Garnier. Tant par sa propre vigilance, que par la probité

de cet officier, il évita les attaques de Czarneski, qui, au grand mécontentement de Hatzfeld, et méprisant toute foi et honneur, le suivait de près, pour le massacrer avec sa troupe. Arrivé à Landsberg, Wirtz congédia son escorte, et fit présent au colonel de deux mille ducats et de quelques chevaux de prix. Ensuite il arriva heureusement à Stettin, après avoir évité, par sa diligence, un nouveau piége que lui avait tendu Czarneski. Ce dernier ne s'en tint pas là; ayant passé l'Oder à la nage, il alla ravager les environs de Stettin, et ne se retira qu'à la vue des troupes suédoises, qui s'y rassemblaient. Après la prise de Cracovie, Montecuculi, avec 6000 Autrichiens, prit sa route vers la Prusse, reprit Posen et s'avança jusqu'à Thorn, dont il n'entreprit pas le siége, sous prétexte que la saison était trop avancée, mais en effet par ordre de l'Empereur, qui lui avait recommandé de ne pas exposer ses troupes.

Sur ces entrefaites l'Empereur Ferdinand III venant de mourir, Charles Gustave se donna des mouvemens pour exclure la Maison d'Autriche de la couronne impériale; la France et l'Angleterre semblaient appuyer ce dessein, mais ce fut sans effet. Cependant on négociait avec les Russes, qui de tems en tems paraissaient disposés à la paix. Les Suédois eurent beaucoup de petits succès de ce côté; de la Gardie fit des irruptions en Moscovie, ravagea les frontières, et eut l'avantage dans plusieurs rencontres. Le colonel Reck et Fréderic de Leve combattirent avec

avec honneur; ce dernier prit quelques places et livra un combat à dix mille Moscovites sous Scheremetoff, près de Walka, où après un choc terrible, le régiment de Toll plia, mais ceux de Glasnap, de Pontus de la Gardie et de Christer Horn vinrent au secours, après quoi l'ennemi fut totalement défait. Il y eut un grand nombre d'affaires de poste sans conséquence et avec succès inégal. Cependant la Livonie, infestée par la peste, par les Russes et par les Lithuaniens, n'offrait qu'un spectacle affreux de misère. Helmfelt, au milieu de toutes ces horreurs, défendait toujours avec la même valeur les approches de Riga. Le Duc de Courlande, observant la décadence des affaires du Roi de Suède en Pologne, se montrait de plus en plus contraire au parti de ce Prince, et le Comte de la Gardie employait envain auprès de lui tout l'art des négociations.

CHAPITRE X.

Invasion des Danois dans le pays de Brême. Ils envoient en Suède la déclaration de guerre. Charles Gustave, avec les troupes qu'il a pu rassembler en Pologne, se porte rapidement vers le Holstein. Les Danois sont par-tout repoussés. Combat naval près de Moen. Prise de Fredericsodde par Wrangel. Négociations en Angleterre, en Hollande etc. Le Roi se résout à faire une descente dans les îles de Dannemarc. Le grand froid favorise cette entreprise. Passage du petit Belt, bataille d'Ivarnœs. Passage du grand Belt.

Nous avons vu comment les Danois avaient commencé les hostilités. Il serait inutile de donner ici le détail des négociations de la part du Roi de Suède, des prétextes et des plaintes des Danois, des efforts des Polonais, des Hollandais et des Autrichiens, pour décider les Danois à la guerre, ainsi que des bons offices apparens de l'Electeur de Brandebourg. Il suffit de dire que les affaires de Charles Gustave ayant tourné mal en Pologne, que ce Prince ayant sur le bras les Russes et l'Empereur, outre les Polonais, c'était le moment favorable pour les Danois d'attaquer un voisin, dont ils craignaient la puissance, le génie et le courage. D'un autre côté il est bien clair que Charles Gustave, loin de donner aux Danois des sujets de mécontentement, dut éviter avec tout le soin possible de provoquer une guerre, qui pour le moment paraissait devoir mettre le comble aux revers

qui l'accablaient déjà. Ce n'est pas dans les manifestes, mais dans l'intérêt des puissances, qu'il faut chercher la raison de leurs démarches. Si nous convenons qu'il était permis aux Danois de profiter de ce moment pour se venger de l'invasion des Suédois sous Torstenson, pendant la guerre de trente ans *), et pour affaiblir un voisin formidable, qu'ils n'osaient braver en d'autres circonstances; du moins il paraît qu'ils avaient tort de se plaindre, comme ne cesse de faire le Baron de Hollberg, de la conduite de Charles Gustave, après avoir été attaqué dans un moment si critique. Si le Roi de Suède eût pu subjuguer tout le Dannemark et le garder, il en avait bien le droit après ce qui s'était passé.

Revenons à ce héros, qui après tant d'exploits et de victoires avait vu la fortune lui tourner le dos, et qui sans être jamais découragé par les malheurs qui s'accumulaient sur sa tête, par l'inconstance de ses alliés ni par les nouveaux ennemis qui se présentaient pour le terrasser; se montra toujours au dessus des vicissitudes du sort et trouva enfin dans son génie et son courage de nouvelles ressources au moment où il paraissait devoir succomber tout à fait.

Après avoir négocié longtems avec presque toutes les puissances de l'Europe, Charles Gustave s'é-

---

*) Quand cette invasion se fit, les Danois, comptant sur l'éloignement de l'armée suédoise, avaient cru pouvoir commettre impunément les plus grandes violences dans le Sund etc. Les Danois n'avaient alors point d'ennemi sur les bras, les Suédois, au contraire, en avaient assez.

tait convaincu qu'il ne pouvait attendre d'aucun côté un secours efficace. Les Français s'étaient même refroidis, et Cromwel ne donnait que de vagues promesses, changeant à tout moment d'avis. Le Roi de Suède se voyant donc réduit à ne compter que sur ses propres forces, résolut de les tourner contre celui de ses ennemis, qui menaçait de plus près ses propres Etats.

Déjà Durel, Envoyé de Suède à Copenhague, avait quitté cette ville, et les Danois avaient commencé à prendre des vaisseaux suédois dans le Sund. Pour causer une disette en Suède, ils se préparaient à empêcher que les bâtimens étrangers n'y apportassent du sel, des harengs etc. Une armée de 18000 hommes se rassembla entre Hambourg et Lubeck, dans le dessein d'aller fondre sur la Poméranie. N'ayant pu obtenir du Duc de Mecklenbourg qu'il défendît aux Suédois de passer par ses domaines, ils trouvèrent à propos de partager leurs forces; et laissant 9000 hommes près d'Itzehoe pour la défense du Holstein, ils marchèrent avec le reste et avec quarante pièces d'artillerie vers le duché de Brême *). Afin de gagner les habitans de ce pays, ils tinrent la plus sévère discipline et les déchargèrent de tous les impôts qu'ils payaient aux Suédois, leur promettant de les exempter pendant neuf ans de toute autre charge. Ils firent aussi des tentatives pour attirer dans leur parti la ville de Brême; mais on y ferma l'oreille à leurs propositions, et l'approche de Wrangel, avec quel-

*) 26 Juin 1657.

ques troupes suédoises, mit fin à ces négociations. Une partie de l'armée danoise, qui avait passé l'Elbe à Gluckstadt, prit d'emblée le fort de Belem, défendu par cent Suédois. Le reste se divisa en deux corps: l'un, sous le colonel Eggeric, alla mettre le siége devant Bremerfurd, l'autre se campa près de Stade, où les plus avancés en vinrent aux mains avec un petit corps suédois commandé par Ascheberg, et il y eut beaucoup de tués des deux côtés. Gestendorff fut rendu aux Danois par la lâcheté du commandant, qui fut fait prisonnier de guerre avec toute la garnison *). Le fort de Lehe ne se rendit qu'après une défense vigoureuse. Delà les Danois allèrent investir Bourg, tandis que la ville de Bremerfurd, par la faute du commandant et ne pouvant plus tenir, s'était rendue par capitulation. Stade et Bourg furent défendus avec plus de succès; mais un fort à l'embouchure de la Suinge fut pris après une bonne défense. C'est ainsi que les commencemens de la guerre parurent favorables aux Danois; mais leurs progrès furent arrêtés par le seul bruit de la marche des Suédois, et ce bruit se confirmant de plus en plus, ils ne songèrent qu'à se retirer du côté de l'Elbe. L'évêque de Munster eut un moment l'idée de reprendre Wiltzhusen, qui avait autrefois appartenu à son évêché; mais l'envie lui en passa bientôt. Le corps d'armée qui était resté près d'Itzehoe, s'avança vers Wismar et fit quelque butin.

---

*) 3 Juillet.

Ce fut alors qu'on intercepta des lettres du Sénat de Suède, qui priait le Roi de revenir dans le royaume. Par ces lettres, et par la nouvelle qu'une flotte suédoise s'avançait du côté de Danzig, le Roi de Dannemarc avait jugé que Charles Gustave devait aller par mer en Suède. Fréderic III, sans faire part de son dessein à d'autres qu'à Gersdorff, et à l'insu même de la Reine, s'embarque sur la flotte et fait voile avec dix-neuf vaisseaux, dans l'espérance d'avoir la gloire de surprendre le Roi de Suède, et peut-être de se saisir de sa personne. Un vaisseau de Stralsund donna dans la flotte danoise et fut remis en liberté. Fréderic voulait gagner les habitans de cette ville; cependant il permit que ses gens fissent une descente dans l'île de Rugen et pillassent quelques villages. Arrivé enfin sur la rade de Danzig, Fréderic fut bien étonné et confus d'apprendre que Charles Gustave avait pris sa marche vers Stettin et se portait tout droit sur le Holstein. Fréderic s'en retourna donc en Dannemarc et commença à douter un peu des grands succès qu'il avait espérés.

Cependant un héraut d'armes avait été envoyé en Suède et adressé à Eric Stenbock, Gouverneur de Hallande, pour déclarer solemnellement la guerre. On avait choisi pour cette commission un palefrenier du Roi, d'une taille énorme, croyant par-là faire peur aux Suédois *). Le manifeste danois, daté du 1 Juin 1657, et une autre déclaration, contenant les raisons de la guerre, avaient été imprimées chez un libraire

*) Puffendorf L. IV. §. 69.

nommé *Doll,* ce qui signifie *fou* en plat-allemand *). Les Hollandais, mauvais plaisans, se permirent des railleries sur quelque rapport qu'ils trouvaient entre le contenu de ces manifestes et le nom de l'imprimeur **). Les Danois ayant envoyé en Hollande des copies de leurs manifestes, un traité fut conclu entre eux et la République, sous le nom de *traité d'élucidation,* parceque les traités précédens, et sur-tout le dernier, appelé *ligue garantie,* y furent expliqués et étendus. Les deux puissances s'engagèrent à se donner réciproquement, en cas de besoin, un secours de 6000 hommes.

Charles Gustave partit de Stettin au commencement de Juillet, pour se rendre à Demmin, où ses troupes avaient leur rendez-vous général. Pendant qu'elles s'assemblaient il alla visiter Gripswald et Stralsund. Ensuite il se mit en marche et fut rejoint par Wrangel avec quelques régimens d'infanterie; s'étant abouché à Schwan, avec le Duc de Mecklenbourg, il continua sa route vers Wismar et passa les défilés

---

*) Puffend. L. IV. §. 69. Hollberg Dannem. Rs. Hist. T. III. pag. 229.

**) Le Baron de Hollberg dit que les raisons alléguées dans le manifeste étaient, comme il s'exprime lui-même, *maigres* et *insuffisantes.* Mais il s'efforce de prouver la justice de la cause des Danois par quelques mots échappés à Charles Gustave, en conversant familièrement avec Terlon, Ambassadeur de France. Tout en avouant que les Danois attaquèrent la Suède dans un moment de détresse, cet auteur prétend démontrer que c'étaient les Suédois qui commencèrent cette guerre etc. V. T. III. pag. 235.

à Mœln, où les Danois auraient pu facilement arrêter toute son armée, s'ils eussent su profiter de leurs avantages. Les Danois ayant partagé leurs forces, d'ailleurs fort supérieures à celles du Roi, ils furent par-tout repoussés, et Charles Gustave s'avança sans obstacle jusque dans le Holstein. Ayant passé l'Alster à Fulsbutel, il trouva sur son chemin un détachement de 400 chevaux danois, qui furent presque tous taillés en pièces, après quoi il campa *) quelques jours à Ottensen près d'Altona et de Hambourg, où il trouva ce qu'il fallait pour rafraîchir son armée. Les soldats ne manquant pas d'argent, quoique leurs habits fussent usés et déchirés **) y achetèrent tout ce dont ils avaient besoin pour pouvoir continuer la campagne. Un corps de cavalerie danoise, de 3000 hommes, se présenta pour combattre les Suédois, mais n'y trouva pas son compte et prit bientôt la fuite ***).

Du

*) 18 Juillet.

**) Hollberg dit, d'aprés Terlon, qu'ils étaient tout nuds et mourans de faim et de lassitude, d'où il juge que les Danois eussent pu en avoir très bon marché. Tant pis pour eux, s'ils ne profitèrent pas de cet état des Suédois; mais il paraît que ces troupes mourantes les battaient par-tout; et d'ailleurs de vieux soldats bien aguerris ne sont jamais plus formidables que lorsqu'ils manquent de tout; c'est en triomphant de leurs ennemis qu'ils sont accoutumés de trouver ce qui leur manque.

***) V. Hollberg T. III. pag. 238. Puffendorf ne parle pas de cette affaire.

Du camp d'Ottensen, le Roi envoya Wrangel, avec un puissant corps de cavalerie et trois régimens d'infanterie, dans le pays de Brême, au delà de l'Elbe. Ce Général n'employa que quinze jours à reprendre tous les forts dont les Danois s'étaient emparés, excepté Bremerfurd, qu'il ne voulut pas assiéger; et d'ailleurs les Danois étant en possession de cette place, cette circonstance pouvait servir de prétexte pour réclamer la garantie des Etats de l'Empire, et obtenir des secours des Princes compris dans le traité de Hildesheim. Wrangel donna la chasse aux Danois, qui se trouvaient dans le pays, en défit entre deux et trois mille, et força un grand nombre à servir dans l'armée de Suède. Le Roi prit le parti de poursuivre l'ennemi dans le Holstein et de se rendre maître de toute la presqu'île. Il prit d'abord sans peine les forts que les Danois avaient bâtis à l'entrée des marais entre Kryck et Neudorff; et les ayant fait raser, il voulait emporter celui de Steinhorst; mais sur l'avis que l'infanterie s'était répandue entre les marais, il se posta de manière à l'empêcher de se joindre à la cavalerie. Ayant tourné à gauche, le Roi s'approcha d'Itzehoe *), mais cette place ne voulant pas se rendre, il s'empara d'abord des dehors, et pour ne pas y perdre du tems, il fit tirer avec des boulets rouges et mit le feu à la nouvelle ville, qui fut réduite en cendres, ainsi qu'une partie de l'ancienne; un grand nombre

*) 6 Août.

des assiégés fut tué, et les nouvelles fortifications furent ruinées. Ensuite, s'avançant dans le Holstein, le Roi passa quelques jours à Gottorp, chez le Duc son beau-père. Il avait laissé quelques régimens à Kiel, sous le Major-Général Arendtson, pour n'avoir rien à craindre sur ses derrières, tandis qu'il s'avancerait dans la presqu'île. Les Danois abandonnèrent le fort de Segeberg, et le Maréchal Bilde ayant retiré toutes ses troupes du pays marécageux qu'il avait occupé, les mena par Rypen, et Colding à Frédericsodde. Le Roi fit raser les forts des marais, excepté celui de Steinberg, et en peu de jours on tua ou fit prisonniers plus de trois mille ennemis; les Allemands, qui se trouvaient parmi ces derniers, prirent service, et les Danois furent envoyés à Revel, pour repeupler cette ville ravagée par la peste. La consternation était plus grande dans le Jutland, qu'elle ne l'avait été en Pologne au commencement de la guerre; et la plupart des habitans s'étaient retirés dans l'île de Fionie, après avoir tout ravagé, pour ne rien laisser à l'ennemi. Le dessein du Roi était d'en chasser le reste, pour y laisser ses troupes en repos pendant l'hiver; et il s'approcha de Frédericsodde (aujourd'hui Fredricia *), dont il trouva les fortifications en beaucoup meilleur état, qui ne se l'était imaginé. Cette place forme une pointe triangulaire dans la mer; le côté de l'orient est baigné par l'Océan germanique, celui du midi par le petit Belt, et la base du triangle, qui est le côté de la terre, était revêtu de sept bastions

*) 25 Août.

et de deux demi-bastions. Il y avait une garnison de 6000 hommes, et la place était très bien approvisionnée. Le Roi se disposa d'abord à donner un assaut, mais ne voulant pas exposer ses meilleures troupes, il prit le parti d'investir la place, afin d'assurer ses quartiers dans le Jutland; mais il laissa le commandement dans ces cantons à Wrangel, étant obligé d'aller lui-même à Wismar, pour veiller aux affaires d'Allemagne et de Prusse, et pour régler les mouvemens de la flotte qu'il avait fait venir de Suède sous l'Amiral Bjelkenstjerna.

Cette flotte, composée de vingt six vaisseaux de guerre et d'autant de bâtimens de charge, construits de manière qu'ils pouvaient aussi servir à combattre, rencontra la flotte danoise non loin de l'île de Mœn, et ne tarda pas d'en venir aux mains *). On ne put d'abord que se canonner de loin, les Danois reculant toujours, moins pour fuir qu'afin d'attirer à eux huit vaisseaux qu'ils avaient sur la rade de Copenhague, et pour être secourus par une flotte hollandaise de dixhuit vaisseaux sous Witte Wilsen, qui n'était pas loin du Sund. Bjelkenstjerna les poursuivit, et le combat se renouvela le lendemain avec plus d'ardeur. L'Amiral suédois cherchait d'en venir à l'abordage, mais les Danois surent l'éviter; cependant il avait si maltraité l'Eléphant, vaisseau amiral danois, que ce vaisseau se trouvait percé de cinq cents coups, et que le bord supérieur en était tout-à-fait détaché **). On

*) 12 Septembre.
**) Hollberg, T. III, p. 246.

fut *obligé* de le faire trainer à Copenhague par deux autres bâtimens. Du côté des Suédois, le vaisseau Marie ne fut pas moins maltraité, et la mauvaise conduite de plusieurs capitaines de vaisseaux sauva le reste de la flotte danoise, qui sans doute eût été détruite par la supériorité du nombre, si l'Amiral suédois eût été dûment secondé *). Il n'en coûta aux Danois que 150 hommes, et les Suédois firent une perte à peu près égale **), de sorte que les frais de cet armement se trouvèrent perdus pour la Suède. D'où vient-il qu'on voit si souvent dans des combats de mer, plusieurs vaisseaux manquer d'avancer sur l'ennemi? L'histoire des guerres maritimes fourmille d'exemples pareils; et cependant la conduite d'un chef de vaisseau est plus exposée à la vue, que celle d'un officier qui commande quelque partie d'une armée, sur-tout dans un terrein coupé.

Après le combat, les Danois se retirèrent vers les côtes de Selande, et les Suédois à Wismar, pour se réparer. Au commencement d'Octobre, la flotte danoise reparut plus nombreuse et montée de nouvelles troupes; mais le Roi de Suède ne permit pas à la sienne de sortir, puisque la saison avancée, les tempêtes et d'autres raisons devaient bientôt obliger

*) Hollberg prétend que l'on combattit des deux côtés avec une bravoure égale; et c'est un compliment qu'il veut faire à sa nation, puisqu'il est décidé que le nombre était inégal, et que la victoire fut douteuse. Il faut en croire plutôt le rapport officiel de l'Amiral suédois, sur lequel se fonde Puffendorf, et qui est conforme à la probabilité.

**) Hollberg ibid.

la flotte danoise de se retirer sans combattre. Cependant, en croisant entre les îles du Dannemarc, elle empêcha le Roi d'effectuer alors la descente qu'il s'était proposé de faire, et que le sort lui réservait d'exécuter d'une manière plus glorieuse.

Pendant le blocus de Frédericsodde, Wrangel détacha Böttiger, Major-Général, avec trois régimens de cavalerie, pour s'emparer de Wensyssel, presqu'île, séparée du Jutland par un isthme très étroit et défendu par un fort; il y avait deux autres forts à Sundby et à Hals; et 1500 paysans étaient employés à les défendre. Cette expédition ne coûta point de peine, comme on peut se l'imaginer; huit cents paysans furent tués, et le reste fut renvoyé à la charrue. Cependant la saison avançait, et tout ce qu'on avait pu exécuter devant Frédericsodde, se réduisait à prendre un vaisseau garde-côte et à repousser quelques sorties. Wrangel résolut enfin *) de donner un assaut aussitôt que Fersen serait arrivé avec les trois régimens d'infanterie qui avaient été à Cracovie. Il fit reconnaître les fortifications par un officier du corps du génie, qui s'étant traîné sur le ventre pour ne pas être découvert, lui en rendit un compte exact. Ensuite ayant tenu conseil de guerre, il fit ses dispositions. Wrangel se chargea lui-même de l'attaque des deux bastions qui regardaient le détroit de Middelfar, et prit quatre bataillons sous les colonels Brahe, Sparre, Fersen et Spens. Le Prince d'Anhalt, avec deux régimens de cavalerie et quelques grenadiers,

*) 24 Octobre.

devait tenter d'entrer dans la ville de ce côté, en prenant un circuit à travers de l'eau, qui était guéable autour du bastion. Jacob Casimir de la Gardie devait aller attaquer les bastions, opposés au mont du gibet. Un corps de cavalerie eut ordre de mettre pied à terre et d'aller rompre la porte royale, par où Berends devait entrer dans la ville avec trois régimens. Les ordres étant donnés, chacun s'approcha de son poste, à la faveur de la nuit; et les Suédois mirent autour de leurs chapeaux un cordon de paille pour se reconnaître. Au signal convenu, l'attaque commença par-tout en même tems avec une ardeur sans égale, et les ordres furent ponctuellement suivis. Le Prince d'Anhalt ayant passé au gué, jusqu'au delà des deux premières palissades, trouva l'eau trop profonde pour avancer plus loin; il fit donc ouvrir le chemin à coups de hache, et en se jetant dans la ville, il mit en déroute et tailla en pièces un bataillon qui voulait s'y opposer. L'infanterie, après un rude combat, gagna les retranchemens et força l'ennemi de quitter un poste après l'autre. De la Gardie fit son attaque avec le même succès. Berends ne put entrer assez tôt dans la ville, l'homme qui devait attacher le petard à la porte ayant été blessé. Cependant les Danois pressés de tous côtés demandèrent à se rendre, et cette place, si bien fortifiée et défendue par cinq mille hommes, fut prise par trois mille Suédois.

Le Maréchal *) Bilde, qui avait combattu avec

*) Il était *Riksmarsk*, ce qui veut dire plutôt Connétable ou Généralissime.

beaucoup de valeur, mourut, quelques jours après, de ses blessures, et son corps fut envoyé dans l'île de Fionie avec tous les honneurs dus à son rang et à son mérite. Un Sénateur, Magnus Hœck, un très grand nombre d'officiers et de bas-officiers, avec deux mille soldats, furent faits prisonniers. Trente neuf drapeaux, cinquante canons, quantité de munitions de guerre et de bouche tombèrent entre les mains des Suédois, qui n'eurent que soixante et dix hommes de tués et un peu plus de blessés. Ce revers découragea extrêmement les Danois, qui, outre qu'ils avaient perdu une de leurs meilleures places, se voyaient privés de cinq mille hommes de troupes *).

Cependant il y avait auprès du Roi un Comte d'Ulfeld, qui, accusé de quelques crimes en Dannemarc, et ayant prouvé son innocence, avait cru devoir se soustraire à la haine de ses ennemis, en quit-

*) Terlon prétend dans ses mémoires, et Hollberg le répète avec plaisir, que Charles Gustave fut fort mortifié et chagrin de la prise de Fréderiesodde, parcequ'un autre que lui en avait eu la gloire. Il est vrai qu'il faut avoir une grande connaissance de l'homme, pour juger de la possibilité des plus étonnantes contradictions dans les caractères; mais il paraît peu probable que celui qui fut vainqueur en personne au passage de la Saane, à la bataille de Varsovie et à tant d'autres occasions, ait pu envier à un de ses plus fidèles serviteurs, la gloire de prendre une place, et qu'il ait pu se montrer chagrin d'un événement si heureux pour lui. Terlon n'était pas mal affectionné aux Danois, qui l'avaient comblé de présens et lui avaient fait tous les honneurs possibles. Il se peut qu'en dénigrant Charles Gustave, il ait voulu se justifier d'un peu de partialité pour ses ennemis.

tant le pays. Il avait ensuite trouvé un asile en Suède, et après avoir publié une justification offensante pour le gouvernement danois, il servait maintenant contre sa patrie. Ulfeld écrivit plusieurs lettres à ses compatriotes, pour les exhorter à abandonner leur Souverain; mais ce fut sans effet, et même il y avait des raisons de douter de la sincérité de ces démarches.

Les troupes suédoises dans le Jutland prirent leurs quartiers d'hiver et se reposèrent de tant de travaux jusqu'à la fin de l'année. Trois vaisseaux suédois passèrent le détroit et allèrent ravager l'île de Samsœ, fameuse par les histoires ou les contes des plus anciens Scaldes (Poëtes) islandais, premiers monumens de l'histoire du Nord. Le Major-Général Arendtson profita de la gelée pour s'emparer du reste des forts dans les marais; et le Roi lui-même resta à Wismar jusqu'à ce que le froid étant devenu extraordinaire, il conçut le projet d'en profiter pour entreprendre quelque chose sur les îles du Dannemarc; à cette fin il tira peu à peu les troupes de leurs quartiers, et les fit marcher du côté de Colding.

Aussitôt que la guerre eut été déclarée, tout ce qu'il y avait de troupes en Suède s'était rassemblé vers les frontières de la Scanie et de la Norvège, pour s'opposer aux irruptions des Danois; mais pour ne pas interrompre le récit des opérations du Roi, nous nous réservons de parler dans la suite de tout ce qui se passa dans ces cantons. Nous ajouterons seulement ici, que l'Angleterre et la France, ayant des raisons

raisons de souhaiter que Charles Gustave tournât ses armes contre la maison d'Autriche, se donnaient des mouvemens pour négocier la paix entre les Suédois et les Danois; l'Electeur de Brandebourg offrit aussi sa médiation, mais ce fut envain. Au reste, quoique on ouvrit des négociations, rien ne fut conclu. Cromwel visait à la possession du duché de Brême, pour avoir un pied ferme en Allemagne, et Charles Gustave n'était pas d'humeur à le lui céder. Les Hollandais, tout en favorisant les Danois, ne voulaient pas rompre ouvertement avec la Suède. Il y avait eu beaucoup de mouvemens sur quelques lettres adressées au Roi par Appelbom, Ministre de Suède près la République, et interceptées par les Danois, qui, en ajoutant ce qu'ils voulaient dans une mauvaise traduction, les communiquèrent aux Hollandais. Les Etats Généraux ne voulaient plus reconnaître Appelbom, et le Roi soutenait son Ministre. Mais les Hollandais, ayant baissé le ton après la prise de Fréderics-odde, donnèrent une espèce de satisfaction de l'insulte faite à Appelbom, et le Roi donna audience à leurs députés; cependant le point principal, qui était la ratification du traité d'Elbing, fut toujours différé, et le Roi, par cette raison, refusa la médiation des Hollandais.

On peut voir par ce resumé, quels secours pouvait attendre le Roi de Suède des puissances de l'Europe. Malheureusement il manquait sur-tout d'argent, et aucune de ces puissances ne voulait lui en four-

nir. Réduit à ses propres forces, et seul contre tant d'ennemis, il n'en acquit que plus de gloire, quoique il ne put exécuter qu'une partie de ses vastes desseins.

Au commencement de l'année *), Charles Gustave se trouvait encore à Wismar, occupé des préparatifs pour les entreprises qu'il méditait. Les dispositions des puissances, avec lesquelles il avait à faire, étaient peu changées par le succès de ses armes. Cependant les Moscovites, irrités contre les Autrichiens, à cause du peu de vigueur que ceux-ci avaient déployé en Pologne, commençaient à donner des espérances de paix et n'agissaient plus avec la même ardeur. Les Autrichiens, les Polonais et les Hollandais s'étaient joints aux Danois pour presser l'Electeur de Brandebourg de se déclarer ouvertement contre la Suède, et ses troupes n'attendaient que la belle saison pour se mettre en marche avec celles des autres puissances armées, dans le dessein d'enfermer Charles Gustave dans la presqu'île de Jutland. Ce Prince, qui pénétrait leurs vues, se préparait à leur échapper, en poussant plus loin ses conquêtes. Il ordonna donc à Wrangel de rassembler autant de vaisseaux qu'il pourrait, pour transporter l'armée dans l'île de Fionie, et les troupes avaient ordre de se tenir prêtes au premier signal.

Ayant tenu conseil à Wismar avec ses Ministres **), le Roi partit le 5 Janvier pour Kiel dans le

---

*) 1658.

**) Relation officielle publiée par ordre du Roi à Stockholm et à Gothembourg en 1658.

Holstein, où les troupes destinées pour la Poméranie eurent ordre de se rendre en toute diligence, le Roi ayant autrement pourvu à la défense de cette province contre toute attaque à la faveur des glaces. A Kiel le Roi trouva Wrangel avec les autres Généraux, et les ayant consultés sur différens objets, il résolut d'exécuter la descente dans les îles, en cas de dégel, sur les vaisseaux et les bateaux préparés pour cet effet, mais si le froid augmentait, sur les glaces. Le dernier cas ayant eu lieu, le Roi envoya Wrangel à Frédericsodde pour faire les arrangemens nécessaires et y rassembler les troupes qui se trouvaient dans le Jutland. Il laissa le Prince de Sultzbach à Kiel avec quinze régimens, pour observer ce qu'on pourrait entreprendre en Allemagne et entretenir la communication avec Muller et Wirtz pour la défense de la Poméranie. Ayant dépêché le Président Gyllenklou, muni de pleins pouvoirs, pour traiter avec les Polonais, le Roi se rendit par Gottorp à Flensbourg, où il attendit le Duc de Weimar et Ascheberg, venant de Brême avec leurs régimens. Il fit un froid extraordinaire la même nuit; mais le vent d'est, qui soufflait avec violence, détachait la glace du rivage et la rompait tout-à-fait où le courant est le plus fort. Pour l'ordinaire, c'est pendant un soulèvement d'eau et de glaçons, et le plus souvent au fort des tempêtes, que se forment les glaces de la mer. Le Roi se rendit au village de Heilsen, où il trouva Wrangel, qui avait marché, le jour précédent, de Frédericsodde, et avait fait sonder les glaces au-dessus et au-dessous de ce

promontoire, d'où il avait jugé qu'il ne fallait que deux jours de gelée pour que l'armée pût y passer. D'un autre côté, Arensdorff, envoyé par Wrangel, était passé dans l'île de Brandsœ avec cinquante chevaux et cent fantassins. Quelques jours auparavant les Danois avaient pris dans cette île cinq cavaliers suédois et les avaient amenés dans celle de Fionie, preuve que la glace était forte au delà. Le Roi résolut donc de passer le détroit de Brandsœ, et Wrangel ayant fait avancer les troupes vers la côte, envoya dans l'île cent fantassins et autant de dragons; mais un caporal s'étant avancé avec quelques chevaux vers Ivarnæs, cap de l'île de Fionie, les chevaux enfoncèrent et les hommes se sauvèrent avec peine. Le Roi passa cependant lui-même à Brandsœ avec Wrangel, et s'assura de ses propres yeux, qu'il était impossible de passer ce détroit, où le courant et un tournoyement d'eau empêchaient la glace de se consolider, outre que les paysans, à l'autre rivage, travaillaient à la rompre, et que des boulets de canon, tirés contre les Suédois, la fracassaient plus loin de la terre. Le Roi envoya donc sonder les glaces des deux côtés du cap et au-dessus de Middelfart; en même tems ayant songé que Frédericsodde était trop dégarni de troupes, il y envoya le régiment de Vestrogothie. On rapporta que la glace au-dessus et au-dessous du Cap était assez forte, mais qu'à gauche, vers Typrin et la forêt de Fens, il y avait deux de ces fentes appelées *råk*, qui se forment pendant le plus grand froid, avec un bruit effroyable, par une

explosion de l'air comprimé entre la glace et l'eau. Ordinairement la glace est très forte aux bords de ces ouvertures, et celles-ci n'avaient qu'environ deux brasses de largeur. On y fit donc porter des ais et des poutres, qu'on couvrit de paille, pour en former une espèce de pont; et le Roi ordonna que les troupes se disposassent à marcher le lendemain de bon matin à l'île de Brandsœ, pour passer ensuite en Fionie. Dahlberg, qui avait été envoyé du côté de Frédericsodde, rapporta que les glaces n'y étaient pas moins fortes; mais les troupes étant déjà en marche, le Roi n'eut garde de changer son dessein. Pendant la nuit il fit un froid extrême, et les Danois firent beaucoup d'efforts inutiles pour rompre la glace près du rivage.

PLANCHE XI. *Passage sur les glaces du Petit Belt, et combat d'Ivarnœs, le 30 Janvier 1658.*

Le Roi, en partant de Heilse, pour passer dans l'île de Brandsœ, avait fait prendre les devans au colonel Borneman avec l'avant-garde, et le suivait de près. On envoya encore cent chevaux pour essayer les glaces; Borneman eut ordre de les suivre et d'aller attaquer le régiment de Sehestedt, posté sur le rivage de l'île de Fionie. Cependant le Roi rangea son armée en bataille; il donna l'aile droite à Wrangel, sous qui commandaient le Margrave de Bade et le Comte Claude Tott; le Roi prit l'aile gauche, ayant sous lui Fabian Berends; l'infanterie fut confiée à Jacob Casimir de la Gardie et à Wavasor; mais comme

elle marchait plus lentement que la cavalerie, elle n'arriva qu'après le combat. Pour ne pas surcharger la glace, les cavaliers eurent ordre de mener les chevaux par la bride, marchant séparés les uns des autres, et les canons les suivant à quelque distance; jusqu'à ce qu'ils eussent passé le courant, où il y avait le plus de danger. Alors les troupes montèrent à cheval, pour marcher à l'ennemi, qui les attendait en bataille sur le bord de la mer. Borneman, qui s'était avancé au delà du courant, donna avis que les forces de l'ennemi s'augmentaient de plus en plus, et demanda s'il devait charger ou attendre du renfort. Le Roi donna ordre à Wrangel d'avancer avec l'aile droite, pour soutenir l'avant-garde, tandis que lui-même il se tenait encore non loin de Brandsœ, tant pour attendre l'infanterie, que pour empêcher les Danois, qui étaient à Ivarnæs, de passer dans le Jutland et se saisir du bagage qu'on y avait laissé presque sans escorte. Mais voyant que les Danois se retiraient, le Roi se mit en marche en toute diligence avec l'aile gauche, pour les poursuivre; et comme il était à moitié chemin, il apprit que Wrangel et Borneman avaient défait le colonel Sehestedt près de la forêt de Fens, et l'avaient fait prisonnier lui-même avec la plupart de ses officiers; en témoignage de quoi l'on apporta deux drapeaux. Alors le Roi pressa encore plus sa marche, pour prendre part à la victoire et la rendre complète.

Charles Gustave alla d'abord en traîneau, à la tête de sa colonne; mais aussitôt qu'il eut formé son

ordre de bataille, il monta à cheval *). Ayant passé les glaces jusqu'à l'île de Fionie, il apprit que le colonel Jonas Hadersleben, qui commandait les troupes danoises pendant la maladie de Guldenlöw, s'était posté avantageusement avec quatre régimens et quelques canons sur une éminence au delà de la forêt de Fens, derrière des hayes et des buissons épais d'arbrisseaux épineux. Wrangel étant sur le point de l'attaquer, le Roi lui envoya une partie de son aile droite avec quelque infanterie, pour le renforcer, et lui ordonna de se poster à droite du côté de la mer, tandis qu'il prendrait lui-même à gauche, pour gagner les hayes et envelopper les Danois. Ayant percé ces hayes, il ordonna au Margrave de Bade de commencer l'attaque avec trois escadrons, qui en enfoncèrent d'abord quatre des ennemis, tandis que Wrangel, de son côté, attaquait avec le même succès. Mais les glaces s'étant rompues dans l'endroit où était Wrangel, deux compagnies du régiment de Waldeck et quelques cavaliers de celui de Königsmark furent entièrement submergés, ainsi que le carosse du Roi. Les Danois ne pouvant déployer leur ligne de bataille sur le rivage, s'étaient avancés sur la glace, ayant sur leur flanc gauche ces endroits dangereux qu'ils connaissaient sans doute, tandis que les Suédois, ne pouvant distinguer la mer d'une prairie, avaient donné avec confiance dans le piége. Mais le Roi, sans s'étonner de ce danger, laisse à gauche l'ouverture des glaces et prend un détour, pour aller fondre sur les

*) Hollberg T. III. p. 252.

Danois, qui étaient à sa droite. Voyant qu'ils se disposaient à prendre Wrangel en flanc, le Roi lui envoya le Comte de Tott avec le régiment d'Uplande, qui poussa vigoureusement l'ennemi, pendant que, d'un autre côté, le colonel Lubecker, chargeant avec la même fureur, mit en déroute le reste des escadrons. Alors Wrangel marche vers l'infanterie danoise, qui avait pris poste sur la glace, et l'ayant presque enveloppé, il la somme avec des menaces, de se rendre. Le colonel Hadersleben, qui avait servi sous lui en Allemagne, l'ayant reconnu, alla au devant de lui et demanda quartier pour toute sa troupe. Enfin tous les Danois, qui se trouvèrent à cette affaire, furent tués ou pris sans beaucoup de peine, à l'exception de trois cents hommes, qui se sauvèrent par la fuite.

Le Roi fut ce jour-là deux fois en grand danger. Pendant qu'il marchait seul avec Dahlberg, un gros boulet de canon tomba aux pieds de leurs chevaux, et leur couvrit le visage de neige; un petit glaçon blessa légèrement le Roi à l'œil. Peu après, ce Prince étant encore une fois seul avec Dahlberg, tandis que ses troupes poursuivaient les Danois, il se trouva sur une éminence, où passaient un nombre de fuyards, qui pouvaient l'entourer et le massacrer. Dahlberg courut à toute bride, rappeler Lubecker avec son régiment, et Charles Gustave fut sauvé. Ce dernier événement est représenté dans le frontispice du premier cahier des gravures.

Après

Après le combat, Berends fut envoyé à Svenborg, où il fit prisonniers tout un corps de 500 chevaux danois. Ascheberg, marchant à Middelfart, pour en chasser le colonel Stenon Bilde, qui s'y était posté avec 6000 chevaux, trouva ce poste abandonné, les Danois s'étant refugiés à Odensée. Ascheberg alla donc surprendre le Major-Général Hindricson, qui était à Fobourg avec 450 fantassins. Au reste on apprit que les Danois avaient eu dans l'île de Fionie 3000 chevaux, 7000 fantassins de troupes allemandes, et 1500 de celles du pays, dont tous les officiers furent faits prisonniers, excepté le capitaine Rumor, qui fut tué au commencement du combat. Les Suédois avaient, selon Puffendorf, 9000 chevaux, partagés en quarante quatre escadrons, et 3000 hommes d'infanterie. Cependant il faut peut-être décompter de ce nombre la garnison de Frédericsodde.

Quatre jours avant que Charles Gustave passa les glaces avec son armée, la mer avait été libre et agitée par une grande tempête. Ce fut du mardi au samedi que se consolida ce pont fragile, pour favoriser une entreprise sans exemple dans l'histoire de l'univers.

Par la victoire facile d'Ivarnæs le Roi se trouva bientôt maître de toute l'île de Fionie. La ville d'Odensée, capitale de cette île, lui ouvrit ses portes, et le Général Guldenlöw, qui s'y trouvait malade, ainsi qu'un grand nombre d'officiers et de soldats, furent faits prisonniers. Cinq Sénateurs danois, Kraag, Ro-

sencrantz, Brahe et Winde, vinrent rendre leurs respects au Roi, qui les voyant sans épées, leur ordonna d'aller les reprendre, ajoutant qu'il ne convenait pas à leur rang de se montrer dans cet état. Pour s'amuser un peu de Rosencrantz, qui avait écrit contre lui des libelles injurieux, et avait été le moteur de la guerre, le Roi lui dit en riant, qu'il ne craignait pas qu'il lui fît aucun mal avec son épée. Rosencrantz, confus de la bonté de ce héros, tâcha, par un maintien humble et flateur, de réparer ses torts. Le Roi permit ensuite à ces Sénateurs de se retirer où bon leur semblerait, en donnant caution. Il se trouva dans la ville soixante canons et quantité de munitions de guerre et de bouche. En y ajoutant que l'île de Fionie était très riche, n'ayant eu de guerre depuis un siècle, et que les habitans du Jutland et du Holstein y avaient transporté plusieurs de leurs effets, on juge facilement que l'armée suédoise dut y trouver de grands secours. Cependant le Roi avait envoyé plusieurs partis à la poursuite des Danois, et trois compagnies de fuyards avaient passé le grand Belt, pour se rendre en Sélande, la peur leur faisant risquer sans précaution un passage qui paraissait devoir étonner les plus grands courages. Ils répandirent l'effroi et la consternation dans toute l'île; Lubecker, qui les avait poursuivis jusqu'à l'île de Spro, située au milieu du détroit, rapporta que par-là on pouvait aisément passer de Nyborg en Sélande. Wrangel fit une tentative pour s'emparer de quatre vaisseaux de ligne, qui se trouvaient arrêtés par la glace sur la rade de Nyborg;

mais tandis qu'ils se défendaient par une canonnade très vive, le commandant fit rompre la glace et ouvrir un passage, par lequel ils se sauvèrent hors de la portée du canon. Cependant Berends, poursuivant trois autres compagnies de Danois jusque dans l'île de Langeland, était suivi du Duc de Weimar et d'Ascheberg, qui devaient passer dans celle de Laland aussitôt que Dahlberg aurait sondé les glaces entre les deux îles.

Charles Gustave, voulant poursuivre ses avantages, ne s'était pas trompé en choisissant cet officier pour l'importante commission d'examiner s'il était possible de passer le grand Belt avec toute l'armée. Dahlberg, suivi de 80 chevaux du régiment d'Ostrogothie, sous le capitaine Nythoff, partit pendant la nuit du village de Kongh, et arriva à Fobourg. Le jour suivant il alla jusqu'à Rudköping sur le Laland, ayant passé par Svenborg et l'île de Tassing. Ensuite, avec 40 chevaux d'élite, il passa le grand Belt et arriva à Grimstad, terre seigneuriale dans la Sélande, d'où la garde danoise se retira à Nascou. Ayant fait prisonniers un cavalier et deux paysans danois, Dahlberg retourna sur ses pas, au grand trot, et ses cavaliers marchant en troupe serrée, sans doute pour s'assurer encore plus de la force de la glace. Il ne s'arrêtait que pour en mesurer l'épaisseur aux endroits où le courant devait être le plus rapide, et bientôt il fut de retour à Svenborg, après avoir pris, en passant, 70 cavaliers danois abandonnés de leurs officiers sur l'île d'Arrœ. Dahlberg laissa son escorte à Svenborg,

et alla en toute diligence trouver le Roi, qui était à l'ancien couvent de Dalheim. Dahlberg y arriva sur les neuf heures du soir, et le Roi soupait quand ce fidèle serviteur se présenta à lui, et lui rendit compte de ses observations, lui montrant l'épaisseur de la glace en divers endroits. Charles Gustave, transporté de joie et frappant des deux mains, s'écria: *Maintenant, mon frère Fréderic, je vais vous parler en bon suédois.* Sur cela, ayant ordonné à Dahlberg de souper à sa table et de le suivre après, le Roi partit pour Nyborg, où il n'arriva qu'à deux heures de la nuit. Là il reçut une lettre de Meadowe, Envoyé d'Angleterre à Copenhague. Cette lettre, écrite depuis deux jours, contenait une déclaration: que le Roi de Dannemarc demandait à faire la paix, et avait, pour cet effet, nommé des commissaires, Gersdorff et Scheel. Le Roi de Suède était prié de donner des saufconduits à ces commissaires, et de marquer le tems et le lieu des conférences. Meadowe y ajoutait, de la part de Cromwel, des prières au Roi, de ne pas pousser plus loin ses conquêtes, et d'user de sa fortune avec modération. Charles Gustave répondit, que, malgré les raisons qu'il avait d'en agir autrement, il préférait la paix à l'effusion de sang; il permit qu'au bout de huit jours, les commissaires des deux nations s'assemblassent à Spro, ou à Rudköping dans l'île de Langeland, au choix du Roi de Dannemarc. Quant à une trève, qu'on demandait avec instance, le Roi s'y refusa positivement, ne trouvant pas à propos de donner aux Danois le tems de se reconnaître et de

recevoir du secours des autres puissances; mais il consentit au libre passage des couriers de part et d'autre.

L'Amiral Wrangel et Corfits Ulfeld étaient arrivés à Nyborg avant le Roi, qui leur communiqua son projet de passer en Sélande sur les glaces; mais ils firent tous les efforts possibles pour l'en détourner. Le Roi ordonna à Dahlberg de répéter, en leur présence, ce qu'il avait rapporté, et de ne dire que la vérité sur sa conscience; mais ne voulant pas le croire, ils présentèrent tant de difficultés et de dangers, que le Roi, se retirant pour aller se coucher, en parut ébranlé. Ensuite ils tombèrent sur Dahlberg, l'accablant de reproches, comme celui qui voulait engager son maître dans une entreprise téméraire et exposer toute l'armée à périr dans la mer. Dahlberg assure dans son journal, qu'il n'avait jamais passé une nuit si cruelle. Mais à peine s'était-il dérobé à leurs reproches, pour rentrer dans son quartier, qu'il vint un message pour lui ordonner de se rendre promptement auprès du Roi. Ce Prince, qui était déjà au lit, lui fit plusieurs questions et lui ordonna enfin de dire sur sa conscience, et sans égard aux avis de Wrangel et d'Ulfeld, s'il était bien sûr de la réussite du passage, et s'il conseillait au Roi de l'entreprendre. Dahlberg répondit, que sa vie avait trop peu de prix pour la mettre en gage en des circonstances de cette importance; mais que, si le Roi avait trois fois cent mille hommes, et que le froid continuait, il répondait de les conduire, par l'assistance divine, au delà du grand Belt. *Eh bien,* dit le Roi, *c'est décidé,*

vous nous conduirez, et quoiqu'en disent l'Amiral et Ulfeld, nous marcherons. Le Roi fit aussitôt appeler son secrétaire Joel (depuis Örnstedt), et expédier, à l'insu de l'Amiral, des ordres à tous les régimens, de se rendre le jour suivant à Svenborg, où il devait aller lui-même à leur rencontre. Le courier danois fut expédié d'abord, afin qu'il ne pût donner avis des desseins du Roi.

PLANCHE XII. *Passage du grand Belt,* le 7 Février 1658.

Charles Gustave se mit en marche le lendemain avant le jour. L'Amiral n'ayant pas changé d'avis, dit à Dahlberg: «Malheur à vous, qui osez exposer le Roi à la perte de sa couronne«; mais Dahlberg répondit tranquillement, qu'il était bien sûr d'exécuter ce qu'il avait promis. Le Roi se rendit d'abord à Svenborg, où il trouva toute sa cavalerie, et l'ayant fait marcher par Tassing, au pont du bac sur l'île de Langeland, il ordonna à Dahlberg d'aller en avant, pour montrer le chemin. L'aspect formidable d'une glace à perte de vue n'étonnait pas ce Prince; il jouissait du plaisir de marcher avec une armée, où jamais, avant cette époque, un seul homme à cheval n'avait osé passer, et où, quelques jours auparavant, les plus grands vaisseaux voguaient sur l'onde écumante. Avant les trois heures après midi, Dahlberg avait conduit l'armée à Grimstad sur l'île de Laland, trajet qui fait quatre milles d'Allemagne. Alors le Roi envoya l'Aide-camp général Lindberg, pour

donner avis à l'Amiral de l'heureux succès de son entreprise, et lui ordonner de venir le joindre avec l'infanterie et les canons. Wrangel ne voulut pas d'abord ajouter foi au récit de Lindberg; mais enfin, frappé d'étonnement, il s'écria: «Si le Roi est arrivé à l'autre bord, c'est le bon Dieu qui l'a secouru«, et il se mit en marche. Wrangel conserva depuis une haine implacable contre Dahlberg, dont l'avis avait prévalu sur le sien; et après la mort du Roi, ce dernier, au lieu de recevoir la récompense qu'il avait si bien méritée, fut oublié et même persécuté, comme nous allons le voir dans le volume suivant.

Le Roi passa la nuit à Grimstad, et fit investir la ville de Nascou; mais ne voulant pas perdre son tems à en faire le siége, il passa outre le lendemain 8 Février, et envoya un trompette sommer la ville, qui se rendit, quoique il y eut une garnison de plus de 1600 hommes, et quarante cinq canons sur les remparts. Le Roi passa ce jour de Saxköping, dans l'île de Laland, à Nyköping, dans celle de Falster, où il demeura un couple de jours, pour faire reposer ses troupes après une marche forcée, pour rassembler les soldats qui s'étaient écartés, et pour attendre l'infanterie et les canons, qui rejoignirent l'armée à Wolsjö, près de Stubköping, dans le Falster. Delà le Roi passa en Sélande avec toute son armée, et prit son quartier général à Wordingbourg, sans trouver la moindre résistance, tant la consternation était générale dans cette île. Quelques compagnies de cavalerie suédoise, qui s'étaient avancées jusqu'à Roschild

rapportèrent que, de tous côtés, on ne découvrait que des gens qui fuyaient à Copenhague.

Ainsi fut achevée cette marche étonnante, et qui pourrait d'abord paraître téméraire, mais qu'on ne saurait trop admirer, en considérant les circonstances qui la rendaient absolument nécessaire, les précautions qu'on prit, la prudence et le courage avec lesquels tout fut exécuté.

Il nous reste à parler de la paix de Roschild: de la continuation de la guerre, après la rupture de cette paix, qu'on peut regarder comme une trève: du siége de Copenhague etc.; mais comme ce volume s'est accru au delà de notre attente, nous nous réservons de donner au commencement du volume suivant, les détails du reste de la vie de Charles Gustave. Nous ajouterons seulement ici, que toutes les planches du premier cahier des gravures sont déjà expliquées, et que l'on peut regarder comme finie l'histoire des exploits de ce héros.

FIN DU TOME PREMIER.

FAUTES A CORRIGER.

Page 47, ligne 12: estimés, lisez: estimées.
— 158, — 10: éclaircir, l. éclairer.
— 160, — 13: En attendant, l. Cependant.
— 190, — 11: arosée, l. arrosée.
— 221, — 8: sur, l. dans.
— 262, — 2: peine de vie, l. peine de la vie.

EXPLICATION DES PLANCHES

DU PREMIER CAHIER.

FRONTISPICE. Pendant la bataille d'Ivarnæs, après le passage du petit Belt, CHARLES GUSTAVE s'étant écarté des siens, se trouva seul avec Dahlberg sur un coteau, ou passaient les fuyards danois. Dahlberg courut appéler Lybecker avec son regiment au secours du Roi.

PLANCHE I. PORTRAIT DE CHARLES GUSTAVE. Le portrait original peint par Ehrenstrahl en grandeur naturelle, se trouve au chateau Royal de Drottningholm.

PL. II. BATAILLE DE CZARNOVA, *interrompue par un grand orage, le 6 Septembre 1655.* A gauche on voit la ville de Czarnova, et plus loin, une colline, separée du champ de bataille par une petite rivière; le Roi de Pologne s'y était placé avec une escorte de deux escadrons pour voir le combat. A droite est un village incendié par les Polonais.

Ce sujet n'est pas peint par Lembke, et ne se trouve pas à Drottningholm; il est placé ici au lieu du tableau qui represente Wittenberg, recevant au nom du Roi de Suède, le serment de fidelité de Koniespolski et d'autres Seigneurs Polonais.

1

Ordre de bataille des Suédois.

Cavalerie: 1 Reg:t de la Reine. 2 de Wittenberg. 3 du corps. 4 de Königsmark. 5 du Landgrave Frederic de Hesse. 6 d'Uplande. 7 de Smolande. 8 de Sinklaire. 9 d'Israel. 10 de Beuttiger. 11 de Bretlach. 12 de Pontus de la Gardie. 13 d'Yxkull. 14 d'Engel. 15 de Taube. 16 Dragons de Berends. *Infanterie:* 17 Reg:t de Wirtz, Allemands. 18 de Fersen, Allem. 19 de la Chapelle, Westrobothniens. 20 d'Essen, Nericie. 21 de Gustave Oxenstjerna, Helsing. 22 d'Irvin, Smoland. 23 de Drakenberg, Westrog. 24 de Scheding, Smol. 25 de Sparre, Ångermanland.

PL. III. BATAILLE DE GOLUMBI, *le 8 Fevrier 1656.* Le terrein est couvert de neige. On voit sur l'avant-scène une escarmouche de cavalerie, et plus loin des marais gelés, que dut passer l'armée suédoise, pour aller à l'ennemi. A gauche est la Vistule; à droite dans le lointain, la riviere de Wieprs se reunit à ce fleuve. L'eglise qui parait à gauche, appartient au village de Golumbi.

Ordre de bataille des Suédois.

1 Le Roi. 2 Le Prince Adolphe Jean, frère du Roi. 3 le Marechal Wittenberg. 4 le General Douglas. 5 Reg:t de Wittenberg. 6 de Henri Horn. 7 de Gustave Kurck. 8 de Westrogothie. 9 d'Ostrogothie. 10 de Smolande. 11 de Sinklaire. 12 du C:te de Woldemar, fils naturel du Roi de Dannemarc. 13 de Niemeritz, Quartiens. 14 de Kalinski, Quartiens. 15 d'Yxkull. 16 d'Åscheberg. 17 d'Engel. 18 Dragons.

PL. IV. PASSAGE DE LA SAANE, *le 25 Mars 1656.* Le fleuve qu'on voit à gauche, est la Vistule. La Saane, venant de la droite, se reunit à ce fleuve.

L'armée Suédoise se trouve dans l'angle formé par le confluent de ces deux fleuves. Sur l'autre bord de la Saane, est le camp retranché de Sapieha, Palatin de Witepski, qui commandait 8000 Lithuaniens. Au delà de la Vistule, campait Lubomirski avec 6000 Polonais; et plus en arrière, Czarneski s'était posté avec 10,000. Le Roi de Suède, entouré par trois armées et enfermé entre deux fleuves, passa la Saane, prit le camp de Sapieha avec canons, munitions, bagage &c. et continua sa marche sans obstacle jusqu' à Varsovie.

Ce sujèt comme celui de la Pl. II, n'est pas peint par Lembke; Nous l'avons substitué ici au tableau representant le General Douglas, qui au nom du Roi, reçoit le serment de fidelité de Potoski &c.

PL. V. BATAILLE DE GNESNE, *le 27 Avril 1656.* Le Prince ADOLPHE JEAN commandait les Suédois, et sous lui, le comte Charles Gustave Wrangel. Czarneski était à la tête des Polonais.

A Village, où les Suédois avaient passé la nuit. B passage d'une rivière. C forêt épaisse, où s'étaient cachés les Polonais. D aile droite des Suédois. E aile gauche des Suédois, déjà aux mains avec l'ennemi. F fuite des Polonais. G défilé étroit, qui favorisa leur fuite. H Jardin, entouré de hayes, où se tenaient les Dragons Suédois.

Ordre de bataille des Suédois.

Cavalerie: 1 Gardes du corps. 2 Reg:t du corps. 3 de Smolande. 4 d'Ostrogothie. 5 du General en chef. 6 du comte Wrangel. 7 du Col. Seher. *Infanterie:* 8 Reg:t de Westrogothie. 9 de Wittenberg. 10 de Dohna. 11 de Brandebourg. 12 du col. Sinklaire. 13 de Taube.

14 de Wittenberg; 15 de Westrogothie; 16 d'Uplande; 17 de Kurck, finois; 18 du col. Israel; 19 de Wresowitz; 20 du col. Sadowski; 21 du col. Arndson; 22 de Duwal et Kinski; 23 du col. Sikell; 24 d'Oldenb. Prengel; 25 de J. Ahlfelt; 26 de Joach Engel; 27 de Jean Engel; 28 de Beuttiger; 29 de Horn, finois. *Dragons:* 30 de Fabian Berends; 31 de Wittenberg; 32 de Weier.

PL. VI. BATAILLE DE VARSOVIE, PREMIÈRE JOURNÉE, *le 18 Juillet 1656.* Le Roi de Suède et l'Electeur de Brandebourg, avec 16000 hommes, attaquent l'armée polonaise d'environ 100,000 hommes, sous Jean Casimir, Roi de Pologne, dans son camp retranché. Le fleuve qui traverse une partie du paysage, est la Vistule. A droite on voit sur le bord du fleuve, le faubourg de Praga; sur l'autre bord est la ville de Varsovie. Au milieu du tableau, est la forèt de Biallalenka, au bout de la quelle on voit un petit marais, separé par une langue de terre d'un autre marais, qui s'avance jusqu' aux retranchemens des Polonais. Ces retranchemens s'étendent depuis le fleuve jusqu' à ce marais, à la droite du quel est une redoute. Le camp des Polonais est placé sur une plaine élévée en forme de plateau, et la pente en est un peu rude. On voit la forèt de Praga, près du faubourg du même nom.

Sur l'avant sçene on voit 1, Le Roi de Suède; 2 l'Electeur de Brandebourg; 3 le Prince Adolphe Jean; 4 le Prince Charles Magnus de Bade; 5 le Prince Philippe, C:te Palat. de Sultzbach; 6 le Marechal C:te de Wittenberg; 7 le C:te Pal. de Simmern; 8 le C:te Gabriel Oxenstjerna; 9 le Prince Charles, Duc de Mecklenbourg; 10 le Prince Radzivil; 11 le C:te Tott, Senateur et General; 12 le C:te Schlippenbach, Senateur &c.; 13 le C:te Doug-

las General; 14 Sparre, grand maitre de l'Artillerie; 15 le C:te George Frederic de Waldec, Lieut. Gen.; 16 le Baron Henri Horn, Major General; 17 Bulou, Maj. Gen.; 18 Goltz, Maj. Gen.; 19 Beuttiger, Maj. Gen.; 20 le C:te Jean de Waldec; 21 Kanneberg, Maj. Gen.

A. Avantgarde des Suédois et des Brandebourgeois, sous le C:te Tott, poursuivant quelques escadrons polonais jusqu' au camp, et rudement accueillis par le feu de la mousquetterie et des grenades. B. Armée Suédoise, marchant à l'ennemi, entre le fleuve et le bois de Biallalenka. C. Armée polonaise, passant la Vistule sur un pont de bateaux. D. Plateau occupé par cette armée. E. Le Pr. de Sultzbach, commandant la première attaque de l'aile droite.

PL. VII. BATAILLE DE VARSOVIE, SECONDE JOURNÉE, *19 Juillet 1656.* Environs de Varsovie, plus à gauche que dans la planche précédente. Dans le lointain on voit cette ville et la Vistule.

A. Marche de l'armée de Brandebourg, à la pointe du jour, en traversant un coin de la forêt de Biallalenka. B. Prémière position que prit cette armée, en sortant du defilé entre les deux marais. C. Infanterie Suédoise, couvrant la queue de cette armée. D. Canons, faisant feu sur le camp polonais. E. Trois escadrons, commandés pour garder le canon et soutenir l'Infanterie. F. Cavalerie du Roi, gardant sa première position, pendant la marche de l'Electeur. G. La Reine de Pologne, au delà de la Vistule; deux canons y font feu sur les Suédois. H. Troupes suédoises, escarmouchant avec l'ennemi, devant les retranchemens. I. 6000 Tartares, allant prendre en queue la cavalerie suédoise postée à F, après avoir derobé à l'armée de Brandebourg, leur marche par la forêt de Biallalenka. K. Les mêmes Tartares, mis en déroute par le Roi, à la tête de sa troisième ligne de cavalerie, se rallient et menacent le flanc de l'Electeur; mais ils sont encore une fois défaits, et le peu qu'il en reste, se sauve parmi les marais, après avoir mis le feu à la forêt, cependant sans effet. L. Retranchemens des Polonais, qu'on vient de voir en face dans la planche précédente, et d'où ils continuent de faire feu sur les Suédois. En sortant de ces retranchemens, les Polonais attaquerent

le Roi, et furent repoussés. M. Partie de l'armée polonaise, s'avançant pour attaquer l'Electeur, vers midi, et se formant en bataille, tandis que l'infanterie suédoise à N. et la cavalerie à O. traversaient le bois, pour se former à P. sur la gauche de l'Electeur. Q. Deux regimens, sous le General Bulou, laissés en arrière, au delà du bois, pour observer l'ennemi, jusqu' à ce que le Prince de Sultzbach arrivat avec du secours. R. L'armée combinée du Roi et de l'Electeur, formée sur la lisiere du bois, dans un nouvel ordre de bataille, (l'Electeur ayant maintenant l'aile droite) s'avance, par un changement de front, contre les collines S. et se forme en demi-lune, à cause des inégalités du terrein. Il est convenu, que les deux ailes doivent se soutenir mutuellement par le feu du canon, en attaquant tour à tour les collines. T. Le regiment de la Reine de Pologne, de 2000 houssards et 4000 Quartiens, venant des hauteurs des deux côtés, attaque avec grand bruit l'aile du Roi, qu' on prend pour celle de l'Electeur. Le Roi les repoussa vivement, et fort peu en échapperent. V. 6000 Tartares, (peut-être les mêmes qui avaient été repoussés à I. et à K.) voulant prendre l'aile gauche en queue, furent defaits par le Roi; un grand nombre en resta sur la place, d'autres s'enfoncerent dans les marais, et il s'en sauva très peu. Ce fut ici, que le Roi, se vit attaqué lui même par sept Tartares, ce qui fait le sujet de la planche suivante. W. 10,000 Tartares, sortant de la forêt de Praga, allaient tomber sur le dos de l'armée du Roi, qui se trouvant sur les lieux en personne, les reçut de manière qu'après avoir laissé un grand nombre sur la place, entre les quels, deux *Mursa*, et jeté armes, drapeaux &c. ils furent obligés de se sauver derrière les hauteurs. Ce combat forme l'avant-scène du tableau. X. Escadrons polonais, au delà d' S, collines sablonneuses. Y. Infanterie polonaise, vers le soir divisée en compagnies pour veiller à la garde des retranchemens.

Le Roi, surpris par la nuit, avant de pouvoir emporter les collines, fit sonner la retraite et prit une position triangulaire, à quelque distance de l'ennemi, où l'armée resta sous les armes jusqu' au lendemain.

PL. VIII. CHARLES GUSTAVE SE DEFENDANT CONTRE SEPT TARTARES.

On peut voir dans l'histoire, pag. 276 comment Puffendorf a raconté ce fait. Ne soupçonnant pas que son recit put differer sur ce point de celui du Comte de Dahlberg, nous ne l'avons examiné qu'au moment ou il fallait expliquer les planches. Voici ce qu'en dit le C:te de Dahlberg: „Ici le Roi fut en grand danger „de perdre la vie, étant attaqué à la fois par sept Tar-„tares qui couraient sur lui, lançe baissée. Le Roi „s'en étant apperçu, en tua deux à coups de pistolet: „et detourna par un coup d' épée, la lance d'un troisième, „de sorte que la pointe frappa la terre. Cependant „Travenfelt et d'autres, étant accourus, expedierent les „quatre qui restaient.„

Selon Puffendorf, le Roi, ayant tué trois Tartares, courut au secours de Travenfelt, qui en avait tué deux; et alors les deux qui restaient, prirent la fuite.

Il est impossible de juger, le quel des deux recits est conforme à la verité. Pour ce qui regarde les positions et les manoeuvres, il ne faut que ces mots: *Dahlberg ad vivum delineavit* pour décider le jugement de son côté; mais quant aux circonstances d'un événement partiel, cet homme respectable peut avoir été mal informè. En tout cas, il n'y a pas dans l'histoire ancienne et moderne, beaucoup de traits de bravoure, comparables à celui-ci.

PL. IX. BATAILLE DE VARSOVIE, TROISIÈME JOURNÉE, *20 Juillet 1656.* Même champ de bataille, que le jour précédent; mais un peu plus à gauche; on ne voit plus, à la droite, qu'un coin de la forêt de Biallalenka.

A. Position triangulaire de l'armée combinée, pendant la nuit, pour faire face à l'ennemi de tous côtés. B. ligne de bataille, formée à la pointe du jour, sur le même ordre qu' auparavant, excepté que le Roi placa quelque infanterie aux deux ailes. C. Escarmouche de quelques escadrons suédois et polonais, sous les collines et les retranchemens. D. Sparre, Grand maitre de l'artillerie de l'Electeur et Jacob de la Gardie, à la tête de 1200 fantassins d'élite, deux autres troupes d'infanterie et 300 chevaux sous le colonel Galle, outre les canons, attaquent la forêt de Praga, où les Polonais s'etant retranchés à la hate, font feu sur l'armée du Roi. Chassés bientôt de la forêt, ils se retirent sur les hauteurs, à Praga et sur le bord de la Vistule. E. Le Roi, voyant que les siens avaient occupé cette forêt, ordonne au Colonel Taube d'attaquer les collines avec les gardes à cheval et d'autres troupes, ce qui fut executé avec le plus grand succès. Les Polonais, qui s'y trouvaient, furent poussés vers la Vistule, où ils se rallierent tous dans la position F. Le Roi et le Prince Adolphe Jean, à la tête de la première ligne de l'aile gauche, ayant franchi les hauteurs E, attaquent l'ennemi dans sa nouvelle position et enfoncent le centre; les deux ailes commençant à se separer, ils font un grand carnage sur tout de la gauche, s'emparent du camp, font un grand nombre de prisonniers, prennent drapeaux, timballes &c. G. L'infanterie polonaise et Jean Casimir trouvent assez de place, pour passer le pont de la Vistule, après quoi ils y mettent le feu.

Il y a ici quelque confusion dans le reçit. Puffendorf dit que le Roi de Pologne se trouvant auprès de l'aile droite au moment où elle fut attaquée (voyez M) fit de grands efforts pour encourager ses troupes; il ne pouvait donc pas avoir passé le pont; et comme il le

le passa depuis pour se sauver à Varsovie, le pont ne pouvait avoir été brulé par l'infanterie. Le Cte de Dahlberg, au moment qu'il fit l'explication de son dessin, peut avoir ignoré des details que Puffendorf apprit ensuite du côté des Polonais. Nous avons suivi ce dernier dans l'histoire, en rectifiant l'erreur sur le moment ou le pont fut brulé. (voyez page 281). H. Cependant Pulobinski, General polonais, s'était porté à gauche avec 7000 hommes, voulant se sauver par la forêt de Biallalenka. Le Roi de Suède y envoya l'Electeur et Wrangel avec les deux premières lignes de son aile droite; ils prirent les Polonais en flanc, en tuerent un grand nombre, et pousserent le reste dans les marais, ou la plupart furent tués à coups de fusil. La troisième ligne de l'Electeur s'arrêta avec l'infanterie, près du village de Brudna, pour observer les troupes détachées, qui pourraient vouloir tomber sur le dos de l'armée du Roi. I. Au même instant 18,000 Tartares, separés de l'armée, ayant fait le tour de la forêt de Praga et passé près du village de Brudna, par des defilés étroits et des chemins bourbeux, s'avançaient avec furie pour attaquer le dos des Suédois. Le Roi envoya contre eux le Prince de Sultzbach avec la seconde ligne et une partie de la troisième de l'aile gauche. Il les défit et en laissa des milliers sur la place. K. Retrauchemens des Polonais, abandonnés avec canons, drapeaux &c. L. Henri Horn avec le reste de l'aile gauche, occupant les hauteurs, pour couvrir le dos du Roi. M. Charles Gustave avec sa première ligne et une partie de la troisième, charge le reste de l'armée polonaise, qui entre la Vistule et la forêt de Praga, avait pris une position avantageuse, quoique en grand desordre.

Jean Casimir qui s'y trouvait lui même fit, selon Puffendorf, tous les efforts possibles pour encourager ses soldats, mais ce fut envain; ils furent mis en déroute et chacun se sauva comme il put. Quelques escadrons suédois, envoyés à la poursuite, en tuérent un grand nombre, et Charles Gustave gagna une victoire compléte, ayant pris aux ennemis canons, bagage, drapeaux et plusieurs milliers de prisonniers.

PL. X. BATAILLE DE PHILIPPOVA, *le 12 Octobre 1656.* L'armée suèdoise, sous le Feldmarechal C:te Gustave Othon Stenbock, met en déroute 10,000 Lithuaniens sous Gosiewski, grand Trésorier de Pologne, rangés en un seul escadron en demilune, le front couvert par des marais, le flanc droit en l'air, et le flanc gauche appuyé sur une riviere guéable.

A. L'aile gauche des Suédois, sortant d'une forêt, se range d'abord en **B** sous les ordres du Baron Henri Horn. **C.** Ville de Philippova, incendiée par les fuyards Lithuaniens. **D.** Avantgarde des Suédois et Brandebourgeois, sous le Prince de Hesse Hombourg et le Colonel Görtzki. **E.** Aile droite des Suédois sous Philippe, Prince Palatin de Sultzbach. L'arrivée de cette colonne à l'endroit ou elle commence à se deployer, acheva la déroute des Lithuaniens qui s'ébranlaient dejà.

On voit devant la position **B** le village de Mironi et des hayes, derriere les quelles s'étaient postés des Dragons suédois, à pied. Dans le lointain, vers le milieu du tableau, est une hauteur où les Lithuaniens se rallierent pour un moment après leur defaite. A droite dans le dernier lointain, est une forêt, où le Prince Radzivil fut repris et sauvé.

PL. XI. PASSAGE DU PETIT BELT ET BATAILLE d'IVARNÆS, *le 30 Janvier 1658.* CHARLES GUSTAVE passe les glaces avec son armée, de Jutlande jusqu' à l'île de Fionie, défait l'armée danoise et se rend maître de toute l'île.

A. Le Roi de Suède, en traineau, à la tête de la colonne qui s'avance sur les glaces dans le lointain. **A** (du côté droit, plus près de l'avant-scène) Le Roi, pendant le combat. **B.** Le Grand Amiral C.'G. Wrangel. **C.** Charles Magnus, Margr. de Bade. **D.** Le General Comte Tott. **E.** Le Prince d'Anhalt. **F.** Le Prince de

Hesse Hombourg. G. Le Prince de Hesse Darmstadt. H. Le Duc de Saxe Weimar. I. Les regimens du Pr. de Sultzbach et du C:te de Solms, dispersant deux regimens danois, et les poursuivant dans les defilés à K. L. Reg:t du Margr. de Bade. M. du Landgr. de Hombourg. N. de Smolande. O. d'Uplande. P. de la Reine, commandé par le Colonel Lybecker, qui attaque J. Alefeld. Q. Reg:t du grand Amiral, sous le Colonel Burman, qui ayant été envoyé en avant dans l'ile de Fionie, mit en fuite les troupes qui y étaient postées, sur le rivage, et prit le Colonel Sehestedt. R. Infanterie danoise, qui avait pris une position avantageuse, derrière les hayes et broussailles à S Poussée par 100 fantassins suédois d'élite, cette infanterie s'arreta sur les glaces et se rendit ensuite à discretion au Grand Amiral Comte de Wrangel.

Le pays, qu'on voit dans le dernier lointain, est le Holstein. A droite près du bord de la planche, l'infanterie suédoise sous le C:te Jaques de la Gardie, venant du village de Stendrup, est encore à quelques mille pas du champ de bataille. Plus avant, du même côté, on voit le carosse du Roi qui s'enfonce dans la glace avec deux chevaux qui furent perdus. Encore plus avant, les glaces se rompent sous deux escadrons des regimens de Waldeck et de Königsmark; il en perit une grande partie. La petite île qu'on voit près de la queue de la colonne suédoise, s'appele Brandsœ. Le promontoire qui s'avançe du côté gauche, et finit par une pointe, couverte de bois, ou l'on voit une église et d'autres édifices, est Ivarnæs. Près du bord du tableau à gauché, est le village d'Eskio, au quel on a mis le feu. L'ordre de bataille des Suédois avant le combat, est marqué par des quarrés, couverts d'une teinte légère; celui des Danois l'est de même, plus

loin. Les escadrons qu'on voit sur l'avant-scêne n'eurent pas l'occasion de prendre part au combat.

PL. XII. PASSAGE DU GRAND BELT, *le 7 Fevrier 1658.*

L'armée suédoise s'avance en deux colonnes, sur une glace à perte de vue, pour aller de Fionie en Selande.

a. CHARLES GUSTAVE. *b.* le C:te C. G. Wrangel, Grand Amiral. *c.* Charles Magnus de Bade. *d.* Frederic de Hesse Hombourg. *e.* Adolphe, Duc de Saxe Weimar. *f.* George de Hesse Darmstadt. *g.* Emanuel Pr. d'Anhalt. *h.* le C:te Gabr. Oxenstjerna, gr. Marechal de la cour. *i.* le Gen. Gust. Banner. *k.* le C:te Tott, Lieut. Gen. *l.* le C:te Ch. Lejonhufvud, Lieut. Gen. *m.* le C:te Pontus de la Gardie Maj. Gen. *n.* le C:te Jaques de la Gardie, Lieut. Gen. *o.* le Baron Sthenon Bielke. *p.* Wavasor, Maj. Gen. *q.* le C:te Louis Lejonhufvud, Maj. Gen. *r.* Fabian Berends Maj. Gen. *s.* Corfits Uhlfelt et *t.* Hannibal Sehestedt, Danois refugiés. *u.* Koretzki, Polonais, Maj. Gen.

Fin de l'explication des planches.

Plans de Bati de Suede, calqués sur l'original.


SAMOGETHIÆ PARS
PALATINATUS
WILNENSIS
PARS
TROKENSIS
BORUS
LA

gnum

NIÆ

CONTERMIN. TERRIS

c delineatum et editum

nprehendens

ies R. M. SUECIÆ,

primo ingressu, usque in belli exitum,

OSTRO-

GOT-

HIÆ

PARS



